LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES...

Louis : de 1679-1752
Bonnaire

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
1 D
3

M. Debonnaire

LECONS DE LA SAGESSE

TOM I

Digitized by Google

LES LEÇONS DE LA SAGESSE.

Tome Premier.

Digitized by Google

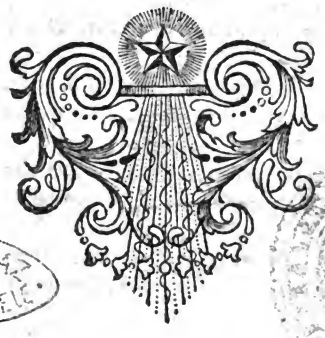
BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

PREMIERE PARTIE;

Dans laquelle on traite des Préjugés, qui font ſouffrir pour des offenſes imaginaires; & des raiſons de ſupporter les offenſes même, qu'on ſuppoſe réelles.



BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë St Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TABLE

Des ſujets qui ſont traités dans cette premiére Partie.

INTRODUCTION, *qui contient une idée générale du ſujet & du plan de cet Ouvrage.* page j

I. LEÇON. *Ce ſont nos préjugés qui cauſent nos plus vives ſenſibilités, ſur ce que nous ſouffrons de la part des hommes. Sources de ces préjugés. Idée générale de la néceſſité de les aprofondir, & de l'utilité de ces premieres conſidérations.* page 1

II. LEÇON. *L'antipatie nous fait juger mal des actions par les perſonnes. Tous nous déplaît dans ceux, qui nous déplaiſent. L'excuſe de l'impatience en fait alors le crime. On n'eſt malheureux, que parce qu'on n'aime point ce qu'on doit aimer.* 12

III. LEÇON. *L'amour-propre s'établit comme le centre du monde. Il veut que tout le contente, & que tout ſoit content de lui. L'excès de ſon injuſtice fait celui de ſes tourmens.* 24

IV. LEÇON. *Le mérite perſonnel ajoute aux préventions de l'amour-propre. Toutes nos plaintes à ce ſujet ſont fondées ſur l'idée d'un faux mérite. Le véritable eſt rare & toujours*

Digitized by Google

imparfait. Il ne ſe plaint de rien, quand il a ſû ſe bien connoître. 39

V. LEÇON. *Le ſort des envieux & des jaloux eſt de ſouffrir plus des bonnes, que des mauvaiſes qualités des autres. Leur impatience paroît d'autant plus incurable, qu'elle eſt plus injuſte. Mais la reſſource de leur paſſion, c'eſt de chercher ſon grand remede dans ſa grande injuſtice.* 56

VI. LEÇON. *Perſonne ne ſe plaint avec plus de hauteur & moins de raiſon, que ceux, qui s'entêtent de leur naiſſance, ou de leur fortune. Leur impatience eſt le fruit de leur erreur. Les grands noms & les grands biens ne ſont que des engagemens à de plus grandes vertus. On ne doit éxiger pour ces avantages, que ce qui peut s'acorder à la vertu même.* 75

VII. LEÇON. *Les préjugés de l'éducation ſont ceux, dont on ſouffre le plus, parce que ce ſont ceux, dont on ſe défie le moins. Rien de plus néceſſaire à notre repos que de revenir ſur ces premiers jugemens. Le meilleur moïen de diminuer les peines eſt toujours d'aprendre à les réduire à leur valeur.* 103

VIII. LEÇON. *Les mauvaiſes habitudes trouvent en elles-même leur ſuplice. On ſouffre de celles-même, qui n'ont rien de mauvais, quand on s'en fait des regles immuables. Dans les premieres, les plaintes ſont injuſtes, & déraiſonnables dans les ſecondes.* 119

IX. LEÇON. *Toutes les déférences ſont dûës à la vertu ſolide; & la fauſſe vertu ſeule les exige. Ses plaintes, qui la convainquent de ſa fauſſeté, la convainquent en même-tems de leur injuſtice. Souvent la véritable ne doit attribuer qu'à ſes*

imperfections le peu de respect qu'on a pour elle. Sa consolation, c'est de penser qu'il lui seroit plus funeste d'être plus respectée. Le mérite négligé se dégrade, s'il a de l'impatience. 137

X. LEÇON. *Rien n'unit & ne désunit plus les hommes, que le préjugé de Religion. Ce préjugé naît en nous d'un principe légitime ; mais il y a des illusions à craindre. On se divise par attachement pour les personnes, sans être divisé sur les vérités. La diversité des manieres de penser & d'agir dans les choses indifférentes, ne doit point nuire à l'union des sentimens. On s'éloigne toujours du véritable esprit de la Religion, quand on rompt sans sujet le lien de la paix.* 148

XI. LEÇON. *On s'impatienteroit plus rarement, si jamais on ne jugeoit avant le tems des sujets qu'on croit en avoir. Les jugemens précipités ne sont gueres que de faux jugemens. Cause de cette précipitation, ses suites & ses remedes. Etre lent, sur-tout à se mettre en colere.* 165

XII. LEÇON. *La malignité & la mauvaise humeur deviennent les victimes des intentions, qu'elles prêtent aux actions, qui leur déplaisent. Les offenses ne piquent jamais plus, que quand on y suppose l'envie d'offenser. Soïons meilleurs ; & les manieres, dont on nous traite, nous paroîtront moins odieuses.* 177

XIII. LEÇON. *Une des premieres pensées de ceux qui souffrent, est d'imaginer que ceux, qui les font souffrir, ne les aiment point. Ce préjugé redouble la sensibilité par l'idée de l'injustice. Mais l'injustice n'est souvent que dans nous-même, & naît de notre mépris sur la nature de*

Digitized by Google

l'amour, qu'on nous doit. La charité ſans rigueurs ne ſeroit qu'une fauſſe indulgence. 189

XIV. LEÇON. *Si les défauts, dont nous nous plaignons, ſont réels, les motifs que nous avons de les ſupporter ſont preſſans. Tous les hommes ſont capables des mêmes fragilités. Les plus forts ne le ſont que pour porter les fardeaux des plus foibles.* 199

XV. LEÇON. *Il ſeroit injuſte de ne pas ſuporter les défauts d'autrui, quand on en a ſoi-même. Perſonne n'en eſt éxemt. L'impatience en eſt la preuve. C'eſt le caractere du vice d'être offenſé du vice. On ſouffre plus de ceux qu'on a, que de ceux, qu'on n'a pas; mais il y auroit ſouvent une double injuſtice à s'en plaindre.* 209

XVI. LEÇON. *Avoir eu des foibleſſes & ne les avoir plus, c'eſt un nouvel engagement à tolérer ceux, qui n'ont encore pû s'en guérir. Uſer avec eux des ménagemens, dont on avoit beſoin, tandis qu'on étoit foible. Se rabaiſſer pour les relever. Ne déſeſperer jamais de leur changement.* 220

XVII. LEÇON. *On aura peut-être un jour les défauts dont on ſe plaint. Les déplacemens, la contrainte, la fragilité, les maladies, les malheurs & le tems changent le caractere & les volontés des hommes. Conſidérons plus ce qui peut leur arriver, que ce qui leur arrive; & ſuportons-les par la prévoïance du beſoin d'être ſuportés des autres.* 231

XVIII. LEÇON. *Les foibleſſes de la nature ne rendent point les hommes haïſſables. L'amitié fait ſouvent aimer dans les amis juſqu'à leurs défauts. On ne les aime quelquefois que pour*

leurs défauts même. Ce qu'on ſuporte par intérêt ne doit point paroître inſuportable à la raiſon. 243

XIX. LEÇON. *Les parens qui ſe plaigent des parens font leur excuſe de ce qui fait leur crime. Les liens du ſang doivent ſe faire ſentir plus vivement, à proportion qu'ils ſont plus étroits. Quiconque dément ce ſentiment dément le deſſein de Dieu. Le déſagrément des alliances doit être ſouffert, par le ſouvenir de l'amour, qui les forme, & par la-vûë du devoir qu'elles impoſent.* 252

XX. LEÇON. *Ce qui n'eſt qu'injuſte dans nos mécontentemens à l'égard des étrangers, devient criant quand il s'agit de nos proches. Les prétextes en ſont communément ſi honteux, qu'ils ſe confondent d'eux-même. Toujours quelque ſorte d'ingratitude, y vient mettre le comble à l'injuſtice.* 264

XXI. LEÇON. *Dans les alliances mal aſſorties le crime des motifs eſt puni par le malheur du ſuccès. Les peres & les meres négligent leurs obligations. Ils conçoivent des affections injuſtes. Ils abuſent de leurs droits. Les enfans haïſſent ce qui leur eſt utile. Ils ſe permettent ce qui leur nuit. Les ſujets de leurs plaintes ne ſont que les peines de leurs déreglemens.* 277

XXII. LEÇON. *Dans les liaiſons du ſang, les peines ſe compenſent par les avantages. Il eſt honteux de ſe plaindre de quelques petits déſagrémens, tandis qu'on ne trouve ailleurs ni tant de douceurs ni tant de reſſources. On doit ſe trouver trop heureux dans la vie, quand les biens l'emportent ſur les maux.* 296

XXIII. LEÇON. *Les engagemens de la ſocié-*

Digitized by Google

té nous offrent de nouveaux motifs de nous ſuporter réciproquement. Il eſt de la ſageſſe de s'acommoder aux diſpoſitions de la Providence, & de ſouffrir ſes peines par la vûë de ſes beſoins. Injuſtice des hommes dans les néceſſités de la vie privée. 305

XXIV. Leçon. *Les maîtres, qui veulent être les mieux ſervis, ſont communément ceux, qui le méritent le moins. En général leurs plaintes ſont déraiſonnables, cruelles, injuſtes, indécentes. La Religion doit leur faire craindre de ſe voir un jour au-deſſous de ceux qu'ils traitent ſi mal. Les ſerviteurs trouvent le motif de leur patience dans celui de leur engagement. Quelquefois ils ſe plaignent, quand on n'exige d'eux que ce qu'ils doivent; & ne ſe plaignent point, quand on en exige ce qu'ils ne doivent pas. Qu'ils cherchent dans le mérite de la ſervitude, de quoi ſe conſoler de ſes déſagrémens.* 319

XXV. Leçon. *Dans ceux qui ſont chargés d'inſtruire, les impatiences viennent de la haine de leurs devoirs, de l'oubli de leur premiere ignorance, du défaut de manieres, & quelquefois de l'incapicité. Ceux qu'on inſtruit ſont impatiens par légéreté, par indocilité, par ingratitude, par défaut d'expérience. Qu'ils ſuportent leurs peines préſentes par la vûë des utilités à venir.* 344

XXVI. Leçon. *Il regne une antipatie comme naturelle entre les riches & les pauvres. Celle des riches vient de l'orgueil même des richeſſes, de la dureté, du défaut d'équité, des fauſſes délicateſſes & des recherches intéreſſées de l'amour-propre. Les pauvres ſont mécontens, parce*

Digitized by Google

qu'ils ſont envieux, vains, ingrats, injuſtes, ou téméraires dans leurs jugemens. 356

XXVII. LEÇON. *La néceſſité de l'ordre public doit nous en faire ſuporter les inconveniens. Les grandes places ne ſont que de grandes ſervitudes; mais l'homme ne s'y dégrade jamais en ſervant l'homme. Ne nous prévenons contre perſonne dans des emplois, qui nous rendent redevables à tous. Regardons ceux, qui les rempliſſent, comme des maux néceſſaires. Exigeons d'eux qu'ils nous rendent juſtice, ſans en attendre de diſtinctions.* 374

XXVIII. LEÇON. *Les pourſuites d'intérêt n'autoriſent point la haine des perſonnes; l'humanité doit modérer les rigueurs de la juſtice. Souvent la charité doit s'abſtenir d'uſer de tous ſes droits. Il eſt de mauvais débiteurs: & leurs injuſtices ſont encore plus criantes que celle des mauvais créanciers.* 387

XXIX. LEÇON. *Les dependances mutuelles, qui réſultent de l'ordre de la Religion, ſont de nouvelles occaſions d'impatience. Celle des Paſteurs vient des vûës intéreſſées, de la pareſſe, du défaut de zéle, des prédilections, de l'amour-propre, de ſes fauſſes délicateſſes, de ſes inquiétudes ſur le ſuccès du travail. Deux ſortes de de gens ſe plaignent d'eux, les méchans & les imparfaits. Ceux-ci n'aiment leur miniſtere qu'à cauſe de leur perſonne, & ceux-là haïſſent leur perſonne à cauſe de leur miniſtere.* 400

XXX. LEÇON. *Les ſupérieurs aiment la liberté de l'indépendance, & l'honneur du commandement; & ils haïſſent les ſollicitudes: Ils ſont vains, impérieux, durs, inquiets, défians, crédules, précipités; & de-là naiſſent les ſujets*

Digitized by Google

de leurs impatiences. Celle des inférieurs vient de l'imprudence de leur engagement, de l'inconſtance, de l'amour du rélâchement, de la jalouſie des préférences, de l'ambition des premieres places, & de l'ingratitude pour ceux, qui les occupent. 425

Fin de la Table de la premiére Partie.

Digitized by Google

INTRODUCTION

Qui contient une idée générale du ſujet & du plan de cet Ouvrage.

L'ECOLE, où j'introduis mes Lecteurs, n'eſt point une de celles où la ſeule curioſité conduit. Un intérêt auſſi commun, qu'il eſt preſſant, en rend les Leçons néceſſaires à la tranquilité de la vie ; mais il y a cet avantage, que les diſciples pourroient prendre ici la place du maître. Ce que je leur enſeigne eſt comme tiré de leur propre fond. Ce ſont preſque par-tout des attentions ſimples, dont les eſprits les plus bornés ſont capables, & que tous les hommes ont de fréquentes occaſions de faire. Il y a mille ſujets ſur leſquels on écriroit inutilement, s'il nous étoit plus ordinaire de réfléchir. Mais les vérités les plus familieres ſont celles, qui nous ſont le moins préſentes, quand il s'agit de contraindre l'amour-propre, & de modérer ſes vivacités.

Digitized by Google

contentemens, & dans les vengeances; dans les injures, & dans les réparations; à ſe défendre des uns, à nuire aux autres. Ils meurent avec le double regret d'avoir beaucoup ſouffert, & d'avoir beaucoup fait ſouffrir. Quelle vie! Quelle mort! Eſt-ce donc pour nous une fatalité, que rien ne puiſſe changer? Ne ſommes-nous faits que pour vivre en ennemis, que pour nous *mordre*, que pour nous *dévorer*, que pour nous *conſumer* mutuellement. *Galat. 5. v. 15.*

N'en accuſons point la nature. Elle avoit pris ſoin d'unir les hommes par des nœuds ſi doux & ſi forts, qu'on ne peut trop déplorer les ſujets de diviſion que leur dépravation met entre eux. Dieu, qui les deſtinoit à la ſociété, la leur rendit néceſſaire par mille beſoins réciproques: mais il leur imprima toutes les affections, qui pouvoient la leur rendre chere. Sa ſageſſe mit dans leurs penchans les principes de leurs devoirs. Il les fit naître tous du même pere, & voulut que le ſouvenir de cette origine commune, leur inſpirât toutes les tendreſſes que la proximité du ſang donne, & tous les égards qu'on a pour ce qu'on aime. Avec ces diſpoſitions, ils eûſſent vécu dans une parfaite intelligence. On

Digitized by Google

les eût vus toujours prêts à ſe prévenir mutuellement, à s'aider, à ſe ſervir, à ſe donner des preuves réelles de tous ces ſentimens, que l'eſprit du monde a réduits à des démonſtrations de pure bienſéance. Preſque tout, en effet, ſe termine aujourd'hui parmi nous à des diſcours peu ſinceres, à des reſpects auſſitôt déſavoüés, que rendus. Mais après tout, on ne s'en diſpenſe point. Plus les nations ſe raprochent des vrais principes de l'humanité, plus elles ſe civiliſent; plus elles portent loin ces ſortes de politeſſes. On les nomme des devoirs; on ſe fait une eſpece de loi de ne les point négliger; il y auroit de la honte à les omettre: & ce préjugé fait voir qu'ils ont leur principe dans la nature. Les hommes n'affecteroient pas les uns pour les autres des empreſſemens & des déférences, ſi quelque impreſſion ſecrete ne les y déterminoit.

Mais trop de mouvemens étrangers s'oppoſent chez eux à cette premiere impreſſion, pour leur permettre de la ſuivre conſtamment. Le déréglement de leur amour-propre a produit une foule de paſſions, qui les diviſeront toujours; & la diſcorde entre les freres, qui commença preſque avec le monde, ne finira qu'a-

Digitized by Google

vec lui. Il eſt vrai que l'inclination naturelle ne ſe dément point. Les hommes ſentent qu'ils ſont faits pour les hommes, & qu'ils ne peuvent vivre ſeuls. Ils ne trouvent pas en eux-même toutes leurs reſſources, & ſont forcés de chercher du ſecours au-dehors. L'intérêt ſe joint au penchant, pour les raſſembler. Les ſociétés ſe forment; mais leurs liaiſons n'ont ſouvent rien de réel, & preſque rien que d'inconſtant dans leurs principes & dans leurs motifs. Ce ſont les vices, qui s'uniſſent avec les vices, & qui ne peuvent compatir. Au fond, chacun n'aime que ſoi-même, & ne cherche que ſes propres avantages. Perſonne ne s'intéreſſe au bien commun. Perſonne ne voudroit rien faire pour les autres, & ne rien ſouffrir d'eux. On hait la dépendance & les aſſujettiſſemens. On ne peut ſupporter ni l'égalité, ni les préférences. Toutes les différences que l'ordre ou la fortune met entre ceux, que la nature a fait naître égaux, deviennent des ſemences de jalouſie, de murmures, de diſſenſions, de ſoulevemens, de troubles. On s'engage par des vûës intéreſſées, ou par des beſoins réciproques; & les amitiés ne ſont alors que de pures apparences. Que les beſoins ceſſent;

que les intérêts changent, les liens les plus étroits deviennent les plus ennuïeux. Le commerce languit entre ceux, qui n'ont plus de relations néceſſaires. On ne conſerve pas long-tems des amis inutiles; & l'adverſité fait fuir ceux, qu'on ſe croïoit le plus attachés.

Trouvera-t'on plus de ſolidité, plus de douceur & de conſtance dans une union, qui ſe forme comme d'elle-même, par des qualités, qui ſe donnent mutuellement de l'eſtime ? On s'en flatte communément : & ce devroit être le fruit de cette conformité de penchans, qui fait penſer qu'on eſt né l'un pour l'autre. Mais les convenances ne ſont jamais auſſi parfaites, qu'on ſe les étoit figurées. Il y a des contrariétés que les occaſions découvrent. Il y a des paſſions, qui ſont comme endormies, tandis qu'aucune contradiction ne les réveille. L'eſtime s'affoiblit, à meſure qu'on ſe connoît mieux. On eſt doublement choqué d'un défaut ſecret, qui ſe décele, & qu'on regarde comme une eſpece de trahiſon faite à la mépriſe. Le goût ſe perd avec les conſidérations; les froideurs ſuccédent au dégoût; on commence de ſe ſouffrir avec peine : & l'impatience change les empreſſemens en

Digitized by Google

averſion. Très-ſouvent on ceſſe d'aimer ce qui ne ceſſe point d'être aimable. On quitte ce qui plaît moins, pour ce qui plaît plus. On chérit dans un tems, ce qui devient indifférent dans un autre. Chaque âge a ſes goûts. Chaque ſituation de la vie produit des ſentimens, qui lui ſont comme preſcrits : Et le cœur de lui-même eſt ſujet à des révolutions infinies, tandis que l'amour-propre ſeul y domine. Compter ſur ces attachemens, c'eſt compter ſur des dehors trompeurs, ou ſur des ſenſibilités ſuperficielles.

Telle eſt l'idée générale qu'il faut ſe former du ſéjour de l'homme ſur la terre. La paix n'y peut être que le fruit de la patience ; & la plus grande des illuſions ſeroit de s'y figurer des compagnons ſans défauts, & des ſituations ſans peine. Le deſir de la félicité, qui ne meurt point en nous, au ſein même de la plus extrême miſere, ne rend pourtant cette illuſion que trop fréquente. Elle eſt comme univerſelle. Il eſt plus qu'ordinaire au moins de ne ſe croire malheureux, que par comparaiſon. Nos peines nous péſeroient moins, ſi nous étions bien convaincus qu'elles nous ſont communes avec tous les enfans d'Adam. Mais comme chacun ne ſent que les ſien-

Digitized by Google

nes, on s'imagine aiſément qu'on ſouffre ſeul, ou que les autres ſouffrent moins. Veut-on ſe déſabuſer? Qu'on remonte juſqu'aux plus anciens jours; qu'on liſe les hiſtoires; qu'on jette les yeux ſur les peintures, que les divers Ecrivains nous ont laiſſées de leurs tems: on s'y reconnoît ſoi-même, ſa famille, ſes amis, ſes ennemis, ſes voiſins, ſes concitoïens, tous ceux enfin, dont les inclinations nous ſont connuës, ou par nos expériences particulieres, ou par le cri public. Les générations ſe ſuccédent, & les vices demeurent. Les hommes ſont aujourd'hui pour le fond, ce qu'ils étoient il y a ſix mille ans: Et cette ſucceſſion de malice & de méchans n'eſt pas plus interrompuë dans l'univers, que le cours des aſtres, & la révolution des ſaiſons.

Rendons néanmoins quelque juſtice aux premiers âges du monde; & convenons que la dépravation s'eſt beaucoup accruë depuis. Il faut croire que les impreſſions de la nature étoient alors moins effacées dans les cœurs. On y voit plus d'humanité, plus de bonté, plus d'équité, plus de bonne foi dans le commerce de la vie. La ſimplicité des mœurs y faiſoit ignorer mille vains deſirs, qui ſont les ſources de l'injuſtice & des conteſtations

teſtations. Chacun ſubſiſtoit de ſon travail, & ſe contentoit de ſon néceſſaire. Chacun comptoit ſur la parole de ſon frere. Il ſuffiſoit, dans les traités, d'en confirmer les conventions par le ſimple ſerment, ou par quelque gage ſenſible. La fraude, la violence, les procès, qui ſuivent la multitude des loix, ſont nés de la pareſſe, & de l'amour des ſuperfluités. La ſenſualité n'eſt venuë qu'après l'intempérance. La moleſſe & la vanité n'avoient preſque point d'objets, où le luxe & les parures étoient inconnus. Il n'y avoit point d'inégalité dans les fortunes, qui pût cauſer de la jalouſie; point de charges, point de titres, point de diſtinctions, qui pûſſent exciter l'ambition. Ce ſont là maintenant les ſujets de nos grandes diviſions. Mais ne ſuppoſons pas, qu'avant qu'elles fûſſent nées, il dût regner une paix inaltérable.

Il y avoit des paſſions: & les paſſions cauſeront toujours de l'inquiétude à ceux, qu'elles animent; & du trouble à ceux, qui vivent avec eux. A les voir dominer les unes après les autres, comme pour caractériſer les ſiecles, on diroit qu'il n'eſt rien dans les hommes, qui ne ſe démente; qu'il leur eſt naturel d'avoir des foibles, qui ſe contredi-

ſent, & de ſe livrer à des penchans contraires ; qu'une conduite, dont une partie ſuit de l'autre, les fatigue ; qu'ils aiment à joindre les extrêmités ; qu'ils ſouffrent d'être toujours les mêmes ; & qu'ils changent, pour ſe dédommager de la contrainte. Mais toute cette inconſtance vient de la vanité des objets auſquels ils s'attachent. Un uſage moderé ne remplit point leurs cupidités : ils donnent dans l'excès : & l'excès les déſabuſe. Ils ſe dégoûtent d'un vice ; mais par un autre vice. Ils changent d'uſages, ſans changer de deſirs. Toujours corrompus dans leurs mœurs, toujours conſtans dans le mal, toujours indifférens pour la vertu : Voilà les hommes. En vain s'emporteroit-on contre eux à la vûë de leur dureté, de leur ingratitude, de leurs noirceurs, de leur injuſtice, de leur fierté, de l'excès d'amour enfin qu'ils ont pour eux-même : ils ſont ainſi faits. Tous les êtres ont leur nature. Il faut que la pierre tombe, & que le feu s'éleve. Il faut, quoique dans tout un autre ſens, que les hommes ſoïent mauvais, & que leurs inclinations les rendent ennemis de leur propre repos. Je veux dire, que c'eſt ce qu'ils deviennent comme infailliblement, quand leur vie n'eſt pas réglée

Digitized by Google

par l'œconomie de la raiſon, qui leur fut donnée pour guide.

On ne ſauroit trop les définir, quand il s'agit d'en dire du mal. Tous les portraits qu'on fait en ce genre, reſſemblent à leur original, quoiqu'il y ait entre eux des différences infinies. Une politeſſe formée ſur des principes, dont ils conſervent toujours quelques reſſentimens, leur donne quelquefois les mêmes dehors. Mais pénétrez leurs diſpoſitions ſecretes; examinez leurs caracteres particuliers: Quelle étrange variété de défauts! Que de découvertes, dont on ne ſe doutoit point, dont on ne pouvoit pas même avoir le moindre ſoupçon! Ce ſont des ſingularités toujours nouvelles. On ne revient point de ſon étonnement, de voir en combien de manieres les hommes ſont inſupportables. C'eſt peu de dire avec l'Ecriture, qu'ils ſe ſont tous éloignés des ſentiers de la juſtice; qu'ils ſe ſont tous égarés; qu'il n'en eſt point qui faſſe le bien, qu'il n'en eſt pas même un ſeul. C'eſt peu dire, que leurs langues ſont aiguës comme celles des ſerpens; que le fiel & le venin diſtillent de leurs lévres; que leurs pieds ſont prompts à courir, pour répandre le ſang; qu'il n'y a qu'opreſ-

ſion ſous leurs pas, que malheurs dans leurs voïes; qu'ils ne connoiſſent point le chemin de la paix; & qu'ils n'ont point la crainte de Dieu devant les ïeux. Ajoutez, avec ſaint Paul, qu'ils ſont pleins de toutes ſortes d'injuſtice, de corruption, de malice, d'envie. Accumulez ſur eux les noms de farouches, d'inſociables, d'inquiets, de jaloux, de ſoupçonneux, de défians, d'indociles, d'opiniâtres, d'incorrigibles, d'irréconciliables, de fiers, de dédaigneux, de vains, d'impérieux, d'inſenſibles, d'inhumains, d'ingrats, de diſſimulés, de trompeurs, d'indiſcrets, de médiſans, de querelleux, d'impertinens, d'emportés, de violens; & ſoïez aſſuré que vous n'avez pas tout dit.

Il en eſt, dont le caractere eſt de n'en avoir point, ou de paſſer alternativement par tous les plus mauvais. Ne jugez d'eux, que par ce que vous avez connu de leurs premieres inclinations: vous êtes ſûr de vous y méprendre. Ils ſont aujourd'hui, ce qu'ils n'étoient pas hier; & ſeront demain, ce qu'ils n'ont jamais été; toujours ſi différens d'eux-même, qu'ils ſemblent ne faire que ſe ſuccéder, ou ſe multiplier autant de fois, qu'ils prennent de nouvelles manieres;

Digitized by Google

ou qu'il leur vient des goûts nouveaux. On ne voit chez eux qu'inquiétude d'eſprit, qu'inconſtance de cœur, qu'inégalité d'humeur, qu'incertitude de conduite. Quelle eſpérance de pouvoir vivre avec ces caméléons de l'humanité, dans une concorde conſtante ?

Quand on n'en conſulte que ces reſtes précieux, qui ſe conſervent dans les bons cœurs, ou qui s'y ſont réveillés par l'étude de la ſageſſe ; on s'étonne comment, avec tant de penchant à ſe rechercher ; comment, avec tant de raiſons de ſe lier par les nœuds les plus étroits, tous les hommes ne compoſent pas une ſeule nation : comment ils ne ſont pas convenus de vivre ſous les mêmes loix, de s'aſſujettir aux mêmes uſages, de parler une même langue, & d'honorer la Divinité d'un même culte. Mais qu'on réfléchiſſe à la variété de leurs génies, à la diverſité de leurs ſentimens, à la contrariété de leurs humeurs & de leurs goûts ; on s'étonnera comment, juſqu'à huit perſonnes, pûrent convenir de ſe renfermer dans l'arche : comment, dis-je, des familles & des ſociétés moins nombreuſes, peuvent ſe raſſembler ſous le même toît ? Auſſi n'y joüit-on pas toujours de cette tranquilité, que des dehors paiſi-

bles & contens nous annoncent. L'intérieur eſt troublé par les jalouſies & par les défiances ; les antipaties s'y nourriſſent ; les averſions s'y forment par les impatiences. L'oppoſition des inclinations & des mœurs, ſouleve le frere contre le frere, les enfans contre les peres, & les peres contre les enfans. Il y a même des mérites incompatibles ; certain empire d'inconvenance, qui fait, qu'avec de bonnes qualités, les femmes & les maris ne peuvent ſe ſouffrir ; certain inſtinct confus de ſexe, qui produit des averſions déraiſonnables. Un beau-pere n'aime point ſon gendre ; une belle-mere n'aime point ſa bru. Les marâtres, dit un Poëte, ne méditent que des empoiſonnemens ; elles perſécutent les enfans du premier lit ; elles déſertent les maiſons, & peuplent la terre de vagabonds & de mendians.

Entrez dans les grandes & dans les petites ſociétés ; entreprenez le voïage du monde ; parcourez les Roïaumes & les Provinces : y trouverez-vous un ſéjour où les partis ne diviſent point les habitans, où les quartiers ſoïent unis, les maiſons ſans diſcorde, les mariages ſans méſintelligence ; où les proches ſe voïent avec confiance ; où les membres des di-

Digitized by Google

vers Corps ſe traitent avec amitié; où les égaux ne conteſtent point; où les chefs ne dédaignent pas les ſubalternes; & les ſubalternes ceux, qui ſont encore au-deſſous d'eux? Un tel ſéjour eſt ce qu'on ne vit jamais, & ce qu'on ne verra point; une vraïe république de Platon. A la Cour, à la ville, à la campagne, mêmes paſſions, mêmes foibleſſes, & mêmes diviſions.

Achevons cette peinture; & ne craignons point de la charger de traits, qui ne ſoïent pas reconnoiſſables. Dans l'adminiſtration des affaires publiques, que de déſordres, qui troublent la tranquilité des particuliers! Les places ſont remplies comme au hazard, ſans choix, ſans diſcernement. C'eſt l'ambition, qui les fait rechercher; c'eſt la faveur, qui les donne: ce ſont des gens, qui ſe ſervent de leur fortune, pour forcer leur deſtinée; qui n'ont ni les talens, ni les qualités néceſſaires aux emplois qu'ils ſollicitent; qui ne connoiſſent point leurs devoirs; qui les aiment encore moins; qui ſont ſujets aux mépriſes, aux préventions, aux entêtemens: Et ce ſont ſouvent là leurs moindres défauts. Qu'on ſoit attentif aux mouvemens des grandes villes; qu'on ſuive ceux qui volent d'un quartier à l'autre, qui ſe pouſſent,

Digitized by Google

qui ſe preſſent, qui ſe traverſent ; qu'on écoute leurs diſcours, ou qu'on s'informe de leurs deſſeins : Sont-ce les ſeuls beſoins de la vie, qui cauſent tout cet embarras ? Des voiſins, des proches, des freres, des concitoïens, ne courent que pour ſe chagriner mutuellement, que pour ſe défendre des uns, que pour attaquer les autres. De quoi décident les tribunaux ? ou plutôt, de quoi ne décident-ils pas ?

L'intérêt, le ſeul intérêt, que de tourmens ne cauſe-t'il pas aux hommes ? & que de ravages ne fait-il pas dans le monde ? Les uns demandent froidement ce qui ne leur eſt pas dû ; les autres refuſent impudemment de rendre ce qu'ils doivent. Tous veulent tromper, & n'être point trompés ; acheter à vil prix, & vendre bien cher. Tous mettent leurs droits ſi haut, & ceux des autres ſi bas, qu'on ne ſait par quelles voïes ils peuvent ſe raprocher, ſe concilier, conclure des traités, & s'aſſurer de ce qui leur apartient. Les loix n'y ſuffiſent pas ; les accords ſe rompent avec la même facilité, que s'ils n'avoient jamais été conclus. On revient contre les conventions les plus ſolemnelles ; on chicane ſur les clauſes les plus préciſes ; les procès terminés

minés recommencent; les conteſtations ne finiſſent point; & la terre entiere ſeroit à partager entre deux cohéritiers, qu'ils s'accorderoient à peine, pour fixer leurs limites.

A tous ces maux, quel remede? En vain ſe tourmenteroit-on, pour ſe délivrer de tous les fâcheux, ou pour les réduire. Plus on y réfléchit, moins on voit d'apparence de leur échaper. La paix parfaite eſt le privilége de ceux, qui ſont entrés dans le repos du Seigneur, & réünis dans la joüiſſance de l'unique & ſouverain bien de tous. Sur la terre, ce n'eſt qu'une guerre continuelle, que la vie de l'homme avec les hommes. Toute eſperance de tréve nous eſt ôtée de leur part. Ils laiſſent voir en un mot, dans leur dépravation, trop de ſources de diviſions, trop d'antipatie dans leurs humeurs, trop de contrarieté dans leurs inclinations, trop d'oppoſition dans leurs vûës, trop d'imcompatibilité dans leurs manieres & dans leurs procédés, pour ſe flatter de les concilier tous, ou de n'en rencontrer que de ſociables. Incommodes dans leurs proſpérités, plus incommodes dans leurs malheurs; il eſt peu de bons eſprits, qui

ſachent ſe faire à leurs différentes deſtinées, & porter leurs fardeaux, ſans être à charge aux autres. Avec de la vertu même & de la bonne conduite, on peut encore être inſupportable. Les plus juſtes ne ſont pas ſans quelque défaut. Tous ſont imparfaits; tous ſont foibles; tous ſont malades; & ceux, qui croïent ne l'être pas, ſont ceux qui le ſont le plus. Les vices les moins traitables ſont ceux, qui ne ſe connoiſſent pas, ou qui ne veulent pas s'avoüer. De quelque caractere que nous ſoïions; en quelque ſituation que la Providence nous ait placés, nous aurons à vivre avec quelqu'un, qui nous fera ſouffrir, & dont nous deviendrons nous-même le tourment.

Dans une fatalité ſi triſte, à quels conſeils faut-il enfin que nous déférions? Les conſolations, tirées de la néceſſité, ne ſont qu'achever d'accabler des ames foibles. On met en quelque ſorte toutes leurs reſſources dans le déſeſpoir. On les réduit à l'impoſſible. Etes-vous raiſonnables de vous tant inquiéter? Faut-il s'abîmer dans ſes chagrins, ſe noïer dans ſes amertumes? Laiſſez couler les rivieres; accommodez-vous au train du

monde ; ſongez à vivre. Remontrances ſages, mais froides. Il vaudroit mieux ſans doute ſe réſoudre à ſouffrir ce qu'on ne peut éviter, que de s'affliger inutilement d'un mal néceſſaire. Mais, après tout, nous ſouffrons avec un préjugé de ſentiment, qui nous dit ſans ceſſe, que nous ne ſommes pas faits pour ſouffrir. Il faut donc que notre penchant ſoit balancé par un poids de raiſons qui l'emporte ; & notre patience a beſoin, pour ſe ſoutenir, de tous les ſecours, que nous pouvons puiſer dans nos réflexions.

C'eſt ce ſecours que je me ſuis propoſé d'offrir à ceux, qui ſe donneront la peine de lire mon Ouvrage. Ils y trouveront une ſuite de réfléxions naturelles, que tous les hommes peuvent faire, que les ſages ont faites dans tous les tems ; mais qu'une infinité de gens ne font jamais, & que peu de perſonnes ſavent faire au beſoin. Tout eſt penſé ; tout eſt dit peut-être à ce ſujet. Mais ſi mes Leçons, ſur ce que nous nous faiſons ſouffrir réciproquement, n'ont pas le mérite de l'invention tout entier, elles auront du moins celui de l'*enſemble* & de l'*ordonnance*. Une ſeule lecture ſuivie re-

ceuillera tout ce qui n'eſt que diſperſé ſous des titres différens, qui ne l'annoncent point: Et je puis ajouter à cet avantage, celui de voir traiter les matieres, ſelon l'ordre qui les fait naître les unes des autres. C'eſt une eſpece d'enchaînement, qui donne plus de jour aux principes, & plus de force aux conſéquences.

Un premier eſſai, pour tranquiliſer ceux qui s'impatientent, c'eſt de les réduire à ne ſe plaindre que de leurs vrais ennemis, & pour les maux réels qu'on leur fait. De quel calme les plus agités ne joüiroient-ils pas ſouvent, s'ils avoient apris à ne ſe permettre que des averſions légitimes, & des plaintes juſtes? Les cauſes de nos déplaiſirs les plus piquans, & de nos plus fréquentes impatiences, ſont les effets de nos fauſſes délicateſſes, de nos ſenſibilités outrées. Ce ſont les impreſſions déraiſonnables, que nous prenons contre certains caracteres. C'eſt l'excès de notre vanité, l'injuſtice de nos prétentions, nos hauteurs, notre fierté, nos dédains, nos envies, notre indifférence pour les intérêts du prochain, le défaut d'égards & de ménagemens, nos mauvaiſes habitudes,

l'attachement à nos propres ſentimens, l'inquiétude de ſortir de nos propres bornes, nos vivacités, notre malignité, l'amour de l'indépendance, notre indocilité, notre ingratitude. C'eſt le deſir de nous ſatisfaire aux dépens de tout, qui trouble notre repos, en nous faiſant troubler celui des autres. Ils nous rendent ce que nous leur prêtons; ils nous traitent comme nous leur avons appris à nous traiter. Or tout ce déſordre ne naît que des faux jugemens que nous portons d'eux & de nous-même. Nous ne conſidérons les injures que du côté des perſonnes qui les font, ou qui les reçoivent; & nous nous trompons dans l'idée, que nous nous formons des unes & des autres.

Je ſuis donc la méthode de ceux, qui veulent découvrir la vérité dans l'étude des ſecrets de la nature, dans la recherche des faits, & dans les connoiſſances de ſpéculation pure. Je commence le traité de la ſcience de ſouffrir, par diſſiper les préjugés. J'en examine la ſource; j'en dévelope l'injuſtice & les mépriſes. J'entre dans le détail des mécomptes; & je fais voir de combien de maux on peut ſe guérir ſans autre remé-

de, que le ſoin d'aprendre à ne les plus conſidérer comme des maux.

Je donne enſuite à ceux, dont on auroit quelque raiſon de ſe plaindre, toute la réalité qu'ils peuvent avoir; & je propoſe les motifs qu'on a de les ſupporter. Ces motifs ſont tirés de la conſidération des foibleſſes de la nature, des liaiſons du ſang, & des engagemens de la ſociété. Les foibleſſes de la nature nous découvrent ce que nous pouvions être, ce que nous ſommes, ce que nous avons été, ce que nous ſerons un jour. Et ſur ces différentes vûës, l'obligation de diſſimuler ce que nous ſouffrons, ſe varie. C'eſt tour à tour, la pitié, l'équité, la reconnoiſſance, l'intérêt & les prévoïances, qui nous y déterminent.

Les liaiſons du ſang doivent nous inſpirer les affections les plus tendres pour ceux, qu'elles nous uniſſent. Il n'eſt point de traitemens que le ſentiment d'une étroite proximité ne doive rendre ſupportables. Toutes les impatiences en ce genre ſont des reproches que des ames dénaturées ont à ſe faire. Leurs averſions ne ſont jamais ſans inhumanité, ſans injuſtice, ſans ingratitude. Les

Digitized by Google

raiſons de leurs mécontentemens ſont ſouvent d'autant plus honteuſes, qu'elles ſont plus bizarres. Les parens ne ſouffrent communément des parens, que parce qu'ils manquent à ce que leurs devoirs mutuels exigent d'eux; & quelques peines, que leurs liaiſons puiſſent traîner après elles, elles ſont mêlées de tant d'avantages, qu'elles doivent toujours leur paroître douces.

La ſociété ſe forme par le lien des beſoins réciproques; & par la diverſité de ſes engagemens, elle nous donne des relations néceſſaires avec toutes ſortes d'eſprits. Ces relations s'établiſſent indépendamment du caractere des perſonnes, & nous mettent dans l'obligation de leur pardonner leurs défauts, parce que nous ne pouvons nous paſſer de leurs ſecours. L'amour de l'utilité commune veut que chacun contribuë de tout ce qu'il peut à la procurer; qu'il ſe conforme aux loix, aux coûtumes, aux uſages, à tout ce que l'ordre du gouvernement & l'adminiſtration des affaires publiques exige. L'équité veut qu'on ſe ſoumette à tout ce qui peut y faire ſentir le poids des aſſujettiſſemens; ou qu'on renonce aux avantages, qu'on en

retire. Je deſcens par tous les dégrés de la ſubordination, d'où naiſſent les dépendances immédiates & les relations particuliéres. Ceux qui commandent, & ceux qui doivent obéir ; ceux qui ſe font ſervir, & ceux qui ſervent ; les grands & les petits ; les riches & les pauvres ; les maîtres & les diſciples ; les paſteurs & les peuples ; les ſupérieurs & les inférieurs, y trouveront les raiſons qu'ils ont de s'accommoder réciproquement à leurs foibleſſes : & là finit la premiére Partie.

Dans la ſeconde, j'entre avec les impatiens dans l'examen des partis, que la réſolution de ne rien ſouffrir pourroit leur inſpirer ; & je découvre que toutes leurs reſſources ſont déraiſonnables, extrêmes, inutiles, dangéreuſes, funeſtes, criminelles. Je ſuis les inconſtans dans toutes leurs tentatives. Je ſupute avec eux ce qui leur revient des mouvemens, qu'ils ſe donnent ; & je les fais convenir, qu'il y a plus à perdre qu'à gagner dans le changement. On y trouve des obſtacles du côté des devoirs & des perſonnes, du côté du tems & des lieux. On en trouve dans l'injuſtice des hommes, dans leurs violences, dans leur maligni-

Digitized by Google

té, dans leur infidélité, dans leur indifférence. On en trouve enfin dans ſes propres engagemens, dans ſes promeſſes, dans ſes attachemens, dans ſa fortune & dans ſes intérêts. Les projets s'évanouiſſent, ou le ſuccès eſt funeſte. Une ſituation changée n'en devient que plus dure ou plus déſagréable par l'effet même, ou par la peine dont l'inconſtance eſt quelquefois punie.

Je viens à ceux, qui s'abandonnent aux plaintes : & je remarque en combien de ſortes d'imprudences & d'injuſtices l'impatience les précipite ; à combien d'inconvéniens les plaintes les expoſent ; combien de ſuites déſagréables, ou nuiſibles, elles traînent après elles. Je vois ceux qui croïent y puiſer quelque ſoulagement, changer de petits maux en de plus grands ; verſer de l'huile ſur le feu, qui les conſume ; s'interdire toute eſpérance d'adouciſſement dans leurs peines ; & forcer ceux qui les font ſouffrir à leur donner de quoi ſe plaindre encore plus.

La mauvaiſe humeur, l'eſprit chagrin, la mélancolie, qui ſe nourrit de ſes déplaiſirs ; la miſantropie, qui ſe réſout à tout haïr ; les dépits contre les hommes

Digitized by Google

& contre Dieu ; la triſteſſe obſtinée, qui ſe tourne contre elle-même ; l'orgueil, qui craint de ſe dégrader en ſe plaignant ; la vanité, qui ſe repaît de l'idée de ſon innocence, & qui mépriſe en ſecret ce qu'elle ménage au-dehors ; l'amour-propre rafiné, qui s'en tient à ce qu'il ſouffre, de peur de s'attirer encore pis ; les ſerremens de cœur, les reſſentimens étouffés, les haines diſſimulées, ſont autant de ſortes de malheureux, qui ne le ſont que par l'envie de ne l'être pas, ou par le déſeſpoir de l'être. Je laiſſe à décider laquelle de ces diſpoſitions vaut une patience, dont les ſolides motifs aſſurent la paix du cœur.

Je paſſe à la vengeance ouverte, & je la peins, comme elle eſt en effet, horrible dans toutes ſes circonſtances. Ce ſeul ſujet préſente tant d'idées différentes, qu'il a fallu le diſtribuer en pluſieurs Leçons, qui ſont comme une ſuite de tableaux. On y voit les diverſes eſpéces d'injuſtices, que celui, qui veut ſe venger, commet contre les hommes, contre Dieu, contre lui-même. A l'égard des hommes, il viole l'humanité, l'équité, les régles les plus inviolables des jugemens. Il prononce dans ſa propre

cauſe, ſans ſuivre d'autre loi, que celle de ſes reſſentimens, ſans connoiſſance, ſans autorité. C'eſt par-là qu'il péche contre Dieu, dont il uſurpe le droit, dont il condamne les bontés & la conduite, dont il viole les loix par la nature des moïens dont il ſe ſert, & dans le caractere des ſatisfactions, qu'il ſe fait. On s'arête aux vengeances de la langue, qu'on examine dans leurs principes; & cette réfléxion conduit à reconnoître que les vengeances, qui ſemblent épargner la vie pour s'en prendre à l'honneur, nediffèrent point au fond de l'homicide. On compte enſuite les tourmens, que la vengeance cauſe à l'homme dans le déſir, dans le projet, dans l'exécution, dans les ſuites; tourmens d'autant plus déraiſonnables, qu'ils ſont plus inutiles à la ſatisfaction de celui qui les éprouve. On lui montre qu'il achéve de flétrir ſon honneur, en croïant le réparer; & là ſont confonduës toutes les vaines idées de gloire, dont le monde voudroit relever une action, qui n'a rien en ſoi-même que de bas & de honteux.

Ici le duel a trouvé ſa place. Je n'ai pû me diſpenſer d'en parler; & je me faiſois d'abord un ſcrupule d'en parler

ſérieuſement. Il me paroiſſoit que ce brutal entêtement étoit une de ces illuſions folles, qu'il ne faut combattre que par les ironies & par le ridicule. Mais le faux honneur a fait une ſi forte impreſſion ſur pluſieurs de ceux, qui le regardent comme le privilége de leur naiſſance, ou de la profeſſion des armes; quelques-uns en parlent avec tant de ſérieux, que pour les déſabuſer plus ſûrement, il m'a fallu mêler les raiſonnemens aux juſtes railleries. S'ils daignent jetter les ïeux ſur mes réflexions, ils apercevront à la premiére vûë la prodigieuſe diſtance du véritable honneur à celui, que leur imagination ſe repréſente. Ils reconnoîtront qu'ils n'ont pourſuivi juſqu'à préſent qu'une ombre vaine, qui s'échape des mains de ceux, qui croïent la ſaiſir. Ils reconnoîtront enfin, que la folie du duel eſt égal dans toutes les ſuppoſitions; & ſoit que la religion les touche encore, ſoit qu'il en mépriſent les promeſſes & les menaces, ils avouëront que leur vie vaut mieux que ce fantôme, auquel ils ſe font un devoir de la ſacrifier.

A ces fauſſes reſſources de l'impatience, j'oppoſe les vrais moïens de con-

Digitized by Google

ſerver la paix. Le premier qui ſe préſente, & ce qui doit être le fondement de tous les autres, c'eſt l'amour de cette paix, qui nous fait déſirer de l'avoir avec ceux-même, qui ne l'aiment pas. Il faut que cet amour ſoit conduit par la prudence, qui l'éclaire ſur le diſcernement des perſonnes, & ſur le choix des maniéres dont il faut uſer, ſelon les différens caracteres.

Un principe d'équité, d'où toutes les loix ſont nées, veut que nous nous rendions des ſervices réciproques, comme nos beſoins le ſont. Chacun de nous eſt obligé de travailler pour la ſociété, ſelon ſes forces & ſa ſituation. Ne vouloir que ſon bien particulier, ou ne chercher qu'à ſe ſatisfaire dans le bien qu'on fait; être ſans gratitude pour ceux, qui procurent l'utilité commune, ou ſans zèle à la procurer; c'eſt donner de ſoi de juſtes ſujets de plaintes aux autres, & ſe mettre dans la néceſſité d'avoir beaucoup à ſe plaindre d'eux.

Mais il ne ſuffit pas encore d'être exact aux devoirs extérieurs de la juſtice. Les hommes veulent qu'on les aime, qu'on les eſtime, & ſont quelquefois moins ſenſibles aux ſervices réels,

Digitized by Google

qu'aux ſimples démonſtrations. La dépravation du monde les a fait dégénérer en pures cérémonies : mais le peu de cordialité, qui les accompagne, n'en diſpenſe point la probité. Pour ſe délivrer de ſes ſcrupules & diminuer ſes peines, il lui convient de rappeller les mœurs à leurs principes, & de rendre à la politeſſe les ſentimens, dont elle eſt l'expreſſion. Que s'il eſt funeſte à notre repos d'en négliger les devoirs à l'égard de qui que ce ſoit, nous devons être d'ailleurs toujours plus religieux à les rendre, que ſévéres à les exiger. Mille raiſons de juſtice & d'expérience nous obligent à penſer toujours moins favorablement de nous que des autres. Nous les offenſons, ſi nous leur demandons plus d'égards, que les uſages n'en preſcrivent ; ſi nous aimons les louanges outrées & les flatteries ſerviles ; ſi nous affectons de nous faire valoir & de nous donner des préférences. Par-là, nous bleſſons leur vanité ; nous excitons leur jalouſie ; nous les forçons à nous humilier par le défaut d'une modeſtie, que ſouvent ils n'ont pas eux-même, mais dont ils ſentent la juſtice & la bienſéance.

Après l'attention ſur les maniéres, je

preſcris les régles que nous devons obſerver dans nos diſcours. La ſociété ne s'entretient que par cette communication de nos penſées & de nos ſentimens. L'uſage de la parole eſt de manifeſter ce que nous avons dans l'eſprit & dans le cœur. Le menſonge eſt une perfidie, qui rompt toutes les alliances: mais le perfide eſt connu tôt ou tard pour ce qu'il eſt, & s'expoſe à toute la haine qu'il mérite. La ſincérité, la droiture, la bonne foi, ſont pour nous d'un intérêt préférable à tous ceux, qui nous les font violer.

Les grands diſcoureurs ne ſont guéres moins odieux que les menteurs. On parle toujours trop, quand on aime à beaucoup parler. Les indiſcrets, les médiſans, les railleurs & les critiques ſont des peſtes publiques; mais le contre-coup de ces vices retombe comme infailliblement ſur ceux, qui ſe les permettent.

Nos jugemens étant comme les guides de notre conduite ordinaire à l'égard de ceux avec qui nous avons des relations, notre attention la plus continuelle doit être de prendre garde que ces jugemens ne ſoïent injuſtes. De-là naît une nouvelle néceſſité de travailler à ſe

Digitized by Google

défaire de tout intérêt de prévention ; de n'être ni trop précipité, ni trop présomptueux, ni trop crédule ; de ne point trop écouter les soupçons ; de se défier des premieres impressions, des conjectures, des rapports incertains ; de remonter jusqu'à l'origine des bruits communs ; de sonder enfin les fondemens de toutes ses connoissances, pour ne se déterminer que sur les certitudes, dont les faits humains sont susceptibles.

Malgré ces précautions, il y a dans la vie des momens de perplexités, qui nous forcent d'implorer d'autres lumieres que les nôtres. C'est l'écueil de la prudence. On verra qu'elle ne sauroit être trop circonspecte, & trop désintéressée dans le choix de ceux qu'elle se propose de consulter. Et j'ajoute, qu'à considérer les suites des avis les plus sages, il n'est rien de plus important à notre tranquilité, que de se résoudre à n'en donner jamais ; ou de n'en donner, dans les conjonctures les plus inévitables, qu'avec des réserves infinies.

Combien de gens, qui vivroient presque sans inquiétudes, s'ils pouvoient renoncer à celle de se mêler de ce qui ne leur

leur convient pas, ou de ce qui ne les intéreſſe point ! Je leur découvre les inconvéniens de leur imprudence ; & j'y joins celle de pécher contre les bienſeances légitimes. L'exactitude à les obſerver leur épargnera des déſagrémens auſſi juſtes, qu'infaillibles, quand on entreprend de s'en affranchir.

Ce n'eſt déja que trop à l'homme d'avoir à répondre de lui-même. Je plains ceux, qui ſont chargés de former les autres, ou de les réformer : Mais je les avertis que le mal ne vient pas tant du devoir de la correction, que des fautes qu'on y commet. Qu'ils cherchent moins à ſe contenter, qu'à ſe rendre utiles à ceux, qui ſont confiés à leurs ſoins ; qu'ils s'appliquent à les bien connoître ; qu'ils jugent avec équité de leurs écarts ; qu'ils ſachent diſtinguer les remedes qui conviennent, & les momens d'en uſer à propos ; qu'ils ne ſe rebutent point de la difficulté de l'entrepriſe ; & qu'ils ne l'abandonnent jamais, lors même que la plus longue expérience ſemble juſtifier leur déſeſpoir de réüſſir. Ils marchent entre deux écueils également dangereux ; & verront ceux qu'ils ne corrigeront point, ou qu'ils corrigent mal, devenir

Digitized by Google

leurs plus terribles fléaux.

J'écoute les plaintes de ceux, qui ſont ſoumis aux corrections; & quelques malheureux qu'ils ſe croïent, je leur prédis que s'ils cherchent à ſecoüer le joug, ils ne feront que l'aggraver. La fauſſe ſuffiſance, qui leur perſuaderoit qu'ils n'ont pas beſoin d'être repris; ou l'indocilité, qui leur feroit rejetter les répréhenſions, ne ſeroit déja d'elle-même que trop odieuſe. Mais quel malheur plus grand pour eux, que celui d'être inutiles au monde, à charge pour eux-même, incommode aux autres par leur ſeule ineptitude, & par les vices qu'ils auroient conſervés!

Il ſemble que la difficulté de reprendre utilement devroit nous en ôter l'envie, quand aucun engagement ne nous en impoſe le devoir, ou quand du moins aucun titre ne nous en donne le droit. Mais cette envie chez nous eſt comme inſéparable de celle de ne rien ſouffrir. Nous voulons contraindre les hommes à n'avoir plus de vices, uniquement parce qu'ils nous nuiſent. C'eſt une tentation folle, dont je déſabuſerai par des raiſons ſolides, & ſur-tout, par celle de l'impoſſibilité. Le ſage comprendra qu'il

Digitized by Google

vaut mieux ſe faire quelque violence, pour s'accommoder aux plus incommodes, que de ſe tourmenter vainement à les accommoder à ſoi.

Quelques attentifs que nous puiſſions être à n'offenſer perſonne, il s'en trouve toujours beaucoup, que nous offenſons réellement, ou qui ſe croïent offenſées de notre conduite même la plus réguliere. J'éxamine à quoi le devoir & l'intérêt nous engagent à l'égard des unes & des autres; & je conclus que comme aucun prétexte raiſonnable ne nous diſpenſe des ſatisfactions que nous devons, tout conſpire à nous rendre indifférens, faciles, prévenans ſur celles, qui ſemblent nous être dûës.

Si tous ces moïens de conſerver ou de recouvrer la paix étoient mutuellement obſervés par ceux, qui ſont obligés de vivre enſemble, il s'éleveroit entre eux peu de troubles: Mais parce que notre fidélité ne nous répond jamais de celle des autres, je conſeille à ceux, qui ſont dans la peine, de ne point trop s'en occuper. La réſolution de ſupporter patiemment leurs maux, les rendra plus legers par l'habitude qu'ils s'en feront. Il y a même certains défauts, qui

ne méritent pas qu'ils s'en inquiétent ; ou parce qu'ils leur nuiſent moins qu'à ceux qui les ont, ou parce qu'ils ne leur laiſſent aucune eſpérance de les voir réformer.

Au reſte, le grand ſecret de vivre plus tranquile, c'eſt de n'avoir rien à ſe reprocher. C'eſt la derniere conſidération que cette ſeconde Partie fait faire à ceux, qui ſouffrent en quelque maniere, & pour quelque ſujet que ce ſoit. Qu'ils n'abandonnent jamais le bien ; qu'ils ne ſuccombent point à la tentation, de vaincre le mal par le mal ; qu'ils édifient les méchans par leur douceur, par leur modération, par leur patience ; qu'ils déſirent leur changement ; qu'ils y contribuent de tout ce qui dépend d'eux : Et quelque ſoit le fruit de leurs ménagemens, ils trouveront, dans leur propre fond, une ſource de conſolations pures, que toutes les amertumes répanduës ſur leur vie ne pourront altérer.

Ceux, que les penſées du ſalut rendent encore plus ſenſibles à leur perfection qu'à leur repos, trouveront les inſtructions de la troiſiéme Partie beaucoup plus intéreſſantes pour eux, que celles des deux premieres. Ils y verront

avec reconnoiſſance qu'il n'eſt aucun des maux, dont la nature impatiente murmure, que la piété ne puiſſe faire ſervir à ſes uſages. Ils juſtifieront la ſageſſe de la Providence, qui leur prépare des ſecours utiles, ou néceſſaires en quelque ſorte, dans toutes les imperfections des hommes. Je les reprens les unes après les autres, pour les leur offrir ſous ces nouvelles vûës. C'eſt comme une ſeconde Ecole où je les introduis : & cette eſpece de renverſement d'objets, m'a fait renfermer dans la premiere Leçon, l'idée générale que je leur en donne, afin qu'elle ſoit plus préſente à leurs eſprits, & qu'elle les faſſe entrer plus aiſément dans la ſuite des réfléxions particulieres.

Je termine enfin cet Ouvrage par les maximes abrégées qu'on peut recueillir de ſes différentes parties : Et je le fais en faveur de ceux, qui, ſans reprendre la peine d'une plus longue lecture, voudront puiſer dans ce qu'ils auront déja lû des regles de conduite, ſelon leurs différens beſoins. J'y joins une Priere, pour les aider à demander l'eſprit de la patience, & la grace de former leurs ſentimens, ſur les maximes

que je viens de leur remettre ſous les ïeux.

Je l'ai dit en cet endroit; & je ne puis m'empêcher de le répéter. Je ſens que le ſuccès de mon travail ne répond point à ce que je m'en étois promis au moment que j'en formai le projet. Je ne ſuis pas le premier, qui ſe ſoit plaint de cette impoſture de notre eſprit. Il ſemble qu'il prenne plaiſir à ſe ſurprendre lui-même en défaut: Et pour parler plus ſérieuſement, rien n'eſt plus propre que cette défaillance, à nous convaincre de toute ſa foibleſſe. Nous n'exprimons jamais les choſes auſſi parfaitement, que nous les avons compriſes. *Les diſcours que je fais*, diſoit ſaint Auguſtin, *m'ont preſque toujours déplu. Je les voudrois meilleurs, tels que je les goûte ſouvent dans mes penſées, avant de les produire au-dehors par le ſon de mes paroles. Et quand ce que je dis eſt au-deſſous de ce que je conçois, je ne puis que m'affliger de voir que ma langue ne ſuffit pas à mon cœur.*

De Catechiſ. rudibus. c. 2.

Avec ce déplaiſir, un Auteur raiſonnable ne ſe réſoudroit point à publier ce qu'il compoſe, s'il ne penſoit qu'à ſe contenter. Mais il faut ſe ſouvenir que ce n'eſt pas pour ſoi qu'on écrit; & que

l'utilité des autres doit toujours être le motif, qui détermine ſur la publication. Je ne ſais même comment il arrive, que ce qu'on laiſſe échaper à ſa plume avec le plus de répugnance, n'en eſt ordinairement que plus favorablement reçu de ceux, qui le liſent. Ce n'eſt pas que je me ſois négligé dans la compoſition. J'ai fait tout ce qui dépendoit de moi dans les momens où j'écrivois, pour y mettre autant de perfection, qu'un Lecteur équitable en peut éxiger. Je n'ai point permis à mon imagination de ſe décharger confuſément du ſujet, dont elle étoit pleine: & je n'ai laiſſé venir les matieres, qu'autant qu'il m'a paru qu'elles naiſſoient les unes des autres. Que ſi quelquefois on trouve, que dans l'expoſition je n'ai pas été ſi ſcrupuleux ſur l'arrangement des penſées, c'eſt que j'ai craint la ſéchereſſe d'un diſcours trop méthodique; & j'ai tâché d'y ſubſtituer, autant que j'ai pû, les agrémens de la varieté. La lecture de chaque Leçon fera convenir qu'il n'y manque rien de ce que le Sommaire annonce: & j'ai cru que c'en étoit aſſez pour m'aquiter. J'ai placé par-tout des caracteres: ils étoient eſſentiels à celui de l'Ouvrage.

Digitized by Google

Mais pour prévenir l'ennui de les voir reparoître en différens lieux, j'ai pris ſoin de ne les point faire trop reſſemblans. Si quelqu'un ſe reconnoît dans les peintures des vices, je le ſupplie de ne point prendre le change dans l'application, pour les attribuer à d'autres. Qu'il ſe perſuade que c'eſt lui-même qu'on a voulu peindre ; & qu'aux difformités d'un portrait, qui pourra mortifier ſon amour-propre, il n'ait point d'autre penſée, que celle de ſe réformer.

LES LEÇONS

A 2 41

LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

PREMIERE PARTIE.

I. LEÇON.

Ce ſont nos préjugés, qui cauſent nos plus vives ſenſibilités, ſur ce que nous ſouffrons de la part des hommes. Sources de ces préjugés. Idée générale de la néceſſité de les aprofondir, & de l'utilité de ces premieres conſidérations.

TOUS les maux de cette vie ſont de ſi petits maux, que l'homme en ſouffriroit infiniment moins, s'il ſavoit les prendre pour ce qu'ils ſont. Mais ſouvent il n'eſt malheureux, que parce qu'il croit l'être, & preſque toujours qu'autant qu'il le croit. Il

mettre au comble de la joie. Il paroît donc que pour modérer nos impatiences, il n'y auroit qu'à nous dire d'en démasquer les objets, de les placer dans leur vrai jour, & de les considérer nous-même avec des ïeux plus sains.

Mais cette leçon générale a son aplication particuliere à ce que nous souffrons de ceux, avec qui nous avons à vivre. Rarement on nous mene au-delà de ces maux, qui ne se sentent que par l'esprit, & qui ne sont en effet que ce que l'esprit les fait, ou ce qu'il en pense. Ce ne sont, dans le train commun de la vie, que des défauts supposés de conduite, ou de manieres; que des discours peu mesurés, ou peu convenables; que des reproches, ou des conseils à contretems; que des traitemens enfin, qui nous semblent injustes, ou déraisonnables: & toutes ces présomptions ne se forment en nous que sur une double fausseté de jugemens. Nous pensons de nous-même trop favorablement, & trop désavantageusement du reste des hommes.

Ecartons tous les préjugés, qui grossissent à nos ïeux les torts qu'on nous fait, qui changent la nature des injures, qui nous font croire que nous sommes outragés, quand nous ne le sommes point; il

ne nous reſtera de tous nos reſſentimens qu'une forte conviction de nous être ſouvent plaints, tandis qu'on avoit à ſe plaindre de nous.

Les cauſes de ces faux jugemens ſont infinies dans un cœur, dont la raiſon ne dirige point les mouvemens, ou dont la piété n'a point réformé les affections. Un déſintéreſſement parfait nous perſuaderoit qu'on ne nous offenſe jamais. Il n'eſt perſonne, qui n'ait des reproches à ſe faire. Les ſujets en ſont plus ou moins graves : mais, à ſe rendre une exacte juſtice, le moins coupable trouveroit qu'il n'a plus de droit aux ménagemens des hommes ; qu'il n'eſt point de mauvais traitemens, dont il ne ſoit digne : & cette penſée devroit étouffer en nous juſqu'aux moindres murmures.

Mais nous nous aimons avec trop d'aveuglement, pour reconnoître au vrai ce que nous méritons, ou pour en convenir. Nous ne comptons qu'avec nous ſeuls, & nous diſons en ſécret à tout ce qui nous aproche : *Rens-moi ce que tu me dois.* Or ce qu'on nous doit eſt aprécié ſur l'eſtime, que nous avons pour nous-même, & ſur les idées, que nous nous en ſommes formées. Voilà nos titres & le fondement de toutes nos prétentions. C'eſt de-là que

nous puiſons le droit de tout exiger des hommes, & celui de leur faire des crimes des imperfections, que la nature leur a laiſſées, ou des oppoſitions, que nous nous ſentons pour eux.

Tout ce qui fait ſur nos ſens des impreſſions déſagréables ; tout ce qui ne ſimpatiſe pas avec nos inclinations ; tout ce qui nous eſt contraire ; tout ce qui ne nous convient pas ; tout ce qui nous déplaît, fût-il d'ailleurs irrépréhenſible, eſt coupable à nos ïeux de quelque injuſtice.

Pour ne nous en point faire, il faudroit à notre gré nous aimer autant que nous nous aimons ; il faudroit nous eſtimer, nous aprouver, nous loüer, nous admirer en tout ; il faudroit n'être occupé que de nous, s'empreſſer à nous ſervir, prévenir nos déſirs, négliger ſes propres beſoins pour les nôtres, abandonner ſes intérêts, s'oublier ſoi-même, & ſe livrer ſans réſerve à nos vûës, à nos uſages, à nos caprices. Nous aurions peine à nous répondre ſur le *pourquoi* ; mais il eſt certain que c'eſt à tout ce dévouement que nous prétendons.

Ainſi, déja trop pleins de ce que nous ſommes, ſi quelque mérite vient mettre le comble à la complaiſance, que nous

avons ſi gratuitement en nous-même, notre vanité ne met plus de bornes aûx égards, qu'elle ſe croit dûs. Pour une ſeule qualité capable de faire ouvrir les ïeux ſur nous; pour un ſeul talent, qui nous diſtingue, on ne nous conſidere jamais autant qu'on le doit: jamais on ne nous reſpecte aſſez; jamais on ne porte aſſez loin les attentions & les déférences. Nous voulons que les plus indifférens ſoient touchés de quelques perfections, qui leur ſont inutiles, ou que peut-être ils n'aperçoivent point.

Ici, nous nous montrons doublement injuſtes. Nous ne pouvons ſouffrir qu'on rende les mêmes hommages à ceux, qui nous reſſemblent, ou qui valent mieux que nous. On eſt contre nous, dès qu'on n'eſt pas tout à nous. Tout partage nous choque. Nous conſiderons la réputation, les éloges, les diſtinctions & les préférences comme des biens, qui nous apartiennent en propre. Il ſemble qu'on nous dérobe toute la conſideration, qu'on porte ailleurs; ou que les dons, que nous n'avons pas reçus, n'en méritent aucune. Nous ne pardonnons point à ceux qu'on nous égale, ou qu'on met au-deſſus de nous. Tout ce qu'ils diſent; tout ce qu'ils font; tout ce qui vient de

leur part, nous bleſſe, parce que nous ſommes bleſſés de leur mérite.

Au défaut des qualités réelles, nous nous en faiſons d'imaginaires ; & cette ſorte de mérite eſt ſans comparaiſon le plus commun dans le monde. Les vertus y ſont rares ; & perſonne pourtant ne renonce aux priviléges, dont elles ſeules auroient droit de joüir. On ſe traveſtit en mille manieres pour s'en impoſer ſur ce qu'on eſt & ſur ce qu'on veut paroître. On ſe revêt de chimeres. On ſe releve par des prérogatives auſſi vaines, qu'elles ſont étrangeres à ceux, qui s'en prévalent. Il eſt inconcevable combien de fauſſes idées on ſe fait ſur ce qu'on apelle la naiſſance, la fortune, les dignités, les charges, les ſupériorités, les rangs ; de combien de vanités ceux qui poſſedent ces frivoles avantages, ceux qui les ont poſſedés, ceux qui leur apartiennent, & juſqu'à ceux qui les approchent, s'entêtent ; combien de ſortes de tributs ils exigent de ceux qui ne leur doivent que des ſentimens d'humanité.

L'éducation n'eſt quelquefois pas moins contagieuſe. On eſt né de parens qui n'ont point de part aux diſtinctions du monde ; ils ne ſont ni nobles, ni ri-

ches, ni puiſſans ; mais ils ont la folie de prendre des modéles dans des conditions au-deſſus d'eux : leurs enfans aprennent, de leur exemple & de leurs diſcours, à ſe croire ce qu'ils ne ſont pas ; leurs ſentimens & leurs manieres de penſer s'accordent avec ce qu'ils croïent être ; ils vivent, ils agiſſent ſur ce ton-là. Mille défauts naturels, que les parens ou les maîtres ont négligé de corriger ; mille fauſſes maximes, dont ils ont rempli l'eſprit des jeunes gens, les rendent inſociables, & leur perſuadent que tout le monde l'eſt. Souvent il ne leur manque rien pour être auſſi pleins de caprices & de fantaiſies que les grands les plus enivrés de leur grandeur. On diroit que tous les autres hommes ſont nés leurs eſclaves, ou leurs tributaires.

Les mauvaiſes habitudes ſurviennent, & forment des travers preſque irremédiables. C'eſt l'arbre qui ſe courbe en croiſſant, & qui ne peut plus ſe redreſſer. Les hommes s'éloignent les uns des autres, en ſuivant des penchans contraires, & ſont comme incapables de ſe raprocher. S'ils veulent vivre enſemble, il faut qu'ils ſe contraignent, ou qu'ils s'incommodent.

Quelle force encore la différence des

opinions ſur les objets de la piété ne donne-t'elle pas aux préventions ? Nous excuſons tout dans ceux, qui penſent comme nous ; & nous condamnons tout dans le parti contraire. Rien ne doit tant unir les hommes que la Religion priſe dans ſes vrais principes ; & par mille capricieuſes illuſions, rien ne les diviſe tant. De tout tems ce fut l'origine des averſions les plus déclarées, des inimitiés les plus implacables, des guerres les les plus cruelles. La moindre diverſité de conduite ſuffit pour donner de l'éloignement, pour altérer la paix des ſociétés, & pour en rendre les membres inconciliables.

La conformité même des ſentimens & des ſpéculations ne ferme pas la porte à toute diviſion. Rien ne contribue plus à nous prévenir en notre faveur, & contre nos freres, qu'un dehors régulier & des mœurs auſteres. Tout ce qui reſſemble à la vertu, ſans être la vertu même, ne ſert qu'à nous rendre plus attentifs & plus ſenſibles, plus impatiens & plus inexorables. Le caractere ſur tout d'un faux dévot, eſt de remarquer toutes les fautes, & de n'en pardonner aucune.

On ſuporteroit, dit-on, les foibleſſes ;

c'eſt la malice, qui révolte. Mais cette diſpoſition ne ſe trouve ſouvent que du côté de ceux, qui la ſupoſent dans les autres. La vivacité, la précipitation, la colere, l'animoſité, le reſſentiment, le mauvais eſprit, le cœur corrompu, nous fait juger ſans ménagement tous ceux qui nous offenſent, ou qui paroiſſent nous offenſer. Nous portons toujours dans notre propre fond de quoi les ſuppoſer coupables & les condamner ſans les entendre. Il n'eſt point d'excuſe pour eux, point de juſtifications, qui s'offrent d'elles-même, ou qui nous trouvent diſpoſés à les recevoir.

Quel moïen de ſe perſuader qu'on nous traite mal & qu'on nous aime! C'eſt l'écüeil de la patience. Une ſenſibilité, qui ne raiſonne point, ne nous laiſſe voir que de l'indifférence, que des froideurs, que de la haine dans l'affection la plus ſincere, dans le zèle le plus empreſſé, dans la tendreſſe même. Nous haïſſons par ingratitude ceux, à qui la reconnoiſſance ſeule devroit aſſurer tout notre amour.

Avec ſi peu d'équité naturelle, avec une ſi prodigieuſe facilité de nous ſéduire, tout doit nous devenir étrangement ſuſpect dans nos plaintes. Ce qui

nous inquiéte, n'eſt ordinairement rien moins, que ce que nous croïons. Souvent c'eſt tout le contraire ; & très-ſouvent, c'eſt moins que rien. Nous accuſons tout, où nous ſommes ſeuls coupables.

Aprenons donc premierement à nous rendre juſtice : entrons dans le détail des préjugés, dont nous ſommes capables : ne craignons point de nous en avouer les cauſes ; reconnoiſſons-en toute l'injuſtice ; & convainquons-nous bien de l'intérêt que nous avons d'en découvrir les illuſions ; cherchons-en les remédes. C'eſt de notre repos, qu'il s'agit ; & notre repos ne dépend quelquefois, que de juger ſainement de ce qui le trouble. C'eſt le ſort de ceux qui tombent en défaillance à la vûë d'un fantôme qu'ils croïent apercevoir. Tout leur mal vient de leur erreur. Ils ſe tranquiliſent, quand la raiſon peut gagner ſur eux d'aller conſidérer de plus près ce qui cauſoit leurs émotions.

II. LEÇON.

L'antipatie nous fait juger mal des actions par les perſonnes. Tout nous déplaît dans ceux, qui nous déplaiſent. L'excuſe de l'impatience en fait alors le crime. On n'eſt malheureux, que parce qu'on n'aime point ce qu'on doit aimer.

LA NATURE nous a liés par tant de nœuds, & par des nœuds ſi touchans, qu'elle n'a point laiſſé de prétexte à notre indifférence. Le précepte de l'amour auroit dû nous être inutile; & le comble de nôtre injuſtice, c'eſt de ne nous pas aimer après le précepte même. Des hommes ſans affection, ſans tendreſſe, ſans bonté, ſans douceur les uns pour les autres, ne méritent plus le nom d'hommes. Plus on réflechit ſur leurs méſintelligences & ſur leurs inimitiés, moins on conçoit comment ils en ſont venus juſqu'à démentir ainſi tous les ſentimens de l'humanité. Jamais ils n'eurent de raiſons légitimes de ſe haïr. Quel déſordre & quelle ſurpriſe, de les voir ſe haïr ſans raiſon!

Digitized by Google

D'où viennent ces averſions, dont on ne peut ſe rendre compte à ſoi-même? On hait, parce qu'on hait, & comme s'il étoit naturel de haïr. Chacun de nous a ſes antipaties. Rien de ſi commun, que d'en prendre des impreſſions plus ou moins ſenſibles. Il n'eſt preſque perſonne, qui ne nous affecte d'une certaine maniere au premier coup d'œil. Ce ſont des attraits, ou des répugnances, que cette ſimple vûë nous donne. On eſt déja comme tout près d'aimer, ou de haïr ce qu'on n'a pas encore eu le tems de connoître; & ce ſentiment confus décide ſouvent de ce que nous allons être à l'égard de ces ſortes de perſonnes, ſi les ſituations, ou les conjonctures nous engagent à quelque commerce avec elles. Les ſens nous entraînent, où la raiſon ſeule doit nous guider.

Qu'avons-nous contre un homme, dont l'extérieur ne nous revient pas? Sa figure eſt-elle un crime? change-t'elle la nature de ce qu'il fait, ou de ce qu'il dit? le dépouille-t'elle du droit, qu'il a comme tous les autres hommes à nos égards, à nos attentions, à nos complaiſances, à nos bons offices? Oüi, tel eſt le funeſte effet des antipaties déclarées. On s'y livre ſans raiſonner; &

Digitized by Google

c'eſt une des premieres cauſes de l'impatience & des déſagrémens de la vie. Tout déplaît dans ce qu'on n'aime point. L'opoſition, qu'on a pour le caractere, change l'idée, qu'on devroit avoir des perſonnes. On ſe trompe ſur les bonnes & ſur les mauvaiſes qualités, dont on ne juge que par impreſſion.

Dans ce préjugé, vous diſputez des goûts. Vous mépriſez quelquefois ce que tout le monde eſtime. Votre imagination prête aux hommes un ridicule, qu'ils n'ont pas. Vous les apréciez à vos dédains. Vous leur donnez des noms, qui les dégradent. Le ſçavant, ſi ſon premier abord vous a prévenu, c'eſt pour vous un *Pédant*; le Magiſtrat, un *Robin*; le Noble, un *Gentillâtre*; la Femme réguliere, une *Bigote*; le Prêtre, un *Cagot*; la Religieuſe, une *Béguine*. Vous regardez avec une froide indifférence leurs qualités & leurs actions les plus louables. Jamais vous ne leur donnez tout leur prix. Ce qu'on fait pour vous-même, n'eſt jamais bien fait. Vous êtes ingrat, ſans ſcrupule. Vous trouvez mauvais qu'on attende de vous quelque reconnoiſſance; & il ſemble que les plus grands ſervices ne ſoient que trop païés par vos mépris.

Digitized by Google

Eſt-ce ſur les autres, eſt-ce ſur vous que cette mauvaiſe humeur retombe ? Faut-il vous rappeller combien d'amertumes elle répand ſur tout le cours de votre vie ; de combien d'avantages, ou d'agrémens elle vous prive ; quel ſurcroît elle ajoute à vos peines réelles ? C'eſt elle qui vous bannit de certaines ſociétés, où tout eſt content & propre à contenter, excepté vous. La préſence d'une perſonne, qui vous a bleſſé les ïeux, empoiſonne toutes les douceurs, que vous pourriez y goûter. Vous déſertez des maiſons & des compagnies, où les entretiens vous édifieroient, où l'exemple vous animeroit au bien. Vous perdez le fruit des inſtructions d'un maître, pour qui vous avez du dégoût ; & vous ſentez doublement le poids d'un travail, qu'il vous empêche d'aimer.

D'un autre côté peut-être, vous voilà réduit à vous conſumer d'ennui dans un engagement irrévocable. Vous en haïſſez les obligations les plus douces : vous traînez en gémiſſant un joug, qui vous deviendroit léger, ſi vous le portiez avec quelqu'un, qui vous plût davantage. Vous déteſtez un emploi, qui feroit vos délices, s'il ne vous lioit pas avec un collégue, qui ne ſimpatiſe point avec

vous. Les soins, dont vous êtes chargé, ne vous sont pénibles que par votre répugnance pour ceux, qui doivent en être les objets. Vous renoncez vous-même à des secours nécessaires, parce qu'il faudroit les recevoir d'une main désagréable.

A votre goût donc, c'est le vase, qui fait le prix de la liqueur. Vous ne considérez point les devoirs, qu'on vous rend; ce sont les gens & les manieres. Ce qui ne vous fraperoit point dans un autre, vous choque dans la personne, que vous n'aimez pas. Les moindres défauts vous paroissent énormes. Malheureux peut-être par ce qui fait le bonheur du monde, c'est souvent par une bonne qualité, qu'on vous déplaît. C'est peut-être par la vertu même, ou par l'attachement qu'on a pour vous. Plus on fait paroître de zèle, d'empressement, d'assiduités & d'attentions, plus on vous indispose. Vous vous plaignez enfin, parce que vous êtes trop content, ou parce que vous avez trop de sujets de l'être.

Effets bizares du caprice humain! Que faudroit-il pour étouffer tous vos murmures, & pour épuiser le fond de vos déplaisirs? Le dirai-je? & qui pourra le croire? Il faudroit peut-être offrir une

une plus ample matiere à vos réflexions chagrines, vous aimer moins, vous servir plus mal. Il n'y auroit qu'à changer pour vous de sentimens & de conduite; qu'à n'avoir plus les mêmes attentions & les mêmes empressemens. Il n'y auroit qu'à ne plus aller au-devant de ce que vous pouvez souhaiter, qu'à ne point prévenir vos ordres sur vos besoins, qu'à vous abandonner aux accès de votre infirmité.

Que sait-on ce qu'on veut, quand la raison n'est pas la regle de ce qu'on fait? Vous vous plaignez de n'avoir point à vous plaindre. Au fond, c'est là ce qui vous fâche. Avec quelque sentiment de justice & de bienséance, vous n'osez reprocher à ceux, que vous n'aimez point, le bien qu'ils vous font. Leur exactitude à se rendre à tout ce qu'ils vous doivent, gêne votre penchant. Que ne savent-ils vous offenser, pour vous plaire! Que ne manquent-ils à leur devoir, pour vous délivrer de la contrainte, où leur ponctualité vous retient! Que n'échauffent-ils en un mot votre bile, pour vous donner occasion de décharger votre cœur! L'étrange remede! Ne voïez-vous pas que c'est à vous-même de vous changer?

On vous invite à vous expliquer sur

le ſécret de certains mécontentemens, que vous ne laiſſez qu'entrevoir : on vous demande par où certaines gens ont pû mérirer votre diſgrace : on vous repréſente leurs bons endroits, & la juſtice que d'autres leur rendent : on vous preſſe enfin de dire ce que vous avez contre eux ; & vous répondez froidement, *Je ne ſais ; mais je ne les aime point.* Vous l'avez dit ; c'eſt là préciſement ce qui vous empêche d'être plus que contens d'eux.

Mais que ne ſongez-vous d'abord, qu'il ne vous eſt pas permis de ne point aimer qui que ce ſoit, qui puiſſe vous déplaire ? C'eſt la premiere injuſtice, que vous faites à ceux, qui ſont en butte à vos antipaties. Ils ont de quoi ſe plaindre de vous : &, quand on eſt dans ſon tort, on doit ſe défier de tous ſes jugemens. Jamais on ne fut moins en état d'être juge en ſa propre cauſe, que quand on eſt dans des diſpoſitions injuſtes pour celui, qu'on regarde comme ſon adverſaire. Il n'eſt pas de votre goût ; c'eſt tout ſon crime. Mais nos goûts ſont-ils la régle de nos devoirs ? C'eſt par la raiſon que les hommes ſont unis, ou qu'ils doivent l'être. Ils ſont obligés de s'aimer pour une vie plus excellente, & pour des qualités au-deſſus de celles, qui s'aperçoivent par les ïeux de la chair.

Digitized by Google

Si nous ne consultions que nos inclinations déréglées & nos intérêts présens, la charité ne trouveroit point de place chez nous. Nous ne serions capables que de quelques amitiés sensibles, ou fondées sur des vûës d'amour propre, & dès-là même toujours injustes. Concevons donc bien que l'amour du prochain n'est point un amour de goût & de choix; mais un amour de devoir, que la nature & la loi commandent : amour, qui n'a pour attrait ni le raport des humeurs, ni les agrémens, qu'on y peut trouver. Le plaisir, que les personnes nous font, n'en est point le motif : le déplaisir, que nous en recevons, n'en est point la dispense. La patience à les suporter doit être sans condition & sans bornes, comme l'amour même. L'une & l'autre disposition doit être dans notre cœur une disposition ferme, qu'aucun mouvement de passion n'ébranle, qu'aucun intérêt n'affoiblisse; qui soit à l'épreuve des antipaties & des sensibilités, des aversions naturelles, des ressentimens, des goûts, des préférences, de tous les caprices de l'amour-propre, & de toutes les vûës de désavantage & d'utilité personnelle. Il faut aimer les hommes dans toutes sortes de circonstances, en tout tems,

ſous toute ſorte de raports, excepté celui du vice. Il n'eſt permis de haïr en eux, que le péché. Tolérer & haïr, ce ſeroit moins une vertu, qu'un vice diſſimulé.

Toutes ces maximes ſont des ſuites du précepte de l'amour. Son étenduë ſe déduit de ſa fin. Dieu veut qu'il ſe forme entre nous une parfaite unanimité d'affections; il veut que nous ſoïons dès à préſent unis par le lien de la paix, parce qu'il nous deſtine à joüir d'une félicité commune. Notre malheur, ou notre déréglement; la ſource de nos infidélités & de nos peines, c'eſt de ne pas conſulter les raiſons de ce qu'il nous défend, ou de ce qu'il nous preſcrit. Les penchans qu'il nous a donnés, pour commencer en cette vie notre union future, ces penchans ſe déréglent & nous diviſent: nous oublions que nos ſentimens & notre conduite doivent être dirigés par des vûës indépendantes de nos attraits & de nos répugnances. Nous nous laiſſons aller à l'illuſion des ſimpaties; nous nous abandonnons à des averſions, qui n'ont pour principe que les impreſſions des ſens. Mais pour nous acoutumer à regarder du même œil ce qui les flate & ce qui les bleſſe, ne perdons point de

vûë l'objet qui doit nous réunir éternellement ; alors nous ſentirons l'injuſtice & le danger de tout éloignement que nous prenons les uns pour les autres. La raiſon fera taire les caprices ; nous réformerons nos goûts ; nos humeurs céderont à des devoirs d'où notre plus grand intérêt dépend. Nous ne prendrons plus pour régle que cet amour gravé dans l'humanité pour ſervir à l'exécution du deſſein de la bonté de Dieu pour nous. Nous n'aurons beſoin que d'être attentif à ſes mouvemens & de les ſuivre.

Ne venez donc plus nous parler de ces ſoulevemens que vous éprouvez à la vûë de certaines perſonnes, que vous n'aimez point, & qui pourtant ne vous ont jamais fait de mal ; de ces averſions ſans raiſon, qui vous font fuir la rencontre de ce qui ne mérite que de l'eſtime & du reſpect. Ne nous exagérez plus le malheur de paſſer vos jours avec des caracteres, qui ne ſont pas faits pour le vôtre. Vous croïez nous conter vos chagrins ; & vous ne nous contez que vos injuſtices. Où l'amour eſt ſi juſte & ſi néceſſaire, tout ce qui reſſent la haine eſt inexcuſable ; tout ce qui reſſemble à la haine, doit au moins être ſuſpect.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

L'éloignement, les froideurs, les saisissemens, les impressions de trouble & de tristesse, peuvent n'être que des effets de la contrariété de l'humeur. Le fond de la charité peut-être n'en est point détruit ; mais qui sait s'il n'en souffre point ? Les moindres sentimens, qui peuvent l'affoiblir, doivent nous allarmer. Ce sont comme des dispositions, qui tendent à la mort. Il faut donc courir au remède, aller au-devant du mal, sonder souvent son cœur & ses situations, se reprocher jusqu'aux moindres apparences de sentimens injustes.

En est-il un plus marqué que de haïr les actions, à cause des personnes ? & n'est-ce pas l'effet de l'antipatie le plus ordinaire ? n'est-ce pas la source de presque tout ce qu'elle souffre ? Il y auroit moins de mal à haïr les personnes à cause des actions : mais c'en seroit toujours un. Quelque légere que la haine soit, on ne hait jamais innocemment ce qu'on est obligé de toujours aimer.

Vous prétendez ne point haïr ceux, de qui vous ne souffrez que par une simple opposition de caractere. Accordez-vous avec vous-même. Vous avoüez que vous ne les aimez point. Quel milieu mettez-vous entre ces deux extré-

Digitized by Google

mités ? Si vous haïssiez en effet, que sentiriez-vous de plus ? N'avez-vous pas du moins de quoi craindre, que votre aversion ne soit une véritable inimitié ? La charité ne connoît point d'ennemis. Elle tient contre les injures les plus cruelles, contre les mauvais traitemens les plus violens & les plus longs, contre les inimitiés les plus injustes & les plus implacables : comment céderoit-elle aux répugnances, aux dégoûts, aux dédains, aux fausses délicatesses de la nature, à tous les caprices humains ?

Ne cherchez plus du moins dans ces injustes dispositions l'excuse de votre impatience & la justification de vos plaintes. Revenez sur tout aux pensées, que l'amour de votre repos doit vous inspirer. L'antipatie vous enforcelle, & vous fait voir comme insuportable ce qui ne l'est point. Un autre seroit content à votre place ; & vous le seriez vous-même de tout autre, qui feroit ce que vous voïez faire à ceux pour qui vous avez des aversions sans fondement. En mille occasions vous ne souffrez d'eux, que parce que vous ne les aimez point. Aimez-les ; & vous n'en souffrirez plus. C'est une peine de moins, que vous aurez dans la vie. Mais tandis que vous ne

les aimerez pas avec tant de raiſons de les aimer, condamnez vos plaintes ; n'accuſez que vous-même des maux que votre imagination vous cauſe ; ne permettez plus à vos ſoupirs d'éclater ; étouffez vos murmures ; ne fatiguez point le monde par vos cris. On perd le droit de ſe plaindre, quand on eſt ſoi-même auteur de ſon malheur.

III. LEÇON.

L'amour propre s'établit comme le centre du monde. Il veut que tout le contente, & que tout ſoit content de lui. L'excès de ſon injuſtice fait celui de ſes tourmens.

D'OU vient qu'on aime ſi peu les autres, ou qu'on les hait gratuitement ? C'eſt qu'il eſt plus qu'ordinaire de ſe trop aimer ſoi-même. Il eſt vrai que ce penchant naît en nous du premier ſentiment de notre être. Nous ne nous connoiſſons pas encore, & déja nous nous aimons. Nous cherchons, comme par inſtinct, ce qui nous cauſe du plaiſir ; nous fuïons ce qui nous cauſe de la peine ; & nos connoiſſances développées

velopées ne ſont que donner un plus vif eſſor à ce même amour. Nous ne réflechiſſons ; nous ne délibérons ; nous n'agiſſons que dans la vûë de nous procurer quelques biens, & d'éviter quelques maux. C'eſt ainſi que nous ſommes faits. Nous nous aimons, & nous ne ſaurions ne nous pas aimer.

Ce qu'on nomme l'amour-propre, n'eſt donc pas en ſoi-même un vice. C'eſt un penchant naturel, néceſſaire, & dès-là même légitime. Mais ce penchant a ſa meſure & ſes régles ; & quand on n'eſt pas attentif à s'y renfermer, il devient injuſte en mille manieres, & ne peut manquer d'être ſouvent la victime de ſes propres injuſtices.

Nous nous aimons ; nous cherchons notre bien-être ; nous voulons être heureux. Voilà ce que la ſageſſe du Créateur a mis dans le fond de notre nature. Du reſte, notre bien-être pour cette vie ſe réduit à des beſoins très-bornés, qui doivent fixer nos déſirs. Les biens préſens ne ſont pas l'objet de notre félicité ſouveraine. Nous ne devons en uſer que pour la néceſſité du paſſage. Les aimer pour eux-même ; ne point mettre de limites au plaiſir, qui nous les fait rechercher, c'eſt ſortir de l'ordre des

deſſeins de Dieu ſur nous ; c'eſt un excès, qui ne peut que nous nuire à nous-même.

Mais il nuit de plus à d'autres ; il leur fait des torts ; il leur cauſe des déſagrémens, dont le contre-coup retombe infailliblement ſur nous-même. Nous ne ſommes pas les ſeuls maîtres du monde. Nous avons à le partager avec des égaux, dont les droits ne doivent point ſouffrir de nos uſurpations. Il ne nous eſt pas permis de chercher tellement notre bien, qu'il ſoit notre unique ſoin. Nous tenons à la ſociété par des liens néceſſaires. Des beſoins mutuels forcent les hommes à s'unir ; & cette union les engage à des devoirs réciproques. Il faut que les uns ſoient & faſſent pour les autres, tout ce qu'ils voudroient qu'ils fûſſent & qu'ils fîſſent pour eux. Ils ſe doivent & des ſecours & des affections. Car c'eſt par attrait, autant que par néceſſité, qu'ils ſe recherchent. Ils ſont faits les uns pour les autres. Ils le ſentent ; & la ſuite naturelle d'une liaiſon formée par des nœuds ſi forts & ſi touchans, devroit être ce qu'on nomme, l'*amour du prochain*, qui nous le fait conſidérer & traiter comme un autre nous-même.

Cependant, comme l'amour-propre

prévient en nous les réfléxions, il arrive, je ne ſais comment, qu'on n'y réfléchit point, ou qu'on y réfléchit peu, lors même que l'âge en a rendu capable. On continuë de s'aimer à l'aveugle, & ſans égard aux engagemens, qui nous obligent à partager cet amour. Ce qui devroit donc être le premier effet du penchant, eſt communément le dernier effort de la vertu. Qu'il eſt difficile, & qu'il eſt rare de s'élever & de ſe ſoutenir dans cette diſpoſition d'équité, qui veut que nous tenions les poids égaux entre nous & ceux, avec qui nous ſommes liés ! C'eſt toujours de notre côté que la balance penche. Notre prochain n'eſt plus notre égal. L'amour-propre veut abſolument ſe l'aſſujettir. Cet amour nous perſuade, ou nous acoutume à penſer que les autres nous doivent tout, & que nous ne leur devons rien ; qu'ils ne ſont rien pour nous, & que nous ſommes tout pour eux.

Nous nous établiſſons comme le centre de tout ce qui nous environne ; nous nous renfermons en nous-même, & nous nous bornons à notre utilité particuliere. Les biens & les maux ne le ſont, qu'autant qu'ils nous touchent. Un ſeul amour devient le principe & la fin de nos joïes,

de nos déplaiſirs, de nos craintes, de nos eſpérances, de toutes nos ſenſibilités. Si quelqu'un ne nous ſert pas, il nous eſt étranger, & nous devient indifférent. Qu'une choſe nous nuiſe, qu'elle nous déplaiſe, qu'elle nous ſoit contraire, qu'elle nous gêne, qu'elle puiſſe enfin troubler notre repos; elle ſera juſte d'ailleurs, elle pourra paroître néceſſaire aux ïeux des autres, & nous n'y verrons rien que d'inſuportable. Eſt-il étonnant que nous croïions être ſi bien fondés à nous plaindre, & que nous aïions en effet tant d'occaſions de ſouffrir?

Réfléchiſſez ſur celles que vous pourriez vous épargner, ſi vous aviez de vous-même des penſées plus équitables. Vous ſouffrez du bien qui vous eſt fait, & de celui que vous faites. Ici, c'eſt votre vanité; là, c'eſt l'intempérie de votre goût, qui cauſe votre tourment. A force de vous aimer, vous vous êtes rendu ſi délicat, que ce qu'il y a de plus excellent & de plus parfait, n'aproche point de ce qu'il faudroit qu'il fût pour égaler vos idées & vos déſirs. Ce qui contente les plus difficiles, ne vous contente point. Rien n'eſt aſſez bon, rien n'eſt aſſez bien fait pour vous. Quel eſt l'eſclave, qui pût réuſſir à vous ſervir à votre gré?

Quel eſt l'ouvrier & le marchand, qui n'eſſuïe pas vos rebuts & vos mécontentemens pluſqu'affectés ? Vous emploïez tout le monde, & vous n'êtes ſatisfait de qui que ce ſoit. Vous fatiguez, vous épuiſez les plus forts ; & vous ne les plaignez point. Vous voudriez vous racheter au prix de toutes les vies, qui s'empreſſent à conſerver la vôtre. Quelqu'un réuſſit-il par tous ſes rafinemens à flater aſſez votre ſenſualité ? En vient-on par toutes ſes attentions juſqu'à ne rien laiſſer à déſirer à vôtre moleſſe ? N'eſt-ce point vous, qui vous trouvez incommodé du pli d'une feuille de roſe, quand vous vous couchez deſſus ? Avec quelles précautions faut-il vous aprocher ? Avec quel ſoin faut-il éloigner de devant vos ïeux ce qui les bleſſe, ménager vos petiteſſes ridicules, & vos extravagantes averſions ?

Quels égards avez-vous vous-même pour ceux, à qui vous en devriez du moins quelques reſtes ? Vous ne voulez vous gêner ni chez vous, ni chez les autres. Vous ignorez les bienſéances, ou vous croïez qu'elles ne ſont pas faites pour vous. Vous ne ſongez qu'à ce qui vous convient ; & ce qui vous convient par tout, ce ſont les places les plus com-

modes, & les mets les plus délicats. Vous ne ſavez pas vous contraindre, & vous ne vous contraignez point en effet. Vous n'épargnez à perſonne les déſagrémens, que la nature ou la mauvaiſe affectation vous ont donnés. Qui qu'on ſoit, il faut eſſuïer vos humeurs, & peut-être vos dégoûtantes malpropretés. Vous ne parlez que de vos indiſpoſitions; vous ne connoiſſez de maux, que les vôtres. Dans la ſanté, vous êtes le fléau de votre maiſon; dans la maladie, vous en faites le déſeſpoir. Devez-vous être ſurpris de n'apercevoir autour de vous que des froideurs & des mécontentemens? Vous haïſſez ceux, qui devroient peut-être vous haïr encore cent fois plus qu'ils ne font.

Etes-vous au contraire d'un caractere à faire quelque bien dans la ſociété? Vous y trouvez-vous engagé par état? Que ne vous en coûte-t'il pas pour vous rendre à des offices, qui ne flatent pas aſſez votre penchant à chercher en tout votre ſatisfaction propre? La charité ne diſtingue point les perſonnes, quand les obligations ou les néceſſités ſont égales. Elle ne croit pas ſes ſervices perdus, quand ils ſont peu remarqués. Sont-ils déſagréables? Sont-ils reçus avec une

indifférence, qui ſe les croit dûs ? On ſonge qu'il vaut mieux s'expoſer à faire des ingrats, que de manquer à ſecourir des miſérables. Le défaut de reconnoiſſance & les mauvais traitemens ne doivent point en effet rebuter un bon cœur. Il fait par tout tout le bien, qu'il trouve à faire, ſans ſe mettre en peine du retour, dont il ſera païé. Quand il s'agit de ſervir les hommes, leurs ſentimens ne doivent entrer pour rien dans nos motifs. Ce ſont les beſoins, qui nous déterminent. Dieu, qui nous en impoſe le devoir, en ſera la récompenſe. On donne toujours avec joïe, quand on donne avec déſintéreſſement.

Mais l'amour-propre ne peut ſe renoncer. Il veut avoir quelque intérêt à tout ce qu'il fait; & cet intérêt eſt ſouvent une ſémence de dépits. On conſentiroit à ſe prêter aux néceſſités des malheureux; mais on voudroit qu'ils en fûſſent dignes, c'eſt-à-dire, qu'ils eûſſent au moins de la reconnoiſſance, qu'ils parûſſent plus touchés de ce que la ſeule vanité fait entreprendre pour eux. On s'offenſe de leurs défauts; on regarde le bien, qu'on leur fait, comme un bien-fait mal placé. On ſe décourage; on ſe rebute; on craint de trouver la même in-

dignité par tout. On abandonne ſes devoirs, parce qu'on ne s'y ſatisfait plus. On rend Dieu comme reſponſable des imperfections de ſes créatures, comme s'il n'étoit pas capable de dédommager d'une vaine récompenſe, qu'on ne reçoit pas d'elles.

Sondons plus à fond toute la dépravation d'une diſpoſition ſi ſéduiſante, & pourtant ſi funeſte. En général la manie de votre amour-propre eſt que tout ſoit content de vous; que tout vous aplaudiſſe; qu'on ne s'aviſe point de murmurer de vos empreſſemens déplacés; qu'on ne cenſure votre conduite en quoi que ce ſoit; que tout ce que vous faites, ſoit trouvé bien fait, préciſément parce que vous le faites; que vous vous mêliez de tout ce qui ne vous convient pas; & qu'on vous laiſſe faire. Vous croïez au fond de votre ame qu'on doit vous ſavoir gré de mettre par tout le déſordre. Que de mortifications ces prétentions bizares ne traînent-elles pas après elles? Combien de déplaiſirs inévitables, que l'impoliteſſe, l'indifférence, le défaut de complaiſance, ou les ſeules inattentions vous cauſent, & qu'il y auroit ſouvent de l'injuſtice à ne vous pas cauſer!

Vous voulez qu'on aime ce que vous

aimez ; qu'on adopte aveuglément vos goûts & vos averſions ; qu'on porte la déférence juſqu'à s'interdire le bien même, qui vous déplaît ; juſqu'à ne pas voir les fautes, que vous faites. Je vous devine, & je vais vous nommer ceux, qui vous cauſent les ſoucis les plus cuiſans. De quel œil voïez-vous ceux, qui vous pénetrent, qui percent le voile dont vos diſſimulations ſe couvrent, à qui vos foibleſſes les plus ſécretes n'échapent point, qui découvrent les défauts, dont vous êtes le plus humilié, qui vous ſurprennent dans des mépriſes, qui vous déſabuſent ſur les illuſions, que vous aimez à vous faire ? Que ſentez-vous pour ceux, qui ſe plaignent de vous les premiers, & qui s'en plaignent avec raiſon ? Vous ne pardonnez point à tous ces Lynçées d'avoir les regards ſi perçans. Leur diſcernement vous choque. C'eſt là leur grand crime à votre égard. Votre fierté s'en irrite, & ne s'adoucit que quand vous pouvez reprendre vos avantages & les mettre dans leur tort.

Le déſeſpoir de ceux, dont vous êtes mécontent, contre qui vous vous recriez, c'eſt que cet amour aveugle, qui produit en vous les défauts, d'où votre injuſtice naît, vous les cache tous. Vous

avez toujours raiſon ; jamais vous n'avez rien à vous reprocher ; & c'eſt aſſez de ne pas vous ſatisfaire au gré de vos préventions, pour être à vos ïeux ſans excuſe. Comment vous réduire à confeſſer que vous êtes vous-même injuſte? Les torts prétendus, qu'on vous fait, n'ont point d'autre juge, que l'exceſſive ſenſibilité, qui vous les éxagere. Une parole, qui bleſſe votre vanité, un défaut d'égard & de complaiſance, une réſiſtance à vos volontés les plus déraiſonnables, vous paroît digne de toutes vos vengeances.

Le dépit de l'amour-propre ne va-t'il pas même quelquefois juſqu'à haïr le plus violemment ceux, qu'il a le plus ſenſiblement offenſés ? Ses propres remords l'accuſent & les juſtifient dans ſon eſprit. On eſt déſeſperé de n'avoir point de raiſon de les haïr, & on les en hait encore plus.

Redeſcendons du plus au moins. Vous contredire, ne pas penſer comme vous, n'être pas de votre avis ſur les ſujets les plus indifférens, c'eſt encore un titre pour être mis au rang de ceux, qui vous rendent la vie amere. Vous avez vos préjugés, vos caprices, vos goûts, vos humeurs ; & malgré ces principes des er-

Digitized by Google

reurs humaines, vous croïez que la nature vous a donné le privilege de l'infaillibilité. Vous avez ſeul tout le bon ſens du monde. Auſſi n'abandonnez-vous jamais vos propres ſentimens pour céder aux raiſons des autres. Jaloux de vos opinions, parce qu'elles ſont à vous, on vous voit vous diviſer à tous momens pour les choſes les plus frivoles.

Qui eſt-ce donc qui ſe plaît à troubler votre paix? Si vous l'aimez, pourquoi ne lui pas ſacrifier des entêtemens inutiles? Que perdez-vous à diſſimuler les travers que vous apercevez, ou que vous croïez apercevoir dans certains eſprits? Que perdez vous même à préférer leurs penſées aux vôtres, quand elles n'ont rien de déraiſonnable?

Je le conçois; les conſeils les plus ſages ont de quoi vous déplaire, quand ils ne viennent pas de vous. C'en eſt aſſez pour les rejetter par humeur, ou pour ne les ſuivre que par néceſſité. Vous gémiſſez de cette contrainte, & vous trouvez qu'il eſt bien triſte d'avoir à traiter avec des gens ſi pleins d'eux-même. C'eſt-à-dire, que pour vous venger de ceux, dont l'avis a prévalu ſur le vôtre, vous leur prêtez le défaut, qui vous les rend haïſſables. Ce ſont eux, qui ſont

opiniâtres, entêtés, préſomptueux, qui prétendent ſeuls à la gloire de bien penſer, & qui veulent que tout rende hommage à leur prudence. C'eſt à peu près en donnant ainſi le change, que tant de gens vous paroiſſent d'un caractere à ne pouvoir être ſuportés. Votre amour-propre vous fait ſupoſer que ce ſont eux, qui s'aiment plus qu'ils ne doivent; & vous ne les haïſſez que parce que vous vous aimez vous-même à l'excès.

A cet intérêt commun, qui diviſe tous les hommes par des conteſtations inévitables, l'amour-propre joint un intérêt perſonnel, qui réduit celui qu'il poſſede à n'être plus ni parent, ni ami, ni citoïen, ni homme. On ne vit que pour ſoi-même: tous les autres ſont comme s'ils n'étoient pas. On ne ſe ſouvient preſque d'eux que pour les haïr, quand ils déplaiſent. On aime ſeulement ceux, qui ſont utiles; ou plutôt, on ne les aime point, on les ménage. L'intérêt change, & dès ce moment on les mépriſe.

C'eſt ſur cette unique vûë d'utilité propre, qu'on meſure ſon eſtime, ſes complaiſances, ſes attentions & ſon indifférence. Un homme avec qui vous auriez eu de grandes affaires à démêler & dont vous ne ſeriez pas mécontent, ce

ſeroit la merveille du monde. Nommez-nous un concurrent, un compétiteur, un co-héritier, un créancier, que vous ne trouviez pas difficile, fâcheux, dur, intraitable.

De qui me direz-vous du mal encore? De ceux, à qui vous êtes obligé de faire du bien. Ce ſont des enfans, qui vous forcent à faire pour eux des dépenſes, que vous voudriez ne faire que pour vous. C'eſt une fille, qui va vous atteindre & vous effacer, ou qu'on vous preſſe d'établir. C'eſt un héritier, dont la ſeule vûë vous offenſe, parce qu'elle vous annonce que votre tems paſſe, & que le ſien va venir. Ses aſſiduités & ſes complaiſanees vous ſont ſuſpectes. Vous le ſoupçonnez de ne vous point aimer, de n'en vouloir qu'à votre héritage, de ſouhaiter votre mort, ou d'en anticiper le jour par ſes eſpérances ou par les avances, qu'il croit que vous devriez, ou que vous pourriez lui faire. Vous au contraire vous retenez tout avec une prévoïance aveugle. Vous aimez mieux riſquer de laiſſer tout perdre, que de vous en déſaiſir. Vous vous imaginez que vous êtes immortel, ou vous voudriez l'être. Vous laiſſez manquer le plus étroit néceſſaire à ceux, qui ne peuvent

l'attendre que de vous. Et voilà ceux que vous accuſez de manquer d'affection, qui veulent avancer la fin de vos jours, & qui vous feront mourir de déplaiſir. Ils ſont mécontens, mais ils ont droit de l'être; & tout leur crime eſt de le paroître devant vous, qui penſez n'avoir que vous-même à contenter.

Retranchez donc encore une partie des plaintes, que trop de prévention pour vous-même vous fait faire; réduiſez-les à la valeur de leurs ſujets. Vous aurez au moins plus de modération dans les impatiences, que les défauts des hommes vous cauſent. Vous éclatez ſur des offenſes, qui méritent à peine ce titre. La colere a pour objet l'injuſtice. Elle eſt digne en effet de notre indignation. Mais la paſſion, dont vous vous aimez, pervertit vos penſées. Vous eſtimez injuſte ce qui ne l'eſt pas, ou ce qui l'eſt moins qu'il ne vous le paroît. Voilà le mal; apliquez-y le remede. Aprenez à penſer plus modeſtement de ce que vous êtes, & de ce qui vous eſt dû. Reſerrez-vous dans votre propre meſure, & reglez vos ſentimens ſur cette juſte idée. Vous n'êtes pas la Divinité de l'univers. Vous n'avez pas tout fait, & tout n'eſt pas fait pour vous. Conſentez à vous remettre

au rang de ceux qui vous valent, & qui ſont aux mêmes droits. Partagez avec eux les biens & les maux de la vie. Rendez-leur ce que vous leur devez. N'éxigez d'eux que ce qu'ils vous doivent. Ne prétendez point à d'injuſtes préférences. Contentez-vous de ce qui vous apartient. Soïez enfin moins amoureux de vous-même, & vous ſerez moins impatient.

IV. LEÇON.

Le mérite perſonnel ajoute aux préventions de l'amour-propre. Toutes nos plaintes à ce ſujet ſont fondées ſur l'idée d'un faux mérite. Le véritable eſt rare & toujours imparfait. Il ne ſe plaint de rien, quand il a ſû ſe bien connoître.

UN SECOND ſentiment, qui naît en nous du fond de notre être, c'eſt celui de notre propre excellence : ſentiment inaltérable, impérieux, invincible, qui tient contre les plus juſtes mépris, dont nous nous rendons dignes. C'eſt, dis-je, un ſentiment ſi profondément gravé dans tous les cœurs, que rien ne

Digitized by Google

peut l'en effacer. Dieu nous l'a donné pour un deſſein digne de ſa ſageſſe. Il veut que nous aſpirions à la gloire, dont il doit éternellement couronner la juſtice; & le déſir de la gloire n'eſt en nous ſi violent, que pour nous animer à la mieux mériter.

Mais toujours peu portés aux réflexions, nous nous livrons à cet inſtinct confus de grandeur, qui nous éleve, ſans ſonger quel en eſt l'uſage & la fin véritable. Et comme il ne vient point en nous de la connoiſſance de ce que nous valons, nous nous eſtimons, ſans avoir fait la moindre attention ſur ce que nous ſommes: eſtime alors comme ſans objet, mais qui bien-tôt ne manquera pas d'en avoir. Avec ce penchant aveugle, on eſt prêt à ſe croire tout ce qu'on voudroit être. Une vaine enflure s'empare de toute l'ame. C'eſt un vuide, qui ne demande qu'à ſe remplir. On ſe laiſſe donc ébloüir au premier aſpect des moindres qualités, qui paroiſſent eſtimables en elles-même, ou que le monde a miſes en poſſeſſion de ſon eſtime. Notre vanité ne s'endort point. Nous ouvrons avidement les ïeux ſur nos beaux endroits. Nous groſſiſſons notre idée de tout ce que nous jugeons propre

à

à l'embellir ; & ce fol empreſſement nous fait tomber dans un double mécompte. Nous nous trompons nous-même, & nous prenons plaiſir à nous laiſſer tromper.

De tous côtés, la fauſſe gloire devient notre écueil. Nous nous rempliſſons de complaiſances pour des brillans frivoles & peu dignes d'être remarqués. Auſſi prompts à découvrir nos petits avantages, que lents à pénétrer nos imperfections les plus palpables, ſi nous avons quelques talens, nous ne les imaginons jamais médiocres. La flaterie nous perſuade aiſément que nous en avons, qui ne furent jamais en nous ; ou que nous les avons dans le dégré le plus parfait, quelques bornés qu'ils ſoient. En bien, nous croïons être tout ce qu'on nous dit que nous ſommes. Nous oublions par intérêt que les hommes ſont peu ſûrs dans leurs jugemens, ou peu ſinceres dans leurs louanges. Nous joignons l'opinion qu'ils ont de nous, ou qu'ils feignent d'en avoir, à celle, que nous en avons déja conçûë. Voilà dans notre eſprit la meſure de notre mérite & des injuſtices, qu'on nous fait, la régle de notre conduite, & de celle, que les autres doivent tenir à notre égard.

Nous agiſſons en effet moins ſelon ce que nous ſommes, que ſelon ce que nous croïons être; & nous prétendons qu'on agiſſe de même avec nous. S'offenſe-t'on de nos manieres? nous refuſe-t'on les préférences & les reſpects, que nous nous croïons dûs? Il n'y a plus de juſtice dans le monde; tout, diſons-nous, ſe déclare contre nous. Tout eſt le ſujet de nos doléances. L'un nous a reçus trop froidement; l'autre nous a parlé trop haut: celui-là nous néglige; celui-ci ne nous ſert pas avec aſſez d'empreſſement & de promptitude. Nous voulons que les inconnus même nous devinent, qu'ils nous remarquent, qu'ils nous ſaluent. Y manquent-ils? ils ſont fiers, & ne ſavent pas rendre juſtice au mérite.

La plainte eſt légitime, où le mérite eſt bien réel & bien reconnu. L'eſtime & les égards en ſont les priviléges. Mais au fond, rien n'eſt ſi borné que ce qu'on nous en doit, parce que rien ne l'eſt plus que le droit, que nous avons à ces tributs. Quiconque ſe connoît bien, ne peut avoir de ſa perſonne que des ſentimens très-modérés. La vanité n'eſt en nous que le fruit de l'erreur; & la vérité nous rend modeſtes. A ſa lumiere, on ſe regarde avec peu de com-

Digitized by Google

plaiſance : l'amour-propre languit ; & toute la conduite ne reſpire que l'idée de médiocrité qu'on s'eſt formée de ce *moi*, dont ceux, qui ne ſe connoiſſent pas, ſont ſi remplis. On ne ſe croit rien dû de la part des hommes, & jamais on ne penſe avoir ſujet de ſe plaindre d'eux : on ſe défait de la fierté, qui les offenſe, & de la ſenſibilité, qui croit toujours en être offenſée.

Mais la vanité, qui juge des bonnes qualités moins par ce qu'elles ont de réel, que par ce qu'elles ont de flateur, ne ſait pas ſe modérer dans les ſentimens, qu'elles lui cauſent, & dans les prétentions, qu'elles lui donnent. Nous y mettons nous-même le prix, & ce prix eſt toujours au-deſſus de leur valeur. La porte eſt ouverte, & l'orgueil ne ſait pas ſe modérer. On va droit à l'empire du monde. Je dis à cet empire d'opinion, qui nous fait régner ſur les eſprits, qui nous fait ambitionner tous les ſuffrages & ſouhaiter d'occuper par tout la premiere place dans l'eſtime. Nous étendons nos droits ; nous prétendons nous faire valoir par des talens eſtimables, mais qui n'intéreſſent point ceux, que nous obligeons à nous en tenir compte. Nous voulons

jouir des priviléges attachés aux avantages, que nous avons eûs, lors même, que nous ne les avons plus. Nous ne rabatons rien d'un mérite, qui baiſſe avec les années. La beauté voudroit être honorée par droit de vétérance. Vous aviez autrefois de la jeuneſſe, de la vivacité, de l'enjouement ; vous faiſiez l'agrément des compagnies ; on vous ſouhaitoit par tout, & par tout vous receviez de l'encens & des adorations. Aujourd'hui que vous n'êtes plus rien de tout ce que vous avez été, vous vous étonnez de ce qu'on n'a plus pour vous les mêmes empreſſemens. Les attentions de ſimple politeſſe vous offenſent ; vous vous plaignez de n'être plus idolâtrée, vous, qui devriez ſavoir gré de ce qu'on vous ſuporte encore.

La premiere réfléxion que nous aurions à faire ſur certaines qualités, dont la poſſeſſion nous enivre de notre propre mérite, c'eſt que ces qualités ſont fragiles, paſſageres, frivoles, indifférentes, inutiles au bien public, & ſouvent incommodes ou nuiſibles à ceux avec qui nos engagemens, ou nos beſoins nous lient. On ſe plaint de l'ingratitude du monde. Un Auteur trouve qu'on ne reconnoît pas aſſez ſes veilles

& ſon travail : Et que fait-il ? Des Stances, des Madrigaux, des Romans, des Hiſtorietes, des Contes. N'eſt-ce pas encore trop qu'on lui pardonne ces pertes de tems ? A quel titre prétend-t'il qu'on l'en récompenſe ? Eſt-ce aſſez d'avoir une eſpéce de mérite pour aſpirer au prix d'un autre ? On ſe moqua ſous un de nos Rois de celui qui vouloit être Chancelier, parce qu'il étoit Médecin. Sa ſottiſe pourtant n'eſt que trop commune. A la faveur de certaines qualités brillantes, on s'introduit chez ceux, qui diſpoſent des places & des dignités. Le Poëte veut devenir Evêque ; & le Muſicien, Financier.

Les plus déſintéreſſés en ce genre veulent au moins des conſidérations, & ſont fort choqués qu'on les leur refuſe. M'accuſez-vous de cette eſpéce d'injuſtice ? Ma réponſe eſt toute prête. Que me fait à moi que vous aïiez la taille bien priſe, que vous chantiez bien, que vous danſiez encore mieux, que vous ſachiez jouer d'un certain inſtrument, que vous faſſiez de beaux vers ? Je n'ai point vos talens ; mais je puis m'en paſſer. Faut-il donc pour cela que je vous ménage, que je vous prévienne, que je vous céde en tout, que je m'acommode

de tous vos caprices, que je me ſurcharge de votre travail, de peur qu'il ne vous altére la poitrine, ou qu'il ne rende vos doigts moins ſouples? Revenez de votre erreur, & ne m'accuſez ni de groſſiereté, ni d'impoliteſſe, ni de défaut de complaiſance. Je ne vous dois que de la charité; & pour des qualités auſſi vaines que les vôtres, la charité ne me demande que d'avoir pitié de la ſotte vanité, qu'elles vous inſpirent.

Quel autre ſentiment les plus modérés peuvent-ils concevoir de ceux, qui ſont ſi préſomptueux de quelques perfections frivoles? Le mérite le plus ſolide perd ſon prix, quand il ſe donne pour ce qu'il eſt. Y a-t'il rien de plus ridicule, qu'un homme, qui s'admire, qui s'imagine, que tous les autres ſont ſes admirateurs, ou qu'ils ont tort de ne le pas être? Ne ſoïez point ſurpris de la froideur, avec laquelle on vous regarde. Le monde n'aperçoit peut-être, de tout votre mérite, que la vanité que vous en tirez, ou votre indignation contré ceux, qui ne vous en paroiſſent pas aſſez touchés.

Les mérites bornés ont ſur tout beſoin de beaucoup de ménagemens & de retenuë, pour ne pas devenir ennüieux.

Ils n'ont que leur tems pour plaire. Ce ſont de ces curioſités, qu'il faut renfermer dans leurs boëtes, auſſi-tôt qu'on les a montrées. Mais l'amour-propre ramene ſans ceſſe les hommes à leur caractere. Il faut que le Bel-eſprit faſſe des pointes, que l'Auteur débite des fraſes, que le Poëte récite ſes vers, & le Muſicien ſes chanſons. L'Orateur ſacré tombe dans la même mépriſe. Il veut toujours prêcher; & parle ſouvent, où perſonne n'écoute.

Vous imputez à ceux, qui ne vous conſiderent pas autant, que vous voudriez, de ne pas vous rendre juſtice. Vous vous trompez. C'eſt vous-même qui ne vous la rendez pas. A force d'avoir trop bonne opinion de vous-même, vous vous imaginez que les autres l'ont mauvaiſe. C'eſt votre faute, s'ils n'atteignent pas à l'idée, que vous vous êtes formée de votre mérite. Vous l'avez pris ſur un ton trop haut. Vous leur attribuez de la fierté: peut-être n'en ont-ils pas moins que vous; mais peut-être auſſi n'en ont-ils point à votre égard. Il ne faut pas compter ſi fort ſur le diſcernement des hommes & ſur leurs goûts. Ils peuvent ignorer le vrai mérite, & ne ſavoir pas l'eſtimer tout ce qu'il vaut.

Les objets, qui ne les intéreſſent point, ne font ſur eux que des impreſſions peu durables. Ils ſe familiariſent avec ceux, dont ils ont été le plus frapés; ils ne le ſont preſque point d'un mérite, qui croît ſous leurs ïeux. Il perd pour eux l'avantage de la ſurpriſe & de la nouveauté. Rarement on eſt prophéte en ſon propre païs. Nos plus proches ſe réduiſent les derniers à nous eſtimer; & nous nous trompons, quand nous nous imaginons que ce ſont ceux, dont nous devrions attendre plus d'égards.

Mais après tout, le jugement, dont nous avons le plus à nous défier, c'eſt toujours le nôtre. Point de témoignage plus ſuſpect, & preſque toujours plus faux, que celui, que nous nous rendons. Notre vanité nous en impoſe. Nous nous repaiſſons ſouvent de la chimere d'un mérite qui n'eſt aperçu que de nous. Nous méconnoiſſons des défauts, qui ne ſont ignorés de perſonne. Nous ne ſavons pas nous blâmer. L'amour-propre tourne tout à ſon avantage. Nous diſons de nous-même le bien & le mal avec la même complaiſance. De quelles conſidérations ne tirons-nous pas quelque relief? Nous nous faiſons un mérite d'état & de profeſſion. C'eſt la faveur,

qui

qui nous a placés ; & nous nous égalons à ceux, qui ne doivent leur élévation qu'à leur capacité. Nous croïons avoir de grandes qualités, parce que nous exerçons un emploi, qui les supose. Nous partageons les talens de ceux, à qui nos engagemens nous associent. Le Médecin traite les malades, comme s'il connoissoit leurs maladies. Le Directeur conduit les ames, comme s'il avoit des lumieres. Le Docteur parle, comme s'il étoit docte ; & les plus ignorans sont les plus décisifs.

De tous les caracteres, le moins tolérable, c'est de présumer de soi-même, & de ne rien trouver de bien, que ce qu'on fait. Ce caractere pourtant n'est-il pas aussi commun, que les hommes éminens sont rares ? Les habiles ouvriers, les grands génies ont une idée de perfection, dont ils se trouvent toujours très-éloignés. Il n'y auroit qu'eux, qui sembleroient pouvoir se plaindre ; & ils se plaignent rarement. Le vrai mérite n'est jamais absolument mécontent de qui que ce soit, parce qu'il n'est jamais absolument content de lui-même. Mais plus il y a de médiocrité dans les talens & dans les lumieres, plus il y a communément de vanité dans la

tête. On se prévient en faveur de son art ; on s'admire dans son ouvrage. On croit faire, ou ce qu'il y a de mieux au monde, ou de la meilleure maniere. Comment la vanité ne penseroit-elle pas alors qu'on la traite injustement, quand on ne lui donne qu'un prix limité ?

Sous quelques égards enfin que nous nous considérions, nous nous épargnerions bien des inquiétudes & de fausses délicatesses, si nous savions penser de nous modestement. Rendons-nous plus de justice, & nous aurons moins à nous plaindre de ce qu'on ne nous en rend pas assez. Quiconque se prévient trop de ce qu'on lui doit, manque dès-là même à ce qu'il doit aux autres. Il les fait souffrir & s'en plaint pourtant. Il n'est content de rien, parce qu'il se croit digne de tout. Qu'arrive-t'il ? Il sort de sa sphére & de son état. Il force sa destinée, & veut être tout ce que la nature ne l'a point fait. Il ne suffit pas à ce qu'il entreprend. Il se montre par son endroit foible, & s'attire tout le ridicule des choses déplacées. Souvent même l'amour-propre prévaut aux premieres expériences, qui devroient nous désabuser. Il faut que les dernieres humiliations

achevent, & que la vanité se guérisse par ce qui met le comble à sa peine.

Vous avez de l'esprit, mais cent fois moins que vous ne croïez en avoir. Il n'est rien, qu'on se donne avec une libéralité plus gratuite. Vous pariez avec tout ce qu'il y a de plus excellent en tout genre; vous parlez de ce que vous ne savez pas, ou de ce que vous savez mal; vous affectez le grand & le merveilleux, qui n'est point votre caractere; & vous offusquez le médiocre & le bon, dont on pourroit vous tenir quelque compte. On voit clairement ce que vous n'êtes pas; il faut deviner ce que vous êtes. Faites-vous mieux connoître; ou plutôt, connoissez-vous mieux vous-même. Mesurez-vous sur l'étenduë, que la nature vous a donnée. Ne vous montrez que par où vous êtes vraiment louable, si vous voulez être loué. Souvenez-vous de la fable du Geay; ne vous parez point des plumes des Paons. Ne vous exposez point, par une affectation de paroître habile, à vous voir relever à chaque instant par un plus habile que vous.

Le nombre des sots est infini. Celui des flateurs en approche. Vous en ren-

contrerez qui vous admireront, & qui prendront ſoin de vous trouver tout le mérite, que vous croïez avoir. Vous rencontrerez au contraire des connoiſſeurs, qui vous mettront au rabais, & qui vous réduiront à votre juſte valeur; des impolis, qui prendront plaiſir à mortifier par mille traits piquans les vaines complaiſances, dont vous vous nouriſſez. Il y aura de plus des impertinens, qui riront de ce que vous pourrez dire ou faire de plus ſage & de plus ſenſé. L'eſprit humain n'a pas pour un travers. Il ſe pervertit juſqu'à prendre en quelque ſorte les impreſſions du noir à la vûë du blanc.

On convient aiſément qu'il y a de l'injuſtice dans le monde. Mais prenez-y garde, & n'allez pas vous figurer que le mérite le plus réel ſoit, indépendamment de tout, un titre ſuffiſant pour juſtifier toutes les plaintes, que vous en faites. Les plus grandes qualités ne ſervent quelquefois qu'à rendre les hommes plus inſuportables, moins peut-être par l'abus qu'ils en font, que par la négligence des petites choſes. Ce ſont des riens, qui nous rendent aimables, ou haiſſables. Les autres, qui jugent de nous par leur propre penchant, nous ſoupçonnent aiſé-

Digitized by Google

ment de fierté, quand ils ſont forcés de reconnoître en nous quelque ſupériorité ſur eux. Il n'y a qu'un accès facile, qu'un air ouvert, que des manieres polies, qui puiſſent prévenir les mauvais jugemens. Manquez à ces attentions, vous affoibliſſez l'eſtime, qu'on avoit pour vous: vous étouffez les reſpects, qu'on étoit près de vous rendre. On vous croit mépriſant, & on vous rend mépris pour mépris.

Il faut ajouter que le mérite eſt quelquefois en effet trop indifférent. De grands ſentimens & des vûës élevées nous ont perſuadé que le monde ne vaut pas qu'on s'en occupe. Vous êtes au-deſſus de la fortune & de l'ambition; vous négligez les poſtes & ceux, qui les procurent; vous ne ſçavez ce que c'eſt que de déſirer, que de demander, que de prier, que de ſolliciter: mais vous avez des parens & des amis, qui n'ont point reçû les dons, qui vous affranchiſſent de toutes ces ſervitudes. Vous pourriez pour eux ce que vous ne faites pas pour vous-même. Vous vous plaignez de leurs froideurs; & ils ſe plaignent avec raiſon de votre philoſophie.

La penſée la plus capable de nous re-

froidir nous-mêmes ſur nos meilleures qualités, ce ſeroit celle de ce mélange d'imperfections, qui les défigure & qui affoiblit l'impreſſion, qu'elles devroient naturellement faire. Il eſt de notre repos d'y réfléchir ſouvent, parce que l'excès d'eſtime que nous prenons pour ce que nous ſommes, eſt la ſource de nos plus vives impatiences. L'injuſtice, ou la violence, qui nous ravit nos biens; la calomnie qui s'efforce de ternir notre honneur, nous eſt moins ſenſible que le mépris. Nous pardonnons preſque à ceux qui nous haïſſent, tandis qu'ils ne ceſſent pas de nous eſtimer. Mais nous attaquer dans l'opinion que nous avons de nous-même; montrer par ſa conduite qu'on ne ſent pas aſſez ce que nous croïons valoir, c'eſt nous faire une plaïe, que rien ne peut plus guérir. Le remède ne peut venir que de notre propre fond; & ce reméde, c'eſt la modération de nos ſentimens.

Aprenez à renfermer vos penſées dans vos propres bornes: & vous coupez la racine à cet excès d'amour-propre, qui produit toutes les paſſions, qui nous diviſent; à l'orgueil, qui s'attribue tout; à la vanité, qui ſe croit digne de tout; à l'ambition, qui veut s'élever

au-dessus de tout ; à la fierté, qui dédaigne tout ; à la délicatesse, qui s'offense de tout. Ne vous mettez point en tête que vous savez tout ce qu'on peut savoir, & que vous faites tout ce que vous entreprenez de la maniere la plus parfaite : souffrez qu'on réduise vos talens à leur médiocre : pensez équitablement & modestement de tout votre mérite personnel : vous aurez toutes les dispositions, qui lient les hommes, & qui font trouver de la douceur, ou moins de désagrément dans leur société.

Songez toujours, qu'à le bien prendre, ils n'ont de devoir à remplir les uns envers les autres, que ceux que la charité prescrit ; & que ces devoirs sont indépendans de leurs bonnes & de leurs mauvaises qualités.

Ne perdez point de vûë, ce qui fait comme le fond de leur caractere, qu'ils l'aiment eux-même aveuglément ; que ce n'est point par penchant qu'ils s'estiment ; qu'ils n'aprouvent communément les autres que par le rapport, qu'ils se sentent avec eux ; que ce n'est alors qu'une espéce d'égalité, qu'ils donnent ; & que rien ne leur coûte tant à reconnoître, qu'une supériorité de mérite.

Jugez de la juſtice que vous devez en attendre, par celle, que vous leur rendez, ou par le déplaiſir peut-être que vous ſentez de la leur voir rendre. Avec ces attentions, ſi vous avez quelque ſentiment d'équité, vous aurez bien de l'impatience & des dépits de reſte. Plus on eſt froid ſur le mérite d'autrui, moins on doit éxiger d'égards pour celui, qu'on croit avoir.

V. LEÇON.

Le ſort des envieux & des jaloux eſt de ſouffrir plus des bonnes, que des mauvaiſes qualités des autres. Leur impatience paroît d'autant plus incurable, qu'elle eſt plus injuſte. Mais la reſſource de leur paſſion, c'eſt de chercher ſon grand remede dans ſa grande injuſtice.

L'HOMME, qui penſe ſi ſuperbement de lui-même, ne penſe ou ne voudroit penſer ainſi que de lui ſeul. L'amour & l'eſtime effrenée que nous avons de ce que nous ſommes, nous fait aſpirer à tenir au moins le premier rang dans les eſprits & dans l'ordre du monde. Les concurrens & les rivaux nous déplaiſent;

Digitized by Google

Nous ne ſouffrons le paralléle que dans les ſujets où l'héroïſme nous paroît tellement fixé par l'opinion, qu'il ne peut être porté plus haut. Du reſte toute comparaiſon nous choque. Trouver à d'autres autant, ou plus d'eſprit qu'à nous, autant, ou plus d'agrémens, de perfections, de ſavoir & d'habileté, c'eſt nous dégrader à nos ïeux. Nous ne conſentons, ni qu'on nous les préfere, ni qu'on nous les égale.

Par où faudroit-il prendre notre vanité pour ne la point bleſſer ? C'eſt à notre goût une injure preſque pareille de loüer devant nous des qualités, que nous n'avons pas, ou de loüer dans les autres celles, que nous avons. Les loüanges, qu'on leur donne, ſont toujours exceſſives ; & cet excès ne nous paroît excuſable, que dans les éloges que nous recevons.

Un intérêt caché nous fait rabaiſſer en mille occaſions les genres de vie différens du nôtre, les talens, qui nous ſont étrangers, & les occupations, qui procurent quelque gloire, où ne pouvons prétendre. Si nous diſons quelque bien de ceux, qui concourent avec nous dans les mêmes emplois ; n'eſt-ce pas moins pour leur rendre juſtice, que pour rele-

Digitized by Google

ver notre propre mérite par un air de discernement & d'équité ? N'est-ce pas le plus souvent pour couvrir notre jalousie sous le voile d'une modestie feinte, ou par le sentiment secret de notre supériorité ?

Ne nous le dissimulons pas. Voilà le fond de notre cœur & ses injustices. Il se décele par trop d'endroits pour se laisser méconnoître. La beauté, la vertu, les bonnes actions, les beaux ouvrages, les succès brillans, n'ont presque point d'effet plus naturel & plus sûr, que de nous rendre envieux, ou jaloux. Les tentations en sont générales, & d'autant plus dangereuses, qu'elles naissent de la vertu même que nous avons, & de celle que nous découvrons dans nos freres. Il entre de la vanité jusques dans l'humilité même ; & la vanité ne veut point être effacée.

L'expérience de notre médiocrité peut nous forcer à la reconnoître ; mais en confessant que nous sommes peu de chose, nous souffrons impatiemment que les autres paroissent autant ou plus que nous. Nous nous affligeons de voir que les biens, que nous avons, leur sont communs ; & c'est jalousie. Nous nous affligeons de ce qu'ils en ont, que nous n'avons pas ; & c'est envie. Pleins de ces

injuſtes ſentimens, nous leur faiſons des crimes des dons de la nature & des faveurs de la fortune, des fruits de leur travail & des récompenſes de leurs ſervices; des bontés, qu'on a pour eux & de la juſtice, qu'on leur rend; de leur zele, de leurs bonnes œuvres, de leur déſintéreſſement, de leur humilité même & de la gloire, qui la ſuit. S'ils ont de l'exterieur & d'heureuſes diſpoſitions; s'ils ſont nés riches; s'ils proſperent; s'ils ſe diſtinguent par la ſcience ou par la ſageſſe; ce ſont autant de titres, qui nous les rendent odieux. Nous les haïſſons par tout ce qu'ils ont d'eſtimables & par tout ce qui les fait eſtimer.

Ces ſentimens ſont trop humilians pour n'être pas déſavoüés en public & condamnés même en ſecret. En convenir; ce ſeroit reconnoître ſon indigence & publier ſon injuſtice. Ce ſeroit ajuger aux autres une ſupériorité, dont l'amour-propre ne veut point ſe déſaiſir; ce ſeroit leur acorder des avantages, avec leſquels on ſe croiroit ſoi-même plus eſtimable & ne pouvoir ſe diſſimuler la malignité, qui s'en trouveroit affligée. Ce ſeroit ſe convaincre enfin d'un excès de vanité, qui voudroit uſurper toute la

gloire, qui leur eſt duë. Plus on a d'uſage du monde, qui condamne ces baſſeſſes, plus on affecte d'en être incapable. Plus on eſt environné des dehors de la pieté, plus on ſe croit inacceſſible à de ſi honteuſes tentations.

Mais l'horreur, qu'on a pour les vices, ne prouve pas toujours qu'on en ſoit exemt. Nous ſouffrons en nous-même ceux, que nous condamnons ailleurs, parce que nous ne les y voïons pas des mêmes ïeux & dans le fond il n'eſt rien, dont on ſoit moins convaincu que de la rareté de ceux, dont nous parlons ici. Chacun ne s'en défend, que pour en accuſer tous les autres. On juge des cauſes par leurs effets. On ne doute point qu'une infinité de médiſances, de calomnies, de noirceurs, de haines ſecretes & d'inimités déclarées ne ſoient les fruits amers des envies & des jalouſies, qui regnent dans toutes les conditions. Il n'eſt point en effet de fureurs, où ces paſſions aveugles ne ſe portent & point de tourmens, qu'elles ne cauſent aux cœurs dont elles ſe ſont emparées, quand elles y ſont impuiſſantes.

Ce fut de la main de l'envie que la mort reçut ſa premiere victime. Cette paſſion diviſa les deux premiers freres.

Ceux de Joseph en donnerent un exemple, qui fit voir combien les sujets en peuvent être legers & de quels emportemens elle rend les hommes capables. Une préférence un peu marquée, que Jacob donnoit à ce fils, qui la méritoit; des songes innocemment racontés firent résoudre sa perte à ceux, dont il fut enfin le salut. C'est ce dépit secret, qui divise les proches & les voisins, qui réfroidit les amis, qui rompt les liaisons les plus anciennes, qui disperse les compagnies, qui ravage au-dedans les societés les plus reglées au-dehors.

Il y eut de tout tems de la jalousie dans les genres de vie les plus ennemis de toutes les autres passions humaines. La jalousie de métier regne depuis les fonctions de la Religion les plus sublimes, jusqu'aux plus viles professions du siecle.

Or avec ce préjugé, que de plaintes, qui doivent nous devenir suspectes! N'est-il pas trop aveugle pour nous laisser juger avec équité des vûës & des actions de ceux, dont nous nous croïons offensés? Une ame assez chagrine pour s'indisposer contre la vertu même, de quoi ne se plaindroit-elle pas? Une belle femme fuit une belle femme; n'en soïez

point ſurpris. Elles s'attirent toutes deux trop d'attentions pour aimer à ſe trouver enſemble. L'une craint de perdre auprès de l'autre une partie de ſa beauté. Ce ſeroit un prodige, s'il venoit à ſe lier entre elles une amitié ſincere.

Pourquoi me dites-vous tant de mal d'une perſonne, où j'en vois ſi peu ? Croyez-moi, ne vous plaignez plus d'elle, ou vous me perſuaderez qu'elle ne vous déplaît que parce qu'elle a de quoi trop plaire à d'autres. C'eſt ſon mérite, & non ſes défauts, qui vous bleſſent. Vous la haïriez moins, ſi vous la trouviez moins aimable, ou ſi vous la voïiez moins aimée. Sans cette jalouſie, ſeriez-vous ſi frapé de quelques imperfections légeres, que mille bonnes qualités devroient vous faire oublier ?

C'en eſt fait, dites-vous, je n'y puis plus tenir ; cet homme me fera déſerter tous les endroits, où je croirai qu'il pourra ſe trouver. Qu'on ne me parle plus de faire aucune affaire avec lui. Ne trouverai-je donc par tout en mon chemin que cette figure, qui me choque ? Je vous entens encore. C'eſt que par tout cette figure vous offuſque & vous humilie. Vous fuïez ce que tout le monde recherche ; vous faites votre tourment de

ce qui fait les délices des autres. Vous ſouffrez, où perſonne ne ſouffre que vous. Vous avez tort d'en chercher ailleurs la raiſon que dans vous-même.

Il eſt des gens dans le monde, que vous accuſez de s'oublier. Ils ſont vos proches; ils ont été vos amis; mais vous ne les verrez plus. Leur fierté vous irrite; leur ambition vous indigne. La vanité choque la vanité. Ce qui vous offenſe le plus dans ceux, que vous croïez, qui vous dédaignent, c'eſt le déplaiſir caché de n'avoir pas les mêmes occaſions & les mêmes moïens de vous élever & de briller. C'eſt leur bonheur, qui vous déplaît, plutôt que leurs manieres. Souvent votre envie ſe pique, ſans vouloir en eſſuïer. Vous paliſſez; vous vous trouvez mal à la vûë d'une belle robe & d'un équipage, où vous reconnoiſſez une perſonne, à qui peut-être vous êtes encore cher. Les mœurs ne changent pas toujours avec la fortune. Mais celle d'un ami, qui devroit vous réjoüir, vous afflige. Votre cœur ſe reſſerre; & vous ne pouvez plus vivre avec ce qui vous efface.

On a vu des compagnons d'étude & de travail, qu'on pouvoit nommer les inſéparables. Voïez maintenant avec quel

froid l'un des deux reçoit l'autre. Il ſuporte à peine les viſites rares d'un homme, qui faiſoit toute la douceur de ſa vie. Ce ſont les ſuccès & la réputation de cet ami, qui l'ont dégouté de ſa préſence. Il ne ſouffre avec lui que de ſon propre changement.

Qu'avez-vous maintenant qui vous chagrine ? On vous quite pour quelqu'un, qui fait mieux que vous; & dès-là vous regardez comme votre ennemi celui, qui vous quite, & celui, qu'il vous préfere. L'un vous offenſe par ſon diſcernement, & l'autre par ſa capacité. Que ſera-ce déſormais, s'il leur échape quelques fautes contre vous ? Il faudroit ſans doute qu'elles fûſſent bien légeres pour ne pas vous paroître inſuportables.

Voici pour vous un malheur, s'il ſe peut plus ſenſible. Votre ſituation vous a donné la familiarité d'un homme qui vous eſt de beaucoup ſuperieur en mérite; homme eſtimable en effet par des talens diſtingués, mais peu tenté de ſe produire. Sa réputation l'annonce, comme malgré lui, par des engagemens, qui le forcent à paroître. On vous en parle dans les maiſons, où vous vous êtes introduit. Vous ajoutez à ce qu'on en ſait;

&

& vous redoublez l'envie, qu'on a de le connoître. On vous prie de l'amener, ſans qu'il puiſſe ſoupçonner qu'on le ſouhaite. Vous vous en faites un mérite, & vous réuſſiſſez. Mais bien-tôt vous êtes au déſeſpoir de l'obligation, qu'on vous a. Vous voïez avec un déplaiſir, que vous ne ſoutiendrez pas long-tems, les préférences qu'on donne à ce nouveau venu dans les compagnies, où vous l'avez produit. Vous croïez n'avoir plus rien de mieux à faire, que de vous en bannir vous-même. Vous ne lui pardonnez point les attentions, qu'on lui prodigue, & qu'il vous enleve. Eh! quel tort vous a-t'il fait? Pourquoi l'avez-vous tant loüé, s'il ne le méritoit pas? S'il le méritoit, toute l'injuſtice n'eſt-elle pas de votre côté? Ce n'eſt donc qu'un défaut de plus, que vous avez à vous reprocher. Quelle bizarerie! Vous êtes le premier à rendre juſtice au mérite d'un homme; & vous ne pouvez ſouffrir que d'autres la lui rendent.

La jalouſie ne raiſonne point. Les premiers ouvriers de la parabole murmurent contre le pere de famille, de ce qu'il ne leur païe que ce qu'il leur a promis, tandis qu'il en donne autant à ceux, qui n'ont travaillé qu'une heure. Ainſi re-

gardons-nous ſouvent ceux, qui ſont bons, d'un mauvais œil ; & quelle injure nous font-ils ? N'eſt-ce pas toujours beaucoup faire pour nous de nous donner peu, quand on ne nous doit rien ? Nous trouvons chez un nouvel ami tout le ſolide de l'amitié, les ſervices, les repas, les petits préſens. Mais nous voïons chez lui d'autres gens, qui ſont encore mieux traités que nous. Ce ſont d'anciennes connoiſſances ; on leur a peut-être des obligations, que nous ignorons ; peut-être a-t'on pris avec eux des engagemens ſecrets, qui ne permettent pas qu'on en uſe moins généreuſement. N'importe ; la jalouſie prévaut dans notre eſprit ſur la gratitude ; & nous ſommes plus piqués du bien, que nous ne voudrions pas qu'on fit à d'autres, que ſenſibles à celui, qu'on vous fait.

Combien de perſonnes, qui ne ſe ſont peut-être jamais vûës, qui ſe connoiſſent à peine, & qui ſe déchirent impitoïablement ? Quelque mérite, qu'il y ait de part & d'autre, on ne ſe rencontre point ſans ſe faire ſouffrir. Ennemi de ſon propre bonheur ; incommode aux amis communs, on les met dans l'impoſſibilité de faire des plaiſirs, ou dans la néceſſité de partager le peu, qu'ils en ſont. Et d'où vien-

nent ces averſions irréconciliables ? D'une jalouſie de maiſons d'une égale condition, dont les unes ſont dans la faveur, & les autres dans la diſgrace. Envier & haïr, ſont deux ſentimens comme inſéparables; & la haine devient d'autant plus vive, que les préférences ſont plus marquées, ou qu'elles paroiſſent plus odieuſes aux ïeux de l'amour-propre, qui n'en voudroit aucune.

Dans une famille, dans une Communauté, nous aimerions que toute l'indulgence fut pour nous, & toute la ſévérité pour nos freres; attentifs aux traitemens, nous n'éxaminons point les mérites. On accorde un peu de liberté à ceux, qui ſavent en bien uſer; donc il faut nous en accorder autant à nous, qui certainement en abuſerions. On laiſſe reſpirer un peu ceux, qui ne ſe ſont pas épargnés dans le travail; on relâche un peu de la rigueur de la diſcipline & des obſervances, en faveur de ceux, qui ſont épuiſés par les années. On ménage les foibles; on procure des ſoulagemens aux infirmes; nous ne ſommes dans aucunes de ces exceptions, & nous ne pouvons plus vivre, où ſe commettent à notre gré tant d'injuſtices. Nous envions le ſort des malades; &, pour nous conten-

ter, il faudroit peut-être nous saigner & nous purger comme eux.

Il faut en convenir; l'envie & la jalousie sont des maladies bien intraitables, mais bien funestes; & quand ces passions ne nous causeroient point d'autres tourmens qu'elles-même, ne devrions-nous pas les compter au rang des plus rudes tourmens de la vie? Nous avons donc un double intérêt d'en guérir; & les motifs en sont pressans, de quelque côté que nous portions nos regards.

Ne pas compâtir aux malheurs de ses semblables; ne pas se rendre leurs afflictions comme propres; ce sont des insensibilités que l'humanité désavoüe, que la politesse du monde condamne, qui donnent avec raison l'idée d'un mauvais cœur. Que devons-nous penser du nôtre, si ce sont les prospérités du prochain qui nous affligent; si ses honneurs nous le font regarder avec des ïeux ennemis; si le mérite, qui nous efface, nous devient insuportable? Qu'y a-t'il au contraire de plus digne de l'homme, que de sentir la joïe de ceux, qui lui ressemblent, que de se plaire à les voir heureux?

Que leur envions-nous? Les préférences, qu'on fait d'eux dans l'ordre civil? La supériorité, qu'on leur donne

ſur nous ? Eſt-il rien qui doive moins nous toucher ? Que fait-on pour ceux qu'on éleve ? Ce n'eſt pas pour eux, qu'ils ſont ce qu'ils ſont. Les diſtinctions, qu'on leur accorde, ne ſont que de nouveaux fardeaux, dont on les ſurcharge. Perſonne au fond ne devient plus heureux par un choix, qui lui donne plus d'obligations à remplir. D'ailleurs les nœuds de la ſocieté ne nous en rendent-ils pas tous les biens communs ? Qu'importe que nous y ſoïions l'œil, ou le pied, pourvû que nous participions à la vie du corps ? Les membres ne ſe dérangent point les uns les autres. Ils ne cherchent point à changer de place. Ils ſe bornent dans leur uſage aux fonctions, qui leur ſont propres ſelon la deſtination de celui, qui les a faits. Tel doit être notre déſintéreſſement.

Du côté des dons de la nature, il nous eſt auſſi fort indifférent d'en être mieux, ou plus mal partagés. Perſonne de nous ne ſe donne à ſoi-même ſes talens. Celui, qui les diſtribuë, les partage comme il lui plaît, parce qu'il en eſt le maître. Ce n'eſt pas un crime de ne les point avoir ; ils ne s'acordent point au mérite ; ils ne l'augmentent point. Ils ne ſont donnés que pour l'uſage ; & quand on en

uſe mal, ils ne ſervent qu'à rendre plus coupable. On ſe ſauve ſans talens ; & c'en eſt un bien précieux de ſavoir ſe ſauver. Il eſt plus difficile de ne pas abuſer des plus brillans, que de bien uſer des plus obſcurs. Que l'orgueil donc ſe confonde ; que l'envie ſe taiſe & ne murmure point de ſon infériorité. Que l'humilité regne par tout, & nous faſſe chérir les places les plus baſſes, comme les plus favorables à la ſanctification. Quel calme ce ſentiment introduiroit dans l'ame ! Que d'inquiétudes bannies ! Que de tranquilité ſur les ſujets de nos plus vives impatiences ! Que de tentations d'injuſtice éloignées !

L'objet de notre grande jalouſie, c'eſt celui de nos dernieres eſpérances. Tous les autres intérêts ne ſeront plus rien, quand nous commencerons à joüir des biens, qui nous ſont promis. C'eſt donc par cet unique intérêt que nous devons juger dès-à-préſent de la valeur de nos conteſtations & de nos plaintes. Rien ne doit nous paroître un guain, que ce qui peut nous aſſurer le bien ſuprême. Rien ne nous doit paroître une perte, que ce qui peut rendre notre ſort douteux. Que les autres aïent des qualités, que nous n'avons pas ; qu'ils ſoient diſtingués de

nous par de grands avantages ; qu'ils soïent estimés dans le monde ; qu'ils nous soïent préferés pour les biens, qui doivent périr : Qu'y a-t'il en tout cela, qui puisse nous priver de notre attente éternelle ? Le titre, qui nous y donne droit, c'est la vertu. Nous pouvons consentir à tout, sacrifier tout, souffrir tout de la part des hommes, tant qu'ils ne touche point à ce titre. La vertu de nos freres ne doit point nous offenser ; elle ne nuit point à la nôtre, & la nôtre au contraire peut se ranimer par le bon exemple.

Il y a chez nous plus ou moins de perfection. C'est la seule différence, qui mette entre nous une inégalité réelle. Nous sera-t'il permis d'en contester ? L'incertitude où nous sommes sur le dégré de notre justice ; la connoissance certaine que nous avons de nos imperfections ne doit-elle pas nous faire penser qu'en ce genre il n'est rien, qui ne soit au-dessus de nous. Or dans cette situation pouvons-nous ressentir quelque peine de ce que les autres nous sont préferés ? Pouvons-nous imaginer qu'on nous fasse quelque injustice ; & qu'on transporte ailleurs la gloire, qui nous est duë ? Certes, la vanité de celle, qui vient du monde ; & le néant de tous les autres

biens de cette vie, n'auroient jamais introduit la jalousie dans le cœur des hommes, si la raison n'eût point cessé de présider à leurs sentimens.

Voulez-vous au reste n'avoir pas besoin de recourir à tous ces grands motifs ? Ne sortez point de vous-même. Le moindre reste d'équité naturelle ne suffit-il pas pour vous faire réprimer tous les mouvemens jaloux ? Consultez-vous bien. Si vous trouvez quelques agrémens dans votre destinée ; si vous jouissez de quelque repos dans votre prospérité ; si vous éprouvez les bontés de vos amis dans la disgrace ; si vous n'êtes pas sans consolation dans vos malheurs, & sans ressource dans vos pertes ; voudriez-vous que ces avantages vous rendissent odieux à tous ceux, qui les connoissent ? Voudriez-vous que vos bonnes qualités ne fissent qu'ajouter à la haine que votre bonne fortune auroit inspirée pour vous ? Est-ce là l'impression que le mérite doit faire ? Est-ce là la récompense que vous attendez de vos talens & de vos vertus ? Est-ce leur usage de vous susciter des antipaties, & de vous faire paroître insuportable ? Ne pensez-vous pas qu'on leur doit de l'estime & des égards ? N'accusez-vous pas ceux,

qui

qui les méconnoiſſent & qui les négligent? Seriez-vous bien aiſe qu'au lieu d'aplaudir à ce mérite aquis au prix de tant de veilles & de ſoins ; qu'au lieu de s'empreſſer à le produire, on ne s'attachât qu'à l'enſévelir dans l'oubli, qu'à découvrir ce qu'il a de foible & d'imparfait, qu'à dénigrer vos vertus les plus pures, par de petits défauts, dont elles peuvent être mêlées, qu'à les rendre ſuſpectes par des ſoupçons hazardés, qu'à décrier enfin tout ce que vous avez de bon par le mauvais uſage que vous en faites ?

A toutes ces queſtions vous comprenez ce que vous avez à prononcer contre vous-même, ſi vous vous permettez une conduite, ou des ſentimens, que vous ſeriez fâché que d'autres eûſſent pour vous. Quelle injuſtice, ſi vous croïez ne devoir plus les ſouffrir dès qu'ils vous effacent ! A quoi les réduiſez-vous ? Faudroit-il que, pour ne vous point bleſſer, ils eûſſent moins d'eſprit, moins de mérite, moins de beauté, moins de vertu ? C'en eſt trop ſans doute ; & s'il ne leur reſtoit que ce moïen de vous guérir de vos envieuſes préventions, il n'eſt ni de leur intérêt, ni de leur devoir de vous en guérir. Vous ſouffririez trop d'être obligés de les guérir à ce prix, ſi

vous aviez de quoi les rendre auſſi jaloux de vous, comme vous l'êtes d'eux.

Le remede à tout c'eſt de vous réformer vous-même. Que l'émulation vous anime à reſſembler à ceux qui ſe diſtinguent. S'ils font bien ; faites, s'il ſe peut, encore mieux. Sans ce ſoin n'aſpirez point à des comparaiſons, qui vous font perdre la gloire de vos propres avantages par l'envie de vous attribuer ceux que vous n'avez pas. On ne nous louë ſolidement que quand on nous louë de ce que nous ſommes. Que l'éxemple des parfaits ſerve à vous donner des idées de perfection, que vous ne trouvez pas dans votre propre fond. Qu'un effort genereux vous éleve au-deſſus de vous-même pour atteindre à ce que vous admirez. Mais, ſi vos freres ont des dons, que vous n'aïiez pas reçus ; ſi vous ne pouvez les égaler dans ceux, qui vous ſont communs avec eux ; ce ſont des raiſons de les eſtimer, de les révérer, de leur céder, & jamais de les haïr. Quand vous ne les haïrez point, ne craignez plus d'avoir de la peine à les ſuporter.

Digitized by Google

VI. LEÇON.

Perſonne ne ſe plaint avec plus de hauteur & moins de raiſon que ceux, qui s'entêtent de leur naiſſance, ou de leur fortune. Leur impatience eſt le fruit de leur erreur. Les grands noms & les grands biens ne ſont que des engagemens à de plus grandes vertus. On ne doit éxiger pour ces avantages, que ce qui peut s'acorder à la vertu même.

UNE réfléxion, qui devroit achever de nous prévenir contre les impatiences de l'amour-propre, c'eſt que les titres, par leſquels il ſe fait le plus valoir, ſont préciſément les plus imaginaires & les plus vains. Il faut donc en effet que les maux que nous ſouffrons de la part des hommes, ſoïent bien petits, puiſque les plus grands ſont meſurés ſur un préjugé, qui n'a pour objet que des chimeres. Les plaintes fondées ſur le mérite des perſonnes ſont ſpécieuſes. Il eſt des dons naturels & des talens aquis, qu'on ne peut méconnoître. Ces avantages ont du réel ; ils ſont à nous ; ils ſont du moins en nous & ſe

Digitized by Google

confondent avec nous. Si j'ai des lumieres, ſi je ſuis ſavant, ce n'eſt pas de la ſcience d'un autre ; & ſi ma ſcience doit être comptée pour quelque choſe, c'eſt à moi qu'on en doit tenir compte.

Mais la folie des hommes eſt de chercher leur grandeur hors d'eux-mêmes. Ils établiſſent leurs prééminences ſur des avantages, qui ne leur ſont point propres, qui ne ſeront pas toujours, ou qui ne ſont déja plus. Ils ſe font valoir par des biens, qui n'en ont pas même l'aparence, qui ne doivent qu'à leur imagination ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, des fantômes, des idées pures, des dénominations vaines, des prérogatives enfin, qui n'ont ſouvent rien que de comique & de riſible, qui ne ſont propres qu'à montrer toute leur petiteſſe & leur puérilité.

Toujours auſſi vains, qu'imparfaits, ils ne peuvent ſouffrir d'origines obſcures & de commencemens bas. Ils aiment mieux s'illuſtrer par des contes & par des généalogies fauſſes. On en a vu, qui honteux de l'extraction de leurs peres, ont cherché la gloire d'un autre ſang dans les crimes de leurs meres. D'autres ſe ſont fait deſcendre de quelques Divinités fabuleuſes, ou ſe ſont perſua-

Digitized by Google

dés ſérieuſement qu'ils en étoient deſcendus. L'opinion préſomptueuſe, qu'ils avoient de leurs grandes qualités, & le mépris, qu'ils faiſoient du reſte des hommes, leur aprenoit à ſe croire ſortis d'une race plus qu'humaine.

L'abondance & la pauvreté mettent entre ceux, qui compoſent les ſociétés, mille différences, qui les diviſent. La fierté que les richeſſes & la puiſſance inſpirent, ont introduit des diſtinctions, qui ſemblent former des hommes de pluſieurs eſpéces. Les uns ſont nobles, grands, illuſtres; & les autres petits, & mépriſables. Mais par qui ces jugemens ont-ils été prononcés? Sont-ils de celui, qui connoît ſeul le prix des choſes, & devant qui celles qui ſont, n'ont pas plus de réalité que celles, qui ne ſont pas? Ces différences, que les hommes mettent entre eux, ſont-elles elles-même bien conſtantes dans leur eſtimation propre? Un malheur commun les fait diſparoître, & l'égalité ſe rétablit.

Que conclure de-là? Qu'il faudroit rendre tous les hommes malheureux pour les rendre équitables? Non. Mais que rien ne doit leur faire oublier cette égalité, que la nature a miſe entre eux, & que mille accidens peuvent y remettre

malgré leur orgueil; que la fierté ne leur eſt jamais permiſe; que l'opulence & la diſette ne mettent entre les uns & les autres aucune diſtance réelle; que tous les autres titres, par leſquels ils affectent de ſe diſtinguer, ſont vains; que de quelque rang, qu'ils ſoïent, dans les idées du monde; que dans quelque fortune, qu'ils ſe trouvent, ils ne doivent jamais ceſſer de ſe conſidérer comme égaux, & de ſe traiter en freres; que tout homme peut avoir beſoin d'un autre homme; & que cette dépendance mutuelle doit être la regle de leurs ſentimens & de leurs devoirs réciproques; qu'il en faut toujours revenir à cette grande maxime, que nous ne ſommes rien que ce que nous ſommes aux ïeux de celui, qui nous juge par le cœur; & que le ſeul titre, qui mérite quelque diſtinction, c'eſt la vertu.

Que de prétentions néanmoins, qui n'en ont point d'autre que celui, que la vanité trouve en elle-même? C'eſt le prétexte des plaintes les plus hautes, & des impatiences les moins capables de modération. J'entens un Grand éclater. Il fulmine contre des gens, qui ne lui font point de mal, & qui ne lui doivent rien. Je cherche la raiſon de tout ce fra-

cas, & je trouve que ſes emportemens ne viennent que de la fauſſe idée, qu'il s'eſt formée de lui-même, & de ceux, dont il ſe plaint. Il les conſidere du haut de ſon élévation comme des hommes d'un ordre inférieur. Le mépris qu'il a pour eux, les lui repréſente comme des créatures viles, abandonnées à ſes uſages, & livrées à tous ſes caprices. Il ſe perſuade qu'il a droit de diſpoſer de leurs biens, de leurs ſervices, de leurs travaux, de leur ſanté, de leur vie même; qu'il peut en faire à ſon gré les inſtrumens & les miniſtres de ſes paſſions. Il veut qu'ils le devinent & qu'ils le reſpectent par tout, ſans même le connoître; qu'ils le diſtinguent, où perſonne n'a droit de ſe faire diſtinguer; qu'ils lui épargnent des démarches & des peines, dont perſonne n'eſt diſpenſé. Il veut que l'homme public quitte ſon miniſtere, ſes fonctions, ſon emploi, ſon bureau, ſon tribunal, ſon étude, & qu'il le prévienne en tout pour ſes propres affaires. Il veut qu'on aille le trouver chez lui pour lui rendre des ſervices, qui mériteroient au moins qu'il vînt les demander; que l'artiſan le ſerve mieux que les autres afin d'en être plus mal païé; que le marchand lui faſſe des avances & qu'il ſe ruine;

que chacun lui consacre un tems, dont il ne tiendra point de compte.

Telle est l'étenduë du domaine qu'il s'attribuë. Il semble qu'on lui doive tribut de l'air même, qu'on respire. Exiger de lui ce qu'il doit, c'est lui faire injure. Il ne se croit que redevable à lui-même de tout éxiger des siens & des étrangers, à condition qu'il sera pour eux incommode, fâcheux, bizarre, impatient, emporté, fier sur-tout & méprisant, & qu'il ne traitera pas même les hommes comme des hommes.

Ces idées sont énormes, sans être de beaucoup trop éxagerées. Qu'est-ce en effet pour les grands qu'un homme du peuple? *Un vil* insecte, *un chien mort*, dit l'Ecriture. C'est à peu près ce qu'ils entendent par le terme de *canaille*, dont ils sont si prodigues. D'autant plus à plaindre eux-même, qu'ils se croïent plus autorisés à maltraiter ceux, dont ils se plaignent; leur impatience est égale à leur erreur. Les offenses les plus légeres se grossissent dans leur esprit. Des traitemens, que d'autres recevroient avec indifférence, deviennent pour eux des outrages. Que Mardochée ne fléchisse point le genou devant Aman; ce seroit moins que rien, si cet insolent favori s'étoit

moins enivré de ſa fauſſe grandeur. Mais avec la haute opinion, qu'il a de ſa perſonne, il n'eſt plus flaté ni de ſes richeſſes, ni de ſa faveur, tandis qu'il verra le Juif demeurer aſſis, quand il paſſe. Il ſe croit ſi fort offenſé, que pour le ſatisfaire, c'eſt trop peu d'immoler un ſeul homme à ſa vengeance. Il ne tiendra donc pas à ſon reſſentiment que Mardochée ne périſſe avec toute ſa nation. Naboth s'excuſe de céder l'héritage de ſes peres; il en eſt le maître & ne le doit à perſonne. Son refus pourtant irrite Achab, & le déſeſpere juſqu'à lui faire perdre le ſoin de ſa vie. L'indignation de l'orgueilleuſe Jezabel eſt plus furieuſe encore, & Naboth en devient la victime.

Le préjugé produit l'emportement, & l'emportement conduit aux vengeances outrées. Les foibles ſont oprimés; les familles ſont ruinées pour de faux points d'honneur, pour de prétenduës injures. Mais la peinture de ces excès touchera peu ceux, qui ſont capables de les commettre. N'inſpirons la patience qu'à ceux, qui ſavent ſe modérer, & qui ſouffrent de cette modération même. Ils méritent ſeuls qu'on les déſabuſe, & leur intérêt veut qu'ils le ſouhaitent, ou qu'ils ne s'en offenſent point.

Digitized by Google

Souffrez donc, riches & grands de la terre, vous, qui vous en croïez les Princes & les arbitres, ſouffrez qu'on entre avec vous dans le détail de vos plaintes, & qu'on vous conſole en vous humiliant. Vous criez d'un ton de voix à faire tout trembler autour de vous. On vous outrage; on vous manque de reſpect. Il n'y a que des gens de néant, qui puiſſent s'oublier à ce point; & vous leur aprendrez, qui vous êtes. Un homme de votre qualité, de votre nom, de votre naiſſance! vous traiter comme le dernier des hommes. Il n'y auroit d'abord qu'à compter pour voir ſi vous n'êtes pas en effet le dernier par plus d'un endroit. Vous me vantez l'ancienneté de votre nobleſſe; vous m'en marquez la date; vous remontez par une longue ſuite d'aïeux, dont vous deſcendez. Moi je vous intéromps pour vous avertir que vous vous êtes arrêté trop tôt. Reculez juſques dans les premiers tems. Allez à l'origine, & vous trouverez que tous les hommes ſont nés premierement du même pere & de la même mere, des freres & des ſœurs enſuite. Il n'y a que du plus ou du moins dans les dégrés de deſcendance.

A ce prix celui, qui ne ſe fait point de

Digitized by Google

généalogie faſtueuſe, eſt peut-être plus noble que vous en la maniere, dont vous l'êtes. Qui ſait ſi par cette longue ſuite d'ancêtres, qui remonte pour lui comme pour vous juſqu'à l'origine, qui nous eſt commune, il ne tient pas aux plus illuſtres des hommes? Les familles ſe ſoutiennent-elles toujours dans la même ſplendeur? Les loix même du monde & de cette nobleſſe, dont vous êtes ſi fier, ne réduiſent-elles pas ſouvent les branches cadettes à dégénérer, à ſe confondre dans la roture? Par où dégénerent-elles? Eſt-ce par des crimes, qui les déshonorent? Elles deviennent roturieres par ce qui faiſoit la nobleſſe des premiers hommes, par un travail que vous regardez comme honteux, mais qui peut être joint à la vertu, qu'on doit nommer la ſeule vraïe grandeur. Ils ont ceſſé d'être aſſez riches pour ne rien faire; & voilà ce qui les dégrade à vos ïeux. Idées toujours extravagantes. On ne ſort point du ridicule & de la chimere, quand on entre dans les diſcuſſions de la fauſſe grandeur.

Reprenez donc un ton plus bas. Modérez-vous, & reconnoiſſez que vous vous êtes nourri dans le faux. Vous penſez être grand, & vous ne l'êtes pas du moins

par où vous penſez l'être. Nos premiers auteurs n'ont été ni Princes, ni Ducs, ni Barons, ni Comtes, ni Marquis. On ne connoiſſoit point chez eux d'autre roture que celle du vice. Point d'autre nobleſſe que celle de la probité, de la bonne foi, de la droiture, de l'humanité, de la bien-faiſance. Si cette grandeur vous manque, ne prétendez pas la retrouver dans les vaines idées de diſtinction, que vous vous êtes faites. La qualité ne ſupoſe point le mérite & n'y ſuplée point. Vous vous croïez bien noble, parce que votre famille eſt ancienne; faites-là plus ancienne encore, & vous ceſſerez d'être noble en ce genre. Une génération de plus en remontant, vous voilà roturier. Quelle étrange eſpece de grandeur, qui diminuë, quand on l'augmente! Peut-on s'entêter d'une imagination ſi bizarre?

J'entens votre réponſe. Vous avez eu des ancêtres, qui ſe ſont diſtingués par des talens rares, par de grandes qualités, par de belles actions, par des ſervices importans, qui les ont illuſtrés. Eſt-ce par ces endroits que vous avez hérité d'eux? Leur reſſemblez-vous? Les valez-vous? Etes-vous enfin tout ce qu'ils étoient? Vous ne le dites pas & vous ne nous laiſſez pas même la li-

Digitized by Google

berté de le ſoupçonner. Un homme aſſez vain pour ſe glorifier du mérite de ſes ancêtres, n'oublieroit pas le ſien propre. Vous vous loüez donc par celui des vôtres; c'eſt nous avoüer que vous n'avez rien de loüable. Nous annoncer que vous êtes de la race des grands hommes, c'eſt nous aprendre que vous avez dégénéré.

Ce titre eſt ſans doute bien autentique pour éxiger de nous des reſpects & des attentions particulieres. Vous portez un nom, que vous déshonorez; c'eſt peut-être trop peu dire. Un nom du moins, qui ſignifie des qualités, que vous n'avez pas; des fonctions, que vous n'éxercez point; des prérogatives, dont vous ne joüiſſez point; un pouvoir, dont vous êtes dépoüillé. Vous nous donnez ainſi pour preuves de votre grandeur & de vos droits des ſons vuides de ſens, des idées menteuſes. D'autres, qui s'apelloient comme vous, ont été des hommes éminens parmi leurs contemporains, & recommandables à la poſtérité. Mais les choſes changent & les noms demeurent. Il y a parmi nous une infinité de gens, qui s'offenſeroient d'être pris pour ce que leurs noms expriment. Quand on ne conſerve rien des bonnes qualités de

ceux, dont on eſt ſorti, c'eſt une double vanité de dire qu'on eſt de bonne maiſon. Il ne ſieroit qu'à l'humilité d'en faire le honteux aveu. Je le répete, la vraïe nobleſſe, la ſeule grandeur réelle c'eſt celle des ſentimens, à laquelle toute ame bien née doit aſpirer. Imitez ceux, à qui vous devez la naiſſance, s'ils ont ont été véritablement grands. Ce n'eſt qu'à ce prix que vous le ſerez vous-même. Le mérite eſt un bien, qui ne ſe communique point, qui ne ſe tranſmet point par droit d'héritage. Rien de ſi vain que de mettre ſa gloire dans celui des autres.

Vous poſſedez de grandes terres & de grands domaines; vous joüiſſez d'un grand revenu. Je ne vous le conteſterai pas. Vous êtes donc riches; mais les richeſſes ſont-elles des qualités reſpectables? Il y a long-tems qu'on a dit que tout riche eſt injuſte, ou l'héritier d'un injuſte. Avez-vous jamais eu la curioſité de rechercher ſi cette opulence, qui vous rend ſi fier, n'étoit point le fruit de l'iniquité de vos peres, ou des honteuſes épargnes d'une avarice ſordide? Vous-même par quels moïens vous êtes-vous fait cette fortune ſi ſubite & ſi brillante? Il ne faudroit pas creuſer bien avant peut-être pour découvrir que ce

fut le crime, qui mit la premiere différence entre vous & nous. Vous ſortez de quelqu'une de ces ſangſuës qui ſe gonflent du ſang des peuples, de quelqu'un de ces hommes nés pour augmenter les calamités publiques, qu'ils ſavent mettre à profit. C'eſt-à-dire en ce cas qu'il faut que nous vous rendions de grands honneurs, que nous ſoïions pleins d'égards pour vous, parce que vos peres ont dépoüillé les nôtres. C'eſt-à-dire, que parce que vous avez été vous-mêmes plus ſcelerats que le reſte des hommes, il faudra que vous en ſoïiez plus reverés.

Tirons le voile, ſi vous voulez, ſur ces déshonorantes images. De quelque ſource, que votre prétenduë nobleſſe vous vienne, à quelque titre que vous poſſediez vos richeſſes, vous ne me perſuaderez pas qu'elles vous aïent aquis le moindre degré de conſidération de plus. Tant que vous n'éxigez mes reſpects que par des choſes, qui ſont hors de vous, vous m'aprenez ſeulement que vous n'avez rien de reſpectable. Vous me parlez de vos biens, & je ne vois que votre indigence. Perſonne n'eſt ſi pauvre que celui, qui n'a point de vertus. Si vous êtes né vicieux, je vous plains. Mais ſi vous

Digitized by Google

prétendez l'être impunément à la faveur de votre naiſſance, ou de votre fortune, ſouffrez que je vous mépriſe. C'eſt tout ce qu'on doit au vice, quand on eſt réduit à le haïr, comme il le mérite, ſans avoir droit de le réprimer.

Non, les noms ſuperbes de *grandeur*; d'*excellence*, de *ſeigneurie*, dont la vanité ſe pare, ne font point perdre de vûë la baſſeſſe des inclinations. Les titres faſtueux de *très-haut* & de *très-puiſſant* n'inſpirent point les conſidérations que ceux qui les prennent, attendent. La dépravation de leurs mœurs les dégradent plus que ces titres ne les élevent. On les trouve grands & mépriſables. Les places ſont déshonorées par ceux, qui les occupent. L'indignité de la perſonne étouffe le reſpect, qu'on étoit près de rendre à la diſtinction du rang. Ce rang ſupoſe une dignité perſonnelle, qu'on ne reconnoît point en eux. Soïez ce que le vôtre demande, ou renoncez au fond du cœur aux égards, qui lui ſont acordés par l'uſage. Voudriez-vous forcer les hommes à changer leurs idées naturelles? Eſt-il juſte qu'ils réverent en vous le vice, parce que vous êtes en poſſeſſion d'un titre qu'ils n'ont prétendu donner qu'à la vertu?

Remontez

Remontez à l'origine de toutes les diſtinctions, vous trouverez qu'on ne les acorda qu'à des mérites éprouvés. Elles ſupoſent des qualités, qu'elles ne peuvent remplacer dans ceux, qui ne les ont pas. Les dignités, les poſtes élevés, les plus importans emplois en un mot ne ſont pas des vertus, & ne font que déshonorer ceux, qui les poſſedent, quand ils aviliſſent leurs places par leurs vices. Le ſujet d'une complaiſance flateuſe, ce ſeroit donc d'avoir les perfections auxquelles les diſtinctions ſont comme dûës, & non de joüir de ces diſtinctions même. Sans ces perfections du moins, vos plaintes ſur le peu d'honneur, qu'on vous fait, ſont injuſtes. Qui doit ſavoir mieux que vous, que vous ne méritez pas qu'on vous honore? Vous n'avez à vous plaindre que de la différence que vous mettez vous-même entre ce que vous devriez être & ce que vous êtes. Il ne tiendroit qu'à vous d'être adoré.

Les diſtinctions humaines, toutes avilies qu'elles ſont par l'abus, ne laiſſent pas d'en impoſer par je ne ſai quel reſſentiment de leur premiere inſtitution, qui ne les acordoit qu'au mérite. Soit d'ailleurs que les hommes ébloüis par l'éclat des richeſſes, conçoivent en effet de l'e-

ſtime & du reſpect pour ceux qui les poſſedent; ſoit que frapés par la crainte, ou flatés par l'eſpérance ils ſe portent comme naturellement à révérer ceux, qui peuvent leur nuire, ou les ſervir, les préventions ſont pour eux, & ces préventions ſont aveugles. On attache aux perſonnes ce qui ne convient qu'aux dignités. Les prérogatives les plus frivoles ſont regardées comme des avantages, qui mettroient réellement les hommes au-deſſus de leurs ſemblables. On conçoit pour les gens diſtingués par leur fortune ou par leur rang, des ſentimens conformes aux idées, qu'on s'en eſt faites. On les eſtime, on les révere juſqu'à l'oubli de leurs défauts. On les admire, tandis qu'ils ne ſont dignes que d'horreur, ou de pitié. On les louë de ce qu'on blâmeroit ailleurs. Les fautes qu'ils font, ſont à peine aperçûës. La flaterie les canoniſe, & ſeroit prête à leur ſacrifier pour mériter leurs faveurs ou leurs ſervices.

Ne diſſimulons rien ici des foibleſſes de l'humanité. Ceux même, dont les vûës ſont, ou devroient être par diſcernement ou par état, plus pures & plus déſintéreſſées, ne ſe défendent pas tout-à-fait de cette eſpece d'idolâtrie pour les

Digitized by Google

grands. Ils ſe croïent honorés d'en être connus, d'avoir de l'accès chez eux, de les entretenir, d'être jugés propres à leur rendre les moindres ſervices. Ils ne les aprochent qu'avec ce reſpect, que la ſeule probité devroit inſpirer. Ils n'en parlent qu'avec complaiſance; ils aiment à relever leurs diſcours, à les répéter. Les attentions, les déférences, & les empreſſemens, qu'ils montrent pour eux, ſont animés de toute la ſenſibilité, qu'on a pour ce qu'on aime, & pour ce qu'on révere. Ils idolâtrent juſqu'à leurs geſtes, juſqu'à leur ton de voix, juſqu'à ce qu'on apelle un certain air noble, que ſouvent ils n'ont pas.

Les grands ne ſont donc en effet déja que trop reſpectés pour leur grandeur. Que ſeroit-ce, s'ils s'aviſoient d'être bons & ſérieuſement vertueux! Quel compte ne leur tient-on pas du peu de bien qu'ils font? Les moindres vertus chez eux ſeroient des vertus héroïques. S'ils aimoient à rendre un cœur content, à combler une ame de joïe, à prévenir du moins des beſoins extrêmes, c'eſt ce ce qu'on pourroit apeller une véritable grandeur, & ce qui leur attireroit tous les reſpects du monde. Qu'ils y réfléchiſſent. Ils ne ſauroient mieux ménager

leurs intérêts que par l'amour de leurs devoirs. Ils forceront les hommes à les reſpecter, quand ils les mettront dans la néceſſité de leur acorder de l'eſtime. La modération, le déſintéreſſement, la généroſité, ce ſont là leurs vertus & leurs armes. S'ils ont ſur les autres quelque degré de vrai bonheur, c'eſt de ſe trouver ſouvent dans le pouvoir & dans l'occaſion de leur faire plaiſir & de les obliger. Ils ont de quoi remplir dans toute ſon étenduë le titre, que l'Evangile donne aux Princes des nations, de quoi, dis-je, ſe faire nommer *bienfaiſants* & *bienfaicteurs*.

C'eſt ce qu'ils devroient être en effet & dans les vûës de la Providence, & dans les idées des petits. Un préjugé légitime perſuade à ceux-ci, qu'ils leur ſont reſponſables de l'obſcurité dans laquelle ils vivent, de leur pauvreté, de toutes leurs infortunes; qu'ils ne ſont leurs ſeigneurs & leurs maîtres, que pour être leurs ſauveurs & leurs peres; qu'ils n'ont d'autorité que pour les défendre, de crédit que pour les protéger; qu'ils ne joüiſſent de tous les avantages de la proſpérité que pour les conſoler, que pour les ſoulager dans leurs diſgraces. Les grands leur deviennent donc odieux,

par tout le bien, qu'ils ne leur font pas, preſque autant que par le mal qu'ils leur font. Jugeons entre eux. Les uns ſe plaignent que tout leur manque, & que perſonne n'eſt touché de leur indigence; qu'on ne les recherche que tandis qu'ils ſont bons à quelque choſe, qu'on acheve de les ruiner, & puis qu'on les mépriſe. Les autres s'emportent, ſi la moindre choſe vient à leur manquer; ſi quelqu'un veut leur reſiſter dans le monde; ils maltraitent & menacent encore. Où eſt l'injuſtice? De quel côté la patience eſt-elle la plus difficile? Songez, grands, qu'on ne vous doit pas tout ce que vous vous imaginez qu'on vous refuſe, ou que vous êtes cauſe vous-même des refus qu'on vous fait; vous aurez moins de peine à vous en conſoler.

Il n'eſt que trop commun de ſe donner pour grand & d'ignorer ce que c'eſt que la grandeur. La véritable eſt douce, familiere, populaire. Elle ſait ſe courber par bonté vers ceux, qui ſont au-deſſous d'elle, & ſe relâche quelquefois de ſes avantages. Elle fait paroître les hommes grands, ſans faire ſentir aux autres, qu'ils ſont petits. Jamais elle n'affecte de dédain pour eux. Jamais elle ne les plaiſante par des

Digitized by Google

railleries capables de les piquer, quand elle eſt d'un rang, qui la met hors d'atteinte aux reparties. Mais ceux, qui ne ſont pas nés grands, s'imaginent que pour le paroître, ils n'ont qu'à ſe rendre farouches, inacceſſibles, dédaigneux. Ils mettent leur dignité dans une réſerve, qui ne ſert qu'à mieux faire pénétrer ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, infiniment petits. Ils s'admirent eux-même, & croïent que tout le monde doit être frapé du même reſpect. La fortune les a placés trop haut; la tête leur tourne. Ils ne voïent point; ils ne réfléchiſſent point. Ils agiſſent par ſentiment, & n'en ont point d'autre que celui de leur poſte, ou de leur qualité; l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude, leur deviennent comme naturelles. Ils ne reconnoiſſent perſonne. Ils ne ſont touchés ni des talens, ni du mérite, ni des belles actions, ni des beaux ouvrages, ni des ſervices même, qu'on leur rend. Tout s'efface de leur eſprit, excepté la fauſſe idée de ce qu'ils croïent être.

Plus de la moitié peut-être de ceux, qu'on appelle grands ne ſe montrent que par ces endroits. Rien ne leur réuſſit moins, & rien ne doit leur moins réuſſir. Une froideur, une incivilité ſuffit pour nous

les faire haïr. Un salut, un sourire nous les réconcilieroit. Ils ne connoissent ni leurs vrais avantages sur les petits, ni leurs désavantages.

Le pire de tous c'est que leur fausse grandeur ne soit rien moins que soutenuë. On les voit aussi timides, aussi bas, aussi rampans devant ceux, qui disposent des postes & des faveurs, qu'ils sont pleins de hauteur & de confiance avec ceux, qui n'ont que du mérite & de la vertu. Comment ne les mépriseroit-on pas, quand on les voit capables des lâchetés les plus honteuses? Veulent-ils qu'on fasse l'impossible, & qu'on joigne pour eux le respect au mépris? S'ils sont si fiers, qu'ils le soïent toujours, ou plutôt qu'ils ne le soïent jamais. Qu'ils renoncent à ces chimeres de distinctions, qui se démentent elles-même, & qui ne mettent de la différence entre les hommes que pour leur tourment réciproque. Qu'ils combinent leur foible & leur fort, & qu'ils se considerent dans cette espece d'égalité que la comparaison du bien & du mal met entre eux. Quelle folie d'affecter une supériorité qu'on est forcé de reconnoître ailleurs, & de se jetter dans la nécessité de souffrir de l'une & de l'autre; d'être fui, de ceux, qu'on

Digitized by Google

recherche ; de fuir ceux, dont on eſt recherché ; de ſe faire honneur de celui-ci ; d'avoir honte de celui-là ; d'incommoder, & de trouver des incommodes ; de dédaigner, qui nous dédaigne ; de mépriſer, qui nous mépriſe, & de ſe croire offenſé tantôt par trop de hauteur de la part de ceux, qui ſont au-deſſus, tantôt par trop peu de reſpect par ceux, qui ſont au-deſſous de ſoi ! Ne ſeroit-il pas plus ſage de ſe défaire de toutes ces fauſſes idées, de compoſer enſemble, & de ſe traiter avec une humanité mutuelle ? Il y auroit dans cette conduite le double avantage de ne mortifier perſonne, & de n'être jamais mortifié par le préjugé d'une grandeur imaginaire.

Je conçois que l'amour-propre ne conſent pas aiſément qu'on le déſabuſe d'un préjugé qui le flate ſi fort. Les premieres impreſſions de l'enfance, l'habitude & l'uſage du monde l'y confirment. Mille flateurs, que l'intérêt attache à la fortune des riches & des grands, les rapellent ſans ceſſe à la chimere de leur vaine grandeur. On leur éxagere le pouvoir malheureux, qu'ils ont de tout entreprendre impunément. On leur perſuade que c'eſt ſe rendre coupable de réſiſter à leur

leur injuſtice, ou d'oſer en éxiger la réparation; que tout doit les reſpecter; que tout doit leur être ſoumis; que tout doit plier ſous eux; que tout enfin doit leur être dévoüé; qu'on eſt encore trop honoré de les ſervir. On aplaudit à leurs fauſſes délicateſſes; on loüe leurs reſſentimens; on les anime à la vengeance.

Funeſte ſéduction, qui les livre à des paſſions furieuſes, qui les rend les victimes d'une impatience déraiſonnable, & qui leur fait changer des maux chimériques en des maux réels. Ils s'imaginent qu'on leur fait des outrages; & ils les reſſentent. Si quelqu'un les aime, qu'il leur conſeille de ſe remplir de maximes ſaines, & de les méditer ſouvent; qu'il leur inſinuë de ſe conſidérer comme des malades imaginaires, dont il ne faut que guérir la raiſon pour les guérir de tout le reſte, comme des enfans, qui ſe croïent malheureux, quand on renverſe leurs petits châteaux. Qu'ils ſe ſervent de toutes les penſées que la Sageſſe peut inſpirer pour diſſiper une illuſion, qui n'ajoute à l'opinion, qu'ils ont d'eux-même, que pour leur donner une ſenſibilité de plus; une illuſion, qui ne fait que multiplier pour eux les maux de la vie, qui ne les acoutume à ſe diſtinguer du reſte

des hommes, que pour ne pouvoir s'acoutumer à ce qu'ils ont à souffrir de leur part.

L'Evangile leur aprend à considérer leur état comme un malheur ; & c'en seroit un très-grand & très-funeste, quand il ne produiroit point d'autre effet, que cet entêtement de grandeur, que l'indigence & la mendicité même ne guérit pas toujours. Entêtement, d'où naît une des choses, que Dieu déteste le plus : Des *pauvres superbes*. S'il est en effet des hommes insuportables aux hommes même ; s'il en est qui méritent plus d'indignation que de pitié ; ne sont-ce pas ces restes orgueilleux d'une noblesse chimérique, ou d'une injuste fortune, qui ne peuvent consentir à se réduire au rang, que la pauvreté leur a marqué.

La pauvreté n'avilit point les hommes. Elle n'a de honteux que d'être quelquefois le fruit de la paresse & des autres vices. Mais elle n'est ici que le fruit de la vanité seule. Rebuts des grands & des petits, chargés de tout le ridicule de cette vanité déplacée, sans subsistance & sans habits, ces insensés se respectent eux-même dans leurs haillons. Ils veulent être comme les martyrs d'une condition, qui les fera mourir de froid & de faim. Ils se laisseront consumer plu-

Digitized by Google

tôt que de ſe dégrader par une profeſſion, qui leur donneroit le pain, dont ils manquent. Ils ne ſauroient travailler; ils auroient honte de mendier, & ſi quelquefois ils y ſont enfin contraints, quelle hauteur dans la maniere, dont quelques-uns demandent! Quel dedain dans celle, dont ils reçoivent! Il leur faut des aumônes plus abondantes, parce qu'ils ont été plus riches, ou plus prodigues. Leur donner peu, c'eſt leur faire injure. Ils ſont pauvres; mais ils ne prétendent pas qu'on les traite en pauvres. Ils vouloient être reſpectés, quand on n'avoit pas beſoin d'eux; ils veulent l'être encore, quand ils ont beſoin des autres. Ils ſont gueux en un mot; mais ils ſont nobles, & ce n'eſt quelquefois qu'à force de pauvreté qu'ils ont aquis de la nobleſſe. Un mendiant roturier, s'il a quelque mine, ne manque gueres de ſe dire un gentilhomme ruiné. Mais que ceux qui ſont nés tels, ne diſent-ils plutôt qu'ils ont été nobles; quand ils ſont devenus gueux! Que ne penſent-ils du moins que ceux, dont ils implorent le ſecours, ſont plus nobles qu'eux, pour ne pas éxiger en même-tems leur reſpect & leurs biens! Il eſt ſans contredit plus noble de donner que de recevoir. Quoiqu'il en ſoit, & quel-

que incident, qui les ait réduits à dépendre de la charité de ceux, dont ils ne ſe croïent pas aſſez reſpectés; qu'ils conſidérent comme le plus grand des malheurs de conſerver cette ſenſibilité dans leurs malheurs même.

Leur éxemple au reſte doit aprendre à ceux qui leur reſſemblent, qu'ils ne ſont pas plus hors d'atteinte qu'eux aux coups de la fortune. Qu'ils jugent donc par-là de l'intérêt, qu'ils ont de renoncer à la vanité, qui les fait ſouffrir dans leur abondance même, & qui les accableroit d'un double poids dans leur apauvriſſement. Que leur entêtement céde aux peines, qu'il leur cauſe. Qu'ils n'aſpirent point à ſe faire valoir dans la ſociété par une qualité, qui ne contribuë rien d'elle-même à l'utilité commune.

Quel fruit peut-on retirer d'une nobleſſe, qui ne ſert qu'à rendre les hommes fiers, glorieux, délicats, c'eſt-à-dire inſociables? Qu'ils ſe ſouviennent que notre race, nos aïeux, & la gloire des actions, que nous n'avons pas faites, ne ſont point proprement à nous; que les diſtinctions, dont les enfans de ceux, qui ſe ſont illuſtrés, joüiſſent, ne ſont pour eux qu'un double engagement à devenir vertueux; que quiconque eſt vicieux,

Digitized by Google

déroge ; que la nobleſſe n'eſt qu'un ridicule ; quand on la réduit à cet entêtement, qui rend les nobles plus vains, ſans les rendre meilleurs ; & que vouloir alors ſe faire reſpecter par ſa qualité, c'eſt vouloir ſe faire reſpecter par ſon ridicule.

Si ce ridicule eſt grand dans les perſonnes du monde, on ne peut que l'apeller monſtrueux, quand il eſt joint à l'humilité de la profeſſion monaſtique & de la pauvreté volontaire. Ce ſera la fatalité de la vanité des hommes d'être toujours inconcevable. Ils en ſentent la honte ; ils veulent, ou ſemblent vouloir la bannir de leur cœur, & ce n'eſt que pour l'y faire rentrer ſous un maſque différent. La Regle des Religieux les plus pauvres, leur ordonne de quiter les noms, qu'ils ont portés dans le ſiecle ; mais cette regle n'eſt gueres obſervée que pour ceux, dont les noms étoient obſcurs. On conſerve les noms illuſtres à ceux, qui les ont quités. Des gens, qui vivent de quêtes & d'aumônes, ont ſoin d'annoncer qu'il y a chez eux des ſujets ſortis des plus grandes maiſons. Les corps entiers ſe font honneur de cette nobleſſe, que les particuliers ſe ſont fait honneur de ſacrifier. On diroit que la donation

leur en auroit été faite, pour la posséder en commun. Peu s'en faut qu'elle ne les rende aussi vains, que s'il elle leur étoit personnelle.

Le grand mal c'est que ceux même, qui font le sacrifice, retiennent d'une main ce qu'ils immolent de l'autre. Ils trouvent mauvais qu'on ne leur tienne pas assez de compte de ce qu'ils ont jugé digne de tout leur mépris. Ce mépris même leur paroît un nouveau titre pour éxiger dans un monastere des égards, qu'ils auroient dû rougir d'éxiger dans le monde. Quelle autre réponse peut-on faire à leurs plaintes, que de les avertir de changer l'objet de leur indignation, pour se la réserver toute entiere. Il n'est point d'hommes, qui doivent leur faire plus de peine à souffrir qu'eux-même. C'est assurément de toutes les vanités la plus intolérable, que celle d'être vain d'une vanité sacrifiée.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

VII. LEÇON.

Les préjugés de l'éducation ſont ceux, dont on ſouffre le plus, parce que ce ſont ceux, dont on ſe défie le moins. Rien de plus néceſſaire à notre repos que de revenir ſur ces premiers jugemens. Le meilleur moïen de diminuer les peines eſt toujours d'aprendre à les réduire à leur valeur.

IL ne paroît pas aiſé de décider, ſi les penchans d'une heureuſe naiſſance contribuent plus à la tranquilité de la vie, que les principes d'une bonne éducation. Mais il y a des peines aſſurées dans les mauvais préjugés de la jeuneſſe. Ce ſont de tous nos préjugés les plus forts, & ceux, dont on ſent le moins la néceſſité de ſe défaire. On les a pris dans un âge, où tout ſe fait par impreſſion dans notre ame. On ne les ſoupçonne point d'être faux. On les ſuit avec la même aſſurance que s'il n'étoit pas poſſible d'imaginer & d'agir autrement. On ſe fait aux manieres de penſer de ſes parens & de ſes maîtres. On prend leurs goûts & leurs averſions, leur préven-

tion pour eux-même, leurs défauts, leurs travers, leurs ſingularités bizarres. Chaque famille eſt comme une petite république. Elle a ſes loix, ſa police, ſes arrangemens, & croit que c'eſt ce qu'il y a de mieux au monde. On s'acoutume d'ailleurs aux alimens de ſon premier ſéjour. Les lieux en deviennent familiers & plaiſent. On en aime quelquefois juſqu'aux déſagrémens. Et c'eſt à ces impreſſions pourtant que nous comparons tout dans les uſages & dans les ſituations de la vie. Voilà, dit-on, ce qui ſe faiſoit chez mon pere. C'eſt ainſi qu'on vit dans mon païs. Quelque bien qu'on ſoit ailleurs; quelque traitement, qu'on y reçoive, on eſt mécontent par comparaiſon.

Très-ſouvent ce mécontement ne ſeroit point déraiſonnable, ſi la comparaiſon ne l'étoit pas. Mais la grande regle, ou le grand ſecret pour couler des jours un peu tranquiles, c'eſt d'être réſolu de ſe faire à tout, ſans égard aux différences, que le changement des ſituations peut mettre entre le bien & le mieux être. Il n'eſt point d'autre moïen ſûr de rendre ſa deſtinée toujours ſuportable, que celui de ſavoir vivre avec toutes ſortes de perſonnes, & dans toutes ſor-

Digitized by Google

tes de lieux & de circonſtances. Les hommes en général, & ſur-tout ceux de diverſes provinces ou de diverſes nations, offrent trop de varietés & de contrarietés dans leurs mœurs, dans leurs manieres & dans leurs uſages, pour eſpérer de pouvoir s'en tenir avec eux à des principes fixes, qui ne ſeroient peut-être d'ailleurs, que de faux préjugés, dont on n'auroit pas eu ſoin de ſe défaire.

Cependant on ne vit pas toujours renfermé dans la maiſon paternelle. On eſt obligé d'avoir au dehors des relations de beſoins, d'affaires, de commerce, d'étude, d'éxercices. Il faut entretenir des liaiſons d'alliance, d'amitié, de bienſéance. Il vient un tems où les oiſeaux quitent leur nid. Les familles ſe diſperſent. Chacun prend des engagemens ſelon ſes inclinations, ou ſes intérêts; & c'eſt dans toutes ces circonſtances, que les fauſſes idées, dont on eſt prevenu, font rencontrer des contradictions, dont on ſouffre.

Des enfans ſe ſont vûs accabler de careſſes. On les a traité de dauphins, de princeſſes, de petits rois & de petites reines; ils ont preſque crû l'être. L'aveuglement des parens les a ſéduits ſur un eſprit & des agrémens, qu'ils leur trou-

Digitized by Google

voient, mais qu'ils leur trouvoient ſeuls. Il n'eſt pas juſqu'aux ourſes, qui ne lechent leurs petits; elles ſont contentes de leur figure informe. *Tout animal aime ſon ſemblable.* Hors de chez eux ces enfans ne ſont rien moins que ce qu'ils ſe ſont imaginés. On les regarde avec indifférence, & l'indifférence eſt pour eux un mépris cruel. Ils accuſent tout ce qui les voit de manquer de diſcernement & d'équité. Tout leur paroît dur. Leurs préventions leur préparent par tout de nouvelles occaſions d'être mortifiés.

Une mere idolâtre, qui ne vous aimoit que pour vous gâter; une gouvernante intéreſſée à vous flater; une maîtreſſe, qui s'étoit attachée follement à votre enfance, vous a redit cent fois le jour que vous étiez jolie, bienfaite, ſpirituelle, aimable. Il faudra donc que vous prêtiez ſes ïeux à tout le monde, ou vous riſquez de n'être trouvée de perſonne telle que vous lui paroiſſiez. Vous joüiſſez d'une vogue, que vous avez parmi les vôtres, ou parmi quelques amis choiſis; vous vous aplaudiſſez d'un mérite ſingulier, qu'ils vous acordent; ſongez que vous laiſſez peut-être tout ce mérite chez vous autant de fois que vous en ſortez. Sans cette précaution,

vous croirez qu'il n'eſt plus ni bon goût ni juſtice dans le reſte du monde.

Dans les converſations, dans le cours ordinaire des occupations de la vie, dans les diſcuſſions d'intérêt, dans les délibérations publiques, ou dans les conſeils particuliers on débite des maximes, qui vous révoltent. On raiſonne, on agit ſur des principes, qui traverſent toutes vos vûës, & qui vous éloignent infiniment de vos fins. Quelle peine pour vous raprocher des autres, pour vous concilier, pour vous ramener aux opinions communes. Vous conteſtez; vous faites de mauvaiſes difficultés; vous ſupoſez que vous avez toute la raiſon pour vous & vous vous brouillez avec elle. Vous combatez les partis les plus ſages; vous refuſez les conditions les plus équitables; vous rompez quand on eſt près de conclure; vous croïez avoir ſacrifié tous vos droits, quand vous ne faites que vous rendre à la juſtice; & vous trouvez tous les autres intraitables, parce que vous l'êtes. Réfléchiſſez-y ſérieuſement, & conſiderez cette contradiction comme univerſelle à vos manieres de penſer comme une preuve du beſoin qu'elles ont d'être réformées. Mettez-vous au rang de ceux, dont il eſt dit qu'ils ſe ſont égarés *dès le ſein de leurs meres.*

Digitized by Google

L'éducation des grands & des riches devroit être la plus exquise. Il leur est plus essentiel qu'au reste des hommes d'être mis en garde contre des préjugés, qui leur sont propres, & qui répandent mille désagrémens dans une vie, que tout concourreroit d'ailleurs à leur rendre infiniment gracieuse. Rien ne leur manque du côté des secours, si ce n'est par le mauvais choix des personnes, qu'on met auprès d'eux. Ce choix devroit se faire avec beaucoup de recherches & de discernement. Il faudroit s'être bien assuré du caractere, des mœurs, des inclinations & des manieres de ceux qu'on choisit, & ce sont presque toujours les attentions les plus négligées. Les parens peut-être en sont incapables, ou n'aiment pas assez leurs enfans pour porter le soin de les bien élever jusqu'à l'inquiétude. On leur donne des gouvernantes, des précepteurs, des maîtres, des gouverneurs, & quand on en a fait les dépenses, on croit n'avoir plus de reproches à se faire.

Au fond qu'a-t'on fait pour les enfans? Je vais entrer dans un détail, qui ne paroîtra m'écarter de mon sujet que pour m'y ramener avec quelque fruit. On a trop à craindre d'avoir été mal instruit, pour n'aimer pas à réfléchir sur tous les

Digitized by Google

dégrés d'inſtruction par leſquels on a paſſé pour parvenir à l'âge où chacun n'eſt plus conduit que par lui-même. Il ſuffit qu'on puiſſe avoir été mis dans une ſeule mauvaiſe main pour ſe défier des impreſſions qu'on a reçuës de toutes.

Les gouvernantes qui ſont-elles ? On les prend comme au hazard. C'eſt quelquefois une ancienne domeſtique qu'on récompenſe de cette place. Ses ſervices lui tiennent lieu de bonnes qualités. Le poſte eſt-il un peu plus avantageux ? On le donne à la faveur, ou c'eſt peut-être une charge, qui s'achete. La grande attention de preſque toutes ces femmes, c'eſt de ſe faire aimer de leurs pupilles par une prévoïance d'intérêt. Pour y réuſſir elles ſouffrent aux enfans tous leurs petits caprices. Souvent elles les en careſſent, & ſont bien éloignées de prévenir en eux les grands vices, dont ils ont déja toutes les ſémences. S'il s'en trouve au contraire que l'humeur domine, ou qui s'arment d'une ſévérité farouche ; l'inconvénient eſt égal. Elles ſe font haïr & mettent un obſtable comme invincible au ſuccès des meilleures inſtructions. Le pis eſt preſque toujours qu'elles ſont ineptes, & le grand ſavoir de quelques-unes eſt d'inſpirer à de jeunes

cœurs la fierté, dont l'idée de leur naiſſance & de leur rang ne les remplira que trop tôt.

Les maîtres ſont introduits pour donner des leçons de leurs arts. Les plus habiles ne ſont pas toujours les plus honnêtes gens. La jeuneſſe, qui n'écoute rien avec tant de plaiſir que ce qui favoriſe ſes mauvaiſes inclinations, trouve ſouvent dans ces ſortes de maîtres de pernicieux conſeillers ou de dangereux confidens. Les moins mauvais ſont peut-être ceux, qui contens de gagner leurs honoraires, ne s'intéreſſent point aux progrès de ceux qu'on leur confie.

Les précepteurs ſont communément tirés des colleges, gens, qui n'ont point eu d'éducation dans leur premiere enfance, ou qui n'étoient pas nés aſſez heureuſement pour ſe former eux-même. Tous leurs talens ſont renfermés dans la ſphere du pédantiſme. Ils n'ont point de ſentimens & n'en peuvent inſpirer. Quelques-uns ont des inclinations aſſez baſſes pour ſe laiſſer corrompre par ceux qu'ils ſont chargés de corriger.

Les gouverneurs viennent enfin. Ces derniers ſont deſtinés à donner les coups de maître aux figures dégroſſies. Mais ſavent-ils comment il faut s'y prendre?

Digitized by Google

Ont-ils du goût & de l'expérience ? Se ſont-ils apliqués ſérieuſement à diſcerner les eſprits, à manier les caracteres, à ſe conformer aux penchans de leurs éleves pour les tourner vers leurs véritables objets, pour changer ainſi les vices en vertus ? Il ſemble qu'on les quitte aſſez ordinairement de ces avances eſſentielles. Si par hazard ils ont un nom ; s'ils ont quelque eſpece de nobleſſe, la vanité des parens ne balance pas à les préférer aux roturiers les plus acomplis. Un grand-ſeigneur veut au moins que ſon fils ait pour gouverneur un gentilhomme ; on croiroit ſe déshonorer de ne lui donner qu'un homme de mérite.

Il eſt des gouverneurs, qui ne manquent ni de capacité ni de zele ; mais on ne leur donne pas aſſez d'autorité pour travailler avec ſuccès. Ils ne trouvent dans ceux qu'ils ont à perfectionner rien de fait que les mauvais plis qu'on leur a laiſſé prendre. Par où commenceront-ils ? Les parens s'oppoſent à leurs vûës, ou les traverſent dans leurs ſoins. Ils ſe dégoûtent ; ils s'ennuïent de la durée d'une gouvernance auſſi diſgracieuſe, qu'inutile. Ils rendent enfin les jeunes ſeigneurs tels, qu'on les leur avoit confiés, ou tels qu'on a ſouhaité qu'ils fûſſent.

Digitized by Google

Ceux-ci s'aplaudiſſent d'être affranchis de la contrainte. On les produit dans le monde ; & le grand déſordre de nos jours, c'eſt qu'on les y produit trop tôt. Que de mauvais quarts-d'heure ils y paſſeront ! Que ces déſagrémens les rapellent donc à l'examen des fauſſes préventions dans leſquelles ils ont été nourris, des procédés irréguliers dans leſquels on les a laiſſé vivre. Je le leur ai dit, & l'idée que je viens de leur retracer des mauvaiſes éducations, doit les en convaincre. Il n'eſt point d'hommes, qui doivent plus ſe ſoupçonner qu'eux d'être pleins des défauts les plus inſociables & les plus contraires au bonheur de la vie.

Mais quelquefois leurs vices ſe remarquent ailleurs ſans être ſortis des mêmes ſources. Vous êtes fils d'un homme, qui n'a ni naiſſance, ni fortune, & qui pourtant a donné dans tous les défauts des grands & des riches. Il ne l'eſt pas ; il ne l'a jamais été ; mais il les aproche & vit dans leur familiarité. La poix, dit le Sage, s'attache aux mains qui la touchent, & l'homme devient ſuperbe avec les ſuperbes. Les grands ont des ſinges, qui reſſemblent à des hommes, ou des hommes, qui reſſemblent à leurs ſinges, des

des hommes, qui ſe gâtent chez eux par une mauvaiſe imitation. La grenouille veut reſſembler au bœuf & le rat à l'élephant. Ce ſont de mauvaiſes copies, qui ſe font d'après de mauvais originaux. Un eſprit s'entête de tout ce que la fauſſe grandeur a de vicieux & d'impertinent. Il croit devenir ce qu'il admire. Il n'agit plus, il repréſente, il contrefait & laiſſe voir tout ce que ſes modeles ont de défectueux.

Il eſt des choſes, dont on ne peut juger en grand; il faut les réduire en petit pour en découvrir tout le ridicule. Mais le malheur du ridicule eſt de ne pas ſe ſentir lui-même. Voici donc le palais tranſporté dans la chaumiere & la grande maiſon dans la petite. Le maître de celle-ci ne vit plus ſelon ce qu'il eſt, mais ſelon ce qu'il s'imagine, ou ſelon ce qu'il voudroit être. Il faut le ſervir promptement & que rien ne lui manque. Il parle haut; il commande avec fierté; il ſe plaint ſans ſujet; il fait des reproches durs; il s'emporte; il traite avec empire & mépris tout ce qui l'environne. Il eſt grand par tous ces endroits, & ſes enfans reſſemblent à leur pere. Que leur dirai-je? Dans votre petit Domeſtique, vous aviez agi ſans égards & ſans ména-

gemens. Ailleurs, on vous traite ſelon ce que vous êtes. On vous réduit à votre juſte valeur, & voilà l'injure intolérable. Au fond ce n'eſt pas vous qu'on offenſe, c'eſt votre fantôme. Mais chez vous le fantôme eſt ſenſible. C'eſt l'opinion, plus que le mauvais traitement, qui cauſe votre impatience.

Une fauſſe indulgence vous a tout ſouffert, vous a tout accordé, vous a tout permis à vous qui deviez être retenu ſous de ſévéres loix. On vous a laiſſé vivre au gré de vos caprices volages; on vous a nourri avec des délicateſſes & des ménagemens, qui ne convenoient point à votre fortune. Où irez-vous pour vous trouver bien? Dans les voïages, dans les changemens de climats, où la néceſſité de la ſubſiſtance, ou des emplois vous conduira, vous vous trouverez encore plus dépaïſé par la ſingularité de vos goûts & de vos opinions, que par la différence des mœurs & des lieux. Y mangerez-vous? y pourrez-vous dormir? y rencontrerez-vous quelque choſe qui vous accommode? n'y croirez-vous pas manquer à tout moment du néceſſaire?

Si vous ſortez d'un collége ou d'un couvent, où vous ſoïez tombé par

malheur dans de mauvaiſes mains ; que de traverſes vous allez éprouver dans votre propre famille & dans celles, où vous entrerez par un établiſſement ! que de monſtres vous rencontrerez dans le monde ! Les petiteſſes d'eſprit & les ſcrupules mal entendus, dont vous êtes plein, vous feront prendre les politeſſes pour des crimes. L'ignorance des vraies maximes vous révoltera contre les conduites les plus raiſonnables. Vous choquerez les uſages ; vous heurterez contre les bienſéances ; vous bleſſerez par vos manieres, & vous ſerez bleſſé par celles des autres. Vous ſerez offenſé du peu de cas, qu'on fera de certaines qualités, que vous aviez cruës très-eſtimables. Votre mérite perdra beaucoup au change ; & vous reconnoîtrez avec chagrin que celui, que vous aurez aquis avec le plus de peine, n'étoit de miſe que dans les lieux, d'où vous ſortez. Vous aurez à recommencer de travailler ſur vous-même ; vous ne réformerez pas le monde ; & ſi vous ne vous réformez pas, vous ne pourrez qu'en beaucoup ſouffrir.

Un étranger, qui voudroit tout meſurer & tout réduire aux préventions de ſa patrie, ſeroit néceſſairement très-mal-

heuréux chez une autre nation. C'eſt à la raiſon qu'il faut appeller de tous les jugemens ſur le bon ou ſur le mauvais des coutumes & des préceptes de la conduite. Il n'eſt point de ſoin plus preſſant pour la jeuneſſe, que de raporter à cette regle les impreſſions, qu'elle a reçûës ſans y réfléchir. Qu'elle ſe défie beaucoup de ſes premieres connoiſſances. Que ſes impatiences lui rendent ſes préventions ſuſpectes, & qu'elle aprenne de ſes expériences à découvrir les vraïes cauſes de ſes tourmens. C'eſt par le défaut de ces précautions qu'une infinité de gens, qui n'avoient à ſe plaindre que d'avoir été mal élevés, ſe plaignent toute leur vie du monde entier. Ils ſcellent leur malheur par leur négligence. Ils ſe puniſſent par un excès de confiance, d'un préjugé dont ils étoient coupables & qu'il leur étoit aiſé de réformer.

Dans un examen ſérieux & déſintéreſſé, nous irions juſqu'à reconnoître que certaines qualités, que nous avons priſes pour des perfections, ſont de véritables défauts. Et que ne ſouffre-t'on pas de ces ſortes de mépriſes ! Rien ne coûte plus à la nature que d'être forcé de rabatre du prix, auquel on s'eſt mis. Rien donc auſſi de plus néceſſaire au re-

Digitized by Google

pos de la vie, que de revenir sur ses jugemens précipités, que de nous servir de tout notre esprit pour estimer au juste ce que nous valons. Etudions-le dans les ieux de ceux, à qui nous sommes indifférens. Mesurons les idées de notre éducation sur notre état. Faisons une exacte revûë de tous les titres, que nous croïons avoir à des traitemens plus favorables, que ceux que nous recevons. Redisons-nous souvent, qu'on ne nous fait point de tort en nous prenant pour ce que nous sommes. Ne négligeons rien pour le bien connoître, & sur tout, ne l'oublions jamais.

Il n'est que trop naturel & que trop commun de tomber dans cet oubli comme par contagion. Les officiers & les valets se confondent presque avec ceux, qu'ils servent. Ils ne jugent point de leur personne par leur premiere bassesse. Ils mettent au-dessous d'eux tout ce qui leur paroît au-dessous de leurs maîtres. Ils s'attachent à leur fortune & prennent leurs sentimens. L'idée de la fausse grandeur s'empare de l'esprit des plus petits d'entre les mortels. Les voilà grands seigneurs. Ils s'habillent, ils se chaussent comme eux. Ils s'aproprient tous les rafinemens de leur molleſſe & de leur

ſenſualité. Ils s'acoutument ſur tout à leur vie pareſſeuſe. Le préſent les aveugle ſur l'avenir; & l'abondance, dont ils goûtent tous les avantages, les empêche de prévoir l'indigence dont ils ſont menacés. Ils ne ſongent point enfin à ſe préparer des reſſources, & ſe trouvent ſouvent réduits au ſort du mauvais Econome. Ils ne ſçauroient plus ſoutenir le travail & rougiſſent de mendier.

C'eſt une ſeconde eſpéce d'hommes qui ne peuvent ſuporter les traitemens, qui les rapellent à leur premier état, ou qui les y remettent. Ils en ont trop éloigné la penſée pour en conſerver les ſentimens, ou pour les reprendre. Malheureux en effet, mais ſeulement parce qu'ils ſe ſont mis dans la néceſſité de l'être. Quoiqu'ils aïent à ſouffrir de n'être pas traités ſelon leurs nouveaux préjugés; qu'il leur ſuffiſe de penſer, qu'il ne leur arrive que ce qu'ils méritent, & qu'ils ſe taiſent.

Digitized by Google

VIII. LEÇON.

Les mauvaiſes habitudes trouvent en elles-même leur ſuplice. On ſouffre de celles même, qui n'ont rien de mauvais quand on s'en fait des regles immuables. Dans les premieres, les plaintes ſont injuſtes, & déraiſonnables dans les ſecondes.

NOus avons des défauts, que nous ne devons à perſonne. Nous les aportons avec nous en naiſſant. Nous en avons que d'autres nous ont donnés par l'exemple & par le commerce, ou qu'ils nous ont laiſſés par une éducation trop molle ou trop négligée. Nous en avons enfin, que nous nous ſommes faits nous-même & que nous ne devons qu'à notre propre déreglement. Tous ces divers défauts nous expoſent à ſouffrir à proportion que l'habitude que nous nous en ſommes faite eſt plus ou moins forte.

Je ne parle point ici de ces vices honteux, qui dégradent l'humanité, qui rendent ceux, qui ne s'en corrigent point, odieux à toutes les ſociétés, inſupórta-

Digitized by Google

bles à leurs familles qu'ils désolent, l'ivrognerie, la crapule, la fureur du jeu, les commerces infames & les ruineuses dissipations que tous ces excès traînent, comme nécessairement après eux. On conçoit que si de tels hommes n'essuient pas les traitemens les plus durs & les scènes les plus mortifiantes de la part de beaucoup de personnes, c'est qu'on les déteste, qu'on les évite, qu'on les fuit, qu'on les bannit de toutes les compagnies sociables & réglées. Ils ne seroient malheureux que de leur propre fond s'ils n'avoient ni parens, ni domestiques qu'ils forcent par leur dérangement à leur rendre une partie des chagrins qu'ils leur causent.

Il est des habitudes moins vicieuses & plus indifférentes en apparence. Celles-là ne peseroient que de leur propre poids sur celui, qui ne veut pas s'en corriger, s'il se condamnoit à vivre indépendant de toute societé. Ce ne sont peut-être que des inutilités, qu'il se rend nécessaires; que des affectations de conduite & de regime, qui deviennent pour lui des loix impérieuses & tyranniques, qu'il ne viole jamais impunément. S'il a des liaisons; s'il se livre aux différentes relations, que la societé donne, il faut à chaque

que inſtant qu'il s'incommode ou qu'il ſoit incommode aux autres.

On ne joüit pas en tous lieux de la liberté de vivre à ſa maniere. On ne trouve pas en tous lieux une égale complaiſance ; on n'a pas toujours ſous la main les moïens de ſe ſatisfaire. La néceſſité des affaires & la révolution des choſes humaines entraîne après ſoi mille occaſions inévitables de dérangement. Le tems ſeul introduit des changemens auxquels on ne ſe fait point. Le théâtre du monde offre inceſſamment des ſcènes nouvelles. La mode paſſe, & la mode chez nous eſt comme la ſouveraine arbitre des deſtinées. Les changemens ſe font quelquefois en mieux ; mais le mieux pour nous, c'eſt ce qui nous plaît & ce qui nous convient. On ne raiſonne point. On ſe plaint ; on eſt malheureux, mais toujours parce qu'on eſt déraiſonnable, & qu'au lieu de conſidérer les choſes en elles-même, on ne les voit que du côté qu'elles intéreſſent & qu'elles chagrinent. On raporte tout à ſes uſages ; on juge de tout par ſes goûts particuliers ; & tout ce qui ne s'ajuſte pas à la meſure, dont on ſe ſert, eſt une injure, qu'on ſe croit faite, ou devient un ſujet de peine.

L'union des hommes s'entretient plus

par les manieres que par les ſentimens. Nous ne connoiſſons point le fond des cœurs ; & nous ne jugeons de la ſincérité de l'affection que par les démonſtrations. Celui donc de tous les défauts, dont il eſt le plus funeſte de ne pas ſe corriger, c'eſt une certaine férocité naturelle, qui nous rend incivils & groſſiers. Ce défaut ne fait même que s'augmenter avec l'âge quand on a manqué du ſecours des leçons, ou quand on les a négligées. On offenſe alors les autres par l'omiſſion des bienſéances, par des contretems ou par des brutalités. On s'attire par-là des rebuts & des humiliations. C'eſt à nous de nous épargner ces déſagrémens par un peu de réflexion ſur les uſages & ſur l'eſprit du monde. Quelque peu de ſincérité, qu'il y ait dans ſes amitiés, on ne le contente qu'autant qu'on eſt attentif à ne rien laiſſer échaper de ſoi, qui puiſſe donner l'idée d'un mauvais cœur.

L'incivilité qui n'eſt point le fruit de l'ignorance, n'en eſt que plus offenſante & plus ſujette à ſe croire offenſée. Celle-ci naît de la ſotte vanité, de la fierté, du mépris, quelquefois de l'indolence & de la pareſſe, qui fait négliger certaines attentions : & ce défaut nous attire d'autant plus d'ennemis & de déplaiſirs, que

la cauſe qui le produit, eſt plus odieuſe. La politeſſe, qui veut que les égaux uſent entre eux de certaines civilités réciproques, eſt née des penchans de l'humanité. La charité l'inſpire, l'autoriſe & ne s'en diſpenſe point. Mais trop de prévention pour ſon propre mérite, ou l'habitude d'être toujours prévenu par les autres, fait enfin qu'on ne prévient perſonne. On veut bien recevoir des devoirs & n'en point rendre. Négligence réfléchie qui s'attire tôt ou tard des froideurs, ou des traits piquans, dont le reſſentiment eſt inévitable. On perd des amis officieux; on ſe prive au beſoin de certains ſervices, que de petits égards, ou des avances placées à propos auroient mérités. On reſſerre ſes droits par l'envie de les étendre. C'eſt toujours un grand mal de croire ne rien devoir aux autres, & de vouloir tout éxiger d'eux.

Par quel droit m'obligerez-vous à des ménagemens que vous n'avez jamais eûs pour moi? Vous dois-je ceux que vous ne vous êtes rendus néceſſaires, que pour vous être trop ménagé vous-même? Vous avez rafiné ſur la moleſſe & ſur la propreté; vous êtes allé juſqu'aux petites délicateſſes; vous vous êtes fait un art du boire & du manger, du repos

& de l'exercice. Chacune de ces choſes a pour vous ſes heures marquées. Vous obſervez ſcrupuleuſement de petites regles, que vous vous êtes preſcrites; vous vous êtes accablé de ſuperfluités, dont vous ne ſauriez plus vous paſſer. Faut-il donc que tout s'aſſujettiſſe à la loi d'un faux beſoin, qui n'eſt propre qu'à vous? N'eſt-ce pas vous qui vous êtes creuſé la foſſe où vous tombez? Un rien vous fatigue & vous dérange. Vous n'êtes bien nulle part. Tout y manque, quand vous y manquez de ce qui n'eſt utile ou néceſſaire qu'à vous. Ici, c'eſt le caffé; là, ce ſont les liqueurs. Hors de chez vous la table n'eſt jamais ni propre ni délicate. Vous êtes mal aſſis & mal couché. Vous avez l'air inquiet; vous cherchez & on ne vous devine point. Il auroit fallu pour vous bien recevoir préparer dans votre apartement des commodités, dont on ignore juſqu'aux noms.

Soïez homme, ſi vous voulez vivre avec les hommes. Perſuadez-vous bien qu'ils ne doivent pas être les eſclaves de vos fauſſes délicateſſes, de vos dédains, de vos vieilles averſions. Quoi! parce que vous n'avez jamais voulu vous eſſaïer, vous contraindre, vous faire la moindre violence, vous vaincre enfin

Digitized by Google

ſur des répugnances déraiſonnables & vous corriger, eſt-il juſte que tout ſe faſſe un devoir de s'acommoder à vos caprices & de les ménager? Eſt-il juſte que toute une famille, que toute une ſociété ſouffre & ſe dérange pour vous ôter tout ſujet de vous plaindre? Si vous ſouffrez de la regle & du regime des autres; ſi vous mangez avec dégoût, ou ſi vous ne mangez rien à la table la mieux ſervie; ſi vous êtes incommodé chez les autres & mal traité chez vous; ſi la vie commune où vous vous voïez comme condamné par votre engagement ou par votre ſituation, vous eſt à charge; n'eſt-ce pas votre propre iniquité, qui retombe ſur votre tête. Vous portez les péchés de votre jeuneſſe. Vous ſerez mal toute votre vie, parce que vous avez laiſſé paſſer le tems de vous faire à tout. Il eſt trop tard de redreſſer l'arbre courbé, quand on l'a laiſſé croître & ſe fortifier. Mais on ne doit ſe plaindre de perſonne, quand on ne ſouffre que de ſa négligence & de ſes mauvaiſes habitudes. Si jamais on ne peut ſe trouver leſé de porter la peine de ſes défauts; de quel front en murmureroit-on, quand ce ſont des défauts qu'on aime?

Il eſt des habitudes, qu'on pourroit

apeller innocentes. Elles ne nuiſent eſſentiellement à perſonne ; rarement elles ſont incommodes & ne frapent que par le ridicule. Mais le ridicule n'eſt point impuni dans le monde. Le penchant à la critique eſt trop dominant pour l'épargner, & la vanité la plus moderée n'eſt point à l'épreuve de ce reproche. Inſatiablement avides de l'eſtime, nous ne nous conſolons point de perdre la moindre partie de celle, dont nous voudrions joüir. Le ridicule eſt donc un des défauts que nous devrions avoir le plus à cœur d'éviter. De combien de côtés néanmoins n'y tombons-nous pas ? On s'en donne dans ſa figure, dans ſon habillement, dans ſa contenance, dans ſa démarche, dans ſon abord, dans ſes façons de parler & d'agir. Les ſources en ſont inépuiſables & les eſpeces infinies.

Une femme amoureuſe de plaire conſulte ſon miroir ; elle veut ſe donner des agrémens & fait des grimaces, qu'elle va répéter par tout comme le rôle le plus capable de la faire briller ſur le théâtre du monde. Les ſpectateurs ſe regardent ; ils commencent par ſourire, & ſouvent ils ſont forcés de laiſſer éclater leurs ris pour ne pas étoufer. A ce contre-tems l'actrice pâlit ; elle s'embaraſſe ; elle ſe

Digitized by Google

ſent glacée juſqu'au fond de l'ame & créve de dépit. Qu'elle ſe retire donc toute confuſe ; qu'elle retourne ſe préſenter devant ſa glace ; qu'elle y reconnoiſſe ſon erreur, & qu'elle revienne de ſon mauvais goût, pour ne plus s'expoſer à des inſultes d'autant plus ſenſibles, qu'elles ſont muettes.

Une autre veut enchérir ſur la mode courante. Elle ſe fait une extravagante parure. On la voit, & la bizarerie de ſon affectation ne lui réuſſit pas mieux, que les grimaces à la premiere. Il y a dans tous les uſages un point convenu de bienſéance, dont on ne doit point s'écarter. La ſingularité ne ſe pardonne pas même à la vertu, quand elle eſt affectée.

Les hommes ne ſont gueres moins ſujets que les femmes à donner dans la ſotiſe. Rien ne leur ſied moins que de paroître idolâtres de leur figure, & rien n'eſt plus ordinaire à ceux, qui croïent l'avoir un peu gracieuſe. Ils font les beaux, & le public a des ïeux pour le voir & pour s'en moquer. On les montre au doigt ; & s'ils ne s'en aperçoivent pas, on ne les en trouve que plus ſots.

Dans la maniere de ſe mettre, l'homme d'Egliſe affecte l'air cavalier. Peu s'en faut qu'il n'atteigne juſqu'au *petit-*

maître. De jeunes Magiſtrats le ſeroient au plus parfait, ſans la couleur de leur habit qui décele le contraſte de ce qu'ils ſont & de ce qu'ils paroiſſent. On les reconnoît; & ce contraſte fait ſubſtituer le mépris, ou l'inſulte, au reſpect qu'ils s'attireroient par la décence convenable à leur dignité.

La contenance ne demande preſque point d'attention, quand on n'a point de diſgraces de la nature à réparer. Elle ne conſiſte donc que dans un maintien ſans négligence & ſans affectation. Mais le naturel eſt preſque en tout le caractere, qui coûte le plus à conſerver. Les inclinations ſe peignent dans l'exterieur. L'homme ſuffiſant & vain prend un droit, qui n'annonce que la bonne opinion, qu'il a de lui-même, & ſon dédain pour tout ce qui l'environne. Le dévot ou le faux humble ſe penche & fait des contorſions pareilles à celles des mendians artificieux. Le faux civil & le flateur ſe courbent juſqu'à terre, & deviennent preſque des animaux rampans. L'indolent laiſſe aller tout ſon corps, comme une machine dont les reſſorts ſont uſés. Il reſſemble aux cadavres encore ſouples, dont les membres n'ont plus de mouvemens que ceux que les ſecouſſes leur donnent.

Digitized by Google

Il n'eſt peut-être rien de plus réjoüiſſant au monde que d'obſerver tout ce qu'il y a d'irrégulier dans la démarche de ceux qui paſſent dans les ruës ou dans lés promenades. L'un porte ſa tête en avant & ſemble ne marcher que ſur des pieds de derriere. L'autre la retire & l'apuïe ſur ſes deux épaules. Celui-là les fait aller & revenir comme un balancier, & ſes hanches donnent à ſes habits le même mouvement. S'il pouvoit ſe voir par le dos, il ſe mireroit dans ſa queuë comme les paons. Celui-ci boite avec des jambes droites, &c.

Toutes ces irrégularités paroiſſent peu conſidérables, mais l'habitude en donne d'autant plus de ridicule, qu'elles ſont plus faciles à corriger. Le détail que j'en fais ſera peut-être trouvé puerile & bas; mais il ne doit pas être conſideré comme déplacé dans un ouvrage où chacun doit aprendre à réformer tout ce qui peut contribuer à lui cauſer quelques chagrins de la part des autres.

La façon, dont on ſe préſente, eſt quelquefois déciſive pour l'opinion qu'on va donner de ſoi. Les maîtres de l'art en font des leçons; mais le caprice ou l'étourderie fait mépriſer ces leçons, ou l'indolence les fait négliger. On tient

d'ailleurs dans les compagnies des poſtures choquantes ; on a des geſtes déſagréables ; dont on ſe fait comme un tic. On en voit, qui ſe levent bruſquement du milieu d'un cercle pour faire des tours de chambre. Ils chantent entre leurs dents & quelquefois tout haut. C'eſt une fureur aſſez ordinaire à ceux, dont les voix ſont les plus aigres & les plus diſcordantes.

Dans le langage que de mauvaiſes affectations encore ! Que de négligences qui déplaiſent, ou qui font perdre le mérite des diſcours les plus ſenſés ! Je ne dis rien des accens mignards, du graſſeïement étudié, des fauſſets radoucis. Les perſonnes qui donnent dans ces fadeurs mériteroient d'être releguées parmi les nourrices pour agacer les enfans de trois mois, ou condamnées à ne parler jamais qu'à leur ſerins. Quelles ne ſoïent point étonnées du moins ſi les gens ſenſés ſe dégoutent d'elles, ſi les plaiſans en badinent, ſi les ſinges du ridicule les contrefont, ſi les plus indifférens ne peuvent quelquefois contenir leurs ris devant elles.

Mais il eſt d'autres défauts plus frapans, dont le ridicule offenſe. Quelques-uns parlent toujours ſi haut, qu'on diroit, qu'ils n'ont jamais parlé qu'à des

Digitized by Google

ſourds. Trop d'aſſurance & de hardieſſe leur fait élever ainſi la voix; & par cette indécence ils aprennent à ceux, qui ſont nés plus timides ou plus modeſtes, à l'abaiſſer encore plus. Ils craindroient de ne dire ſouvent ſi haut que des ſotices. Quelques autres, ne quittent point le ton du pédantiſme, ou parlent ſi lentement que leurs paroles auroient beſoin de courir l'une après l'autre pour rendre leurs diſcours liés & ſuivis. Ils n'ouvrent la bouche que pour ennuïer.

Ceux, qui s'écoutent en parlant, rendent les autres moins attentifs à la valeur de qu'ils diſent, qu'à la complaiſance vaine qu'ils en ont. Il en eſt qui cachent encore moins leur ſotte ſuffiſance. Ils prennent ſur tout ce qui ſe dit, le ton déciſif, & débitent les penſées les plus triviales d'un air d'autorité. *Selon-moi*, vous diront-ils, il eſt jour quand le ſoleil luit. Il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée.

Je remarque un dernier ridicule, qui mérite d'autant plus d'attention, qu'il choque davantage & que perſonne ne s'en défend. Ce ſont les expreſſions & les façons de parler, qu'on peut nommer favorites, parce qu'elles ſont quelque fois, le fruit du choix & du mauvais

Digitized by Google

goût. Communément au contraire, elles ne ſont que l'effet de l'inadvertance, qui ſe tourne en habitude. Ces ſortes d'expreſſions, qui reviennent inceſſamment frapper l'oreille, la bleſſent & ne ſont pas moins diſgracieuſes dans le diſcours, que les diſſonnances dans le chant.

On répondra que quand ces ridicules ne ſont point affectés, il eſt bien difficile de s'en défaire. On ne s'en aperçoit point. C'eſt juſtement là le grand mal. Le ſoin le plus néceſſaire au bonheur de la vie, c'eſt de beaucoup s'obſerver ſoi-même. Jamais ſur tout, nous ne devons nous croire exemts des imperfections que nous découvrons dans les autres. Rarement elles nous échapent. Les peines, qu'elles nous cauſent, ne nous les font que trop apercevoir. Obſervons-nous donc alors de plus près. La réflexion nous apprendra ce que la négligence, ou l'amour propre nous laiſſoit ignorer. Mais quelle violence il faudra ſe faire alors pour détruire une habitude fortifiée par le tems! Il faudra ſe tenir inceſſamment comme à la gêne. Je le ſupoſe. Eh! ne vaut-il pas mieux ſe gêner un peu pour s'épargner mille déſagrémens, que de ſe réſoudre à les eſſuier par plus de nonchalance?

Digitized by Google

Pourquoi d'ailleurs les vices ſeroient-ils diſpenſés de la contrainte, tandis que la vertu même eſt forcée de ſe contraindre en mille manieres ? n'eſt-elle pas obligée ſouvent pour ſon propre repos de diſſimuler ce qu'elle n'aprouve point, ou ce qui ne lui convient pas ? Il faut ſonger moins à ce qu'on eſt, qu'à ce qu'on étoit autrefois, & chercher dans le ſouvenir de ſes anciennes foibleſſes, une raiſon d'être moins farouche ſur celle des autres.

La jeuneſſe croit avoir des privileges, qui lui ſont propres. Elle fonde ſes droits ſur ſes penchans. Elle aime le plaiſir & ne prétend point qu'on la contraigne. Sans ſoins, ſans prévoïance, ſans docilité pour les maîtres, ſans ſoumiſſion pour les parens, elle mépriſe leurs ordres & leurs conſeils &, s'attire des corrections toujours ameres. Elle ſouffre & c'eſt avec juſtice, puiſque la haine de ſes devoirs eſt la ſource de ſes tourmens.

Mais la vieilleſſe s'en fait un de l'amour même de l'ordre & de la régularité. Ce qu'on a fait autrefois ſans ſcrupule, devient inſuportable dans ceux qui le font encore. On eſt impatient de voir qu'ils ſe permettent ce qu'on s'eſt permis dans ſon tems. On ne refléchit point

Digitized by Google

combien il en coûtoit alors pour être chaſte & tempérant. Les vieillards ont quitté les plaiſirs & les divertiſſemens du monde par bienſéance, par laſſitude, peut-être par régime; & le premier effet de ce renoncement eſt de les leur faire condamner ſans pitié dans ceux qui continuent de s'y livrer.

Ils ſont bien, j'en conviens, de condamner enfin ce qui ne fut jamais excuſable; mais la cenſure eſt quelquefois moins le fruit de la réflexion que de la mauvaiſe humeur. On reſſent un dépit ſécret de voir d'autres joüir d'un bien dont on eſt forcé de ſe priver. Voilà ce qui fait que les vieillards s'ennuïent dans la compagnie des jeunes gens, ce qui les leur rend incommodes & quelquefois odieux. Il leur ſemble qu'ils les ont chaſſés de leurs poſſeſſions & qu'il ſe ſont emparés de leur apanage.

Trop pleins d'ailleurs de leurs expériences & du droit que leurs cheveux blancs ont de ſe faire reſpecter, ils ſont naturellement fiers, dédaigneux, d'un commerce difficile. On leur eſt déſagréable dès qu'on ne leur reſſemble pas. C'eſt chez eux que le préjugé d'habitude ſe fait ſentir dans toute ſa force. Le ſouvenir de leurs premieres années, leur

eſt cher ; ils y rapellent tout ce qu'ils voïent & tout ce qui ſe fait dans le monde. Les nouvelles mœurs, les nouvelles manieres, les nouvelles modes, les nouveaux uſages leur déplaiſent préciſément, parce qu'ils ſont nouveaux. Ce n'eſt pas ainſi qu'on vivoit dans leur tems, cela leur ſuffit pour s'effaroucher & pour être mécontens de ce qu'il y a de plus raiſonnable. Ils ſont piqués d'une eſpece de jalouſie, de voir qu'on les ſurpaſſe en quelque choſe & qu'on ait perfectionné leurs inventions.

Qu'eſt-ce ſur tout qu'un vieillard, dont les os ſont encore tout pleins des vices de ſa jeuneſſe, ou que ſes diſſipations ont réduit à l'indigence ? Il étoit riche ; il a joui de toutes les douceurs de la vie. Sa peine eſt de ne pouvoir plus ſe faire à ſon dernier état. Il ſemble qu'on lui ſoit reſponſable de ſa mauvaiſe conduite & des douleurs qu'il a recueillies de ſes plaiſirs. Quel conſeil donner à ceux, dont les autres devroient le recevoir ? Qu'ils réfléchiſſent plus ſérieuſement ſur les ſujets de leurs plaintes. Qu'ils peſent au poids d'une raiſon mure, ce qu'un préjugé confus leur fait condamner. Qu'ils ſe perſuadent qu'ils n'ont pas eux ſeuls toute la ſageſſe en partage, &

Digitized by Google

qu'elle ne mourra point avec eux; que le monde s'inſtruit en vieilliſſant; que les derniers venus profitent de l'expérience & des fautes de ceux qui les ont précédés; que l'inconſtance n'eſt pas toujours un vice dans les hommes & qu'il y a moins de honte à changer en mieux, qu'à s'opiniatrer dans le moins bon; que dans les uſages indifférens, la raiſon veut qu'on s'accommode au tems, aux lieux, aux perſonnes; que l'inſtabilité des choſes humaines doit préparer le ſage à toutes les révolutions qu'elle amene; que l'attachement aux vieilles habitudes eſt un pur entêtement d'amour propre, quand il n'y a rien à perdre en les abandonnant; qu'il n'eſt jamais permis de vivre de caprice, & qu'il n'y en a pas moins à ne vouloir pas changer quand la raiſon l'exige, qu'à changer ſans raiſon; que la paix vaut bien qu'on l'achete au prix de quelques petits ſacrifices; que les habitudes les plus innocentes ceſſent de l'être dès qu'elles peuvent contriſter nos freres, ou les refroidir pour nous; que la charité ne compte point ſes pertes & n'oublie jamais ſes fragilités; qu'on doit être moins ſévere à condamner ce qu'on s'eſt autrefois permis; que le mal ne doit jamais être l'objet

l'objet de nos regrets ; que la vieilleſſe n'en doit point avoir d'autre que celui d'avoir abuſé de la jeuneſſe ; qu'il eſt juſte qu'elle ſuporte ſes maux comme la peine de ſes plaiſirs, ou de ſes imprudences, & qu'elle épargne les déſagrémens de ſa mauvaiſe humeur à ceux, qui n'en ſont point coupables.

IX. LEÇON.

Toutes les déférences ſont dûës à la vertu ſolide, & la fauſſe vertu ſeule les exige. Ses plaintes, qui la convainquent de ſa fauſſeté, la convainquent en même-tems de leur injuſtice. Souvent la véritable ne doit attribuer qu'à ſes imperfections le peu de reſpect qu'on a pour elle. Sa conſolation, c'eſt de penſer qu'il lui ſeroit plus funeſte d'être plus reſpectée. Le mérite négligé ſe dégrade, s'il a de l'impatience.

J'Ai déja pluſieurs fois inſinué que s'il eſt quelque avantage, qui mérite en nous des égards, c'eſt celui de la vertu. Ce n'eſt qu'à ce titre que le ſentiment de l'excellence de notre nature nous porte à nous reſpecter mutuellement.

Des êtres intelligens & nés avec les idées du bien & du mal, conçoivent de plus que le bien donne du mérite à celui, qui le pratique ; & qu'alors l'eſtime, la louange, la vénération, les déférences, ſont des tributs, qu'on ne peut lui refuſer. Mais celui qui va droit au bien, n'y réfléchit preſque point. Il ſe dit ſeulement à lui-même, qu'il ne fait que ce qu'il doit & toujours beaucoup au-deſſous d'une certaine perfection, dont il ſe croit comptable : il eſt humble avec connoiſſance. Jamais il n'a ſur le dégré de ſa vertu que des penſées modeſtes ; & cette modeſtie lui ferme les ïeux aux hommages, qui lui ſont dûs.

En mérite-t'il en effet ? C'eſt un doute toujours fondé pour ceux qui ſont attentifs à s'obſerver de près. Ils ne comptent avec ſécurité ni ſur le témoignage de leurs œuvres, ni ſur celui de leur conſcience. Mille ſecrets intérêts d'amour-propre peuvent ſe mêler aux motifs de devoir, dont nous nous croïons uniquement animés. Mille ſortes d'illuſions peuvent concourir à nous déguiſer nos diſpoſitions dominantes, & nous tranquiliſer ſur les plus injuſtes.

Nous avons d'ailleurs des imperfections, que nous ne ſçaurions nous diſſi-

muler. Nous ignorons de quelles foibleſſes encore nous ſommes capables. On riſque tout quand on ſe laiſſe éblouir par quelques preuves légéres de fidélité, par quelques années de réſiſtance à ſes penchans, par la plus longue perſévérance dans l'amour de ſes devoirs. Perſonne ne ſe connoît avec aſſurance, tant qu'il n'a point paſſé par toutes ſortes d'épreuves. Malgré ſes plus fortes réſolutions, l'homme eſt toujours fragile, toujours capaple de ſuccomber à la premiere tentation. Toutes ces différentes penſées balancent la complaiſance dans un cœur, qui craint de ſe méconnoître. Peu ſenſible aux attentions, qui pourroient lui donner de lui-même quelque préſomption de ſupériorité ſur les autres, il ſe trouve mieux de penſer que rien n'eſt au-deſſous de lui; qu'on ne lui doit rien; qu'on ne l'offenſe point. Il n'a preſque pas le mérite de la patience en ce qui paroît n'offenſer que ſa vertu.

Ce ſeroit donc déja la preuve d'une fauſſe vertu, d'être vaine & ſans ceſſe attentive aux reſpects qu'elle ſe croiroit dûs. Mais l'homme eſt toujours ſi vain, qu'il exige des reſpects pour une vertu, dont il n'a ſouvent que les apparences.

Il n'eſt point d'idée ſujette à tant d'illuſions que celle que nous nous faiſons de notre régularité. Quelquefois ce n'eſt qu'une régularité de comparaiſon. Nous nous mettons en parallele avec ceux qui ſont l'imperfection même ; & nous nous croïons parfaits. Notre réfléxion la plus ordinaire ſur les défauts, que nous découvrons hors de nous, c'eſt une réfléxion de complaiſance. Nous nous diſons avec le Phariſien, que nous ne ſommes pas comme le reſte des hommes, ou du moins tels que ceux, à qui nous voïons faire des fautes. Il ſemble que leurs foibleſſes nous donnent des forces, & que nous aïions autant de bonnes qualités, que nous leur en trouvons de mauvaiſes.

Trop ſouvent on fait conſiſter ſa piété dans une exactitude ſcrupuleuſe à de petites obſervances, à des pratiques d'auſſi peu de valeur qu'elles ſont arbitraires, tandis qu'on néglige les devoirs de la juſtice & de la charité. On ſe pare de certaines mortifications extérieures, qui ne vont point à la réforme du cœur, & qui n'empêchent point qu'on ne ſuive ſes inclinations. On a le viſage exténué par les abſtinences & le cœur enflé de vanité. Sous les dehors d'une réforme

ſpécieuſe, on nourrit des antipaties ſecretes, des jalouſies, des envies, des froideurs, des mépris ou de l'indifférence pour ceux qu'on eſt obligé d'aimer. On eſt ſans compaſſion pour les foibles & pour les malheureux. On eſt comme concentré dans ſoi-même au milieu d'un nombre d'exercices, qui coûtent peu à la nature, qui ſont du goût de l'amour-propre & du choix de l'humeur. On croit aimer ſes obligations, tandis qu'on ne vit que de caprice.

Il arrive pis encore. La vanité ſe mêle à la piété même véritable. L'orgueil s'acroît du débris des autres vices. Les juſtes ſe préférent aux pénitens & les pénitens aux juſtes. Ceux-ci comptent les années de leurs ſervices & leur fidélité conſtante. Ceux-là font valoir la ferveur de leur pénitence & la grandeur de leurs ſatisfactions. Les uns & les autres diſputent d'un mérite qui n'eſt peut-être des deux côtés ni ſi réel, ni ſi ſolide, qu'ils le penſent; & par une mépriſe commune, ils ſe font un droit de ne pas ſouffrir de ce qui leur en fait un devoir. Car c'eſt l'obligation de la véritable vertu d'être patiente; & ſa patience même eſt une preuve de ſa vérité.

Quelle bizarre idée de devenir plus

impatient parce qu'on ſe croit plus ſaint ! Les aparences ſont pour vous ; on ne vous les conteſte point. Vous êtes au-dehors exempt de défauts. Votre exactitude eſt un modéle. Mais prenez-y garde, tant de régularité vous prévient trop en votre faveur & trop contre les autres. C'eſt ce qui vous fait trouver tant de peine à vivre avec eux. Vous les eſtimez plus mauvais qu'ils ne ſont, parce que vous vous croiez meilleur. Toutes leurs fautes vous paroiſſent importantes. Vous regardez toutes leurs foibleſſes comme incurables ; le moindre de leurs défauts vous aplique. Vous les obſervez en tout, & la plus légere omiſſion mérite votre cenſure ; la plus petite négligence eſt relevée. Songez-vous bien que par-là vous vous rendez plus inſuportable qu'eux ? Qui pourra ſoutenir un caractere ſi ennemi des autres hommes, ſi plein de ſon mérite, ſi délicat dans le commerce, ſi clairvoïant dans les défauts de ceux, qui l'aprochent, ſi prompt à les condamner ? un caractere que tout bleſſe, que tout indiſpoſe & qui ſouffre d'un rien ?

Qui que vous ſoiez, défiez-vous d'un cœur, qui vous donne une ſenſibilité ſi délicate & ſi fiére. Ne comptez point ſi

Digitized by Google

fort ſur quelques ſentimens trompeurs que vous avez pour Dieu, ſur des ferveurs d'amour-propre, ſur un zèle de tempérament, ſur des penſées imaginaires d'un héroïſme, qui vous feroit tout entreprendre & tout ſouffrir pour la juſtice. Votre patience ſeule & votre charité peuvent vous en répondre. Si quelqu'un dit, j'aime Dieu, tandis qu'il haït ſon frere, c'eſt un menteur. Une diſpoſition ſi contraire à la tolérance, vient moins de zèle que d'orgueil : une vertu ſincere n'a point cette froideur & cette ſévérité. C'eſt la vanité qui vous cache vos défauts ſecrets, & qui vous exagere ceux des autres : vous croïez être quelque choſe & vous n'êtes rien.

Ce n'eſt donc point chez vous la vertu, qui ſe plaint. Souvent la vertu même ſincere, auroit tort de ſe plaindre. Elle eſt elle-même cauſe du peu d'égards, qu'on a pour elle. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir déſabuſé l'eſprit & reformé le cœur ; il reſte encore beaucoup à faire, du côté du tempérament & de l'humeur. Il ne ſuffit pas aux hommes d'être bons ; ils doivent le paroître, s'ils veulent être ſociables : c'eſt-à-dire, qu'avec le bon cœur, il faudroit qu'ils fûſſent toujours plians, faciles, com-

Digitized by Google

plaiſans ſur tout ce qui n'intéreſſe point la juſtice & le devoir ; il faudroit qu'il fut moins vrai que ce ſont les méchans, qui nuiſent, & les bons, qui font ſouffrir.

Qu'il s'en faut bien qu'ils ne ſoïent tous à couvert de ce reproche ! on change d'objet ſans changer de caractere, & trop ſouvent la converſion ne fait que ſervir de prétexte aux défauts qu'elle devroit déraciner. Le monde accuſe ſur ce point les dévots, & les dévots juſtifient le monde. A-t'on pris quelques airs de reforme ? c'en eſt aſſez pour devenir plus ſenſible, plus impatient, plus délicat ſur les égards, qu'on ſe croit dus, plus entêté de ſes opinions & plus incapable de ceder. On diroit qu'un extérieur un peu plus régulier, ſeroit un droit aquis de ne plus ouvrir les ïeux que ſur les foibleſſes de ſes freres, & de ſe diſpenſer des ménagemens, qu'on exige d'eux. On ſe montre dans ſa pénitence, tout ce qu'on avoit paru dans ſon déſordre, plein de travers, d'inégalités, de bizareries, de caprices, ombrageux, farouche, difficile, facheux.

Par-là nous faiſons ſouffrir tout ce qui nous aproche, & nous nous plaignons encore du peu de compte qu'on nous tient de

de notre reforme. Nous rendons la piété rebutante, ou ſuſpecte.

La vertu comme la beauté, doit être aimable par elle-même. Trop d'affectation lui nuit. Une modeſtie outrée, un habit trop ſingulier n'ajoute rien à la probité. Ce ſont de ces parures trop recherchées qui ne relevent point le mérite, mais qui le fardent; un air chagrin, des manieres auſteres effarouchent & font penſer mal de ceux, qui les affectent. La dévotion rend quelquefois une femme plus fiere & plus dédaigneuſe que la jeuneſſe & les agrémens. Ce ſont ces défauts, qui diminuent le reſpect, qu'on auroit pour une vertu plus ſimple & plus ingénuë.

Défauts pourtant, dont on ſe corrige peu, qu'on ne veut pas même avoüer. Ils ſont trop naturels pour les ſentir. Quel malheur d'être ſi dupe de ſoi-même, quand on en penſe trop favorablement! Ouvrés les ïeux & voïez autour de vous; tout y dépoſe de votre mépriſe. Au lieu de vous faire aimer & reſpecter par ces dehors inſinuans que la vertu donne, vous répandés la froideur & le dégoût dans les ſociétés. Vous y rebutés les forts; vous y contriſtés les foibles, & vous les découra-

ragés dans les voies du ſalut ; vous effraiés ceux qui ſeroient près d'y entrer & leur faites craindre que la régularité ne ſoit d'une pratique trop ennuïeuſe. Quelles plaintes pourriez-vous faire d'eux, qui ne retombent ſur vous ?

Mais il y a des endroits par où la ſincere vertu ſe croit réellement offenſée. C'eſt une mépriſe encore, & cette mépriſe a ſouvent ſa ſource dans une certaine fierté, qui ſuit l'age & l'honneur d'avoir paſſé pluſieurs années dans une profeſſion réguliere. Un ancien mérite eſt un titre aux premieres places : l'expérience aquiſe donne quelque droit de conduire ceux qui ſont moins avancés, ou de ſervir au moins de conſeil à ceux qui conduiſent. Dans ces circonſtances, vous trouvez mauvais qu'on ne vous écoute point ; que vos avis ne ſoient pas reçûs avec aſſez d'eſtime & de reſpect ; il n'y a pas de juſtice à vous préferer ceux, qui ſont plus nouveaux que vous. Cette penſée vous inquiete ; mais elle vous condamne. Vous degradez un mérite qui paroitroît plus réel, s'il étoit ſans orgueil & ſans ambition.

Il y a long-tems, dites-vous, que vous êtes dans un corps, dans un clergé, dans un monaſtere, & vous n'en êtes pas

Digitized by Google

plus avancé. Pour moi je trouverois qu'il n'y auroit pas encore assez longtems. On n'est si sensible à l'oubli des autres, que quand on n'a pas eu le loisir de s'oublier soi-même. Il vous seroit dangereux d'être plus respecté que vous n'êtes; & l'injure prétenduë, qu'on vous fait est nécessaire pour achever de vous humilier. Vous souhaitez ce que la vertu doit le plus craindre, les charges, les honneurs. Ne vous y trompez pas, ce ne sont point là les récompenses de la vertu. Ce ne sont pour elle que des obligations; mais de ces obligations, dont la seule charité fait porter le poids, quand elle les a jugées nécessaires. Quiconque les désire, ajoute aux sujets qu'il a de les aprehender. Quel est enfin votre mécontentement? vous souffrez de ce qu'on vous laisse votre liberté toute entiere, de ce qu'on vous épargne des peines & des tentations; de ce qu'on vous laisse jouir de l'avantage, de n'avoir à rendre compte que de votre propre ame. Vous voudriez conduire les autres, vous qui n'avez pas encore su vous reformer. Votre longue expérience ne fait donc que vous aprendre que vous êtes toujours foible. Vous n'êtes impatient que parce qu'on ne vous

offenſe point, c'eſt-à-dire, parce que vous ne méritez pas qu'on ait pour vous de plus grands égards. Une vertu qui ſouffre de l'injuſtice même, qu'on lui fait, n'eſt pas une vertu conſommée.

X. LEÇON.

Rien n'unit & ne déſunit plus les hommes, que le préjugé de Religion. Ce préjugé naît en nous d'un principe légitime ; mais il y a des illuſions à craindre. On ſe diviſe par attachement pour les perſonnes, ſans être diviſé ſur les vérités. La diverſité des manieres de penſer & d'agir dans les choſes indifférentes, ne doit point nuire à l'union des ſentimens. On s'éloigne toujours du véritable eſprit de la Religion, quand on rompt ſans ſujet le lien de la paix.

ON ne doit point être ſurpris, ſi je ſépare le préjugé de Religion de celui de régularité. Ces deux idées ſemblent ſe confondre ou ſe raprocher, & cependant le principe & l'objet de la prévention n'eſt pas le même. Dans la prévention, qui naît de la régularité,

ce ne ſont que les défauts, qui nous nous offenſent; & dans celle qui naît de la Religion, ce ſont les perſonnes. Dans l'une & dans l'autre, il ſemble que l'amour propre ſoit ſeul la cauſe de tout le mal. Là, c'eſt la préſomption de ſon propre mérite, qui lui fait trouver de l'injuſtice dans les traitemens qu'il reçoit. Ici, c'eſt l'attachement à ſes propres opinions, qui lui donne du penchant pour ceux qui les ſuivent, & de l'oppoſition pour ceux qui les combattent.

Mais à conſiderer l'animoſité des averſions, que ce dernier préjugé produit dans les hommes, il eſt difficile de ne lui pas ſupoſer un principe encore plus profondement gravé dans la nature. Une expérience conſtante de tous les tems & de tous les peuples, nous fait voir que d'un côté, rien ne lie plus étroitement qu'une conformité d'opinions & de culte, & que de l'autre rien ne donne plus d'éloignement qu'un culte & des opinions contraires. Ce double effet paroît ne pouvoir être produit que par le ſentiment que tous les hommes ont de l'unité de Dieu. Ce ſentiment ne ſe démentoit point dans ceux même, qu'on voioit adorer pluſieurs divinités. Ce n'étoit au fond, que la même divi-

nité qu'ils reveroient ſous des noms différens. L'ignorance de la véritable rendoit cette idée confuſe dans leurs eſprits ; mais quand la nature s'exprimoit chez eux, ce n'étoient plus les dieux qu'ils nommoient. Rien n'étoit plus ordinaire dans leurs diſcours familiers, que ces façons de parler : *Dieu eſt bon* ; *Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Dieu voit tout. Dieu le ſait. Dieu m'en eſt témoin. Dieu nous jugera.* C'eſt ainſi que le cœur nous dit à tous en ſecret, qu'il n'y a pas deux dieux. Soit donc qu'on adore le Dieu véritable : ſoit qu'on en adore un faux ; ce ſentiment d'unité réunit par ſon culte tous ceux, qui s'accordent à le lui rendre, & les déſunit par la même raiſon de ceux, qui ſemblent en reverer un autre. C'eſt en effet le deſſein de Dieu même, de nous amener à cette unité, qui doit tout concentrer en lui, comme tout eſt fait pour lui.

De-là naît la force & le danger du préjugé de Religion, quand on eſt dans l'erreur. Plus il eſt naturel, plus il eſt légitime en ſoi, plus il devient intraitable alors. On eſt comme incapable de rien examiner. On ne le veut même pas. On diroit qu'il ſeroit indifférent d'apro-

Digitized by Google

fondir de quel côté la vérité ſe trouve. Il ſuffit que quelqu'un penſe differemment, pour s'irriter & pour ſe livrer aux haines les plus cruelles. Tel fut le reſſentiment des Babyloniens, quand ils virent Bel détruit, & le dragon qu'ils adoroient, crevé. Le Roi, diſent-ils, eſt devenu Juif. Il ne leur vient point dans l'eſprit de rechercher, ou de douter même ſi le Dieu des Juifs n'eſt point le ſeul Dieu véritable. Ce n'eſt point le leur, & le Roi pourtant paroît favoriſer le culte qu'on lui rend; les voilà réſolus à faire mourir ce Prince & toute ſa famille.

On trouve chez toutes les nations des exemples de cette eſpece d'aveuglement. On ſait à quelques barbaries, les Juifs & ſur tout les Païens ſe ſont portés pour arrêter les progrès du Chriſtianiſme. On a vû même des ſiécles malheureux, où les Chrétiens s'égorgeoient mutuellement, comme s'ils eûſſent adoré des dieux étrangers. Le ſouvenir ſeul de ces horreurs fait frémir, & je ne le rappelle en paſſant, que pour faire ſentir la néceſſité d'étouffer juſqu'aux moindres ſemences de la funeſte diſpoſition, qui les enfante.

Les paſſions ont leurs dégrés. On va

de l'un à l'autre ; & pour ne pas donner dans les excès, où la fureur des partis emporte, on doit craindre jusqu'aux premiers mouvemens de l'esprit, qui peut y conduire. A quelque dégré que cette disposition se trouve, elle est toujours injuste, parce qu'elle est toujours contraire au véritable esprit de la Religion, qui tend à tout réunir. Je ne la considere néanmoins ici, que parce qu'elle a sur tout de contraire au repos de la vie. Je continuë de montrer qu'à cet égard, ce n'est souvent que de soi-même qu'on doit se plaindre, tandis qu'on croit avoir à se plaindre beaucoup des autres.

D'où vient en effet que certaines personnes se suportent si difficilement, ou qu'elles en viennent même jusqu'à ne pouvoir plus se suporter ? c'est souvent moins que rien, qui les prévient, qui les indispose, qui les désunit. L'un dit : Je suis à Paul : L'autre, je suis à Cephas ; & si vous en recherchez la raison, vous trouverez peut-être, que le premier n'est à Paul, que parce qu'il est Paul, & le dernier à Cephas, parce qu'il est Cephas. Telle fut dès la naissance de l'Eglise, l'origine de ces petits schismes, qui désuniſſent les cœurs, sans même

partager les esprits. On fait profession de croire les mêmes vérités ; mais on s'attache aux personnes, qui les enseignent, & par ces personnes même à tous ceux qui leur sont attachés.

C'est ainsi que dans cette société de doctrine, où nous entrons tous sans nous connoître, il se forme je ne sais combien de petits corps, dont les membres sentent les liaisons par le penchant, que les hommes ont à s'unir par quelque intérêt que ce soit. Ces liaisons ne servent dans plusieurs, qu'à les rendre moins attentifs & moins sensibles aux grands intérêts, par où le culte de Dieu doit nous réunir tous. Nous sommes un corps, disoit Tertullien. Ce corps est formé par le sentiment d'une Religion commune, par la vérité d'une même regle de vie, par la solidité d'une même espérance. Ce sont là les vrais nœuds de la société chrétienne, nœuds étroits & touchans, qui ne devroient toujours faire de la multitude des croïans, qu'un cœur & qu'une ame.

Mais l'amour propre se retrouve par tout. Nous ne voulons ; nous n'aimons rien que pour nous-même, & ce penchant iroit jusqu'à nous faire chacun notre divinité. Nous nous lions par des at-

Digitized by Google

tachemens particuliers, qui nous déſuniſſent en quelque ſorte par le principe même de l'union. Malgré toutes les raiſons, qu'on a de s'aimer & de vivre dans une parfaite intelligence, on ſe ſent des froideurs & de l'éloignement : pourquoi? C'eſt qu'on n'a pas certaines liaiſons, qu'on ne ſe conduit pas par certains conſeils. Il n'en faut pas davantage. On ſe devient indifférens les uns pour les autres, on ſe conſidere comme des étrangers, que la vertu même ne raproche point. On la voit froidement dans ceux, qu'on ne regarde pas comme du nombre des ſiens. On regrete tout au plus qu'ils ne ſoient pas ce qu'on eſt, comme ſi la vertu n'étoit pas indépendante des préjugés particuliers.

Combien même d'honnêtes gens, qui ſe fuïent & qui s'incommodent mutuellement. On ne peut les réſoudre à ſe trouver enſemble ; jamais ils ne veulent concourir dans les mêmes affaires, & leurs diviſions nuiſent ſouvent aux intérêts de ceux, qui leur ſont unis. Des perſonnes, qui ſemblent toutes animées par l'amour du devoir ne peuvent ſe concilier, & ſe trouvent ennemies des attentions & des condeſcendances de la charité. Elles perdent la confiance les unes pour les au-

Digitized by Google

tres ; elles ſe craignent, elles s'évitent & ſe renferment dans leurs petits cercles. Elles en viennent ſouvent juſqu'à ſouffrir des liens indiſſolubles du ſang & de la ſocieté, qui les empêchent de ſe ſéparer. Elles voudroient n'être plus dans les mêmes engagemens depuis qu'elles ne ſe conduiſent plus par les mêmes avis.

Ce mal regne quelquefois dans les ſocietés religieuſes, où la diverſité de la conduite produit mille ſortes d'éloignemens, qui font la peine des uns & le ſcandale des autres. Il regne dans le monde même. Les devots s'y partagent entre les directeurs. On les voit tirer leur ſainteté du mérite, ou de la réputation de ceux, qu'ils ſuivent. Perſonne n'eſt inſtruit, perſonne n'eſt vertueux, s'il ne l'eſt en leur maniere. Ils ont leurs petites aſſemblées, leurs exercices, leurs livres, leurs façons de parler ; ce ſont comme les termes de l'art & le langage du païs. Quiconque l'ignore, eſt pour eux comme barbare. On le dédaigne ; on ne le voit qu'avec peine ; on ne veut point ſur-tout avec lui de commerce familier. Qu'ont-ils les uns contre les autres ? Pourquoi ſe ſont-ils devenus inſuportables ? Pourquoi ſe trouvent-ils réciproquement tant de défauts ? C'eſt

ſans doute qu'ils ont tous oublié le véritable eſprit, qui doit les conduire, pour ſuivre leurs goûts particuliers, ou leurs propres imaginations.

Juſqu'à quand les hommes ſeront-ils hommes? Juſqu'à quand ſeront-ils charnels dans une Religion, qui ne tend qu'à leur inſpirer des ſentimens & des vûës dégagées de toutes les affections de la chair? Juſqu'à quand trouveront-ils des tourmens dans ce qui devroit faire la douceur de leur vie? La doctrine de l'Evangile ne reſpire que l'amour, & ſemble n'enſeigner que l'amour? Elle ſe ſert de tout ce qu'il y a de plus touchant dans les mouvemens du cœur pour nous affectionner à ceux des hommes, qui nous paroiſſent les plus étrangers & les plus ennemis, comme à ceux qui ſont nos amis & nos proches. Cette ſeule unité d'enſeignement qui nous propoſe les mêmes vérités à croire, les mêmes biens à déſirer, & les mêmes obligations à remplir, devroit être un triple lien, que rien ne pût rompre. Mais il arrive, je ne ſais comment, qu'indifférens ou froids ſur ce que nous ſavons & ſur ce que nous avons à faire, nous prenons feu ſur des ſpéculations incertaines & de nulle utilité pour le ſalut. Nous oublions les

Digitized by Google

connoiſſances & les maximes eſſentielles, pour diſputer ſur ce que nous ignorons, ou ſur ce que nous ne ſaurons jamais avec certitude ; & de-là quel déſordre ſur-tout, parmi ceux, qui n'ont que des préventions & de l'entêtement ſans vertu ?

Car le zèle de la Religion ſubſiſte avec le déréglement des mœurs. Rien ne peut en étoufer le ſentiment, parce que rien ne peut effacer des eſprits l'idée de la Divinité. C'eſt ainſi que notre dépravation, qui ſe dément toujours, s'acharne par un intérêt aveugle à la défenſe de ce qui la condamne. C'eſt ainſi que ce zèle, dont le premier fruit devroit être de nous rendre meilleurs, ne fait ſouvent que nous rendre plus mauvais. N'eſt-ce pas en effet par un certain inſtinct de Religion, qu'une infinité de gens, qui dans le fond n'en ont point, ne laiſſent pas de prendre parti dans les conteſtations, de s'attacher à ceux, qui penſent d'une certaïne maniere, de ſe prévenir contre ceux, qui penſent autrement, de les mépriſer, de s'en éloigner, de les condamner ſans les entendre, ſans les connoître même & ſans ſe donner la peine d'éxaminer ce qu'ils ne pourroient peut-être haïr après l'avoir connu ?

Digitized by Google

C'étoit à nous de juſtifier le cri des premiers diſciples de J. C. contre cette injuſtice, & ſi nous voulons nous juger avec équité, n'avons-nous pas peut-être juſtifié cent fois leurs ennemis ? Ceux même, qui paroiſſent animés d'un zèle de Religion ſincere ; ceux qui ne montrent aucun déréglement dans leurs mœurs, n'ont-ils rien à ſe reprocher ſur ces préventions aveugles ? Ces préventions, qui n'ont ſouvent pour objet que quelque légere différence de penſer ou de s'exprimer ſur des matieres indifférentes, n'alterent-elles pas chez eux les ſentimens de cette charité patiente, qui ſouffre tout ? Ne vont-elles pas quelquefois juſqu'à leur donner des cœurs d'ennemis & pleins de cette inhumanité, que les Chrétiens trouverent autrefois dans les adorateurs des faux Dieux ? Eux, qui font profeſſion de croire que Dieu ne veut point la mort du pécheur, ne deviennent-ils point en ſecret les homicides de leurs freres par des haines auſſi violentes qu'injuſtes ?

Quel en eſt le ſujet ? Quelle injure nous fait-on de ne pas penſer comme nous ſur des objets, ſouvent de pure conjecture, ou qu'on peut ignorer ſans conſéquence ? Avons-nous quelque em-

Digitized by Google

pire sur les esprits ? Et, quoiqu'il en soit des pensées, qui peuvent être également incertaines ou fausses de part & d'autre, n'est-il pas évident que tout le tort est du côté de ceux, qui se croïent plus religieux à proportion, qu'ils s'éloignent plus de l'esprit de la Religion ; du côté de ceux qui ne connoissent plus ni charité ni ménagemens, ni condescendance ; du côté de ceux enfin qui veulent tout réduire à leurs sentimens ?

On n'en vient pas jusqu'à se donner la mort ; mais n'est-ce rien de se tuer de l'épée de la langue, de se haïr, de se fuir, de sécher d'envie les uns contre les autres, de chercher à se détruire mutuellement, de se donner des noms odieux, de concevoir enfin des aversions, qui n'ont souvent pour prétexte que ces noms même ? C'est un honnête homme, disoient autrefois les Païens ; malheureusement il est Chrétien. Il ne leur venoit point dans l'esprit si ce n'étoit point parce qu'il étoit Chrétien, qu'il étoit honnête homme ; ou parce qu'il étoit honnête homme, qu'il s'étoit fait Chrétien. C'étoit le nom, c'étoit la secte, qu'ils haïssoient, & ce raisonnement insensé ne se retrouve-t'il pas souvent dans la bouche des Chrétiens même. On se

hait ainſi gratuitement ; & quand on hait, de quoi n'eſt-on pas capable ?

Qu'on ſe demande ſérieuſement pour quelles ſortes d'outrages on pourroit traiter ſes freres, comme on les traite quelquefois pour une ſimple différence d'opinions arbitraires ? L'illuſion va peut-être juſqu'à ſe perſuader qu'on ne hait alors, que ceux que Dieu hait. Peut-être s'imagine-t'on qu'on ne fait que venger ſes injures, quand on ſe déchaîne contre ceux qu'on voit, ou qu'on croit penſer mal. Ce zèle ſeroit loüable en lui-même ; mais il a ſes objets & ſes bornes. Dieu ne punira point les hommes pour avoir ignoré ce qu'il n'a pas jugé néceſſaire qu'ils ſûſſent, & ce qu'il n'a pas daigné leur réveler. C'eſt à nous de ſouffrir en eux des foibleſſes, ou des égaramens d'eſprit, qu'il y ſouffre.

Ces réfléxions ſimples ſuffiroient pour nous guérir d'un préjugé, qui fait naître en nous la haine du principe même de l'amour. En venir juſqu'à haïr les hommes par un motif de Religion, c'eſt l'ignorer ou ne la pas connoître aſſez. L'amour de la vérité n'eſt point une paſſion, qui doive altérer les ſentimens de l'humanité. Quelle eſpece de pieté ſeroit celle qui nous rendroit ſans pitié pour nos freres ? Venez

Digitized by Google

Venez donc après cela me parler des défauts de ceux, qui n'entrent pas assez dans vos manieres de penser. Exagerez-moi la peine que vous avez de vivre ou de vous trouver avec eux. Je vous répondrai tout simplement : Instruisez-vous ; désabusez-vous ; vous êtes dans l'erreur. Tout zèle mêlé d'amertume & d'aversion ne peut être que le fruit de quelque ignorance. Défiez-vous d'un sentiment, dont l'entêtement étouse en vous la compassion, que vous devez à ceux, qui s'égarent. Vous fâchez-vous contre ceux, qui font de faux pas dans les ténebres ? Seroit-il juste de vous irriter contre un sourd, qui ne peut entendre ce que vous lui dites ? Vous plaignez sans doute ceux, qui perdent l'usage des ïeux, ou qui ne l'ont jamais eu. Leur aveuglement du moins n'excite point votre colere ; par où celui de l'esprit peut-il s'enflâmer ?

Ne vous êtes-vous jamais trompé vous-même ? Etes-vous le seu dans le monde, qui n'aïez jamais eu ni préjugés ni fausses idées ? Trouveriez-vous bon, qu'on prît la résolution de vous fuir, ou de vous traiter mal, au lieu de vous instruire & de travailler à vous faire revenir de vos méprises ? Donnez,

ſi vous pouvez, d'autres lumieres à ceux que vous croïez en ſuivre de fauſſes, ou ſouffrez qu'ils ſe trompent, tandis que l'erreur ne peut leur nuire. Qu'importe après tout qu'ils penſent autrement que vous ſur ce qui ne peut les empêcher d'être bons ni les rendre meilleurs. Ne comptez point ſur ce penchant trop naturel, qui ne vous lie qu'avec ceux, qui ſont d'acord avec vous ſur les façons de penſer. La charité, que nous croïons avoir pour des perſonnes, qui ſuivent nos idées n'eſt qu'une pure complaiſance d'amour propre, quand nous nous ſentons ſans affection pour celles, qui s'attachent à d'autres opinions.

Combien cette illuſion ſecrete eſt-elle plus à craindre, quand la froideur & l'éloignement ne vient que de quelques légeres diverſités dans la conduite! N'eſt-il donc de bien dans le monde que celui que nous faiſons? Eſt-ce aux bornes de notre propre eſprit que nous devons meſurer les notions de la vertu perſonnelle? Nos attraits particuliers ſont-ils les ſeuls qui conduiſent à Dieu? A ſes ïeux la ſimplicité du cœur ne peut-elle pas donner du prix à ce qui paroîtroit n'en avoir point en ſoi? Souvent une grande charité ne ſupplée-t'elle pas à ce

qui manque aux lumieres ? Voulez-vous à ce ſujet vous épargner bien des impatiences ? Ne vous mettez point en tête de tout obſerver, de tout relever, de tout redreſſer, de tout réduire à des idées de pieté plus éxactes. Tolerez dans les ſimples ce que vous ne pouvez corriger. N'aïez vous-même d'attachement inviolable qu'à ce qu'il y a d'eſſentiel dans la loi. Laiſſez à chacun ſa liberté ſur les pratiques indifférentes. N'y auroit-il pas même de la ſageſſe & du mérite à céder quelquefois à de moins éclairés ? L'Apôtre ne veut-il pas qu'on ſacrifie ſes connoiſſances particulieres au bien de la paix, à l'édification des foibles ? Il eſt juſte de ſe contraindre pour ne pas les bleſſer. Il faut du moins les ſouffrir juſqu'à ce qu'on les déſabuſe.

Or quel eſt le vrai moien de les déſabuſer ? Il eſt vrai que c'eſt un devoir d'inſtruire les ignorans. Les occaſions en ſont précieuſes ; mais le premier ſoin pour ſe les ménager, c'eſt de conſerver toujours l'unité de ſentimens, même dans la diverſité des opinions & des conduites. Tandis qu'on tient par le cœur, on n'eſt pas loin de ſe réunir par l'eſprit. La charité perſuade quelquefois avec plus de facilité que les raiſonnemens. On

écoute avec plaiſir ceux, qu'on aime & dont on ſent qu'on eſt aimé. Mais comment vous feriez-vous aimer de ceux, dont vous ne ſuportez pas même la vûë, à qui vous faites peut-être un crime de la bonne foi dans laquelle ils ſont ſur ce qu'ils ignorent & ſur ce qu'ils croïent ſavoir? Montrez-leur au contraire une ſincere affection; vivez bien avec eux, & vous ne ſerez peut-être pas long-tems ſans honorer Dieu d'un même eſprit & d'une même bouche.

Quoiqu'il arrive, n'oubliez jamais que l'unanimité parfaite eſt le privilege de la vie future, & que la patience eſt le partage de celle-ci; que tandis que nous ne pouvons penſer de la même maniere, une charité compatiſſante & déſintereſſée doit nous faire ſuppléer à l'acord des ſentimens par les ménagemens & par les égards; que l'intérêt de la Religion ne doit point nous prévenir contre les foibleſſes des hommes, qui ne l'altérent point, parce que ſon eſprit eſt de ſe conduire par des conſidérations au-deſſus de toutes les vûës & de toutes les affections humaines. La regle de nos diſpoſitions préſentes ſe tire de notre deſtinée pour l'avenir. Il faut que l'amitié, la complaiſance, la paix & les

Digitized by Google

condeſcendances mutuelles regnent entre ceux, qui ne ſeront un jour en Dieu qu'une même choſe. En cela notre fidélité deviendra la ſource de notre repos pour la vie préſente même.

XI. LEÇON.

On s'impatienteroit plus rarement, ſi jamais on ne jugeoit avant le tems des ſujets qu'on croit en avoir. Les jugemens précipités ne ſont gueres que de faux jugemens. Cauſes de cette précipitation, ſes ſuites & ſes remedes. Etre lent, ſur-tout à ſe mettre en colere.

L'IMPATIENCE la plus déraiſonnable eſt ſans doute celle qui ſe plaint avant d'être aſſurée qu'elle en ait de vrais ſujets & de quelle nature ils ſont. On s'expoſe alors à ſe répandre en plaintes gratuites, à ne laiſſer éclater que du mécontentement ſur ce qui mériteroit de la reconnoiſſance ou d'autres égards. Cette précipitation peut être l'effet de tous les préjugés, qui nous diſpoſent à penſer mal des actions & des perſonnes. Mais elle vient le plus ſouvent d'une légereté, qui ne s'accoutume point à réflé-

Digitized by Google

chir, d'une vivacité de tempéramment, qu'on laisse agir sans contrainte, d'un naturel facile à s'emporter, & de la négligence des attentions, qu'un défaut si dangereux devroit inspirer contre les occasions imprévuës. Toutes ces dispositions nous rendent injustes en mille manieres. Si nous avions de la droiture, & de la bonne foi, nous serions très-souvent obligés de faire des satisfactions à ceux dont nous prétendons avoir droit d'en éxiger.

Sur quelque sujet que ce soit, il est bien rare qu'un jugement précipité ne soit pas un jugement faux. Les bornes de notre esprit sont très-étroites; nous ne voïons pas en un instant tout ce qu'il faut voir pour juger sainement des choses. Avant d'en décider, il faut les considérer sous toutes leurs faces; & malgré toutes nos précautions, malgré toutes nos réfléxions les plus mûres, nous ne sommes pas encore assurés d'en bien juger. Il y a de faux jours, qui déguisent les objets; des aparences trompeuses, qui nous montrent ce qu'ils ne sont pas, & qui nous empêchent de voir ce qu'ils sont. Une vérité seule dans l'esprit ne suffit pas pour prononcer sur ce qui dépend de plusieurs. Rien de plus

certain quelquefois que les maximes, & rien de plus faux que les conſéquences, que nous en tirons, parce que l'aplication ne s'en peut faire qu'avec la vûë de mille circonſtances, que nous ignorons, ou que nous ne nous donnons pas la peine de conſidérer.

Mais toutes ces raiſons de ne rien précipiter ont un double poids, quand il s'agit de ce qui nous offenſe. Nous avons alors un intérêt plus preſſant de ne nous pas tromper. Nos mécomtes en ce genre ne ſont point de ceux, qu'on fait dans des ſpéculations indifférentes, ou qui ne nous laiſſent que le regret de n'avoir pas ſatisfait des curioſités inutiles. Il y va de notre repos & quelquefois du violement de nos plus grands devoirs.

Que faudroit-il donc faire pour prévenir ces triſtes ſuites? Attendre un événement qu'on croit prévoir, ou qui doit être la preuve de ce qu'on ne veut pas croire; un ſuccès qui juſtifiera la ſageſſe d'une entrepriſe, que nous ne déſaprouvons que par un défaut de lumiere & d'uſage; ne point conteſter ce que nous n'entendons pas, avant de nous le faire expliquer; nous faire redire ce que nous avons peut-être mal entendu; aprofon-

dir dans quel ſens & dans quelles circonſtances certaines paroles ont été dites; chercher la cauſe d'un ſilence, qu'on affecte, d'une diſſimulation, que la prudence peut preſcrire; n'en point croire trop légerement aux raports des perſonnes mal intentionnées, ou mal inſtruites; ne point ſe déterminer ſur des conjectures trompeuſes; ne point attribuer à certains motifs ce qui peut avoir été fait par d'autres. Il faudroit enfin profiter de l'expérience, qui nous a fait voir tant de fois combien nous nous étions mépris dans les jugemens, que nous avions crus les mieux fondés; combien nous avons eu de ſoupçons ſans raiſon, d'emportemens ſans ſujet; combien nous avons puni d'innocens; ſonger qu'il ſe peut faire qu'on laiſſe voir ce qui n'eſt pas pour cacher ce qui eſt, qu'on ne néglige les apparences, que parce qu'on eſt aſſuré du fond de la conduite; que nous-même nous pouvons donner ſujet de penſer mal de nos meilleures intentions, & de commettre contre nous des injuſtices.

Mais chez nous l'eſprit ſuit les mouvemens du cœur, & le défaut de réflexion nous dérobe ce qui nous déſabuſeroit bien-tôt, ſi nous en étions capables. La ſenſibilité ne nous aplique qu'aux vérités,

vérités, dont nous pouvons tirer des conſéquences favorables à nos paſſions, ou propres à nourrir nos impatiences. Nous nous offenſons de tout ce que nous voïons & de tout ce que nous ne voïons pas. Le myſtere nous fatigue. Nous voudrions tout ſavoir avant le tems. Nous pénétrons dans un avenir, qui ne ſera point, ou qui ne ſera pas tel que nous nous le figurons. Nous jugeons contre nous-même de tout ce qui ne nous eſt pas connu.

Vous aprenez qu'un ancien ami, dont la probité ne vous étoit point ſuſpecte, fait des démarches, qui vous le paroiſſent. Il s'eſt introduit auprès de certaines gens, qu'on ne voit communément qu'avec des mauvaiſes vûës, & d'abord vous vous imaginez, qu'on a peut-être des deſſeins contraires à vos intérêts; que c'eſt contre vous-même qu'on trame quelque intrigue. A ces ſoupçons vous commencez par vous indiſpoſer; vous parlez enſuite; vous éclatez; vous cedez à votre impatience contre cet ami, qui ne vous informe point de ſes allures. Il vient & vous inſtruit de tout. Il s'agiſſoit de tirer un ami commun d'une mauvaiſe affaire; il s'agiſſoit d'un projet d'établiſſement, qui forçoit à ſe con-

concilier la faveur & le crédit de ces hommes du tems, que le public mépriſe & déteſte; mais, qui peuvent également ſervir & nuire. Le ſuccès a juſtifié les mouvemens, qui vous donnoient de l'ombrage, & vous reconnoiſſez que vous vous êtes affligé de ce qui devoit vous réjoüir.

Il s'écoule un long intervalle ſans que vous entendiez parler d'un autre, qui vous voïoit aſſidument. Auſſi-tôt vous croïez qu'il a changé pour vous, qu'il va vous abandonner, ou du moins qu'il ſe réfroidit, & vous-même vous préparez les voïes à ce prétendu réfroidiſſement. Vous accuſez ſans ménagement une perſonne, que vous aviez ſujet de plaindre. C'étoit une indiſpoſition douloureuſe, qui ſuſpendoit ſes aſſiduités auprès de vous. Vos ſoupçons prématurés ont été la ſeule cauſe de votre tourment. Vous n'auriez rien ſouffert, ſi vous euſſiez contenu votre imagination pour ſuſpendre vos jugemens.

Juſqu'où ne va pas votre précipitation pour vous creuſer des abîmes! Vous déſaprouvez ce qu'un autre va faire. Vous n'y voïez que de l'imprudence & de la témérité. Vous vous indignez de ce qu'il ne défere pas aſſez à vos avis.

Digitized by Google

Vous croïez que ſon entêtement & ſon indiſcrétion va retomber ſur votre propre tête; qu'il va vous faire des ennemis, déranger votre fortune, ruiner ſa famille & ſe perdre lui-même. Vous voilà inconſolable, & vous êtes acablé de tout le poids d'un malheur imaginaire. L'entrepriſe, dont vous aviez déſeſperé, réuſſit, & vous allez peut-être joüir d'un bonheur, qui ne vous dédommagera pas aſſez de tous les chagrins, qu'il vous a cauſé ſi gratuitement.

Il arrive une avanture, dont nous ignorons le détail, & notre tribunal eſt tout prêt pour condamner & pour y trouver des ſujets de mécontentement qui s'évanouiront, quand nous ſerons mieux informés. Nous diſputons ſur une propoſition, qu'on nous fait; nous nous animons à la combattre; nous nous échaufons; nous déclamons; nous diſons des injures; & ce qui va bien-tôt nous arriver, ce ſera de reconnoître que ce que nous combattions, n'étoit rien moins que ce qu'on nous diſoit.

Que la face du monde nous paroîtroit tranquile, ſi le bon eſprit en avoit banni toutes les querelles & les conteſtations, qui n'ont pour prétexte qu'un mal entendu, qu'une mépriſe ſur des diſcours

innocens, sur des faits mal exposés, ou mal compris, sur des ménagemens mal interpretés, sur des intentions faussement attribuées, sur des confidences malignes & reçûës avec trop de crédulité, sur des apparences équivoques ! Ce détail s'étend si loin, qu'on entreprendroit en vain de l'épuiser. On pourroit donc assurer en général que presque toutes les mésintelligences des hommes, que presque toutes les peines réciproques, qu'ils se causent, ne viennent que de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou qu'ils jugent des choses avant le tems.

Que vous dirai-je à ce sujet ? Aïez cet esprit de sagesse & de réserve, qui pese tout, qui sonde tout, qui ne va qu'à pas mesurés dans ses jugemens. Aïez cette maturité, qui réfléchit beaucoup & qui décide peu, cette exactitude de considérations, sans laquelle les vérités les plus sûres ne servent qu'à nous égarer; cette droiture, qui nous oblige d'avoir pour les autres les égards & l'indulgence que nous voulons qu'ils aïent pour nous. Veillez sur vos pensées; rejettez les soupçons indiscrets & précipités, qui vous font prendre le change sur ce que ceux, dont vous vous plaignez, sont, & sur ce qu'ils font; défiez-vous d'une sensibili-

té, qui n'eſt pas prête à s'étoufer au premier moment de la réflexion. Soïez prompt à revenir de vos préjugés, facile à vous laiſſer inſtruire, & vous aurez beaucoup fait pour votre repos & pour celui de ceux, qui vous ſont le plus à charge.

Comment ne croiriez-vous pas avoir de grands ſujets de vous fâcher, vous, qui commencez par vous fâcher avant de ſavoir ſi vous en avez quelque ſujet? Comment ne vous y tromperiez-vous pas, vous qui n'avez que votre vivacité pour guide, & qui n'écoutez la raiſon, que quand ſes conſeils ne ſont plus propres qu'à vous cauſer de la honte & des regrets inutiles? Vous voïez faire une choſe, qui vous choque, ou d'une maniere, qui vous déplaît; vous n'entendez pas ce qu'on vous répond; vous ne vous faites pas entendre vous-même; c'eſt vous, qui faites les fautes, & qui vous plaignez le premier pour les rejetter ſur les autres. Vous leur prêtez vos négligences, vos inattentions, vos indiſcrétions, votre imprudence, votre malhabileté. Vous voulez qu'on vous devine, qu'on exécute des ordres, que vous avez oublié de donner; qu'on ait quitté ſes devoirs pour remplir les vô-

tres ; qu'on ſoit garant des contretems & de mille inconvéniens, qu'on n'a pû prévoir, ni détourner. On vous a fait long-tems attendre ; l'ennui vous a pris, & l'impatience vous inſpire les reproches avant d'entendre les excuſes. Vous ne voulez pas avoir tort ; il faut abſolument que la perſonne, qui vous a fait impatienter, ſoit coupable. Il ſe trouve pourtant qu'elle ne l'eſt point, & vous ne ſauriez en diſconvenir. Cependant vous continuez de vous en plaindre, & vous perſiſtez à lui ſavoir mauvais gré de votre impatience. C'eſt pour vous une eſpece de déplaiſir de la trouver irréprochable. La charité voudroit au contraire que vous fuſſiez bien aiſe de vous être trompé dans vos préſomptions.

Il y a plus quelquefois. L'émotion ne ceſſe point après les juſtifications ; on eſt incapable de les entendre & d'en juger ſainement. La colere & la prévention vous font voir encore les objets tels que vous les avez crus pour vous fâcher. Le mal eſt preſque ſans remede.

Nous avons d'ailleurs tant de raiſons de craindre les excès & les ſuites de la colere, qu'à la premiere réflexion, tous nos ſoulevemens devroient ſe calmer.

Nous commettons une infinité d'injuſtices contre ceux, qui nous ont offenſés, ou que nous en accuſons. Nous les croïons coupables, quand ils ne le ſont point, quand ils le ſont moins que nous ne l'imaginons, ou quand ils ont ceſſé de l'être. Nous leur attribuons des motifs, qu'ils n'ont point eus. Souvent le répentir ſuit de près la faute; ils ne méritent plus notre indignation. Diſons qu'ils ne l'ont jamais méritée.

Mais c'eſt ſur-tout pour l'amour de nous-même, que nous devons craindre cette précipitation de jugemens, dont la colere eſt la principale cauſe. Tandis que nous ſommes émûs, tout nous paroît énorme dans les prétenduës injures, qu'on nous fait. La ſenſibilité nous aveugle & nous ôte la réflexion, qui nous feroit voir que nous ne ſommes point offenſés, ou que nous le ſommes bien moins que nous ne penſons; que nous nous aimons trop nous-même, que nous tenons à trop d'intérêts, qui devroient nous être indifférens. Sans cette diſpoſition, qui nous précipite, nous rougirions d'un emportement déraiſonnable, & nous nous ferions plus de reproches, que nous ne croïons avoir droit d'en faire.

On a donc raiſon de regarder comme

un des préceptes les plus ſages celui d'être lent à ſe mettre en colere. On ne s'y mettroit point, ſi on prenoit le loiſir d'examiner les prétextes, qu'on a de s'y mettre. Il n'en eſt pas un, qui ne ſoit injuſte en lui-même; mais il en eſt de ſi frivoles & de ſi mal entendus, qu'un eſprit de ſang froid ne pourroit s'empêcher d'en concevoir de la honte. Perſonne n'a droit de nous refuſer ce qu'il nous doit, de nous enlever ce qui nous apartient; mais ce ſont communément des mépriſes quand nous nous imaginons qu'on nous fait ces ſortes d'injuſtices. Comprenons bien que ſi nous ſommes encore aſſez déraiſonnables pour être ſenſibles aux mouvemens, qui ſont les ſources de la colere, il eſt du moins de notre intérêt de travailler à nous rendre aſſez maîtres de nous-même, pour ne pas nous livrer à ces impreſſions juſqu'à ce que la raiſon nous en ait montré l'injuſtice. Confus alors des ſujets, que nous penſons avoir de nous irriter & de nous plaindre, nous poſſederons notre ame en paix, & nous nous épargnerons le chagrin de troubler celle des autres par des reproches & par des emportemens mal placés.

Digitized by Google

XII. LEÇON.

La malignité & la mauvaiſe humeur deviennent les victimes des intentions, qu'elles prêtent aux actions, qui leur déplaiſent. Les offenſes ne piquent jamais plus que quand on y ſuppoſe l'envie d'offenſer. Soïons meilleurs, & les manieres, dont on nous traite, nous paroîtront moins odieuſes.

NOus ſuporterions avec moins d'impatience le mal qu'on fait, ſi nous pouvions penſer qu'on ne ſonge point à nous en faire. Nous voir maltraiter ſans être haïs, ce ſeroit pour nous une peine de moins. Les mauvaiſes volontés ſemblent d'ailleurs juſtifier nos plaintes, parce que ce ſont les mauvaiſes volontés, qui font les coupables. Mais que ſavons-nous ſi ceux, dont nous nous plaignons le ſont toujours autant qu'ils nous le paroiſſent? Le ſont-ils même à notre égard? Ce que nous prenons pour un effet de la colere & de l'humeur, n'eſt-ce point la juſtice & le devoir qui le leur font faire? Ne ſont-ce pas du moins des motifs beaucoup plus inno-

cens que ceux, que nous leur attribuons? Ne jugeons point du cœur des hommes, il n'eſt pas de notre reſſort. Sa bonne, ou ſa mauvaiſe diſpoſition nous eſt également inconnuë.

Je ſais qu'il n'y a point d'injuſtice à prononcer ſur une action manifeſtement injuſte, quand même le fond, qui la produit ne nous eſt pas connu. Ce qui eſt mauvais en ſoi, ne peut devenir bon par l'intention, qui le fait faire; & dans ce qu'on a dû ſavoir, l'ignorance même n'excuſe pas.

Mais il eſt des actions indifférentes par leurs objets, qu'il n'eſt pas permis d'attribuer à de mauvaiſes intentions. Quand il s'agit de penſer mal, on ne doit ſe déterminer que ſur l'évidence. Les fautes les moins équivoques ne ſupoſent pas toujours une dépravation dominante, ſur-tout quand elles ſont uniques. Un beſoin preſſant, une paſſion violente, un premier mouvement nous jette dans des excès, que le cœur n'avoüe point. On peche par ſurpriſe & par foibleſſe. Le ſage eſt capable d'imprudence. Il y a dans le mal même le plus inexcuſable des motifs plus ou moins imparfaits. Il ſeroit injuſte de donner au mauvais cœur ce qui peut être dicté par une conſcience convaincuë, mais trompée.

Digitized by Google

Que fait néanmoins la malignité, dont il reſte toujours quelque ſémence dans les meilleurs fonds? De toutes les injures l'envie d'offenſer eſt la plus ſenſible, & c'eſt celle-là qu'on imagine. On eſt toujours prêt à pencher du côté le plus déſavantageux. Il ſuffit qu'une action préſente une face moins favorable, c'eſt celle-là que l'eſprit malin choiſit. Toujours trop pleins d'indulgence pour nous-même, nous n'avons que des rigueurs pour nos freres. L'ignorance, la ſurpriſe, la violence de la tentation, ces juſtifications, qui nous ſont ſi familieres, quand il s'agit des fautes qu'on nous reproche; nous les oublions, ou nous ne voulons pas les écouter quand il s'agit des autres. Rien de ce qui peut les excuſer ne ſe préſente à notre eſprit. L'amour-propre triomphe de les prendre en défaut. On ſeroit fâché de les trouver plus innocens. On viole la regle de l'équité pour ſe diſpenſer de celle de la charité, qui ſouffre tout. On conçoit des ſoupçons ſans fondement; on s'arrête à toutes ſortes de raports; on envenime toutes ſortes d'actions. Il n'eſt rien qu'on ne releve; rien, qu'on ne faſſe venir de quelque envie ſecrete de déplaire. On s'irrite ſur des diſcours

Digitized by Google

que le hazard a fait naître, ou que l'inimitié ne dicte point ; & par une suite de tout ce déreglement, on devient la victime de sa propre injustice, & de la témérité de ses décisions.

Est-il possible en effet de se rien figurer d'aussi malheureux que ce tour de génie, qui ne peut penser bien de personne, qui veut que tout ce qui lui déplaît soit criminel ! Quand on est sans malice, on est sans inquiétude. Il est naturel de juger des autres par soi-même. Un bon cœur pense de tout avec bonté. Qu'on soit droit, sincere, attentif à ses devoirs, incapable de vouloir chagriner qui que ce soit ; on ne se persuade gueres que d'autres en soïent capables. On leur supose en tout quelques bonnes intentions ; on les absout du moins des mauvaises. On sait que la simplicité peut faire de fausses démarches, qu'elle croit raisonnables. On ne se résoud pas aisément à savoir mauvais gré d'une faute, qui n'annonce que de la foiblesse, ou du défaut d'expérience. On se tranquilise sur l'assurance, qu'on se donne à soi-même, que ceux, dont il semble qu'on pourroit se plaindre, sont moins coupables que malheureux.

La malignité se fait des idées & des

maximes toutes opoſées. Elle ſe ſuppoſe elle-même ailleurs. Elle ne croit point qu'avec de l'eſprit on puiſſe être naturel. Elle imagine par-tout du myſtere & des deſſeins cachés. Rien ne ſe fait contre elle au hazard, rien ſans quelques mauvaiſes vûës ſecretes. Elle ne donne rien en un mot aux fragilités humaines; elle empoiſonne tout; tout ſe fait pour la chagriner quoiqu'on ait ſouvent des penſées bien contraires. Elle eſt pointilleuſe & facile à prendre ombrage; il faut donc qu'on ait envie de lui en donner. Elle prend pour elle ce qui ne ſe dit que comme une généralité, dont perſonne n'a droit de s'offenſer. Elle ajoute ſans ceſſe à ſes peines par ſes ſoupçons. L'impatience, qui commence à ſe plaindre, en groſſit les ſujets dans ſon eſprit; & pour ſe juſtifier, elle change en de vrais tourmens des tourmens imaginaires. On eſt ingenieux à ſe former mille chimeres nouvelles pour réaliſer les premieres. Ce fond malin donne plus d'eſprit, qu'on ne paroît en avoir en tout le reſte. On ſe fait des ennemis de ceux, qui n'en eurent jamais les ſentimens. Il ſemble qu'on aime à ſe livrer par goût au funeſte plaiſir d'éxercer contre eux ſa haine & ſon animoſité.

Ce caractere eſt étrange, il faut en convenir; mais eſt-il de beaucoup outré ? Qu'on s'éxamine avec quelque envie de ſe rendre juſtice, on découvrira que la plus grande partie des averſions, qu'on nourrit au-dedans, & des mécontentemens, qu'on laiſſe échaper au-dehors ne vient que de ces faux jugemens, que la noirceur ſuggere. Nous ne penſons mal en mille occaſions, que parce qu'une malignité ſecrete nous empêche de bien penſer. Nous jugeons par ſentiment. Les fourbes ſoupçonnent aiſément les autres de l'être. Un homme, qui n'a ni probité, ni vertu, n'imagine point qu'il y ait quelqu'un de ſincerement vertueux. Il voit par tout des traits de ſa propre malice. Il aperçoit le mal où la charité ne le ſoupçonne même pas.

Ne nous faiſons pas meilleurs que nous ne ſommes. Sans ce mauvais cœur, d'où nous viendroit la facilité prodigieuſe que nous avons à croire des autres ce que nous ſerions bien fâchés qu'ils crûſſent de nous ? Mille paſſions déclarées, mille intérêts inconnus peuvent nous faire voir leurs actions ſous des faces trompeuſes. Nous ne voudrions pas nous-même être jugés par ceux, qui ne nous aiment point. L'indifférence eſt rare, &

Digitized by Google

l'indifférence ne nous répondroit pas encore assez de la certitude de nos jugemens. Nous sommes tout pleins des préjugés de notre amour-propre, & c'est de toutes les dispositions la moins équitable. Nos ténebres naturelles & le peu de solidité de nos connoissances nous exposent à nous laisser aller à toutes sortes d'impressions & de suggestions étrangers, à nous laisser emporter par le poids de l'autorité la moins digne d'être crue, à recevoir sans examen les rélations les plus suspectes; & la seule fausseté des jugemens, qu'on fait de nous, doit toujours nous aprendre à nous défier de la vérité des nôtres.

Quel principe l'emporte donc sur tant de raisons de les suspendre? Il faut bien que ce soit notre facilité funeste à faire le mal & à le désirer. Moins mauvais, nous serions moins soupçonneux & moins injustes. Mais nous sommes communément trop criminels pour consentir à croire que ceux, qui nous mécontentent, ne le sont point. C'est la vraïe source d'une infinité de chagrins, qui nous dévorent, & qui ne sont que ce que nous les faisons.

Apellez donc encore ici votre intérêt à votre secours. Renoncez au pen-

chant de ſoupçonner le mal ou de l'éxagérer par des imputations malignes. Réduiſez-vous pour votre repos à ne vous plaindre que des traitemens manifeſtement mauvais. Epargnez les vûës & les intentions. Excuſez tout ce qui peut avoir quelque excuſe. Ne vous arrêtez point à ce qui paroît. N'accuſez que les mauvaiſes volontés bien reconnuës. Souvenez-vous que le contraire des bruits, qui courent ſur les actions, ou ſur les perſonnes eſt ſouvent la vérité. Que les mécomtes où l'on tombe à votre égard, vous les faſſent craindre à l'égard de tout le monde. Je vous répons que vos plus grandes peines ne tarderont pas à diſparoître. Vous ſentirez l'injuſtice de vos plaintes, ou vous avoüerez que les ſujets n'en valent pas que vous vous inquietiez pour en inquieter les autres.

Quel ſi grand mal trouvez-vous qu'on vous fuit ? On manque envers vous à certains devoirs, qu'on ignore, & qu'il eſt très-ordinaire d'ignorer. Ce ſont peut-être de petites regles établies dans les ſocietés particulieres, des bienſéances attachées aux lieux, aux tems, aux perſonnes, qui ne ſe devinent point avec tout l'eſprit & toutes les attentions du monde. L'uſage ſeul peut les aprendre.

Y auroit-il de la juſtice à penſer que c'eſt à deſſein, qu'on les néglige? Suis-je obligé de ſavoir toutes vos préventions, toutes vos délicateſſes, toute votre ſenſibilité ſur des égards, que d'autres que vous ne demandent point? Ne puis-je pas y manquer ſans malice?

Eſt-ce toujours malice dans ceux, qui nous attribuent des défauts, que nous n'avons pas? Ils ſe trompent peut-être & croïent que nous les avons. Alors ils ne haïſſent en nous que ce que nous devrions y haïr nous-même, ſi nous étions tels qu'ils nous font. Mais qui nous a dit d'ailleurs qu'ils ſe trompent par malice? De combien d'autres ſources leur mépriſe ne peut-elle pas venir? Les hommes ne ſont pas toujours ſur leurs gardes, & n'éxaminent pas ſi ſcrupuleuſement les choſes. Les apparences, les conjectures ſont leurs guides. Il ne nous arrive que trop de n'en point ſuivre d'autres & de nous égarer. Ne ſerions-nous pas offenſés que nos mécomtes fûſſent regardés comme des effets d'une affectation maligne, qui détourne les ïeux pour ne pas voir? C'eſt l'injuſtice que nous faiſons à ceux, qui penſent mal de nous, quand nous attribuons leur erreur à ce mauvais principe. Nous les traitons

plus mal qu'ils ne nous traitent. Ce ſont quelquefois nos imprudences & nos indiſcrétions, qui fondent leurs jugemens, & nous nous plaignons de ce qui ne doit s'imputer qu'à nous.

Voulez-vous bien concevoir le peu d'équité qu'il y a dans vos reproches, & trouver votre repos dans une confuſion ſalutaire ? Repréſentez-vous ces brutaux, qui ſe mettent en colere contre des animaux ſans intelligence, & qui les maltraitent avec emportement, comme s'ils étoient indociles ou foibles avec réflexion : Repréſentez-vous ces furieux, qui comme les chiens s'en prennent à la pierre, qui les frape, ou qui les fait tomber; au mur, contre lequel ils vont ſe heurter; qui ſont inexorables pour celui, qui les aura pouſſés légerement dans une foule, ou qui leur aura marché ſur le pied. Figurez-vous ces impatiences gratuites, qui donnent des volontés de leur nuire à ce qui n'en fut jamais capable, à ce qui n'en peut plus avoir, aux morts, aux abſens, à ceux qui ne les connoiſſent pas, aux choſes inanimées. C'eſt une clef, qui ne *veut* pas tourner; une porte, qui ne *veut* pas s'ouvrir; un couteau, qui ne *veut* pas couper; un bâton, qui ne *veut* ni plier, ni ſe rompre. Tout eſt maudit

par ces ſortes de gens ; celui, qui mit la pierre ; celui, qui fit la ſerrure, comme ſi, ſans les connoître, & long-tems avant qu'ils fûſſent au monde, on s'étoit fait un plaiſir de les chagriner. Très-ſouvent ceux, que nous accuſons, n'ont pas plus de tort à notre égard.

Nous-même, il eſt vrai, nous ne ſommes pas toujours également coupables dans ces ſortes de procedés. Ce n'eſt pas quelquefois malice formée, qui nous ſuggere des accuſations malignes. C'eſt une humeur noire, un certain eſprit chagrin, qui fait qu'on n'eſt jamais content de perſonne, & qu'on accable de mille reproches des gens, qui n'en méritent point. On ſubſtitue pour eux l'ingratitude à la reconnoiſſance ; tout devient ſuſpect de leur part juſqu'aux civilités, juſqu'aux démonſtrations d'amitié. On vous acorde ce que vous demandez, & vous croïez qu'on vous trompe ; vous vous figurez qu'on ne vous ſatisferoit pas, s'il en coûtoit quelque choſe, ou ſi quelque intérêt ſecret ne faiſoit attendre de vous un retour, qui dédommagera des petits ſervices, qu'on vous rend. On ne vous ſert jamais à votre gré, ni aſſez tôt pour prévenir votre inquiétude. Vous vous plaindriez du ciel même de ce que

la pluïe ne tombe pas assez vîte. Vous êtes fâché peut-être qu'on ne vous laisse aucune occasion de vous plaindre. Les obligations que vous avez, vous deviennent à charge. Il y a toujours quelque endroit par où vous sauvez votre mécontentement aux dépens de la gratitude. Vous ressemblez au plaideur, qui gagne son procès, & qui se plaint que son avocat n'a pas touché les meilleurs moïens de sa cause.

Quand on veut s'épargner des maux, dont on porte en soi le principe, il faut commencer par se défaire de ses foiblesses. Il y a dans certains esprits encore mille petits soupçons, mille petites défiances, qui sont les restes de l'orgueil, d'un naturel sombre & timide, d'une éducation foible & d'un défaut d'usage du monde. On soupçonne les personnes les moins suspectes de déguisement d'indifférence, de mépris. On agit avec ses amis comme avec ses ennemis. On prend des précautions contre des avenirs, qui ne sont annoncés par aucuns présages. Tout cela peut-être encore ne vient que d'un défaut d'équité. Qu'on s'acoutume à rendre justice à tout le monde; alors on l'attend de tous ceux, dont on a besoin dans l'occasion. Un cœur simple &

Digitized by Google

droit se repose aisément sur celui des autres ; & la charité, qui ne pense point le mal, est le grand secret pour en avoir moins à souffrir.

XIII. LEÇON.

Une des premieres pensées de ceux qui souffrent est d'imaginer que ceux, qui les font souffrir ne les aiment point. Ce préjugé redouble la sensibilité par l'idée de l'injustice. Mais l'injustice n'est souvent que dans nous-même, & naît de notre mépriſe sur la nature de l'amour, qu'on nous doit. La charité sans rigueurs ne seroit qu'une fausse indulgence.

IL nous est si naturel de nous aimer & de vouloir être aimé des autres, qu'il n'est rien que nous leur pardonnions moins que la haine ou l'indifférence. Ce sentiment nous avertit que nous ne devons nous-même haïr personne, & que la seule insensibilité, pour qui que ce soit, dément en nous l'humanité. Mais peut-on nous aimer & nous traiter mal? Notre répugnance à souffrir ne se le persuade point. Au gré de notre amour-pro-

pre, il ne faudroit aimer quelqu'un que pour favoriſer ſes inclinations, que pour concourir à ſes plaiſirs, que pour lui procurer tous les objets, qui peuvent amuſer ſon cœur par les flateuſes impreſſions, qu'ils font ſur ſes ſens.

La fauſſe tendreſſe & la fauſſe amitié conſpirent ſouvent à fortifier en nous ce préjugé. Des parens aveugles, qui vous idolâtroient, vous ont tout permis & tout acordé. Des flateurs, dont l'intérêt étoit de ſurprendre vos bonnes graces, ou de vous entretenir dans vos déreglemens, ſe ſont empreſſés de vous loüer, de vous aplaudir, de vous exhorter à ne vous rien refuſer, de vous ménager toutes ſortes d'occaſions de vous ſatisfaire. Sur ces traitemens vos idées ſe ſont formées, & voilà ce que vous apellez vous aimer. Une conduite opoſée vous perſuade qu'on vous hait.

Comment vous déſabuſer? Remontez d'abord à la véritable regle de l'amour, & jugez par-là de ce qu'on peut faire ou pour ou contre vous. On ne doit vous aimer que comme on doit s'aimer ſoi-même. S'aimer ſoi-même, c'eſt vouloir être heureux & travailler à le devenir. Perſonne ne peut être heureux que par la joüiſſance d'un bien meilleur

que lui-même, & capable de remplir ſes deſirs. Ce bien pour nous, c'eſt le bien ſuprême ; c'eſt Dieu, qui nous a faits pour trouver en lui le repos de toutes nos affections. Avec lui nous n'aurons plus rien à déſirer, & ſans lui tous les autres biens ne nous ſuffiſent pas. Il n'eſt donc que celui qui conſidere Dieu comme la derniere fin de ſon amour, qui ſache s'aimer comme il faut. Si nous lui préférons quelque choſe, ſi nous trouvons quelque choſe d'égal à lui dans le monde, ou qui le remplace dans notre eſtime, nous nous aimons mal. Nous ſommes dans l'erreur & dans l'injuſtice. C'eſt en ce ſens, que *quiconque aime l'iniquité, hait ſon ame.*

Conſentez maintenant à ne pas exiger des hommes, un amour different de celui qu'ils ſe doivent. Souvenez-vous qu'en derniere analyſe, ils ne ſont obligés à vous aimer, que parce que vous êtes juſte, ou dans la vûë de vous aider à le devenir ; que parce que vous avez déja commencé d'aimer le bien ſuprême, pour qui vous êtes fait, ou pour vous porter à l'aimer encore plus. Quel changement de vûës, cette maxime produira dans votre eſprit ! Vous reconnoîtrez l'amour, où vous n'appercevez

que la haine, & vous découvrirez le bien ſous l'aparence du mal.

Vous croïez qu'on vous traite en ennemi, quand on s'oppoſe à vos mauvaiſes inclinations, quand on contrarie vos humeurs, quand on vous avertit de vos défauts, quand on vous corrige pour vos fautes, quand on vous éloigne des occaſions d'en commettre, quand on vous enléve les objets de vos paſſions, quand on vous prive des ſecours dont vous abuſez, quand on reſſerre les bornes de votre liberté, quand on ne vous abandonne pas à vos caprices, quand on vous tient ſans une étroite diſcipline, quand on vous force à vous rendre aux devoirs de votre état. Si vous êtes encore ſous l'autorité de vos parens, de vos tuteurs, de vos maîtres: Si vous avez pris quelque engagement, qui vous condamne à l'obéïſſance; ne ſont-ce pas là, les plus garnds maux qu'on vous fait? Ces grands maux ſont en effet de grands biens. Il vous plaît de regarder comme vos ennemis, ceux qui ne le ſont pas.

Rendez-vous compte en effet des perſonnes qui vous ſont le plus à charge dans la vie. C'eſt un pere qui s'opoſe à votre libertinage, une mere qui ne

veut

veut pas consentir à votre vanité, des parens, qui vivent trop pour vous laisser la liberté de vivre à votre fantaisie; des amis désintéressés, qui ne sont pas favorables à votre déreglement, qui vous donnent souvent de sages conseils, & à votre avis, toujours à contre-tems; un supérieur qui vous gêne dans le penchant que vous avez à vous relâcher; un maître qui vous reproche vos manquemens, ou qui vous en punit. Ce sont là ceux que vous accusés, ou que vous soupçonnés de ne vous point aimer. C'est l'amitié, le zèle, la justice, la probité, l'amour du devoir, que vous prenez en eux pour la haine. Voïez jusqu'où va votre injustice. Ce que vous regardés comme l'effet d'un mouvement d'aversion, n'est ordinairement qu'un effort de l'amour. A quel point ne faut-il pas aimer pour se résoudre à maltraiter ce qu'on aime? Combien de violences pour vaincre un naturel ennemi de la rigueur & du bruit! pour surmonter la peine qu'on ressent d'être obligé d'en causer aux autres! pour se mettre au-dessus de la crainte d'irriter un méchant, de perdre un ami! pour n'être pas découragé par la vûë d'un caractere indocile, & toujours prêt à se revolter!

pour n'être pas enfin rebuté par l'inutilité de ſes premiers ſoins ! Les rigueurs, la fermeté, la conſtance à s'oposer au déſordre, ſont l'héroïſme de la charité, & c'eſt l'excès de notre injuſtice, de ne pas le reconnoître.

Le bien & le mal, que nous pouvons nous faire les uns autres, change de nom, ſelon le principe, qui nous fait agir & la fin que nous nous propoſons. Soïez attentif à cette maxime, & vous comprendrez que vous avez des graces à rendre à ceux, dont vous vous plaignez; que vous devez leur ſavoir gré de ſe contraindre eux-même pour veiller à votre conduite; de vaincre la tendreſſe naturelle, qu'ils ont pour vous; de troubler leur propre repos, pour vous cauſer à propos un trouble ſalutaire.

Doutez un moment de leurs intentions, & ce doute même ne ſervira qu'à vous mieux convaincre du tort, que vous leur faites, & des obligations que vous leur avez. Quand ils ne penſeroient qu'à vous chagriner, qu'à vous faire ſouffrir, qu'à ſe réjoüir de vos peines, qu'à profiter de vos pertes; quand ce ſeroit l'envie, la colere & l'intérêt, qui les animeroit; ce qu'ils vous feroient

ſeroit un mal pour eux, mais ce ſeroit toujours un bien pour vous, ſi vous ſaviez en bien uſer. Comment donc regardez vous ce qui peut-être un bien, comme la preuve d'un mauvais cœur? Que ne penſez-vous plutôt qu'ils n'ont en vûë que votre propre utilité, qu'ils ne veulent que vous détourner du vice, que vous forcer à devenir meilleur? En cela vous remplirez le devoir de la charité; vous leur rendrez juſtice; vous trouverez dans la droiture de leurs intentions, de quoi reformer votre jugement & moderer vos plaintes; vous leur tiendrez un double compte d'un amour, qui les oblige à vous bleſſer pour vous guérir.

Pouſſez plus loin vos doutes, ſur la maniere dont ils en uſent avec vous, & vous accuſerez Dieu même, dont ils imitent la conduite. La nature ne veut pas le comprendre. On ne convient point que les afflictions ſoient des effets de ſon amour. On s'imagine qu'il eſt toujours en colere, quand il nous frape. On ſe le repréſente, comme un ennemi, qui ſe venge, ou comme un maître irrité, qui punit ſes eſclaves: & c'eſt un pere, qui châtie ſes enfans pour les corriger. Telle eſt l'idée, qu'il nous

donne de ſes rigueurs, & qu'une raiſon pure n'a pas de peine à s'en former. Si Dieu manquoit de bonté, quand il appéſantit ſa main ſur nous; qui l'empêcheroit de nous écraſer ſous ſes premiers coups, & de nous conſumer dans le feu de ſa colere? Un ſouffle de ſa bouche, un ſeul de ſes regards nous anéantiroit. Il faut donc qu'il ait ſur nous des deſſeins de miſéricorde, lors même que nous ne nous conſiderons que comme des victimes de ſa juſtice. Ces deſſeins ne paroiſſent pas difficiles à pénétrer, quand on veut reflêchir ſur l'utilité des afflictions. On conçoit que ce n'eſt pas toujours un mal qu'il nous afflige, que ſouvent c'en eſt peut-être un très-grand qu'il ne nous afflige pas, & que rien n'eſt plus malheureux que la félicité des méchans.

Reconnoiſſez de même, que celui qui vous traite mal, n'eſt pas toujours votre ennemi; ni celui qui vous épargne, toujours votre ami; qu'il y a quelquefois de la tendreſſe à punir, & de la cruauté à pardonner. Ne vous figurés point une charité ſans rigueurs. C'eſt indolence alors, c'eſt pareſſe, c'eſt amour de ſon propre repos, c'eſt défaut de zèle, c'eſt lâche complaiſance, c'eſt crainte de

Digitized by Google

vous irriter & de vous déplaire, c'eſt fauſſe tendreſſe, c'eſt amitié trop aveugle, c'eſt par tous ces endroits indifférence pour vos véritables intérêts. On n'aime point, quand on ne ſçait pas réprendre & corriger. Une ſévérité déclarée vaut mieux, dit le ſage, qu'un amour caché. Les coups d'un ami ſont plus avantageux que les trompeuſes careſſes de celui qui nous haît. Celui qui lie un furieux, ou qui réveille un malade en létargie, les tourmente tous deux & les aime.

La charité n'eſt pas moins charité, quand elle eſt ſévére, que quand elle eſt douce, parce qu'elle conſulte les beſoins, & qu'elle y conforme ſa conduite. Une indulgence à contre-tems, endort le pécheur dans ſes vices. Une ſage rigueur le reveille, lui fait ſentir ſon état, le remuë par une crainte ſalutaire : un traitement dur l'humilie, perce l'enflure de ſon orgueil, & le diſpoſe à faire ſur lui d'utiles retours.

C'eſt par ces conſidérations que, comme les méchans ont toujours perſécuté les bons, les bons ont toujours perſécuté les méchans. Il n'y a ſouvent de différence que dans les motifs. Les méchans veulent nuire aux bons par des injuſtices;

les bons cherchent à ſervir les méchans par des corrections. Les uns agiſſent avec aigreur, avec emportement : Les autres avec douceur & modération. Ceux-là ſuivent les mouvemens de la paſſion ; & ceux-ci, les mouvemens de la charité. Mais à ne conſulter que les apparences, les traitemens ſe reſſemblent.

Concluez de-là que vous ne devez pas condamner indiſtinctement tous ceux qui vous traitent mal ; examinez leurs motifs ; ne vous arrêtez point à la conduite ; ne jugez point témérairement des intentions ; croïez-les bonnes, quand vous n'êtes pas aſſuré qu'elles ſont mauvaiſes ; mettez toujours les préſomptions du côté de ceux, dont vous vous plaignez ; & vous trouverez dans la juſtice, que vous leur rendrez un ſoulagement aux peines, qu'il vous cauſent.

Digitized by Google

XIV. LEÇON.

Si les défauts, dont nous nous plaignons ſont réels, les motifs que nous avons de les ſupporter ſont preſſans. Tous les hommes ſont capables des mêmes fragilités. Les plus forts ne le ſont que pour porter les fardeaux des plus foibles.

LA délicateſſe, qui naît de nos fauſſes opinions, nous accable d'une infinité de fauſſes miſeres. C'eſt ce qu'on a vû dans les Leçons qui précédent. Après ces conſidérations, il ſeroit ſouvent bien difficile d'imaginer quels ſujets il pourroit nous reſter de nous plaindre les uns des autres. Mais la conviction de notre injuſtice, eſt rarement aſſez forte pour étouffer toute notre ſenſibilité. L'amour-propre à peine à reconnoître des préjugés, qui l'humilient, & ne les aprofondit pas aſſez, pour les déraciner. Nous avons un fond d'attachement pour nous mêmes, & d'éloignement pour les autres; & ces préventions ſubſiſtent au milieu des raiſons les plus capables de les détruire. On

reſte ſenſible à proportion qu'on eſt prévenu. On ſouffre toujours, & on croit toujours avoir des cauſes légitimes d'impatience.

Supoſons-le même gratuitement, & venons aux motifs que nous avons de nous ſouffrir mutuellement. On ne ſauroit nier en effet, que nous ne ſoïions pleins d'imperfections trop réelles. Nos murmures auroient droit d'éclater, ſi les raiſons de nous contraindre, étoient moins preſſantes. Mais les conſidérations, d'où nous les tirons, ſont ſi ſolides, qu'elles feront leur impreſſion ſur tout eſprit, qui voudra les méditer.

Les hommes ne ſe ſont pas faits; s'il y a quelque difference entre eux, du côté des dons de la nature, elle ne vient, ni du mérite de ceux qui paroiſſent les mieux partagés, ni de la faute de ceux qui ſont privés des mêmes avantages. Ils ſont tous foibles. C'eſt la condition de la créature d'être imparfaite; & s'il y a quelques perſonnes exemtes des grands défauts, elles doivent bénir la main, qui les a formées, ſans être plus fieres, ni moins compatiſſantes. Qu'avez-vous, que vous n'aïiez pas reçu, leur dit l'Apôtre? & ſi vous avez tout reçu, de quoi vous glorifiez-vous?

Je ſuis donc homme, & j'ai pu naître avec toutes les imperfections des hommes. Je n'étois pas plus digne qu'eux des faveurs de la nature ; ils n'ont pas plus mérité que moi ſes diſgraces : & je voudrois les punir de n'avoir pas les bonnes qualités, qu'ils n'ont pû ſe donner ! Quelle injuſtice ! Cette injuſtice arrête d'abord un eſprit raiſonnable aux premieres réflexions, qu'il fait ſur les déſagrémens de la ſociété. Toutes ſes émotions contre les imparfaits ſe calment, quand il conſidere à combien de fragilités nous ſommes ſujets ; combien il eſt pénible aux hommes d'être conſtans avec des eſprits legers & des cœurs pleins de caprices ; genereux & fidéles avec des cupidités, qui les tiranniſent ; complaiſans avec un amour propre, qui ne veut rien que pour lui-même : combien ils ſont peu touchés des intérêts, que la ſeule vertu ſuggere ; combien ils ſont peu capables d'aimer par des motifs élevés au-deſſus des vûës de la chair ; combien ils ſont eſclaves du tempérament & de l'impreſſion des objets ſenſibles. Il meſure l'humanité ſur elle-même, & ne demande pas qu'elle s'étende au-delà de ſa portée. On n'éxige pas des poiſſons qu'ils volent, ni des oiſeaux qu'ils nâgent.

Digitized by Google

Heureux ceux qu'une disposition singuliere a rendus moins fragiles & plus maîtres de leurs mouvemens ! Heureux, qui n'a de combats à soutenir que contre les défauts des autres ! S'il étoit à notre choix de nous faire tels, que nous voudrions, se trouveroit-il quelqu'un, qui ne préférât pas la peine d'être inquiété par les vices, au malheur d'en être infecté ?

On s'écrie quelquefois : Que je suis à plaindre d'avoir à vivre au milieu de tant de méchans ou d'imparfaits ! Que ne dit-on plutôt : Que je dois me féliciter de n'avoir pas les mêmes imperfections, de les remarquer avec la résolution de ne les imiter jamais, de pouvoir y réfléchir à loisir & veiller à m'en défendre ! Ne vaut-il pas mieux être en état de suporter les méchans, que d'avoir besoin d'être suporté par les bons ? Est-ce un sentiment digne de l'humanité, qui nous suggere des imprécations contre ceux, dont les passions nous troublent ? Quel mal pourrions-nous leur souhaiter, qui ne dût leur paroître moins affligeant que ces mêmes passions, qui leur font faire le mal, qu'ils ne voudroient pas ? Comment en effet leurs imperfections ne nous affligent-elles pas plus nous-

même pour eux, qu'elles ne nous indiſpoſent ? Ne ſont-ils pas aſſez à plaindre d'être foibles, ſans que nous leur en faſſions des crimes ? N'eſt-ce pas à nous un excès de condamner en eux avec tant de rigueur ce qu'eux-même peut-être ils ne ſe pardonnent pas ?

Un homme s'emporte contre vous ; & dans un moment vous le verrez s'accuſer de ſa promptitude, s'humilier devant vous, gémir de ne pouvoir arrêter les ſaillies de l'humeur, ſe plaindre d'un ſi mauvais naturel. De quel œil conſiderez-vous ce triſte mélange des fureurs du mal avec les vûës du bien dans un même cœur, cette alternative d'emportemens & de regrets, dont il eſt tour à tour la victime ? Ne vous aprend-il pas à le plaindre encore plus qu'il ne ſe plaint lui-même ? N'avez-vous pas à vous accuſer de votre côté, ſi vous n'êtes pas plus ſenſible à ſon malheur qu'au chagrin, qu'il vous cauſe ? Voudriez-vous qu'on eût pour vous les mêmes rigueurs, ſi vous étiez ſujets aux mêmes infirmités ?

Vous ſentiriez alors qu'au fond perſonne ne pêche que malgré lui, que par défaut de lumiere & de connoiſſance, que par l'ignorance de ce qui convient

& de ce qui ne convient pas, que par une incapacité de discerner les vrais biens & les vrais maux, ou par un ascendant de passion, qui l'emporte vers ce qu'il y a de pis au moment même qu'il voit ce qu'il y a de mieux. Que d'inhumanité! Que d'injustice vous trouveriez dans ceux, qui voudroient vous traiter avec autant de dureté, que si vous ne faisiez que des fautes déliberées?

Ceux qui joüissent de la santé, n'ont que de la compassion pour les malades. C'est la seule impression que la vûë de leur maux fait sur des cœurs, qui ne sont prévenus contre eux d'aucun mouvement de haine. On souffre auprès d'eux, mais sans retour sur soi-même. Ils fatiguent & n'irritent point. Dans les accès d'une fievre ardente, qui nous aigrit l'esprit & qui trouble notre raison, ceux, qui nous aprochent, ne s'offensent point des paroles dures, qui nous échapent. On ne se rebute point de nos mauvais traitemens, pour nous abandonner à toute la violence de nos douleurs. On ne nous refuse point des soins, dont nous sommes d'autant plus dignes que nous sommes moins capables de les reconnoître. On crieroit à l'injustice, à la dureté contre ceux, dont le moindre ressentiment

rallentiroit alors les attentions. Or ce reproche retomberoit ſur vous, ſi vous n'aviez pas les mêmes égards pour ceux dont les bruſqueries, les vivacités & les emportemens vous font ſouffrir. Toutes nos paſſions ſont de véritables fievres de l'ame, & leurs tranſports nous rendent plus dignes de pitié que d'indignation.

Vous repliquez que c'eſt pure bizarerie dans celui, dont vous vous plaignez. Il ſe fâche ſans ſujet, & prend les égards pour des injures. Il en penſe autant de vous peut-être. Les ïeux malades prêtent leurs couleurs à tous les objets, qu'ils voïent. Un homme croit avoir raiſon, quand il a tort; il donne au bien le nom du mal; il aperçoit les choſes doubles ou renverſées. C'eſt ſon malheur plutôt que ſon crime: & vous demandez, ſi vous êtes obligé de vous acommoder à tous les travers de cet eſprit bizare; ſi vous devez vous faire à toutes les inconſtances d'une ame née avec des inégalités éternelles. Oüi, puiſque vous le pouvez. C'eſt pour cela même, dit ſaint Paul, que vous avez reçu des forces.

Vous vous aplaudiſſez d'avoir la ſageſſe & le bon eſprit en partage. Je vous

croirois, ſi vous ſaviez épargner ceux qui ſont nés avec des caprices & des lumieres bornées. Si vous êtes capable de vous contraindre & de diſſimuler; ſi vous vous avez de la douceur, de la diſcrétion, de la prudence; à quel uſage vous ont-elles été données, ſi ce n'eſt pour conſerver la paix avec ceux, qui ne ſont pas ſi parfaits, & pour leur paſſer ce que la fragilité leur fait commettre contre vous? Avez-vous quelque autre aſſurance des bonnes qualités, dont vous vous félicitez? Les forces ne ſe connoiſſent que quand elles ſont éprouvées. Que la vanité ne vous ſéduiſe point. C'eſt l'occaſion de ſouffrir, qui doit vous aprendre ſi vous avez de la vertu. La tolérance eſt un de ſes premiers caracteres. Elle diſſimule; elle pardonne tout ce qui peut ſe pardonner. Elle ſe conſidere; elle ne perd point de vûë le fond de ſa fragilité naturelle, & ne ſe trouve jamais aſſez parfaite pour être contente d'elle-même, & mécontente des autres. Elle ſent que les hommes ont beſoin qu'on leur faſſe grace ſur une infinité de choſes. C'eſt par ce ſentiment qu'elle eſt ce qu'elle eſt, & qu'elle s'aſſure de l'être.

Ce ne peut être aſſurément qu'une illuſion de ſe perſuader qu'on eſt ſans dé-

fauts avec des envies d'impatience. Eſt-ce en effet une ſi bonne qualité de ne ſavoir pas s'acommoder aux défauts des autres, de pouvoir les ménager & de ne le vouloir pas ? Quand ceux, qui ne font point de fautes dans le commerce de la vie, ſeroient les ſeuls à s'offenſer de celles, qu'on feroit contre eux ; n'auroit-on pas raiſon de trouver leur délicateſſe très-incommode & très-ennemie de la paix de la ſocieté ? N'auroit-on pas droit de les traiter d'injuſtes ?

L'équité veut que chacun ſoit pris pour ce qu'il eſt, & que les foibles trouvent dans les forts de l'indulgence pour leurs foibleſſes. Eſt-ce une bonne qualité d'en triompher & d'inſulter à leur malheur ? Eſt-ce une bonne qualité de n'avoir jamais pour eux que des airs de mépris, que des manieres dédaigneuſes ? Ce ſont là des eſpeces de vengeances rafinées, qui ne ſont que trop communes. Ce ſont de grands défauts dans ceux, qui ſe flatent de n'en avoir point ; des abus, qui font voir que dans la préſomption de nos bonnes qualités il y a toujours plus d'oſtentation que de vertu ſincere. On ſent l'injuſtice qu'il y auroit à maltraiter des perſonnes plus malheureuſes que coupables. On a ſur elles trop

Digitized by Google

de ſupériorité pour ſe rabaiſſer juſqu'aux petites conteſtations. On ne veut pas ſe dégrader juſqu'à ſe fâcher ouvertement de leurs mépriſes, ou de leurs fauſſes démarches; mais l'amour-propre ſe dédommage par une affectation de dédain plus cruelle que les reproches & les mauvais traitemens. On ſe fait un plaiſir de leur donner du ridicule, ou de relever celui, qu'elles ſe donnent d'elles-même.

Eſt-ce ainſi que de fragiles mortels doivent traiter leurs ſemblables? L'humanité ſeule ne veut-elle pas que nous ſoïions plus touchés des fautes de nos freres que des déſagrémens que nous en recevons; que nous ſongions à compatir à ce qui les humilie, plutôt qu'à les inſulter? Vous avez affaire aux eſprits les plus fâcheux & les plus intraitables. On ne ſait par où les prendre. Tout leur fait ombrage; tout les offenſe. On vous fait un crime de vos ſoins. Vos bienfaits ſont païés par des injures. On ne cherche qu'à vous attirer des chagrins, qu'à vous faire tomber dans quelque confuſion. On rit de vos conſeils. On ſe jouë de vos corrections. Rien ne peut vous garantir des inſultes & des bruſqueries de ceux, qui vous doivent le plus d'égards. Ils ſont, ſi vous voulez, fiers, impérieux, emportés,

emportés, jaloux, incapables de revenir de leurs entêtemens. Voilà de grands défauts; mais telle est la triste condition de la nature, qui donne à chacun ses foiblesses. Si vous en avez de moindres que les autres; songez que vous pouviez en avoir, & que c'en seroit une impardonnable de ne pas vouloir tolérer ceux qui sont plus foibles. Songez, dis-je, qu'à quelque prix que ce soit, vous êtes trop heureux de n'avoir pas les défauts, dont vous auriez à vous plaindre, si vous ne consultiez que ce sentiment confus, qui voudroit en nous ne rien souffrir.

XV. LEÇON.

Il seroit injuste de ne pas suporter les défauts d'autrui, quand on en a soi-même. Personne n'en est éxemt. L'impatience en est la preuve. C'est le caractere du vice d'être offensé du vice. On souffre plus de ceux qu'on a, que de ceux, qu'on n'a pas; mais il y auroit souvent une double injustice à s'en plaindre.

NE nous porter à la modération que par la pitié, ce seroit avoir pensé de nous trop favorablement. Une justice

rigoureuſe nous défend de nous plaindre, parce qu'on peut ſe plaindre de nous. La premiere loi de la ſocieté veut que les hommes ſe traitent mutuellement comme ils ſouhaitent d'être traités. Si tous ſont foibles, ſi tous ont de quoi faire ſouffrir ceux, qui les aprochent, tous doivent leur permettre l'impatience, ou ſe l'interdire. Or quel doute à propoſer que celui-ci? Faut-il pour le décider revenir ſans ceſſe à la peinture générale des fragilités humaines? Que chacun ſe connoiſſe; il trouvera que les poids ſont égaux entre nous & ceux, avec qui nous vivons; que les vices & les peines ſe compenſent, & que nous leur donnons autant de ſujets de s'offenſer que nous en recevons d'eux. Là paroît la ſageſſe de la loi, qui nous commande de porter les fardeaux les uns des autres: Loi réciproque, qui ſuppoſe en effet que ceux, qui tolerent, ont beſoin d'être tolerés, & qu'ils doivent devenir indulgens par un intérêt meſuré ſur l'équité.

Les plus juſtes en conviennent. Ils ne ſont jamais ſans quelques défauts, qui les préparent à ſouffrir patiemment par la néceſſité de ſe ſouffrir eux-même & d'être ſoufferts. Leurs propres beſoins les rendent attentifs aux beſoins des au-

Digitized by Google

tres. Mais les plus malades ſont toujours ceux, qui ſentent le moins leur mal. Ils ne veulent rien ſouffrir de qui que ce ſoit, & par ce refus même ils ſe convainquent de leur injuſtice. Ils prétendent qu'on les offenſe ſans ſujet, & cela peut être. On prétend au contraire qu'ils ſe plaignent ſans ſujet, & cela peut être encore. Mais quelque ſujet qu'ils puiſſent avoir, leurs plaintes prouvent toujours qu'ils ont tort de ſe plaindre.

S'il y avoit des hommes ſans défauts, ils ſeroient ſans impatience. Une vertu ſolide & pure ſouffriroit tout des vices d'autrui, parce qu'elle n'y verroit rien à perdre, & qu'elle ſauroit en tirer avantage pour augmenter ſes forces & ſon mérite. Il n'eſt que les paſſions, à qui les paſſions nuiſent; quiconque en ſouffre n'en eſt pas éxemt. Une paſſion n'eſt qu'un amour-propre déterminé, qui ne veut rien que pour lui-même, & qui ne ſouffre ni contrainte dans ſes déſirs, ni concurrence dans la poſſeſſion de ſes objets. Avec cet eſprit on ne voit rien de juſte que de ſe contenter aux dépens du monde entier. On croit pouvoir troubler impunément le repos des autres, & on le trouble en effet en mille manieres. Mais ſi les autres ſe plaignent; s'ils ré-

siſtent; s'ils attaquent; ils ont tort. Et de-là les ſenſibilités exceſſives & les injuſtes vivacités. Ainſi dans les chagrins mutuels, que les hommes ſe cauſent, ce ſont les paſſions, qui tourmentent les paſſions. Chaque peine que nous éprouvons au-dehors nous avertit d'une imperfection ſecrete.

Que l'équité donc oſe maintenant vous interroger. A quel titre ne ſouffririez-vous rien, tandis que vous feriez tout ſouffrir autour de vous, ou que vous ſeriez ſeulement capable de le faire? Vous voulez qu'on vous laiſſe agir comme il vous plaît, qu'on vous permette tout, qu'on vous paſſe tout: & ſavez-vous de quel fond de vertu peut-être, on a beſoin pour vous tolérer? Il n'y a que ceux, à qui nous faiſons porter le poids de nos foibleſſes, qui le connoiſſent bien. Chez nous elles ſont comme dans leur centre, où rien ne peſe. Notre ſang eſt chaud, & nous ne le ſentons pas. S'agit-il de peindre les défauts, ou de nous en plaindre, nous en faiſons des portraits affreux; mais nous ne voïons point que nous reſſemblons ſouvent mieux que tout autre à ces portraits.

A quoi ſongeons-nous quand nous faiſons paroître tant de chagrin de ceux

qui nous viennent de l'antipatie qu'on a pour nous? N'avons-nous rien que d'aimable? Ne ſommes-nous à charge à perſonne? Ne faiſons-nous aucun mal? Faiſons-nous tout le bien que nous pouvons? Nos vertus même ne ſont-elles pas défigurées par des endroits haïſſables? L'amour-propre qui nous éxagere tout ce qui nous incommode, nous aveugle ſur ce que nous avons de fâcheux. Ce que nous voïons le moins, ce ſont les défauts, qui nous humilient. Les ſots ne le ſont très-ſouvent que parce qu'ils ne le ſavent pas; & cette eſpece de ſotiſe eſt commune à ceux, qui ont de l'eſprit, comme à ceux, qui n'en ont point. Elle naît de la trop bonne opinion, qu'on a de ſoi-même. C'eſt par-là que de grands eſprits deviennent incommodes; qu'ils penſent être agréables, où ils ſont importuns; qu'ils s'imaginent qu'on les cherche, où on les fuit; qu'ils croïent devoir reſter long-tems, où perſonne ne ſe croit obligé de ne pas s'ennuïer de les voir; qu'ils parlent avec confiance & liberté devant des compagnies, où rien ne leur conviendroit mieux que de ſavoir ſe taire.

Que doit-on craindre avec de mauvaiſes qualités, quand on voit des fâ-

cheux, qui ſemblent ne l'être qu'à force d'en avoir de trop bonnes ? Votre vanité vous laiſſera-t'elle jamais apercevoir tout ce que vous avez de dégoûtant dans la perſonne, d'irrégulier dans les démarches, d'offenſant dans les manieres, de choquant dans l'eſprit, d'inſuportable dans l'humeur ? La mépriſe va quelquefois juſqu'à ſe croire aimable par ſes endroits les plus rebutans. Oüi, c'eſt vous-même peut-être qui traînez après vous la froideur & les dégoûts, la triſteſſe & les ennuis, qui regnent par-tout, où vous vous trouvez. Ne mettez donc point de bornes à votre patience ; & faites-vous une néceſſité de tout ſouffrir, de l'incertitude même de ce qu'on ſouffre avec vous.

Vous l'avez vû, vous n'êtes certainement point ſans quelque défaut, dès là que vous êtes bleſſé de ceux des autres. Vous devez même être perſuadés que ceux qui vous bleſſent le plus, ce ſont ceux que vous avez. Eſt-il rien, qui vous revolte tant que ces eſprits vains & préſomptueux, qui ſe croïent capables de tout, qui ſe mêlent de tout, qui veulent décider de tout, qui ne voïent rien au-deſſus de leur mérite, qui ne mettent point de bornes à leurs prétentions, qui regardent les poſtes éle-

vés comme des places, qui conviennent à leurs talens, ou qui ſont dûs à leurs ſervices ? Savez-vous quelle eſt dans votre cœur la cauſe de ce ſoulevement ? C'eſt la vanité, qui s'offenſe de la vanité ; c'eſt l'orgueil, qui s'irrite de l'orgueil. Une ame humble & déſintéreſſée voit toute cette ambition d'un œil tranquile. Elle connoît le néant des objets, qui la font naître, & le danger de l'élévation où l'ambitieux aſpire. Mais un cœur ſuperbe ſe figure qu'on entreprend ſur ſes droits, quand on prétend à ce qui fait le but de ſes déſirs. Il n'eſt point de paſſions qui s'incommodent plus que les paſſions qui concourent aux mêmes objets. Ce ſont les vaſes d'argile, qui s'entrechoquent & qui ſe briſent. Mettez les autres à votre place ; & jugez combien vous êtes injuſte de ne pas vouloir leur paſſer ce que vous avez beſoin qu'ils vous paſſent.

Cette injuſtice eſt double, quand on a ſoi-même donné l'exemple des défauts qu'on ne veut pas ſouffrir, ou quand on les a cauſés, ſoit par l'irrégularité de ſa conduite, ſoit par ſes mauvais traitemens. On repréſentoit au chef d'une célébre compagnie qu'un valet contre lequel il fulminoit, ne faiſoit que ce qu'il ſe

permettoit lui-même avec d'autant plus de ſcandale, que ſa vie dès-honoroit ſon caractere. *Eſt-ce donc*, répondit-il, *qu'il convient à un coquin, de faire les péchez d'un honnête-homme* ? C'eſt ainſi qu'on ſe croit tout permis, parce qu'on peut tout, & qu'on ſe fait de ſon indépendance un titre de mal faire.

Les parens & les maîtres, ont ſouvent ce travers à ſe reprocher. Ils ſont les premiers coupables, des vices qui regnent chez eux. Ils s'y livrent ſans contrainte, & ſans ménagemens. Ils ſont joueurs, intempérans, débauchés. On les voit, on les imite. Eux ſeuls alors devroient s'accuſer & ſe punir. Mais ils prennent le change, & s'emportent à l'excès, contre ceux de leurs enfans, ou de leurs domeſtiques, qui leur reſſemblent. Ce n'eſt pas un mal de déſaprouver le vice : Mais il faudroit du moins, avoir de la modération, quand on ne peut en accuſer quelqu'un ſans ſe condamner ſoi-même. Regarder ſon rang comme un privilege à ſes défauts, c'eſt chercher dans une plus étroite obligation du bon exemple, le droit d'en donner impunément de mauvais.

Que de malheureux à ce prix, qui ne le ſont, que parce qu'ils méritent de l'être!

tre! Combien, qui n'éprouveroient chez eux que de la douceur & de la complaiſance, ſi leurs propres paſſions n'y avoient introduit la mauvaiſe humeur & les chagrins! Ils ne trouvent rien de bien fait; ils ſont délicats à l'excès ſur les choſes les plus ſimples; ils ſe plaignent ſans ceſſe à contre-tems & ſans ſujet; ils veulent qu'on ſoit coupable à leur égard, tandis qu'on n'a rien omis pour les ſatisfaire; ils ſont défians, ſoupçonneux, entêtés, violens. On ſe rebute enfin de leur ingratitude. On ſe laſſe de leurs mécontentemens déraiſonnables. On s'irrite de leurs emportemens. L'amitié la plus tendre ne tient pas contre des rebuts conſtans. Les eſprits s'aigriſſent; les cœurs ſe ferment; on ſe roidit contre ces caracteres inſociables. On leur rend mauvaiſe humeur pour mauvaiſe humeur. On en vient juſqu'à ſe faire un plaiſir de les inquieter pour ſe venger de leurs inquiétudes éternelles. Vous voilà réduit à vivre parmi des ennemis, que vous n'avez indiſpoſés contre vous qu'à force de les offenſer gratuitement. A qui vous plaindrez-vous d'un mauvais ſort, que vous ne vous êtes fait que par votre propre dérangement? Les ſujets de vos impatien-

ces ne ſont que les fruits de vos impatiences.

Que faire & que vous dire ? Sinon : Médecin, guériſſez-vous vous-même. Voulez-vous trouver des hommes ſans défauts, commencez par n'en point avoir. Il ne ſied pas aux coupables de ſe plaindre des coupables. Il faudroit être ſans peché pour jetter la premiere pierre à la femme adultere. C'eſt bien à vous d'éclater contre les foibles & contre les imparfaits, à vous, peut-être, le plus imparfait de tous les hommes, le plus indiſcret, le plus intraitable. Quelque déſintéreſſé que votre zèle pût être, il doit toujours ſe modérer, ſi vous tombez dans les mêmes fautes, que vous ne demanderiez qu'à punir, ou ſi vous en faites d'autres, qui ne mériteroient pas moins d'être punies. Il y a toujours de l'indécence à ſe montrer ſi ſévere, quand on n'eſt pas innocent, & ſi nous voulons être ſinceres, nous avoüerons que ſouvent celui, contre qui notre impatience s'éleve, eſt plus innocent que nous. Judas alloit faire brûler Thamar ſa belle-fille, & Thamar lui fait voir qu'il eſt lui-même le complice inconnu de ſon crime.

Jugez-vous enfin comme vous vou-

lez qu'on vous juge. Puniſſez-vous dans toute la ſévérité, que vous voudriez éxercer ſur les coupables, ou cherchez dans votre propre conduite l'excuſe du déreglement que vous reprenez dans ceux qui vous chagrinent, & qui le reconnoiſſent quelquefois avec autant de regret que de bonne foi. Me voilà moi-même, qui ne puis me vaincre, malgré les violences, que je me fais, & je ſerois ſans indulgence pour un malheureux, qui n'eſt peut-être ni ſi coupable que moi, ni ſi lâche dans les efforts, qu'il fait contre ſon penchant! Ah! travaillons plutôt à nous réformer tous deux. Aidons-nous dans ce deſſein du moins par notre tolérance, & ne nous affligeons que d'être capables de nous affliger mutuellement.

XVI. LEÇON.

Avoir eu des foibleſſes & ne les avoir plus, c'eſt un nouvel engagement à tolérer ceux, qui n'ont encore pû s'en guérir. Uſer avec eux des ménagemens, dont on avoit beſoin, tandis qu'on étoit foible. Se rabaiſſer pour les relever. Ne déſeſperer jamais de leur changement.

QU'ON a de peine à ſe corriger de ſes défauts, lors même qu'on le veut le plus ſincerement! L'entrepriſe eſt laborieuſe, les progrès lents, l'ouvrage le plus avancé ſujet à ſe détruire. Les plaïes de l'ame les mieux refermées ſont faciles à ſe r'ouvrir; les paſſions enfin les plus conſtamment combattuës ſont promptes à reprendre des forces. Le ſouvenir d'une victoire ſi chere & toujours ſi mal aſſurée, doit donc remplir de compaſſion pour ceux, qui n'ont encore pû l'obtenir. On les voit ſuccomber aux plus ſérieux efforts. Ils s'en affligent, ils s'indignent contre eux-même; ils ne peuvent ſe ſuporter. L'humanité ne veut-elle pas du moins alors qu'on les ſupor-

té ? Ne leur doit-on pas toute la pitié qu'on a pour des malades, dont les maux opiniâtres ne cedent pas aux plus excellens remedes ?

Cet esprit de tolérance est sur-tout comme le premier ressentiment, qui nous avertit de notre propre convalescence. Savoir suporter les foibles, c'est commencer de n'être plus si foible qu'eux. Mais les regles de l'équité naturelle sont toujours ce que notre amour-propre goûte le moins, & qui par là même se présente le moins à notre esprit. On ne se souvient plus qu'on a fait souffrir les bons dès qu'on a quelque chose à souffrir des méchans. Injuste, vous comptez ceux qu'il faut que vous suportiez, & vous ne comptez point ceux qui vous ont suporté.

Lorsque dans le calme d'un âge mûr nous nous représentons les tumultueuses agitations de notre premiere vie, les mauvais penchans & les indocilités de notre enfance, le libertinage & les emportemens de notre jeunesse, les irrégularités de conduite où les passions du monde nous ont jettés tour à tour, combien de sortes de personnes nous avons inquietées ! Quels sortes de tourmens ne leur avons-nous pas causés ? Est-il juste

que l'hiſtoire s'en efface ſi-tôt de notre mémoire ? Nous ſied-il d'être ſans indulgence pour des foibleſſes, dont nous avons ſi long-tems éprouvé toutes les bizareries ? Faut-il qu'on ait tant travaillé pour nous réduire à nos devoirs, qu'on ait tant ſouffert & tant diſſimulé pour ne pas nous précipiter dans des excès pires que ceux, où nous donnions, & que nous nous conduiſions comme ſi nous avions toujours été les ſeuls parfaits ?

Nous tombons dans la folie de ceux, qui perdent le ſouvenir de leurs maux dès qu'ils ne les ſentent plus. Nous uſons de la ſanté de notre ame comme ſi nous n'avions jamais eu de maladies. C'eſt la ſéduction de notre amour-propre d'oublier s'il, ſe peut, toutes ſes miſeres. Un moment d'abondance nous fait perdre de vûë le fond de notre pauvreté naturelle. Quand nous ſommes forts, nous agiſſons comme ſi nous l'avions toujours été. Nous reſſemblons aux riches, que leur fortune aveugle. Ils traitent avec mépris ceux, qui reſtent en proïe à l'indigence, & ceux, qui ſe ſont corrigés deviennent impitoïables pour ceux, qui ſont encore aux priſes avec leurs défauts. Il ſemble que le beſoin qu'ils ont eu d'une longue indulgence ne doive ſervir qu'à

Digitized by Google

les en rendre plus incapables. L'opinion qu'ils conçoivent bientôt de leur vertu, leur inſpire du dédain pour les moindres vices, qu'ils découvrent dans les imparfaits. Un excès de ſévérité groſſit à leurs ïeux les fautes, de quiconque leur eſt à charge. Ils le trouvent infiniment plus coupable qu'il n'eſt.

Qu'on les obſerve, il ne ſera pas mal aiſé de les reconnoître. Ceux qui n'ont connu les imperfections que par la difficulté de vivre avec les imparfaits, ont trouvé dans leur propre fond mille raiſons de les ſuporter. Ils ſe ſont fait une habitude de la patience. Les plus incorrigibles trouvent chez eux de la douceur & de l'indulgence. Ils n'en ſont repris qu'avec tous les ménagemens que la charité la plus ingénieuſe inſpire. Mais l'intolérance eſt l'écueil ordinaire de ceux qui ſe ſont vûs agités par les paſſions les plus turbulentes. On diroit que le calme dont ils ont commencé de joüir leur donne un droit aquis d'inſulter à ceux, qui ſont encore batus de l'orage. C'eſt de leur part qu'on éprouve l'amertume du zèle, l'aigreur des repréhenſions, les reproches durs, les inſultes humiliantes, la liberté de décrier ceux qui leur déplaiſent. Ils ſe font un plaiſir malin de

les entendre déchirer par des médiſances. Ils conçoivent pour eux une averſion déraiſonnable & cruelle ; ils ne demandent qu'à les punir ; ils ſe plaiſent à les voir traiter durement ; ils vont partout en porter leurs plaintes ; ils ſe permettent d'en penſer & d'en dire tout le mal, qu'ils en ſavent, ou qu'ils en croïent ſavoir ; ils leur reprochent leur indocilité pour les avis, le peu de ſoin, qu'ils prennent de ſe corriger, & la ſenſibilité qu'ils font paroître aux corrections ; ils les regardent comme incorrigibles ; ils ne s'affligent point de leur perte ; ils ne ſe croïent point redevables de les aider à ſe relever.

Eſt-ce ainſi que nous voudrions qu'on eût penſé de nous, lorſque rien ne paroiſſoit plus inſupportable que nos déſordres, & rien de plus éloigné que notre changement ? Seriez-vous devenu ce que vous êtes, ſi vous eûſſiez été menés, comme vous menez ceux, à qui vous reſſembliez autrefois ? Quelle peine ne devez-vous pas reſſentir pour eux après celle que vous avez euë pour ceſſer d'être ce qu'ils ſont ? Qui ſait mieux que vous, peut-être, ce qu'il en coûte pour combatre un penchant avec lequel on eſt né, pour réparer les défauts de l'éduca-

Digitized by Google

tion, pour déraciner une mauvaiſe habitude ? A cette penſée peut-on n'être touché d'aucune commiſération pour ceux, en qui les mêmes maux paroiſſent incurables, malgré les ſoins qu'ils prennent pour en guérir ? Ah ! ne mépriſez point, dit l'Ecriture, un homme, qui cherche à ſe retirer de ſon peché. N'achevez point de l'accabler du poids de vos reproches. Souvenez-vous, en le voïant, de votre fragilité commune. Ne vous en plaignez point ; craignez de le punir, & concevez enfin pour lui plus de pitié que de haine.

Les fous condamnent impitoiablement les actions des ſages. Ils oublient leur foibleſſe & leur ignorance propre, & décident ſur le mal avec d'autant plus de ſévérité, qu'ils ſe connoiſſent moins. Les ſages au contraire ſe ſouviennent toujours qu'ils ont été fragiles & qu'ils le ſont encore. Ils conſervent au-dedans de la compaſſion, lors même qu'ils ſont obligés de ſe montrer ſéveres au-dehors.

Il eſt un milieu de conduite entre aprouver l'injuſtice, & laiſſer voir qu'on s'en offenſe, entre la diſſimulation lâche & la rigueur exceſſive. Dans la néceſſité de condamner ceux, qui péchent, on doit les condamner le moins ſévérement

qu'on peut, ſentir toujours ſon propre foible, ne paroître touché que de leurs intérêts en relevant leurs fautes, ne leur repréſenter leurs devoirs qu'avec le déſir de les y réduire ; regarder leur ſalut comme ſa propre affaire, étudier les occaſions les plus favorables à leur faire goûter les repréhenſions ; les y diſpoſer du moins par des témoignages d'une amitié ſincere & compatiſſante, par tous les ménagemens enfin que la prudence & la charité peuvent inſpirer.

Réfléchiſſez-vous quelquefois ſur la maniere dont on vous traitoit quand vous aviez encore des imperfections capables d'indiſpoſer les eſprits avec qui vos engagemens vous lioient ? Si vous ne retombez plus dans ces fautes, qui leur ont tant cauſé de déſagrémens, n'eſt-ce pas plus à leur patience, qu'à vos propres attentions que vous le devez ? C'eſt leur humanité, ce ſont leurs réſerves, c'eſt leur retenuë qui vous a ramené.

La reconnoiſſance & l'honneur ont plus de pouvoir ſur certains caracteres que la crainte & les dépits. On rougit d'être ſi long-tems incommode. Les injures & les menaces n'auroient fait que vous aliener de plus en plus, & vous vous êtes laiſſé prendre par les égards & par les conſeils.

Digitized by Google

Ne pourriez-vous donc pas eſſaïer de cette conduite avec ceux qui troublent encore le repos de vos jours ? ne le devez-vous pas, ſi vous en avez heureuſement éprouvé l'utilité pour vous-même ? Si vous aviez quelque ſouhait à faire pour votre tranquilité, ce ſeroit de les avoir rendus plus traitables. Eh ! combien ne pourriez-vous pas avancer un ſi grand intérêt par le ſeul engagement de la gratitude ? Soïez fidele à chercher ce que vous avez à faire pour eux dans ce qu'on a fait pour vous. Aprenez à diſſimuler à propos leurs fautes ; ſachez accorder à l'humeur le tems de ſe calmer, attendre que votre propre émotion paſſe pour donner un avis, où l'aigreur & la paſſion ne ſe faſſent point ſentir. Sachez dans certains momens de retour, les encourager à ſurmonter leurs penchans, compâtir à leurs peines, vous affoiblir avec eux, vous aproprier leurs défauts, comme ſi vous les aviez encore, pour leur inſpirer de l'émulation. Quand on veut relever ceux qui ſont tombés, on ſe baiſſe. Un peu de condeſcendance, un peu de patience ; vous remplirez un devoir de juſtice, & vous ſerez bien-tôt dédomagé de ce que vous aurez ſouffert.

Digitized by Google

Je vous comprens : L'impatience vous dégoute de ces ménagemens. Vous vous perſuadez que vous avez affaire à des incorrigibles. Sur quels préſages fondez-vous le déſeſpoir de leur changent ? Eſt-ce ſur le peu de ſuccès de vos avances ? Dites-moi, n'y a-t'il point eu un tems, où vous déclariez à ceux, qui vouloient vous faire revenir de vos déſordres, qu'ils ſe fatiguoient inutilement ? un tems, où votre maniere de vivre vous paroiſſoit ſi raiſonnable, que vous vous ſeriez crû fou, ſi vous aviez eû la moindre penſée de vous réformer ? un tems, où les avis ne faiſoient en effet que vous confirmer dans le mal, que vous inſpirer de nouvelles envies de chagriner ceux, qui ſe plaignoient de vous ? Vous êtes-vous aperçu du premier rallentiſſement de vos vivacités ? Savez-vous comment vos paſſions ont commencé de vous quitter, lorſque vous ne vous attendiez à rien moins, lorſque vous ne penſiez pas même à le déſirer ? Vous auriez peine à vous rendre ce compte à vous-même.

Mais ne vous ſouvenez-vous pas que vous avez craint ce moment favorable ? Ne vous ſouvenez-vous pas qu'aux aproches d'un changement entier, vous

avez éprouvé mille ſecretes allarmes ? Ignorez-vous ce qu'il vous en a couté, quand vous l'avez voulu ſincerement? N'avez-vous point eû quelquefois l'infidélité de vous défier des miſéricordes du Seigneur & de la puiſſance de ſes ſecours ? N'êtes-vous pas retombé ſouvent ſous votre propre poids, quand vous avez crû pouvoir vous relever ? Ne vous-êtes vous pas ennuié de la longueur de vos combats ? N'avez-vous pas été tenté de renoncer à l'eſpérence de vous corriger ? Vous vous êtes corrigé pourtant, & rien ne vous eſt arrivé, qui ne fût dans la capacité de la nature ; tandis que les pécheurs vivent, le tems de leur converſion ne preſcrit point.

Nul homme dans ce monde n'eſt invariable dans le mal. C'eſt le ſujet d'une de nos grandes mépriſes. Nous allons quelquefois nous plaindre à Dieu de l'injuſtice de ſes créatures. Trop pleins de ce que nous ſouffrons, nous ne ſongeons qu'à répandre devant lui toute l'amertume de notre ame. Nous le conjurons de nous délivrer des méchans, & il ne faudroit que le prier de les aider à devenir bons. Par-là nous intereſſerions ſa bonté ; nous le prendrions,

Digitized by Google

s'il eſt permis de parler ainſi, par ſon endroit ſenſible, & nous n'en ſerions que plus ſurement, & peut-être plus promptement écoutés.

Que s'il differe à guérir les foibleſſes, dont nous reſſentons par contre-coup les atteintes; n'eſt pas à nous d'attendre ſes momens? De quel droit notre tolérance ſeroit-elle moins longue que la ſienne? Pourquoi tant de ſoulevemens de cœur contre la violence des mauvais traitemens, qu'on nous fait? Pourquoi tant de déſirs impatiens, qui nous font ſolliciter en ſecret la mort, ou l'humiliation de ceux qui nuiſent à la tranquilité de nos jours? Pourquoi, ô homme toujours injuſte & toujours ingrât, voudriez-vous précipiter les vengeances éternelles? Si le Seigneur puniſſoit tous ceux, qui different à ſe convertir; que ſeriez-vous devenu? Qui êtes-vous, pour vouloir la perte de ceux, qu'il veut laiſſer vivre? Il ne vous ſied pas d'exciter contre eux ſa juſtice, tandis qu'elle peut ſe tourner contre vous-même. Ne ſongez qu'à lui demander grace pour eux & pour vous. Tout autre penſée ne peut vous être inſpirée que par l'impatience ou par le faux zèle, & le faux zèle n'eſt jamais

que le fruit d'une fauſſe vertu. Prenez donc pour vous cette maxime de St Auguſtin : Que ſi quelqu'un ne veut rien ſouffrir, parce qu'il croit faire quelque progrès vers la perfection, dès-là même il ſe convainc de n'en avoir encore fait aucun.

XVII. LEÇON.

On aura peut-être un jour les défauts dont on ſe plaint. Les déplacemens, la contrainte, la fragilité, les maladies, les malheurs & le tems changent le caractere & les volontés des hommes. Conſiderons plus ce qui peut leur arriver, que ce qui leur arrive, & ſuportons-les par la prevoïance du beſoin d'être ſuporté des autres.

LEs hommes ont au dedans trop de foibleſſes : Ils ſont aſſujettis à trop de ſervitudes au dehors, pour ſe répondre de couler leurs jours dans une parfaite égalité d'ame. Il en eſt même, qui ne ſont jamais ce qu'ils devroient naturellement être, ou qui ne paroiſſent point ce qu'ils ſont. Vous les voïez emportés ; ils étoient nés paiſibles ; cha-

grins & mélancoliques ; & la gaïété faiſoit leur caractere : avares; & leur penchant les portoit à la magnificence. Ils avoient des ſentimens élevés, des cœurs éloignés de toute baſſeſſe ; & la néceſſité les a rendus rampans & ſouples à tout ce que les craintes & les eſpérances font faire de plus bas aux ames ſerviles. Ne jugeons point de leur eſprit, de leurs mœurs & de leurs manieres, par ce qui nous en paroît. Tout cela peut-être leur eſt étranger. Ce ſont les ſituations & les beſoins, qui forcent en eux la nature, qui l'alterent, qui la changent, qui la bouleverſent. Mille autres accidens produiſent dans leur complexion des revers, qui font de leurs dernieres années le contraſte des premieres. Le tems ſeul & la révolution des âges traîne après ſoi des différences, qui les rendent méconnoiſſables. L'infirmité ſurvient avec la caducité de la vieilleſſe ; l'eſprit acheve de ſe déranger avec le tempéramment. Malheur à ceux, qui ſeront obligés d'en ſoutenir toutes les bizares inégalités !

Mais à qui le prédiſons-nous ? à ceux peut-être qui ſeront contraints par leurs engagemens, ou preſſés par le bon cœur à ne pas nous abandonner nous même.

Un

Un homme, qui n'eſt aujourd'hui ni vicieux, ni ridicule, a-t'il quelques aſſurances de ne l'être pas demain ? Dans quels déſordres n'avons-nous pas vû tomber des gens, qui valoient mieux que nous ? Si leurs fautes ne nous inſtruiſent pas de ce que nous ſommes, elles nous avertiſſent de ce que nous ſommes ménacés de devenir. Qui peut ſe promettre avec toute ſa vertu, d'échaper à des évenemens qui n'épargnent pas la vertu même, & contre leſquels tous ſes efforts ne peuvent rien ? L'orgueil, le ſeul orgueil & l'oubli de notre propre fragilité, nous empêchent de réfléchir que nous ſommes capables de tout le mal, que nous voïons dans les autres.

Leur volonté quelquefois n'eſt point complice de celui, qui leur arrive. Leur devoir ne ſouffre point des déſagrémens que nous éprouvons avec eux, & nous les traitons comme s'ils étoient coupables de nous déplaire. C'eſt le malheur, qui leur ôte l'uſage du bon eſprit. Ils ſont ſenſibles aux reproches d'une diſgrace & d'une fortune renverſée, qui ne leur ôte point leurs bonnes qualités perſonnelles. C'eſt une foibleſſe ; mais lors qu'avec du mérite, on ſe voit mé-

priſé, peut-on ne pas croire qu'on ne l'eſt que pour ſa mauvaiſe fortune ? Le premier ſentiment de la proſpérité, ne devroit-il pas être de ménager ceux que les adverſités ont abbatus ? D'où vient donc qu'il n'eſt que trop ordinaire aux gens heureux de ne point ſe plaire avec les malheureux, & de les regarder comme des incommodes ? Ceux-ci s'en aperçoivent & s'en affligent. Ils ſont tentés de rendre éloignement pour éloignement ; ils fuient ceux, qui les fuient, & c'eſt avec quelque ſujet. On les traite avec tant de hauteur, avec un dédain ſi marqué, qu'il ſemble qu'en ceſſant d'être heureux, ils aïent ceſſé d'être hommes.

Supoſons que notre haine n'ait rien pour objet que de haïſſable, quel zèle enfin nous anime contre des infortunés ? Vous vous livrez à votre chagrin ; vous vous abandonnez à toute votre impatience, à la vûë de certains eſprits, ſur qui la raiſon ne peut plus rien. Qui vous a dit, que vous ne ſeriez pas bientôt plus déraiſonnable ? Que faut-il, pour mettre des travers dans l'humeur la plus égale, & pour irriter le plus aimable caractere ? Un leger accident, un petit intérêt, un déplaiſir ſecret, une

ſituation forcée. Vous ne retrouverez alors que de l'aigreur & des bruſqueries, où vous avez éprouvé les manieres les plus douces & les plus polies. Un homme étoit affable, prévenant, c'étoit la complaiſance même ; & tout d'un coup il eſt devenu ſombre, difficile, réſervé. Lui-même, il eſt étonné de ſe trouver une bile & des airs chagrins, qu'il ne connoiſſoit point. Il ſe ſent épineux & dur, lui, dont les mœurs ont toujours été faciles, lui, qui n'avoit rien de plus à cœur que le déſir d'obliger & de plaire. D'où ces changemens lui viennent-ils ? Dès traitemens qu'il a reçus de ceux à qui ſon devoir ou ſon malheur l'a lié : de la conduite impérieuſe des maîtres, dont ſa condition le fait dépendre, ou des ſupérieurs, qu'il s'eſt lui-même choiſis. Leurs hauteurs, leurs vivacités, leurs violences l'ont jetté hors de ſes meſures & de ſon naturel. Plaignez-le, au lieu de le condamner. Suportez-le, au lieu d'éclater injuſtement contre lui. Vous allez peut-être avoir beſoin qu'on ait pour vous toute cette indulgence. Vous perdez le tems à vous lamenter ſur les fautes, où vous ſurprenés vos freres. Il vaudroit mieux tourner les ïeux ſur vous-même. Il fau-

droit conſiderer, dit l'Apôtre, que vous ſuccomberiés, ſi vous étiez attaqué des même tentations. Soit que vous vous conſideriez du côté des foibleſſes de la nature, ou du côté des accidens de la vie, un homme ne fait gueres de faute qu'un autre homme ne puiſſe faire. Que ce ſoit donc la premiere penſée qui vous frape, lorſque vous voïez tomber vos ſemblables, & ſur tout, lorſque ce ſont des chûtes de ſurpriſe, ou de fragilité. Nous connoiſſons rarement toute la nôtre. Nous refléchiſſons peu ſur nos imperfections : nous nous en occupons avec peine. L'amour propre nous les diſſimule, & ne nous permet pas de nous croire auſſi imparfaits que nous ſommes, auſſi fragiles, auſſi faciles à nous laiſſer aller au mal. Mais nous ne pouvons ignorer que nous n'aïons été formés de la même bouë que le reſte des hommes, que l'infirmité de la nature ne ſoit la même par tout. Chaque faute donc, qui échape aux autres, nous avertit qu'il peut nous en échaper de ſemblables.

Or quelle impreſſion cette conviction ne doit-elle pas faire ſur nous pour nous inſpirer de la pitié, de la modération, de la patience ? Quoi ! Je ſuis capable de tout le mal, que je vois commettre ; je

porte dans mon fond toutes les ſémences de tant de mauvais fruits, & je me plaindrois ſans ceſſe de ce que je ſouffre, & je ſerois inexorable ſur des défauts d'égards! Toute la différence peut être entre ceux que je ſurprens en faute & moi, c'eſt que je me trouve dans des ſituations moins pénibles, que je ſuis environné d'objets moins dangereux, que je vis avec des eſprits moins difficiles & moins fâcheux. D'où me vient donc tant de mépris pour les foibles, tant de murmures de leurs imperfections, tant d'impatience à les ſuporter, tant d'aigreur à les reprendre, tant de vanité de n'avoir pas les mêmes défauts? Ne ſeroit-il pas plus naturel, plus juſte, plus utile de tourner mes regards ſur moi-même, & de me dire que bien-tôt peut-être je ſerai tel que ceux, pour qui j'ai des ſentimens ſi injurieux & ſi déraiſonnables; que j'aurai beſoin qu'on me pardonne, qu'on me ſuporte, qu'on me ménage, qu'on me traite avec toute la douceur de la charité.

Leçon preſſante, que les fautes, que nous voïons commettre devant nous, ou contre nous, doivent nous faire! Ne ſoïons jamais témoins des fragilités des hommes, ſans nous ſouvenir que nous ne

ſommes pas moins fragiles, ſans renouveller notre vigilance ſur nous-même, ſans être touchés pour eux de toute la pitié, que nous voudrions, qu'ils eûſſent pour nous dans les mêmes circonſtances.

Nous ne ſommes pas plus hors d'atteinte qu'eux aux tentations du dehors & du dedans. Songeons à leur épargner du moins celles qui peuvent leur venir de notre part. N'ajoutons pas aux fardeaux qui nous paroiſſent déja trop peſans. Soïons attentifs à ne rien faire, qui puiſſe déplaire à des eſprits faciles à ſe choquer; ſoïons prompts à réparer tout ce qui peut leur avoir déplu. Ne leur laiſſons contre nous aucun ſujet de plainte; découvrons-leur ceux que nous avons nous-même contre eux, quand il leur eſt utile de ne pas les ignorer. Evitons tout ce qui peut leur être une occaſion de chûte; tout ce qui peut irriter ou réveiller leurs paſſions, les paroles dures, les reproches offenſans, les railleries piquantes, les airs de fierté, les hauteurs affectées, les froideurs étudiées, les manieres dédaigneuſes, les tons impérieux, les préférences injuſtes, les traitemens violens, la tyrannie du commandement, les rigueurs outrées, les exactions de travail & de ſervitudes.

Digitized by Google

Observons l'esprit de la loi, qui défendoit de dire du mal des sourds, & de rien mettre devant les aveugles, qui pût les faire tomber. N'achevons point de briser le roseau déja cassé ; n'éteignons point la meche, qui fume encore ; n'aggravons point le poids des disgraces de la nature ; ne contristons point sur-tout la vieillesse, & ne la conduisons point au tombeau parmi les douleurs.

Il est des personnes, qu'on a beaucoup aimées, & qu'on ne peut plus souffrir. On ne les regarde qu'avec une espece d'horreur, dont elles s'aperçoivent ; on leur fait sentir qu'elles déplaisent plus qu'elles n'avoient plû par les agrémens, dont elles sont privées. On ne les haïssoit pas du moins, lorsqu'elles étoient telles, qu'elles vinrent au monde. On vivoit dans leur compagnie sans répugnance ; & ce ne sont plus pour elles que des dégoûts & des aversions marquées. Quel est leur crime ? Du côté des mœurs, le changement ne s'est fait peut-être que de mal ou bien, ou de bien en mieux. Moins agréables, elles en sont devenuës moins fieres, plus douces, plus complaisantes, plus attentives à ne donner aucun mécontentement, qu'on puisse leur reprocher. Que leur

reproche-t'on ? Rien dont elles ſoient coupables. C'eſt une maladie populaire, qui les a défigurées juſqu'à les faire méconnoître ; c'eſt un coup, une chûte, ou quelqu'autre accident, qui les a contrefaites. Ce ſont de longues infirmités, qui les ont jettées dans la langueur, ou dont il leur reſte des ſuites dégoutantes. Or ſont-ce là des ſujets de ne les plus regarder que d'un mauvais œil, de n'avoir plus pour elles que des manieres dédaigneuſes, de leur faire inceſſamment eſſuïer des rebuts, de leur rendre la vie d'autant plus ennuïeuſe, ou plus dure, qu'on a pris avec elles des engagemens plus étroits ? De quelle offenſe prétend-on ſe vanger par de ſi mauvais traitemens ? Où eſt l'équité ? Où eſt l'humanité ?

Rapellons-nous-y par la penſée, qu'il peut nous arriver pis. Combien trouverions-nous étrange d'être ainſi punis pour des malheurs innocens ; de nous voir envier chaque jour les reſtes d'une vie languiſſante, ou diſgracieuſe ; de nous entendre à chaque inſtant ſouhaiter la mort ? Quel eſt la figure, la beauté, la vigueur, qui puiſſe ſe promettre d'échaper à ces ravages, qui des corps les mieux conſtitués & les plus acomplis

ſont

ſont des objets hideux & des eſpeces de monſtres ? N'eſt-ce pas là ſouvent le triſte ouvrage de l'âge ſeul ?

Il n'eſt peut-être rien dans la vie, qui nous dégoute tant, qui nous ennuïe plus mortellement, qui nous paroiſſe plus inſuportable, que l'humeur & les infirmités des vieillards. Mais il n'eſt rien, qui nous menace plus infailliblement. Ceux, qui ſont vieux, ont été jeunes, & ceux, qui ſont jeunes ſeroient fâchés de ne pas devenir vieux. Il faut donc qu'ils montrent dans leur conduite celle, qu'ils veulent qu'on tienne un jour à leur égard.

Il y a quelquefois une eſpece de diverſion, qu'on peut faire aux chagrins que la vieilleſſe amene. Ne la conſiderez que par ce qu'elle a d'utile, par l'expérience, par la ſageſſe, par l'anéantiſſement des paſſions ; vous y trouverez de quoi vous dédommager des peines, qu'elle vous cauſe. Un vieillard ſenſé eſt un tréſor plein de faits & de maximes, de regles pour les mœurs d'autant plus ſûres, qu'elles ſont juſtifiées par l'épreuve qu'il en a faite. Mais ſi la vieilleſſe affoiblit les ſens & la raiſon, ſi elle ne repréſente plus que le fantôme de l'homme, & les reſtes dégoûtans de l'huma-

nité, que la compaſſion prenne chez vous la place de l'eſtime. Portez vos vûës ſur vos dernieres années, & méritez par la patience & par les ſoulagemens de recevoir alors des offices, que vous ne pourrez peut-être plus éxiger ni reconnoître.

C'eſt ainſi que toute notre conduite à l'égard des hommes doit rouler ſur deux pivots; ſur le paſſé par une mémoire fidele, & ſur l'avenir par une grande prévoïance. L'un empêche de condamner dans les autres, ce qu'on a fait ſoi-même; l'autre, de cenſurer leurs actions dans des cas où elles peuvent nous devenir inévitables. Quelqu'un me choque par ſa conduite; ſa perſonne m'eſt à charge; mais je ſerois comme lui, ſi j'étois à ſa place, mais je ſerai tout ce qu'il eſt, & peut-être pis, ſi je viens à ſon âge. Tolérons, afin qu'on nous tolere. Aïons de la patience, afin qu'on s'en ſouvienne, quand nous aurons beſoin, qu'on en ait pour nous.

Digitized by Google

XVIII. LEÇON.

Les foibleſſes de la nature ne rendent point les hommes haïſſables. L'amitié fait ſouvent aimer dans les amis juſqu'à leurs défauts. On ne les aime quelquefois que pour leurs défauts même. Ce qu'on ſuporte par intérêt ne doit point paroître inſuportable à la raiſon.

AYONS des foibleſſes; n'en aïons point, le cas eſt égal; commençons par ſuprimer nos plaintes ſur les foibleſſes des autres. Quelques intolérables qu'elles nous paroiſſent, nous ne trouvons en nous-même que trop de raiſons de les tolérer. C'eſt l'obligation, qui réſulte des différentes réfléxions, que nous venons de faire. Dans quelque point de vûë, que nous nous ſoïons placés, toutes les ſupoſitions condamnent également nos impatiences. Mais une derniere conſidération peut achever de les confondre. Nous haïſſons les hommes pour leurs défauts, & c'eſt un oubli du devoir. La charité, le ſentiment de l'humanité ne diſtingue point entre leurs bonnes ou

Digitized by Google

leurs mauvaiſes qualités. Ce ſentiment a pour objet leurs perſonnes. Ils ſont hommes comme nous : cette reſſemblance, ce lien d'union, que leurs imperfections ne rompent point, nous impoſe une loi toujours ſubſiſtante de les prendre pour ce qu'ils ſont. Nous ne pouvons déteſter en eux que le vice ; & nous devons l'y déteſter à proportion, qu'il défigure plus malheureuſement la nature, que nous ſommes obligés d'aimer.

Si donc il ne nous eſt jamais permis d'avoir de l'averſion pour les plus ſcélérats & les plus ennemis ; comment n'avons-nous point de honte de trouver les imperfections les plus légeres inſuportables ? Ici notre délicateſſe nous trompe. Elle s'offre à nous ſous l'idée d'un zèle de juſtice. Nous ne manquons point d'humanité, diſons-nous, pour ceux, dont nous faiſons des plaintes. Rien ne nous déplaît en eux que leurs défauts. Je demande alors pourquoi ces mêmes défauts ne nous déplaiſent point ailleurs. Notre impatience ſe dément. L'amour-propre ſe contredit. Ce qu'il traite d'inſuportable dans les uns, il le ſuporte dans les autres par des motifs, qui lui ſont propres ; & tandis que nous nous flatons de ne haïr que le vice dans les

Digitized by Google

hommes, on nous voit ſouvent aimer les hommes, ſans haïr le vice.

Nous aurions peu d'amis, ſi nous ne nous attachions qu'à ceux, qui ſont ſans défauts. C'eſt celui de toutes les fauſſes amitiés du monde de n'être point dirigées par ce diſcernement, qui fait préférer les plus eſtimables à ceux, qui le ſont moins. Faites la revûë des vôtres, & répondez-vous avec déſintéreſſement ſi les perſonnes, qui vous ſont les plus cheres, ſi celles, avec qui vous vous plaiſez le plus, ne ſont pas cent fois plus imparfaites que celles, dont la ſocieté forcée fait l'amertume de votre vie.

Rien n'eſt plus aveugle que nos attachemens. Toute notre affection ſe porte vers ce qui la mérite le moins. Très-ſouvent nous ſerions embarraſſés de dire pour quelle bonne qualité nous aimons avec tant de vivacité ce qui déplaît peut-être à tout le reſte des hommes. Les perſonnes les plus défectueuſes ne ſont point ſans quelques amis, qui prennent de l'inclination pour elles. C'eſt par-là que les alliances ſe forment, que l'homme le plus haïſſable trouve une femme qui ne le hait pas, que des objets, qui n'ont preſque pas la figure humaine, ne déplaiſent point à certains ïeux.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant ; ce qu'il y a de plus propre à condamner nos dédains & nos délicateſſes, c'eſt que nous ne ſouffrons point des défauts de ceux, que nous aimons. A peine peut-être les apercevons-nous. On vous plaint, tandis que vous ne vous plaignez point vous-même. On voit que vous êtes là dupe & la victime d'un ami, qui n'a pour vous ni retour, ni complaiſance, qui vous traite avec empire, qui diſpoſe de vous & de tout ce qui vous apartient au gré de ſes caprices, qui vous fait eſſuïer ſes bruſqueries, qui vous raille, qui vous mépriſe, qui ſe jouë de vos bienfaits, & qui fait gloire de ſon ingratitude. Le monde en rit ; votre famille en gémit. Vous ſeul vous êtes content, ou du moins vous comptez pour rien les ſujets, que vous pourriez avoir de ne l'être pas.

Pénétrons plus avant, & nous verrons que notre injuſtice ne ſe contient pas toujours dans des bornes ſi reſſerrées. C'eſt peu que nous ne haïſſons pas le vice dans les perſonnes ; nous n'aimons quelquefois les perſonnes qu'à cauſe du vice même. Un ami nous plaît par ce qu'il a d'offenſant pour tout le monde. Ce ſont ſes médiſances, & ſes diſ-

Digitized by Google

cours libres, c'eſt ſa malignité, qui nous réjoüit, ou qui nous amuſe. C'eſt une convenance d'humeur & de caractere, qui nous lie. Nous n'éxaminons point ſi ce caractere eſt eſtimable, ou s'il ne l'eſt pas, s'il nous eſt utile, ou s'il nous nuit. Il nous plaît, & nous l'aimons.

Ainſi l'amour-propre décide-t'il toujours de nos affections. Nous ne haïſſons que ce qui l'incommode. Tantôt il s'offenſe de ce qui eſt juſte. Tantôt il ſe plaît dans l'injuſtice même. Or ſi nous ſommes capables d'amitié pour certains hommes, malgré leurs défauts; pourquoi ne ſommes-nous pas du moins capables de patience pour d'autres, qui ne ſont pas plus odieux? ſi nous ſommes aſſez déraiſonnables pour aimer ce que nous ne devrions ſuporter qu'avec peine; n'eſt-il pas juſte que nous ſurmontions par raiſon la peine que nous avons à ſuporter ce que nous n'aimons pas?

Je ne le ſaurois, replique l'amour-propre: C'eſt ſa derniere excuſe; & quand il s'agit d'un devoir, l'excuſe d'impuiſſance eſt toujours une excuſe fauſſe. On ne nous commande rien d'impoſſible, & la ſageſſe de Dieu n'eſt que trop juſtifiée par ſes enfans. Combien

ſeroit-il aiſé de nous montrer une infinité de gens de bien, qui conſervent la patience au milieu des traitemens les plus durs ? Combien qui ſavent poſſéder leur ame, & qui n'ont ni de moindres foibleſſes à tolérer, ni de moins rudes peines à ſouffrir ?

En vain nous diſons-nous que les nôtres ſont extrêmes. C'eſt une illuſion commune à l'impatience. Quelques légers que les maux ſoïent, chacun croit qu'il n'en eſt point, qui puiſſent égaler les ſiens. Mais il le croit, parce qu'il lui plaît de le croire pour ſe juſtifier à lui-même ſes plaintes, & les révoltes de la nature. Avons-nous paſſé par toutes les épreuves de la vie, pour oſer aſſurer qu'il n'en eſt point de plus difficiles à ſoutenir que les défauts, qui nous ſont à charge ? Qu'avons-nous beſoin même de cette expérience pour nous convaincre que notre ſituation n'eſt pas la plus fâcheuſe qu'on puiſſe imaginer ? Qui eſt-ce qui n'auroit pas l'avantage de ſe trouver heureux par comparaiſon, s'il vouloit ſe rapeller tout ce qu'il ſait des traverſes du monde, & de la méchanceté des hommes ? De quelles ſcènes tragiques ſes ïeux peut-être n'ont-ils pas été témoins ? Que de barbaries n'aprend-

Digitized by Google

on point de la voix publique ! De combien de ſecretes cruautés n'eſt-on pas inſtruit par la confidence de ſes amis !

A quoi ſervent au reſte les exemples étrangers, où notre propre exemple nous confond ? Qu'auriez-vous à me repliquer, ſi je me mettois à vous compter les chagrins, que les craintes ou les eſpérances du ſiecle vous font dévorer de la part des plus fâcheux des hommes ? De quelle patience n'eſt-on pas capable, quand il s'agit d'obtenir les faveurs du monde, ou de prévenir ſes diſgraces ? Par combien de caracteres & d'humeurs un projet d'avancement vous oblige-t'il de paſſer ? A combien de portes allez-vous fraper ? & quelles réceptions eſſuïez-vous ? L'un vous traite avec une froide indifférence ; l'autre vous renvoïe avec un refus inſultant. Là ce ſont des mépris & des rebuts ; ici ce ſont des défaites, des délais, des remiſes éternelles, des courſes inutiles, qu'on vous fait faire. L'empreſſement de vous ſervir en eſt le prétexte, & la volonté ſecrete de ne rien tenter pour vous en eſt le vrai motif. Ce n'eſt quelquefois, que la vanité, qui vous amuſe par l'idée d'un faux crédit, & qui vous fait païer cherement la fumée, qu'elle vous vend.

A tous ces traitemens que de contrainte ! Que de réſerves il faut avoir ! On diſſimule ſes mécontentemens ; on affecte de ne pas voir ce qu'on voit. On ſe rend maître de ſes ïeux, de ſa contenance, de ſon geſte. On cache ſous un viſage ſerain le trouble & les dépits. Si ce ſont des ſuffrages, que vous briguez, ſi c'eſt un déplacement, que vous craignez, que de tourmens encore pour déguiſer vos penſées, pour diſſimuler les mauvais offices, qu'on vous rend, pour ſourire à vos ennemis, pour baiſer la main, qui vous oprime, pour remercier de ce qu'on vous laiſſe, tandis que vous auriez à vous plaindre de ce qu'on vous ôte ? L'intérêt vous rend profond, impénétrable. Il vous aprend à forcer votre humeur, à déguiſer vos dégoûts, à démentir votre cœur, à parler contre vos ſentimens, à vaincre vos répugnances, à faire par néceſſité ce que vous ne feriez jamais par penchant.

Après tous ces efforts que la raiſon fait faire ſouvent contre la raiſon même, à qui ferez-vous croire qu'il y ait quelque choſe pour vous d'inſuportable dans les foibleſſes & dans les injuſtices des hommes ? Etes-vous excuſables d'éclater ſur quelques déſagrémens que vous

Digitized by Google

éprouvez dans votre domeſtique? Quand on eſt capable de tant de fauſſeté, comment ne le ſeroit-on pas d'un peu de tolérance ? Les motifs de la crainte ou de l'eſpérance ont-ils en eux-même plus de force pour nous inſpirer de l'indulgence ſur les mauvaiſes manieres, que ceux de la pitié, de l'équité, de la reconnoiſſance, de l'intérêt perſonnel que nous avons de tolérer, afin qu'on nous tolére ? Toute la différence des impreſſions, que ces motifs font ſur nous, ne vient aſſûrément que de l'aveuglement, & de l'injuſtice de nos paſſions. Quelques ſpécieux que les ſujets de nos impatiences nous puiſſent paroître, il doit reſter pour conſtant dans notre eſprit que toute impatience eſt injuſte, & que rien n'eſt inſuportable de tout ce qui peut ſe ſuporter par quelque motif que ce ſoit. Tous les hommes ſur-tout ſont ſuportables quand on ne hait que leurs défauts, ſans haïr leurs perſonnes.

Digitized by Google

XIX. LEÇON.

Les parens qui ſe plaignent des parens font leur excuſe de ce qui fait leur crime. Les liens du ſang doivent ſe faire ſentir plus vivement à proportion qu'ils ſont plus étroits. Quiconque dément ce ſentiment dément le deſſein de Dieu. Le déſagrément des alliances doit être ſouffert par le ſouvenir de l'amour, qui les forme, & par la vûë du devoir qu'elles impoſent.

PLUS nous réfléchirons ſur notre intolérance, plus nous la trouverons déraiſonnable, injuſte, indécente, odieuſe. Les divers motifs que nous avons opoſés juſqu'à préſent aux prétextes de nos plaintes, décident en faveur de tous les hommes. Il ſuffit qu'ils le ſoïent pour avoir droit à nos ménagemens. Que ſera-ce, quand à ces motifs puiſés dans la conſidération générale de la nature, nous ajouterons ceux, qui ſe tirent de la qualité des perſonnes? Que de raiſons particulieres de les tolérer ſelon les rélations, qu'elles ont avec nous! Raiſons de tendreſſe, de reconnoiſſance,

d'amitié pour ce que nous pouvons avoir à ſouffrir de la part de nos proches & de nos alliés. A bien réfléchir ſur ces premieres raiſons, on n'en trouvera certainement point de plus touchantes pour le ſentiment, de plus indiſpenſables pour le devoir, de moins ſuſceptibles d'exception pour les excuſes. Soupçonneroit-on donc que ces mêmes raiſons ſont celles, dont l'impatience croit quelquefois pouvoir ſe prévaloir le plus à ſon avantage ?

N'en ſoïons pourtant pas ſi ſurpris. C'eſt le caractere de tous les ſentimens déreglés de ſe démentir eux-même. Souvent on veut trouver ſa derniere juſtification dans l'excès de ſon injuſtice. L'impatient ſe plaint de tout le monde ; mais l'endroit de ſes plaintes les plus ameres, c'eſt quand il en vient à ce qu'il ſouffre de ſes plus proches. Il feroit grace à des étrangers, tandis qu'il eſt inéxorable pour ceux, qui lui ſont le plus étroitement unis ; & l'obligation de ſouffrir lui devient plus pénible à meſure qu'elle eſt fondée ſur des conſidérations plus déciſives. Encore, dit-on, ſi ce n'étoit pas mon propre ſang, qui ſe déclare contre moi ! N'eſt-on pas bien à plaindre de ſe voir au ſein d'une famille où regne inceſſamment, la déſunion, les

chagrins, la colere & les dépits, où chacun ne ſemble né que pour le malheur de tous les autres ?

Tout homme eſt à plaindre ſans doute d'avoir à vivre avec les hommes. Il n'en eſt point ſans défaut. Eſt-il étonnant que vous en remarquiez dans ceux qui vous touchent de plus près. S'il ne vous falloit que ce qu'on nomme la conſolation des malheureux, vous en trouveriez peu qui ne le fûſſent peut-être encore plus que vous, ſi du moins vous vouliez les en croire. Entrez dans toutes les familles, dont les livres ſaints nous ont laiſſé l'hiſtoire ; vous n'y verrez ni concorde entre les épous, ni paix entre les freres. Il n'eſt point de ſources de diviſion, que vous n'y retrouviez ; les antipaties, les haines, les jalouſies, les violences, les inceſtes, les meurtres, les révoltes. Ce n'eſt par-tout qu'inégalités dans les alliances, & qu'oppoſition dans les mœurs. Job & Tobie craignent le Seigneur ; ils ont des femmes, qui leur reprochent la vanité de leurs eſpérances, & qui ſe rient de leur ſimplicité. Abigaïl eſt prudente, & Nabal ſon épous eſt inſenſé. Jacob eſt doux, Eſaü violent ; Jonathas aimable, & Saül emporté. Samuel eſt chéri du peu-

ple, & ſes fils lui ſont odieux. L'Evangile ſe vérifie dans tous les tems. L'homme trouve des ennemis juſques dans ſa propre maiſon.

Que faut-il en conclure ? Votre propre ſang cauſe votre peine, & c'eſt là ce qui vous la rend inſuportable. Impatience aveugle ! Vous voilà donc réduit à chercher votre excuſe dans votre condamnation. Qu'aurois-je pû vous dire de plus touchant pour vous engager à tout ſuporter, pour vous en faire aimer le devoir, pour vous en adoucir l'amertume, que de vous repréſenter que c'eſt de votre propre ſang, qu'elle vous vient ? Ne ſeroit-ce pas avoir tout fait pour vous conſoler ? Ne ſeroit-ce pas avoir tout dit pour vous confondre ? Quel beſoin de préparer d'autre réponſe à toutes vos plaintes ? Excès de mauvaiſe humeur, injures accumulées, bruſqueries affectées, aplication maligne à vous contredire, envie de vous déplaire, intention de vous nuire ou de vous chagriner ; tout cela ſe pardonneroit moins à ceux, qui ne vous ſont unis que par des liaiſons éloignées ; mais eſt-il quelque traitement que le ſentiment d'une étroite proximité ne doive pas faire oublier ?

Digitized by Google

Il eſt vrai que tous les hommes ſont freres, & cette penſée devroit faire expirer la haine dans tous les cœurs. Le mauvais fond de ceux, qui nous inquietent, leurs mauvaiſes manieres, leurs mauvais traitemens, leurs mauvais offices ne changent point en eux la nature; ils ne doivent point en altérer en nous les ſentimens. Quelques éloignés que nous ſoïions de notre origine commune, ne faut-il pas que le ſouvenir nous en ſoit toujours aſſez préſent pour nous engager à nous ſecourir dans nos beſoins, à nous ſoulager dans nos infirmités, à nous ſuporter dans nos foibleſſes, à nous épargner dans nos ſenſibilités, à nous ménager par toutes ſortes de déférences, à nous regarder du moins avec pitié pour nous traiter avec une indulgence mutuelle? Ne ſont-ce pas là les devoirs auſquels la ſeule humanité nous oblige? Mais il eſt une proximité qui rend cette obligation plus rigoureuſe, à proportion qu'elle ſe fait plus vivement ſentir.

Pour s'en convaincre, il ne s'agit pas de réfléchir bien profondément. Que chacun ſe demande d'où nous viennent ces tendreſſes réciproques que nous avons pour ceux, qui nous ſont liés par les

les nœuds d'une parenté plus étroite ; quelle eſt la cauſe ou la fin de ces mouvemens ſecrets qui ſe déclarent quelquefois pour des perſonnes inconnuës, & qui du moins ne ſe démentent jamais que dans une extrême dépravation. Le ſang reconnoît le ſang. Les parens regardent ceux, qui ſont nés d'eux, comme des parties d'eux-même. Ils croïent revivre dans leurs productions. Peut-on méconnoître ici le deſſein de Dieu ? N'eſt-ce pas un effet de ſa Sageſſe, de nous intéreſſer ainſi tous à la deſtinée de ceux, qui nous touchent de plus près ? Sans l'amour des peres pour leurs enfans, ils ne prendroient pas même ſoin de les nourrir dans leur plus tendre enfance. Sans l'amour des enfans pour leurs peres, ils les abandonneroient dans les infirmités de la vieilleſſe. Leurs devoirs leur ont donc été marqués par leurs ſentimens.

On ne s'y méprend point. Quelle indignation ne conçoit-on pas pour ceux, qui manquent à ces devoirs ? Ne dit-on pas d'eux que leur ſang ſe dément, qu'ils perdent le ſentiment de ce qu'ils ſont ? Comment donc nous permettons-nous de l'oublier dans nos impatiences ? Dieu ſe ſeroit-il trompé dans ſes vûës

ſur les enfans des hommes ? N'auroit-il réuni les caracteres les plus opoſés par les plus ſenſibles liens, que pour les voir ſans tendreſſe & ſans pitié, ſe traiter cruellement, vivre en ennemis, ou ſoupirer pour de honteuſes ſéparations ? O ! que nous ſommes peu fideles à concourir aux diſpoſitions de ſa providence ! Il ne nous a liés par des nœuds ſi preſſans que pour nous acoutumer à nos foibleſſes mutuelles ; & ce ſont ſouvent ces nœuds même qui nous les font trouver plus étranges.

Il faut en convenir : Les ſujets de diſcorde & d'impatience, ſont infinis entre les freres & les proches. Mais il faut toujours conſiderer moins les ſentimens qu'ils ont, que ceux qu'on leur doit. Vous avez des enfans ingrats, qui n'ont pour vous ni reſpect ni tendreſſe, & c'eſt là peut-être le moindre de leurs déréglemens. Vous en ſouffrez plus que vous ne pouvez dire. Mais eſt-ce pour rien que vous êtes peres & meres ? Où, n'eſt-ce pas pour donner toutes vos attentions à ceux que vous avez mis au monde, pour travailler à les guérir de leurs foibleſſes, pour les former par vos inſtructions & par vos exemples, pour leur montrer en vous ce qu'ils doi-

vent être ? C'eſt dans cette vûë que Dieu vous a mis à la tête d'une famille. Les leçons, les exhortations, les corrections ne rempliſſent pas tous vos devoirs. La douceur & la patience, en ſont une des parties la plus néceſſaire. Si vos enfans ont beſoin de toute votre vigilance pour ne pas ſe déranger ou pour ſe former au bien, c'eſt votre ouvrage que vous faites ; s'ils vous ſont à charge par leur indocilité, c'eſt votre fardeau que vous portez.

Conſultez votre cœur. Malgré leurs mauvaiſes qualités, vous ne ſauriez vous empêcher de leur ſouhaiter du bien, des richeſſes, de grandes fortunes ; vous ne plaignez point les ſoins que vous donnez à leur établiſſement ; vous vous conſolez même quelquefois de n'être pas heureux, pourvû que vos enfans le ſoient après vous. Il eſt des parens, qui s'envient les néceſſités de la vie, pour laiſſer aux leurs une ſucceſſion plus abondante ; & c'eſt là le déréglement. Il s'en gliſſe dans toutes les paſſions des hommes, quand elles ne ſont pas dirigées par de véritables lumieres ; quand ils n'ont pas ſoin d'étudier les deſſeins de celui qui les a faits dans chaque inclination qu'il leur donne. Il eſt

Digitized by Google

juſte de pourvoir à la ſubſiſtance des enfans, & ce ſentiment eſt naturel dans les peres; mais c'eſt parce qu'il eſt naturel, qu'il doit les engager à ſouffrir ceux qu'ils aiment, juſqu'à s'oublier quelquefois pour eux.

Il y a ſur ce ſujet dans nos diſpoſitions & dans notre conduite, une contradiction qui ſuffiroit ſeule pour nous convaincre de notre déréglement, qui peut ſeule nous découvrir l'injuſtice & la bizarerie de nos impatiences. Nous ſerions offenſés, nous ſerions inéxorables, nous nous porterions peut-être à des excès contre ceux qui traiteroient nos proches comme nous les traitons dans le feu de nos mécontentemens. Que n'en diſons-nous pas, à qui veut nous écouter? Vous avez un frere injuſte & violent, qui vous maltraite & qui s'oppoſe à tout ce qui vous fait plaiſir; une ſœur fiere & dédaigneuſe, qui vous inſulte & qui donne de vous de mauvaiſes impreſſions; un pere qui s'eſt rendu le tyran de ſes enfans; une mere qui les regarde comme ſon ſuplice, & qui néglige leurs beſoins; un fils indocile & libertin, qui ſe joue de vos ſoins & qui ſe perd; une fille volage, qui mépriſe vos leçons & qui ne

prend conseil que de ses propres caprices ; un mari déraisonnable, ombrageux, brutal, emporté ; une femme inquiete, importune, fâcheuse, indiscrete. Ah ! c'en est trop, dites-vous : Oüi, c'est trop d'impatience & de ressentimens.

Je ne veux pas entrer dans le détail de ce qui vous échape contre vos proches. Je croirai, si vous voulez, qu'ils ont encore mille autres défauts. Mais étoit-ce de vous, que nous devions les aprendre ? Etoit-il quelqu'un plus intéressé que vous, à nous cacher les disgraces de votre famille ? Si quelque autre osoit donner atteinte à la réputation de ceux que vous ne rougissez point de déchirer si cruellement, le souffririez-vous ? Si la raison, si l'honneur, si l'amitié, si la religion pouvoit encore quelque chose sur votre esprit, ménageriez-vous si peu, ceux à qui vous tenez par tant de devoirs ? Il n'est rien que vous n'eussiez dû vous résoudre à souffrir, plutôt que de les dèshonorer. Il y a donc de l'excès dans votre sensibilité ; il y a de l'injustice dans vos plaintes. On doit aprendre à se taire, quand on ne peut parler que contre soi-même & contre les siens. Il faut tout suporter,

quand on ne peut-être impatient ſans violer tous les droits de la nature.

Vous êtes l'épouſe d'un homme, qui vous rend malheureuſe. Faites-nous-en vous-même le portrait. Vous devez le bien connoître; à coup ſur, ce portrait ne ſera point flaté, ſi vous le laiſſez faire à vos dépits. Songez pourtant que vous allez nous parler d'un homme qui vous a plû. Vous avez crû du moins que vous pourriez vous faire à ſon humeur, & paſſer vos jours avec lui. Vous en avez pris l'engagement. Il eſt trop tard de vous en repentir. Tout inſuportable que ce mari vous paroît, il n'en a pas moins de droit à vos égards. C'eſt encore trop peu pour vous, de vous reſtraindre à le tolérer.

Vous, maris, aimez vos femmes. C'eſt le précepte de l'Apôtre: C'eſt le principe & le lien même de votre alliance. Après cela, venez nous dire tout le mal que vous voudrez, contre celle que vous avez choiſie pour n'être qu'une même chair avec vous. Eh quoi! Vous ne ſuporteriez pas du moins ce que vous êtes ſi étroitement obligé d'aimer, ce que vous avez aimé ſans doute, ce qui vous paroiſſoit aimable alors, & ce qui l'eſt peut-être encore. Car il n'eſt rien

de plus aveugle que nous, dans nos attachemens. Nous nous figurons que tous change dans leurs objets, quand nous venons nous-même à changer pour eux.

Quoi qu'il en soit, n'est-ce rien enfin que d'être femme & mari ? Ces titres là, ne donnent ils point de droits ? Ne méritent-ils point d'attentions ? Il y a de l'indécence autant que d'infidélité dans les plaintes & dans les mésintelligences, où la concorde doit être si parfaite, où les égards sont si justes & si nécessaires. Le désir du divorce, n'a pû naître, dit J. C., que de la dureté du cœur. La nature inspire à l'homme, de quiter pere & mere, pour s'attacher à sa femme. C'est un dégré de préférence, que le mariage donne sur ceux à qui Dieu seul doit être préféré dans l'amour. Par quelle inconstance, en peut-on venir jusqu'à séparer ce que cet amour avoit uni par les nœuds les plus tendres ? Quelle honte, pour l'humanité de se démentir si souvent dans ses affections les plus légitimes, & dans ses engagemens les plus indispensables !

Parens, qui que vous soïez, étouffez les murmures, suprimez les plaintes ; appaisez les querelles, banniſſez les con-

teſtations, terminez les procès, acordez vos ſentimens avec eux-mêmes, aimez vous conſtament, ceſſez de publier votre honte en faiſant retentir le monde de vos diſſentions.

XX. LEÇON.

Ce qui n'eſt qu'injuſte dans nos mécontentemens à l'egard des étrangers, devient criant quand il s'agit de nos proches. Les prétextes en ſont communément ſi honteux, qu'ils ſe confondent d'eux-même. Toujours quelque ſorte d'ingratitude, y vient mettre le comble à l'injuſtice.

NOUS commettons contre nos proches, toutes les ſortes d'injuſtices que nous faiſons au reſte des hommes. Nos mécontentemens de leur part ne ſont guéres que les fruits de nos préjugés & de nos averſions gratuites. Donnons néanmoins aux ſaillies de l'humeur le tems de ſe rallentir. Saiſiſſons un moment de calme, où nous puiſſions interroger avec déſintéreſſement la candeur de la nature. Pour qui les antipaties nous ſont-elles ſinguliérement interdites? Qui ſont

ſont ceux, qu'un devoir plus étroit nous oblige d'aimer comme nous-même, dont nous devons le moins envier les avantages, avec qui nous pouvons le moins nous prévaloir des nôtres ? Qui ſont ceux, dont notre propre honneur nous invite à penſer le plus favorablement ; ceux dont nous avons les plus de ſujets de nous croire aimés ? Héſiterons-nous à répondre que ce ſont, ſans contredit, ceux avec qui la naiſſance ou des engagemens communs, ont dû nous rendre toutes les liaiſons de cœur & d'intérêt plus touchantes & plus fortes.

Auſſi les motifs de nos haines & de nos diſſentions avec eux, ſont-ils d'autant plus capables de nous faire rougir, qu'ils ſont plus contraires aux ſentimens que la nature inſpire. Des freres ſe haïſſent préciſément par l'endroit qui doit les engager à s'aimer plus tendrement, je veux dire, parce qu'ils ſont freres. Un aîné voudroit n'avoir point de cadets. Les cadets trouvent étrange qu'il y ait des droits d'aîneſſe. Tous ſouffrent de voir qu'on leur égale, ou qu'on leur prefere ceux qui devroient en effet leur être égaux en tout. Joſeph eſt odieux à ſes freres, parce qu'il eſt plus aimé de ſon pere, & parce qu'il

eſt en effet plus aimable. Une avidité qui ne raiſonne point, s'afflige d'avoir tant de cohéritiers. Elle voudroit enlever ſeule tous les biens, comme ſi ſon droit étoit mieux établi que celui des autres, comme ſi chaque enfant ne pouvoit pas faire les mêmes ſouhaits, mais toujours avec une égale injuſtice. Qui êtes-vous, & qui ſont ceux à qui vous faites un crime d'être ce que vous êtes ? Etoit-ce à vous ſeul de naître & de vivre pour accuſer en ſecret vos freres d'être nés, ou pour les condamner à mourir, afin de vous laiſſer maître de tout l'héritage ?

Une ſœur ſe plaignoit un jour, de ce que ſa ſœur ne vouloit pas s'enſevelir dans un monaſtere. Vous n'y penſez pas, lui diſoit-elle, & je ne ſais comment vous l'entendez. Qui voulez-vous que j'épouſe ? Un Procureur ? Aurai-je aſſez de bien pour prétendre à quelque parti plus honorable ? Il ſembloit que ſa cadette lui fût reſponſable d'un établiſſement brillant, & que, parce qu'elle étoit vaine, elle dût lui faire le ſacrifice de ſa dot & de ſa liberté, pour la rendre plus vaine encore.

Une mere ne trouvoit point de défauts dans ſa fille. Elle étoit d'une figure

aimable, d'un esprit bien fait, d'un caractere prévenant, pleine de respect & d'attentions pour elle & pour son pere ; sage en un mot, & propre à faire leurs délices & leur consolation. Pourquoi donc, lui disoit un ami sage, en êtes-vous si mécontente ? Qu'avez-vous encore à lui reprocher ? Rien : Mais elle a des freres, & quand on a de la noblesse & point de fortune, il ne faut pas naître fille.

Ces imaginations sont bizares, mais moins rares qu'on pourroit le penser. On les remarque dans des personnes, qui d'ailleurs ont des sentimens de piété ; dans des parens, qui ne sont pas au fond sans quelque tendresse. Rien n'est presque toujours si peu d'acord, que l'homme avec lui-même. Un pere aimeroit ses enfans, s'il en avoit moins. C'est leur nombre, qui fait leur crime & qui cause sa mauvaise humeur. Il ne leur avoit sans doute donné la naissance, que dans l'espérance qu'ils mourroient ; ils ont eu le malheur de vivre, c'est souvent tout le tort qu'ils ont ; on ne les en trouve pas moins insuportables. Autrefois on auroit dit : Heureux l'homme, dont la femme est aussi féconde que la vigne, dont les côtés de sa maison

ſont tout couverts ; l'homme qui voit ſa table environnée d'enfans ſemblables à de jeunes oliviers, qui croiſſent & qui promettent des fruits dans leur tems. Les mœurs ſe dépravent, & les vûës changent. On regarde la bénédiction du mariage, comme une diſgrace. On n'examine point ſi les enfans ſont ſains, s'ils ſont bien faits & bien nés ; s'ils ont d'heureuſes inclinations ; s'ils donnent de grandes eſpérances. On les compte, & on ſe croit malheureux.

On s'offenſe de tout, quand on eſt injuſte ; des bonnes & des mauvaiſes qualités, des perfections de la nature & de ſes défectuoſités. Si vous me demandez d'où vient qu'une mere montre tant d'averſion pour ſa fille, d'où vient qu'elle la maltraite, qu'elle l'éloigne d'elle, qu'elle lui plaint ſes beſoins, qu'elle rebute ſes careſſes ? Je vous répondrai de celle-ci : C'eſt que ſa fille eſt laide ; elle en rougit : & de celle-là, c'eſt que ſa fille eſt belle, & qu'elle commence à ſe trouver effacée par les agrémens de ſa jeuneſſe.

Le premier penchant des femmes, eſt de vouloir plaire ; & leur derniere paſſion, celle de ne vouloir point paroître vieilles. C'eſt cette manie, qui en rend plu-

ſieurs impitoiables pour des enfans, qui font penſer qu'elles ont au-deſſus d'eux pour le moins autant d'années, qu'il en faut pour devenir meres. Leur impatience vient de ce qui devroit faire le ſujet de leur joie. Ce déréglement eſt ſi commun, qu'on ne ſauroit reflêchir trop ſérieuſement ſur le fond qui le produit. Vous avez déja de grands enfans; vous avez un fils qui commence à ſe diſtinguer dans ſes études & dans ſes exercices; vous avez une fille à marier. Ce ſont des félicitations que certaines meres reçoivent comme des injures. Toutes les attentions qu'une fille s'attire, toutes les graces qu'on lui remarque, toutes les loüanges qu'on lui donne, ſont autant de traits qui perçent le cœur de ces marâtres jalouſes. Elles veulent toujours être auſſi jeunes que celles qu'elles ont miſes au monde; elles veulent porter les mêmes parures, ſe montrer dans les mêmes endroits, ou paroître ſans elles, quand elles craignent de ne paroître pas aſſez auprès d'elles. On relegue au fond d'un apartement, où perſonne ne pénétre; on enſevelit dans les cloîtres ces innocentes victimes d'une paſſion qui prend la place de la tendreſſe qu'on leur doit. On re-

fuſé des partis convenables ; on éloigne le projet d'un établiſſement, qui donneroit trop-tôt des petits fils. Ce ſont les enfans qui ſouffrent, & ce ſont les meres, qui ſe croïent malheureuſes. Les conſolations ſeroient mal placées, où les impatiences ſont dépourvûës de raiſon. Comment ne ſe croiroit-on pas miſérable, quand on ne ſe trouve à plaindre qu'à force d'être heureux ? Pour conſoler certains parens, il faudroit que Dieu les punît de leur ingratitude, par la privation des dons qu'il leur a faits dans leurs enfans.

Dans ces derniers, l'injuſtice des plaintes eſt mêlée d'une ingratitude encore plus criante & plus inſenſée. Leurs parens leur déplaiſent, parce qu'ils ſont pauvres ou d'une condition trop obſcure. Ils voudroient avoir eu d'autres peres & d'autres meres. Souhaits extravagans, pareils à ceux qu'on fait quelquefois d'être né garçon, quand on eſt fille ; ou fille, quand on eſt garçon. Rien n'eſt ſi juſte & ſi recommandé par toutes les loix, que l'amour & le reſpect, pour ceux qui nous ont donné l'être. Quelle reconnoiſſance les ſoins qu'ils ont pris de notre enfance ne méritent-ils pas ? Quelle gratitude pour les peines que

notre éducation leur coûte, pour les biens qu'il nous amaſſent & qu'ils nous conſervent ? Ces conſidérations doivent l'emporter ſur tous les déplaiſirs, que nous pouvons en recevoir. Ce qu'ils ſont pour nous, doit nous faire oublier ce qu'ils ſont en eux-même. Leur caractere n'efface point leur titre ſur nous. Rien ne nous diſpenſe des égards que la nature nous preſcrit.

Vous avez des parens incommodes & durs. Ce ſont des humeurs ſombres & ſeveres ; une vieilleſſe chagrine, qui n'uſe de ſon autorité que par caprice, qui ne cherche qu'à choquer ceux qui compâtiſſent le plus à ſa foibleſſe, qui n'a que de la rudeſſe & de l'auſtérité pour des enfans, dont elle exige de la douceur, de la docilité, de l'obéïſſance. Mais quels que ſoïent vos parens, leur en devez-vous moins de gratitude ? N'eſt-ce pas toujours d'eux, que vous tenez ce que vous êtes ? N'eſt-ce pas leur ſang, qui coule dans vos veines ? La ſubſiſtance qu'ils vous donnent, les biens qu'il vont vous laiſſer, ne ſont-ils pas les fruits de leurs travaux ? N'eſt-ce pas à vous de les en dédommager par vos ſoins, par vos aſſiduités, par toutes les attentions, que leurs beſoins deman-

dent ? N'eſt-ce pas à vous de les ſoulager dans leurs infirmités, de les conſoler dans la triſteſſe de leurs derniers jours ? Honorez votre pere, vous dit le ſage, par vos actions, par vos paroles & par toute ſorte de patience. Soulagez-le dans ſa vieilleſſe, & ne l'attriſtez point durant ſa vie. Que ſi ſon eſprit s'affoiblit, ſuportez-le & gardez vous bien de le mépriſer.

Ne devez-vous pas vous le dire de vous-même ? Il y auroit une double injuſtice à vous plaindre de cette altération, que les années ont cauſée dans l'eſprit & dans l'humeur de ceux, que vous devez reſpecter en tout ce qu'ils ſont, parce que vous leur devez tout ce que vous êtes. S'ils vous ſont devenus fâcheux, hélas ! c'eſt à force de s'épuiſer pour vous. Souvenez-vous encore, ajoute l'Eccléſiaſtique, combien celui qui abandonne ſon pere, eſt infâme, & combien celui qui aigrit l'eſprit de ſa mere, eſt odieux au Seigneur. Il eſt honteux d'avoir beſoin de patience, pour remplir des devoirs, où l'affection devroit inſpirer des empreſſemens, où la reconnoiſſance devroit ſe mettre au-deſſus des répugances, où la tendreſſe naturelle devroit faire trouver de la joie.

On loüe les ames bien nées, qui s'empreſſent de rendre à leurs parens ſervices pour ſervices; on eſt touché du plaiſir ſenſible qu'elles ſe font de leur procurer des conſolations, ou d'innocens amuſemens dans leur ſeconde enfance. La Religion vient chez elles au ſecours de la nature. Celui qui craint le Seigneur honorera ſon pere & ſa mere, & ſervira comme ſes maîtres ceux, qui lui ont donné la vie. Il ſe ſouviendra que ſa longue durée eſt promiſe à la fidélité qu'il aura de remplir toute l'étenduë de ce précepte, & ſa patience ſe ſoutiendra par toutes ſortes d'eſpérances

Les épous ne deviendroient point impatiens, s'ils conſervoient quelque gratitude des avantages réciproques que leur union leur a procurés. C'eſt quelquefois là le premier motif de leur engagement, & c'eſt toujours le plutôt oublié. Les inégalités de l'âge & des qualités perſonnelles ſe compenſent par la conſidération de la fortune & des établiſſemens. Un mariage vous donne des avances, qui vous épargnent vingt années de travail. Vous aimez à vous voir placé par des ſecours, que vous n'auriez oſé vous promettre; & bien-tôt vous haïſſez la main de qui vous les tenez. C'eſt

juſtice à ſoi-même, ou la rendre aux autres? Vous ignorez, vieillard, ou vous ne voulez pas connoître le prix des ſervices qu'on rend à un homme auſſi rebutant, auſſi fâcheux, auſſi ingrat que vous. La ſeule plainte que vous auriez à faire, ce ſeroit d'avoir rendu ſi malheureuſe une femme, qui le méritoit ſi peu.

Je conſeillerois aux jeunes gens de ne point rechercher les veuves riches, & de ne point ſe donner à celles, qui les recherchent; ou je voudrois qu'ils eûſſent de la bonne foi, de la probité, de l'honneur au moins pour en mieux uſer avec leurs bienfaictrices. Leur ſied-il de ſe plaindre? Et de quoi ſe plaignent-ils? De ce que leurs femmes ne meurent pas le lendemain du jour qu'ils en ſont devenus les maris. Ils comptent pour rien les avantages, s'ils ſont obligés de garder la perſonne. Elle eſt vieille, incommode, dégoûtante; vous le ſaviez, ou vous avez dû le prévoir. Mais elle eſt votre épouſe, & vous ne jouiſſez qu'à ce titre des biens, dont elle vous a rendu maître. Etoit-t'elle obligée de vous enrichir gratuitement, ou de vous enrichir aux dépens de ſes jours? Quel contrat! Le mariage n'eſt-

XXI. LEÇON.

Dans les alliances mal assorties le crime des motifs est puni par le malheur du succès. Les peres & les meres négligent leurs obligations. Ils conçoivent des affections injustes. Ils abusent de leurs droits. Les enfans haïssent ce qui leur est utile. Ils se permettent ce qui leur nuit. Les sujets de leurs plaintes ne sont que les peines de leurs déreglemens.

IL est des époux, qui n'étoient pas faits l'un pour l'autre. Ils souffrent d'être unis, mais ils souffrent avec justice ; & l'imprudence de leur engagement est la premiere faute, dont ils portent la peine. Le mariage est un établissement toujours durable, une affaire des plus sérieuses, qui mérite qu'on ne la traite qu'avec de mûres délibérations. On ne doit s'engager que par des motifs dignes de la sagesse du Créateur : & ce ne sont souvent que des vûës de plaisir ou d'intérêt, qui déterminent. Les peres & meres, qui veulent établir leurs enfans ne jettent les ïeux que

ſur les familles illuſtres, ou dans la faveur; que ſur les maiſons, où l'opulence regne. Ceux, qui ſont maîtres de leur choix, ne déliberent ſouvent auſſi que ſur les biens & ſur le caractere des alliances. Les qualités perſonnelles ſont négligées, ou c'eſt la paſſion, qui décide de la préférence. Une beauté fragile, des agrémens paſſagers, une fleur de jeuneſſe, de la vivacité, voilà ce qui plaît. La pieté, les mœurs, les heureuſes inclinations ſont les derniers endroits par où l'épouſe future eſt conſiderée. La jeuneſſe elle-même veut joüir du prix de ſes charmes. Elle craint que ſon tems ne paſſe. On prend le premier, qui ſe préſente. On ſe fait une folle gloire de ſe marier avant ſes compagnes, avant ſes aînées. On ſe promet d'aller dominer dans une famille étrangere, de ſe parer aux dépens d'un épous. On ſe laiſſe ébloüir par des bijoux & par l'éclat d'un équipage. On ſe repaît de mille autres avantages ſouvent auſſi chimériques, qu'ils ſont frivoles. De-là toutes ces unions mal aſſorties, où l'on ne trouve que des chagrins au lieu des plaiſirs, qu'on s'y promettoit.

Les images de la félicité qu'on s'étoit figurée s'évanoüiſſent. Les amer-

tumes ſuivent de près les premieres douceurs. On s'étoit fait des idées de liberté, & on n'a fait que changer de ſervitude. Une fille a cru s'affranchir de la gêne, où ſa mere la retenoit ; & elle tombe ſous la puiſſance d'un mari, qui rend ſa captivité beaucoup plus étroite. Un homme de naiſſance avoit pris une femme pour ſes biens, & l'inégalité de la condition produit le mépris. Il rougit de ſon propre choix, & ſe punit d'un excès de cupidité par un excès de vanité.

Une jeune perſonne avoit épouſé la fortune d'un vieillard, & la diſproportion de l'âge inſpire du dégoût. Rien ne lui manque du côté du néceſſaire & des agrémens. Son épous eſt attentif à tout, & ne pêche point par les manieres. Elle eſt malheureuſement trop heureuſe pour ſe plaindre. Que toute ſa reſſource ſoit donc de ſe laiſſer dévorer par ſes ennuis ſecrets, & de ſe dire qu'elle les a bien mérités.

Une vieille s'étoit entêtée d'une paſſion honteuſe à ſon âge. Elle a ſacrifié ſes richeſſes, & le repos de ſon veuvage à ſon incontinence. Elle s'eſt fait au lieu d'un épous un tyran, qui ſe jouë de ſes bienfaits, & qui les tourne contre elle-même. Elle a donné des droits pour ſe

faire éxiler de ſa maiſon peut-être, & de l'argent pour païer ſes rivales. Il eſt vrai que le mari d'une telle femme eſt un indigne ; elle eſt malheureuſe ſans doute. Mais à ne conſidérer que ce qu'elle mérite, elle ne ſauroit l'être aſſez. Elle doit rougir de ſe plaindre des mauvais traitemens, qu'elle ſouffre, puiſqu'elle n'a pas ſu rougir des plaiſirs, dont elle s'étoit vainement flatée. Rien de ſi juſte que d'être puni d'un engagement, qu'on a pris contre les bienſéances & contre la raiſon.

De tous les motifs, le plus ſéduiſant & le plus trompeur, c'eſt la beauté d'une femme. Vous obtiendrez ce que vous déſirez, mais ce que vous déſirez, peut vous rendre malheureux. Samſon preſſe ſes parens de lui donner une Philiſtine, parce qu'elle plaît à ſes ïeux ; & ſept jours ne ſe paſſent pas que cette beauté ſi chérie le trahit. Vous vouliez de même une épouſe aimable, & vous en avez une infidelle. Vous attendiez qu'il vous vînt un épous paſſionné, mais il eſt jalous. On s'attache par ſurpriſe au premier objet, qui frape les ſens. C'eſt une rencontre, une entrevûë de hazard, qui forme un nœud auſſi durable que la vie. La paſſion ſe ſatisfait, & on en vient

vient du dégoût à l'averſion de ce qu'on avoit aveuglément aimé. L'antipatie des humeurs ſe déclare entre des épous, qui ſe ſont unis ſans ſe connoître. On cherche à ſe ſéparer avec plus d'empreſſement, qu'on n'en avoit eu de s'unir.

Les nœuds formés par une ſimple eſtime mutuelle, & par le raport des inclinations, ne ſont quelquefois pas plus heureux. La ſympatie n'eſt jamais parfaite. Il ne faut qu'un endroit par où les humeurs ne conviennent pas, pour produire la méſintelligence & les dégoûts. Chaque jour on découvre quelque défaut, qui rend moins aimable ce qu'on avoit cru plus parfait. Les froideurs ſuccédent au mépris; & on ceſſe de regarder des mêmes ïeux un objet, qui ne fait plus le même plaiſir.

A qui s'en prendre? Convient-il de ſe plaindre, quand on n'eſt malheureux que parce qu'on eſt coupable? Faut-il trahir ſes devoirs, parce qu'on a pris ſes engagemens par de mauvais motifs? Faut-il qu'une femme ſoit la victime de votre mauvaiſe humeur & de vos brutalités, parce que vous l'avez trop aimée pour ſonger à la bien connoître avant de la prendre, ou pour lui

donner le tems de vous aimer du moins par retour ou par habitude? Vous saviez peut-être qu'elle n'avoit point de goût pour vous. Vous avez forcé son inclination par vos importunités. Vous avez arraché le consentement de ses parens, sans vous soucier de son aveu.

Que lui reprochez-vous aujourd'hui? Qu'elle ne vous aime pas, qu'elle n'a pour vous que de froides complaisances, qu'elle est triste & mélancolique. Vous pourriez dire quelque chose de plus, sans décider qui d'elle ou de vous est à plaindre. Vous avez souhaité qu'elle vous souffrît, elle vous souffre. Vous l'aimiez toute indifférente qu'elle étoit, & vous la suportez à peine. Est-ce sa faute, ou la vôtre? Ne lui devez-vous pas au moins compte de votre changement? Elle avoit droit d'espérer que vos empressemens ne cesseroient point de l'aider à vaincre ses répugnances, & vous ne devriez penser qu'à la dédommager du sacrifice, qu'elle vous a fait.

Si nous passons aux plaintes des peres & des meres, nous les trouverons d'autant moins excusables, qu'elles ne le seroient point quand ils n'auroient rien à se reprocher. Au lieu de trouver leur gloire & leur consolation dans leurs en-

Digitized by Google

fans, ils n'y trouvent que leur inquiétude & leur ſupplice. Mais leur mauvaiſe deſtinée n'eſt que le fruit de leur mauvaiſe conduite. Ils ont pêché dans le principe. Ils ont ſemé ce qu'ils moiſſonnent. L'éducation de leurs enfans étoit le plus preſſant de leurs devoirs; ils l'ont regardée comme la derniere de leurs affaires. Le ſuccès dépendoit des premiers ſoins, & ces premiers ſoins ont été négligés.

Avec combien de prévoïances & d'aſſiduités ne devoient-ils pas s'opoſer aux progrès de cette corruption déja toute déclarée, qu'on voit éclater dans les ſaillies de l'âge le plus tendre? A peine les enfans ſont-ils capables de quelques ſentimens, qu'on y découvre des ſémences de déſordre. La malice en eux prévient les lumieres. Leurs envies, leurs jalouſies, leurs coleres, leurs dépits ne ſont arrêtés que par l'impuiſſance, & n'auroient beſoin que d'un peu plus de forces pour ſe porter aux derniers excès. Ils ſont fiers, hautains, dédaigneux, curieux, intéreſſés, pareſſeux, volages, timides, intempérans, menteurs, diſſimulés. Ils aiment à faire le mal, & ne veulent rien ſouffrir. Ils ont déja tous les vices des hommes.

Il eſt donc néceſſaire que ceux, qui ſont chargés de les former, uſent, ſelon les caracteres, de ménagemens & de ſageſſe; qu'ils s'apliquent à conduire leur raiſon pour fixer leur jugement; qu'ils les rapellent de bonne heure à leur propre cœur pour conſuler les loix que la nature y a gravées; qu'ils les acoutument à réfléchir ſur eux-même, à comparer leurs actions avec leurs devoirs, à conformer leurs mœurs aux regles de la juſtice, & aux devoirs de la vie civile, à ne ſéparer jamais les dehors qui font l'honnête homme du monde, du fond de probité, qui fait l'homme de bien. Qu'ils prennent garde ſur-tout, d'irriter le mauvais naturel qu'ils découvrent dans leurs enfans. Qu'ils ſe ſouviennent qu'il faut beaucoup plus inſtruire que corriger; n'emploïer les menaces & les châtimens que dans la néceſſité, ne punir que les fautes marquées, toujours par raiſon, toujours avec modération; jamais par caprice, jamais par humeur ou par emportement. Qu'ils attendent ſans impatience que leurs inſtructions produiſent leurs fruits dans ſon tems.

On remarquera que je ne fais ici qu'une peinture abregée des obligations

que les parens ont à remplir, & cette peinture pourtant n'eſt déja que trop chargée, pour les convaincre de mille infidélités, dont ils reſſentent les funeſtes ſuites. Le nombre de leurs peines n'égale pas peut-être celui des devoirs, qu'ils ont négligés, ou mal remplis. On donne dans les écueils d'une molle complaiſance, ou d'une exceſſive ſévérité. On voit des peres & des meres, qui reſſentent une maligne joïe, lorſqu'il échape à leurs enfans quelqu'un de ces traits de malice prématurée, qui découvrent toute la corruption de la nature, les paroles libres, les manieres indécentes, les actions dèshonnêtes. D'autres s'empreſſent de les remplir de l'eſprit du ſiecle, de les former à ſes manieres, de leur inſpirer l'amour des plaiſirs, & l'ambition des honneurs. On les rend trop-tôt arbitres d'une liberté, dont ils ne reconnoiſſent encore que les abus. On leur laiſſe entrevoir la tendreſſe aveugle, qu'on a pour eux; & par la moleſſe avec laquelle on les punit de leurs fautes, on leur aprend à les commettre avec moins de ménagement.

Que de terribles retours on ſe prépare par ces imprudences! Qu'on en liſe

le triſte avenir dans ces penſées du Sage.
Eccli. 30. Flatez votre fils, dit-il, & il vous fera craindre. Joüez avec lui, & il vous cauſera des chagrins. Ne vous amuſez point à rire avec lui, de peur que vous n'en aïiez de la douleur & des dépits. Ne le laiſſez pas trop maître de lui-même dans ſa jeuneſſe. Ne diſſimulez point ſes déreglemens. Courbez-lui le coû de bonne heure, de peur qu'il ne ſe roidiſſe, qu'il ne ſe révolte contre vous, & qu'il ne refuſe de vous obéïr. Le cheval, qu'on a négligé de dompter, devient indomptable; un fils, qu'on abandonne à ſes caprices, devient inſolent. Vous vous verrez réduits, peres & meres, à n'oſer plus rien commander à ces enfans, que vous aurez négligé de corriger, à les prier, à pleurer inutilement pour les fléchir. Vous porterez la peine de vos négligences & de vos fauſſes tendreſſes. Ne venez point alors vous en plaindre. Vous ne ſouffrirez pas encore aſſez, à proportion des fautes que vous aurez faites.

De tous côtés vous marchez au milieu des pieges. Vous ne tomberez pas dans de moindres inconvéniens, ſi la colere, ou l'averſion vous a fait maltraiter vos enfans ſans ſujet. On perd toute

confiance dans leur esprit ; ou leur devient suspect, quand on les punit des fautes, qu'ils n'ont pas faites, ou dont on ne les a pas convaincus, quand on leur impose des peines trop séveres. Les punitions mal ordonnées les gâtent autant que l'impunité. Ils savent ce qu'ils méritent, & ils méritent ce qu'ils craignent. L'inégalité des bons & des mauvais traitemens les indispose encore plus. Ils voïent d'un côté prodiguer toutes les tendresses & toutes les faveurs, tandis que tous les coups tombent de l'autre. On accorde tout. On pardonne tout à ceux, pour qui le caprice a donné de l'attachement, tandis qu'on n'a pour ceux qu'on ne goûte pas, que des duretés & des rebuts. Le tems viendra, qu'on vous fera sentir votre injustice, & que vous serez païés du retour que vous méritez. Ces enfans de rebut deviendront votre consolation nécessaire, & cette consolation vous sera refusée.

Toute préférence est injuste, où les droits sont égaux. Les parens ont peine à se reprocher ces prédilections. Ils ne veulent pas même se les avoüer. Ils les regardent comme l'effet d'un penchant naturel, dont ils ne sont pas les maîtres. Les enfans paroissent quelque-

Digitized by Google

fois mériter qu'on faſſe en leur faveur des paſſe-droits, du moins on ſe l'imagine. Mais pour ſentir l'injuſtice des affections déreglées, il ne faut que les conſidérer dans leurs ſuites. On ne ſait ce qu'on fait, quand on ſe prévient pour un enfant. On s'engage à commettre beaucoup de fautes criantes, ſans autre fruit, que de diviſer les familles par des jalouſies & par des inimitiés éternelles. On a la douleur de voir les freres s'armer contre les freres, & mépriſer ceux qu'ils auroient reverés, s'ils les avoient traités moins injuſtement. Rebecca irrite Eſaü contre Jacob, & ne peut le ſauver à ſon reſſentiment, que par l'abſence. Elle eſt obligée de ſe priver de ce fils, qu'elle aime plus que celui qui lui reſte. Trop heureuſe encore qu'il ne lui arrive rien de pis.

Entre les ſpectacles, qui réjoüiſſent la malignité du monde, & qui font admirer aux gens de bien les ſages diſpoſitions de la Providence, eſt-il rare de voir que celui des enfans, qui fut l'objet de toutes les premieres tendreſſes, ne païe que par des chagrins & par des révoltes, la condeſcendance & les empreſſemens, dont on l'a prévenu? L'ingratitude & le mépris ſuivent l'indulgence

gence & l'impunité. On veut trop tard reprendre ſon autorité, rappeller cet enfant à ſon devoir. Il ne reſpecte plus, il ne craint plus des parens, qu'il devroit par reconnoiſſance aimer plus que tous les autres. Ce n'eſt pas tout. On ne ſe guérit point de cette affection ſi mal reconnuë. On s'obſtine à s'attirer de nouveaux outrages par de nouveaux témoignages d'une tendreſſe déplacée. Vous avez un fils, qui ne vous inſulte & ne vous décrie, que parce qu'il eſt trop aſſuré que vous l'aimez encore. Il n'eſt plus ſous votre puiſſance, & vous voulez le gouverner & le retenir auprès de vous. Plus vous vous intéreſſez dans ſes affaires & dans ſa conduite, plus il vous haît. Vous n'aurez de paix avec lui, que quand il ſera ſéparé de vous. Ne cherchez point de conſolations, vous vous les êtes vous-même interdites. Attendez-vous à toujours ſouffrir; vous avez pris ſoin de le mériter.

Les inconveniens de la mauvaiſe éducation, ne s'épuiſent point. Si vous ne vous êtes pas obſervés devant vos enfans, la faute eſt irréparable, & les déplaiſirs que vous éprouverez de leur part, auſſi juſtes qu'infaillibles. Leur unique attention, c'eſt de découvrir l'en-

droit foible de leurs parens : S'ils le découvrent, ils prennent un aſcendant, qu'ils ne perdent plus. Il n'eſt point de défauts extérieurs, qu'ils ne ſaiſiſent à la premiere vûë ; point de mauvaiſe habitude, qu'ils ne ſe forment d'après ceux qui conduiſent leurs premieres années. Nous naiſſons imitateurs. Notre premier mouvement, eſt d'agir par impreſſion. Nous faiſons ce que nous voïons faire ; & nous ne pouvons gueres en uſer autrement, tandis que la foibleſſe de l'âge nous rend incapable de reflêchir.

A cet égard, l'exemple des parens eſt de tous, le plus contagieux, parce que c'eſt celui, dont on ſe défie le moins. L'eſtime & le reſpect naturel qu'on a pour eux, fait adopter leurs vices comme des vertus. On ne ſe perſuade point qu'on puiſſe mal faire en les ſuivant. Ainſi les enfans ſuccedent-ils aux défauts de leurs peres, avant de ſucceder à leur patrimoine. Ils n'ont pas encore leurs biens, qu'ils ont déja toute leur malice. Ils s'aproprient leurs déréglemens, en attendant qu'ils jouiſſent de leur héritage. Que des parens déréglés ſe conſidérent donc eux-même, avant de ſe plaindre d'avoir des enfans, qui leur

reſſemblent. Qu'ils reconnoiſſent dans les chagrins, que ces enfans leur cauſent, le fruit des leçons qu'ils leur ont faites. S'ils aiment le jeu, le plaiſir, la vie déſœuvrée ; s'ils donnent dans les excès de la débauche & du libertinage ; s'ils ont des hauteurs & de la fierté dans leurs manieres ; s'ils maltraitent les domeſtiques ; ils ne font ce qu'ils ont vû faire : & ceux qui leur en ont donné l'exemple, ne doivent penſer qu'à s'accuſer de leurs fautes, au lieu de ſe plaindre éternellement de leur malheur. Une femme coquette, dont la fille imite les allures, n'a qu'à ſe ſouvenir de la jeune Ecreviſſe & de ſa mere.

Il eſt des peres bien indignes. Toute leur vie ne ſemble occupée, qu'à préparer à leurs enfans des raiſons de ſe conſoler de leur mort, & de les haïr tant qu'ils vivent. Comment ces enfans infortunés les reſpecteroient-ils ? Comment conſerveroient-ils quelques reſtes d'affection pour eux, tandis qu'ils les voïent ſans entrailles pour ceux, qui ſont ſortis de leur ſang ? Les uns ſouhaitent vingt fois le jour de les voir périr, & font tout ce qu'il faut pour leur perſuader qu'ils les haïſſent & qu'ils les regardent comme leur tourment le

plus cruel. Les autres ne penſent qu'à jouir du monde, qu'à diſſiper leurs biens dans les plaiſirs. Ils n'aiment qu'eux-même, & ſe ſoucient peu de ce qui doit arriver à ces malheureux fruits de leur paſſion, plutôt que de leurs déſirs légitimes. Ceux-ci, par une avarice ſordide, ou par une économie mal entenduë, leur refuſent les maîtres & les autres ſecours, dont ils ont beſoin pour ſe former ou pour s'avancer. Ils les jettent dans le déſeſpoir, par une contrainte qui les égale aux eſclaves, ou qui les aſſujettit à ce que leur condition ne comporte point. Ceux-là jouënt & ſe ruinent. Ils abſorbent leur patrimoine avec la dot de leurs épouſes. Il faut que leurs enfans reglent leur vocation ſur leurs diſſipations où ſur leurs pertes.

Les meres de leur côté, font de leurs filles leurs ſervantes. Elles les réduiſent à paſſer leurs jours dans les larmes & dans les ſaletés. Elles travaillent à les dégoûter du monde, non pour leur aprendre à en uſer avec modération, mais pour les forcer à le quitter par impatience. Elles leur font faire enfin le ſacrifice de leur liberté, pour en ſauver quelques reſtes, & pour changer un eſclavage

inſuportable, contre un qui le paroit moins. De tels parens ſe plaignent encore. Ils ſont, diſent-ils, malheureux en enfans. Faut-il le croire, ou décider que leurs enfans ſont infiniment malheureux de les avoir pour peres & pour meres. Les torts ſont du côté de ceux qui crient le plus haut, & ils ne doivent chercher que dans leur propre injuſtice, le motif de leur patience.

C'eſt le ſort de toutes les conteſtations des hommes, d'embaraſſer les juges, qui doivent prononcer pour, ou contre eux. Celui qui parle le premier, a toujours raiſon; mais qu'on écoute le ſecond, il n'a pas tort. La vérité, quand il s'agit de ce que nous nous faiſons ſouffrir, c'eſt que les plaintes ne ſont ſans injuſtice ni de part ni d'autre, parce que perſonne n'eſt irrépréhenſible. S'il eſt de mauvais parens, il eſt de mauvais enfans, qui ne ſont pas plus équitables dans les reproches qu'ils leur font. Sans expérience & ſans conduite, ſans amour pour la regle, ſans modération dans leurs déſirs; ils ne ſentent point l'utilité d'une ſage contrainte. Ils ne pénétrent point les raiſons des défenſes qu'on leur fait; ils ne goûtent point le fruit des corrections, dont les commencemens ſont tou-

jours amers ; ils regardent comme injuſte, tout ce qui s'oppoſe à leurs penchans, tout ce qui les trouble dans leurs plaiſirs, tout ce qui les réduit à mener une vie ſérieuſe, tout ce qui les aplique au travail.

Qu'on les écoute donc, toutes leurs plaintes ſe réduiſent à ce qu'on veut les aſſujettir à leurs devoirs, les éloigner de la licence du monde, les retirer du torrent qui les emporte. On a pour vous des manieres dures & ſévéres ; c'eſt une conduite imprudente, qui vous les attire ; ce ſont de malheureuſes facilités à vous livrer à des amuſemens ſuſpects & contraires aux bienſéances. C'eſt une paſſion qui ſe trahit d'elle-même, & que vous vous obſtinez à vouloir diſſimuler. De-là, ces attentions qui vous inquiettent, ces ſurveillans qui vous gênent, ces reproches qui vous irritent, ces plaiſirs qu'on vous refuſe, cette retraite où l'on vous retient, ces plaintes continuelles qu'on fait de vous, ce peu de foi qu'on ajoute à vos juſtifications. Vous vous abandonnez à vos dépits ; vous maudiſſez votre deſtinée ; vous avez des parens inſuportables ; c'eſt-à-dire, que vous avez des parens attentifs à remplir leurs obligations à votre égard, à veiller ſur

Digitized by Google

votre conduite, à prévenir vos déréglemens ; un pere qui s'oppoſe à votre libertinage & qui veut vous obliger à ſuivre le cours de vos exercices, à vous rendre capable de votre profeſſion, à ſeconder les ſoins qu'il prend de votre établiſſement ; une mere, qui ne veut pas contenter votre vanité, qui vous engage à conſerver la modeſtie de votre ſexe, à ne paroître dans le monde, que pour vous y faire eſtimer.

L'un & l'autre peut-être vivent trop, au gré de votre impatience, c'eſt-à-dire, qu'ils mourront trop tôt peut-être pour votre malheur. D'ailleurs, avez-vous quelque droit de leur ôter la vie, qu'ils vous ont donnée ? Mais ont-ils droit de vous empêcher de faire ce qu'ils ont fait & ce qu'ils font peut-être encore ? Oüi, s'ils font mal, ou s'ils ont mal fait. C'eſt la moindre envie que vous aïez à leur porter, & vous devez leur ſavoir gré de vous épargner des fautes & des repentirs. C'eſt toujours une heureuſe néceſſité, que celle qui nous empêche d'être mauvais, où qui nous contraint à devenir meilleur. Il ne faudroit ſe plaindre que de ſes plaintes même, quand on n'a point d'autre ſujet d'impatience, que celui de ne pouvoir vivre comme on ſera quelque jour fâché d'avoir vêcu.

XXII. LEÇON.

Dans les liaiſons du ſang, les peines ſe conpenſent par les avantages. Il eſt honteux de ſe plaindre de quelques petits déſagrémens, tandis qu'on ne trouve ailleurs ni tant de douceurs ni tant de reſſources. On doit ſe trouver trop heureux dans la vie, quand les biens l'emportent ſur les maux.

IL y a ſi peu d'équité dans notre impatience, que mille bonnes qualités ne nous conſolent point de quelques défauts. Nous ne voulons point de compenſation. Nous comptons pour rien les dédommagemens; & toujours prêts à nous plaindre des déplaiſirs que nous éprouvons dans une famille, il ne nous vient point dans l'eſprit de les comparer avec les douceurs. Eh quoi! Ne doit-on pas être trop content d'y trouver de la confiance & de l'attachement, de pouvoir compter ſur les ſentimens, quand même les manieres manquent?

Plus on aprofondit le cœur des hommes, plus on le trouve vuide de ces principes, qui font compenſer le mauvais

Digitized by Google

par le bon, quand il s'agit de les partager entre des égaux. Par cette regle de proportion, l'amour-propre ſeroit réduit à condamner toutes ſes impatiences. On vous bruſque peut-être, on vous offenſe quelquefois ; mais on ne vous hait pas. La tendreſſe en déſavoue l'humeur. Les careſſes reviennent après les inſultes. Une parole un peu trop dure, eſt réparée par les proteſtations les plus touchantes. Un moment de froideur eſt païé de mille empreſſemens. Eſt-il juſte de vouloir jouir de tous les agrémens d'une ſociété ſi douce, & de manquer de patience & d'égard aux moindres contre-tems ? Eſt-il juſte que vous oubliïez tous les plaiſirs qu'on s'empreſſe de vous faire, pour un chagrin qu'on voudroit ne vous avoir pas fait ? Que ne gagneriez-vous pas, à diſſimuler un petit écart, que vous verriez ſuivi d'un plus prompt retour ? Vous repentiriez-vous de cette modération, qui ne feroit que ranimer par la reconnoiſſance, la ſincere envie qu'on a de vous plaire ?

Mais que je vous vois éloigné d'entendre ſi bien vos intérêts ! Qui fuïez-vous ? Vous déſertez votre maiſon pour vous délivrer, dites-vous d'une femme incommode, qui vous fatigue par ſes

importunités. Vous avez honte de paroître en public avec elle. La mauvaise humeur vous saisit, par tout où vous la rencontrez. Est-ce le mérite ? Est-ce la vertu qui lui manque ? Sa conduite vous dèshonore-t'elle ? Qui pourroit deviner que c'est par trop d'attachement qu'elle vous est à charge ? C'est là ce qui lui fait rechercher avec avidité les momens d'être auprès de vous, ce qui l'oblige à se plaindre de vos fréquentes absences, ce qui l'intéresse à toutes les démarches que vous faites, ce qui l'allarme sur les dangers auxquels une conduite dissipée & peut-être des nuits passées dans le plaisir vous exposent, ce qui lui donne l'envie de savoir vos allures & vos affaires. Sa tendresse seule, est enfin le motif de cette curiosité, qui vous fatigue. Il me semble que vous pourriez au moins répondre à ses questions, autrement que par des rebuts, autrement que par un silence dédaigneux ou chagrin. Je croirois que vous pourriez sans vous faire beaucoup de violence, lui pardonner de vous aimer. C'est son devoir, & ce seroit votre joie, si vous étiez raisonnable.

Heureux sans doute, qui ne se trouve jamais offensé que par des excès de ce

genre ! Il viendra des tems, où vous reconnoitrez qu'on auroit beſoin de vous aimer, s'il ſe pouvoit, encore plus. Dans une maladie longue & facheuſe où vous tomberez, auroit-on pour vous toutes les attentions que votre état éxigera, ſi le cœur ne les ſuggeroit ? Souffriroit-on votre impatience, votre mauvaiſe humeur, vos repugnances, vos rebuts, vos plaintes inquiétes ? Soutiendroit-on dès à préſent les dégoûts que vous cauſez, ſi l'affection qu'on a pour votre perſonne, ne faiſoit oublier le reſſentiment de vos mauvaiſes manieres ? Voudriez-vous qu'on ſe ſouvînt au milieu des ſoins qu'on prend ponr vous, combien peu vous vous en rendez digne ?

Dans certains momens, où votre vanité ſe rend compte de ce qu'elle fait pour les autres, vous vous aplaudiſſez de votre ſuffiſance, de votre induſtrie, de vos ſoins, du ſuccès de vos entrepriſes. Vous trouvez qu'on eſt trop heureux de vous avoir. Vous vous conſiderez comme le ſoutien d'une maiſon, que vous faites ſubſiſter. C'eſt ſur vous que tout roule. La femme qui vous a rencontré, doit être bien contente de ſon ſort. Mais il y aura d'autres momens, où vous aurez beſoin de ceux,

qui ont beſoin de vous. Ne vous expoſez donc pas à perdre par votre impatience une reſſource, qui peut vous devenir néceſſaire. Que les néceſſités à venir, vous adouciſſent la peine préſente.

Une femme ſe plaint à ſon tour, de l'avarice de ſon épous. Elle éclate ſur ce qu'il lui refuſe de quoi ſoutenir ſon luxe & ſes exceſſives parures. Rien ne lui manque du côté des commodités & des ajuſtemens. On a pouſſé les ſoins juſqu'à la magnificence. Tout brille chez elle; tout y reſpire la richeſſe & le bon goût. Mais ſon apartement n'eſt pas rangé ſelon ſa fantaiſie, la maiſon n'eſt pas bien expoſée, les vuës n'en ſont pas aſſez gaïes; & la voilà la plus malheureuſe des créatures. Que ne ſe ſouvient-elle du moins, que ſans ſon époux, elle manqueroit d'habits & d'alimens; qu'il l'a peut-être priſe ſans biens, pour une beauté qui n'a duré qu'un moment; que tout l'avantage qu'il tire d'elle, ſe réduit au grand nombre d'enfans, qu'elle lui donne, ou peut-être à l'opiniâtreté d'une ſtérilité volontaire. Une autrefois, elle ſe plaint de ſes froideurs & de ſon humeur ſombre; & elle ne conſidere point que c'eſt le travail, qui l'épuiſe; que ce

ſont les affaires, qui le rendent diſtrait ; qu'il ne manque à certaines attentions de politeſſe & d'amitié, que parce qu'il eſt tout occupé des ſoins de ſa fortune & de la ſubſiſtance de ſa maiſon. Son crime eſt de ne pas quitter ſes devoirs pour les complaiſances.

C'eſt en avoir trop pour les enfans de vouloir bien écouter leurs plaintes, & d'y répondre encore. Ils doivent tant à leurs parens, qu'il ne leur ſied jamais de compter les mécontentemens qu'ils peuvent en recevoir. Mais c'eſt ici plus que par tout ailleurs qu'on leur fait voir juſqu'où leur ingratitude s'oublie. Ils ne peuvent digerer qu'on retranche ſur leurs plaiſirs ce qui ſert à leur avancement. C'eſt leur faire tort de les obliger au travail, de les intéreſſer aux ſoins du commerce & du ménage, de les charger de quelque ſurveillance ſur le domeſtique & ſur les ouvriers, de leur faire faire quelques courſes pour les affaires. Où eſt l'injuſtice ? N'eſt-ce pas d'eux-même qu'il s'agit? Pourquoi ne pas réfléchir plutôt ſur les dépenſes, qu'ils cauſent, ſur les aiſes, dont les peres & les meres ſont obligés de ſe priver pour eux ? Ne doivent-ils pas être touchés de les voir ſe réduire au plus ſimple né-

Digitized by Google

ceſſaire, ſe plaindre quelquefois le pain, qu'ils mangent, & les habits, qu'ils portent? Eſt-ce la nature, qui leur aprend que ceux, qui leur ont donné la vie, n'ont plus qu'à ſe ſacrifier pour leur en procurer toutes les douceurs, & ne s'en réſerver que les incommodités?

De quelque côté qu'on ſe conſidere, & dans quelque ſituation, qu'on ſe trouve, on a tort de ſe prévenir contre ſon propre ſang, pour les déſagrémens, qu'on en reçoit. Rien de ſi petit quelquefois, & de ſi honteux à l'humanité, que les ſujets, qui diviſent les parens & les alliés. On s'éloigne des uns; on néglige les autres. Ceux-ci ſont trop fiers; ceux-là montrent trop de baſſeſſe. On rougit de la pauvreté des uns; on eſt jaloux de la fortune des autres; on ſe plaint de tous par quelque endroit. Qu'il arrive pourtant une mauvaiſe affaire, on aura recours à tous. C'eſt alors qu'on retrouve ceux, qu'on avoit fui; qu'on reconnoît ceux, qu'on dédaignoit. On reçoit ſouvent plus de ſecours & de conſolation, de ceux qu'on avoit le moins conſiderés.

La maxime qui ne devroit jamais ſortir de notre eſprit pour le reglement de notre conduite, c'eſt que jamais un hom-

me ne doit en uſer avec un autre homme, comme s'il étoit aſſuré de pouvoir toujours s'en paſſer. Il n'en eſt point, dont on ne puiſſe recevoir au beſoin quelque aſſiſtance. Avec combien plus d'attention doit-on donc ménager ceux dont on peut ſe promettre avec quelque aſſurance, qu'ils voudront dans l'occaſion tout ce qui dépendra d'eux pour ſervir leurs proches ?

C'eſt ce qu'on voit arriver comme infailliblement dans les familles au bruit d'une diſgrace, & d'une diſgrace ſurtout qui tend à dèshonorer le nom qu'on porte. Chacun la regarde comme ſa propre affaire, & ne conſulte que ſoi-même pour ſonger aux reſſources. On oublie qu'un homme eſt mauvais pere, mauvais fils, mauvais époux, mauvais frere, dès qu'on le ſait malheureux, ou menacé de quelque flétriſſure. Il eſt certains animaux, qui ſe battent, qui ſe déchirent, qui s'enlevent la nourriture ; mais ſi quelqu'un d'entre eux eſt attaqué, s'il tombe dans quelque embûche, on les voit tous acourir au premier cri, qu'il fait. C'eſt l'image de ce que le ſentiment de la proximité produit dans les hommes. Les plus éloignés ſe raprochent & viennent au ſecours de celui, qui ſouffre.

Digitized by Google

Mais cette conſidération n'eſt propre qu'à leur reprocher la contradiction de leurs ſentimens. La raiſon doit leur apprendre à rougir d'imiter en tout les bêtes ſans intelligence, de s'indiſpoſer pour de petits maux, contre ceux, dont ils peuvent eſpérer de ſi grands biens. Dans l'impoſſibllité de trouver des hommes ſans défauts, n'a-t'on pas à ſe féliciter qu'il y en ait dont les bons traitemens puiſſent nous conſoler, plus que leurs mauvaiſes manieres ne nous affligent ?

En général, la ſocieté des proches a toujours je ne ſais quoi de plus ſatisfaiſant que toutes celles, qu'on peut ſe former ailleurs. Un homme ſans famille eſt comme étranger par tout. Il fait des connoiſſances, il contracte des amitiés, il a des rélations & des habitudes; mais tout cela n'eſt point ſans une inquiétude ſecrete, qui lui fait ſentir que quelque choſe lui manque. Il reſſemble aux voïageurs, qui trouvent des hôtelleries commodes; à ceux, qui logent dans des apartemens garnis; ils y trouvent des meubles propres, & d'autres commodités; mais ce ſont des biens, qui ne leur apartiennent pas, & dont ils ne joüiſſent que par emprunt. Leur ſituation

n'eſt

n'eſt point fixe; & c'eſt de toutes les peines de la vie, celle ſur laquelle on ſe calme le moins. Chacun de nous aſpire à ſe faire un domaine ; on veut avoir une demeure permanente. Rien n'eſt ſi doux que de penſer qu'on eſt chez ſoi, qu'on vit parmi les ſiens. Tout ſuputé, tout compenſé, nous préférerions toujours le déſagrément d'avoir des parens difficiles, au déplaiſir de n'en point avoir.

XXIII. LEÇON.

Les engagemens de la ſocieté nous offrent de nouveaux motifs de nous ſuporter réciproquement. Il eſt de la ſageſſe de s'acommoder aux diſpoſitions de la Providence, & de ſouffrir ſes peines par la vûë de ſes beſoins. Injuſtice des hommes dans les néceſſités de la vie privée.

A Conſulter la loi d'équité, qui vit dans tous les cœurs même les plus dépravés ; à ſonder les ſentimens de l'humanité, dont ils conſervent toujours au moins quelques reſtes ; on ne tient point contre les motifs de patience que avons nous tirés de la conſidération des

foibleſſes de la nature & des liaiſons du ſang. Mais quelques preſſans que ces motifs ſoient en eux-même, il reſte une queſtion générale à faire à ceux, qui ne s'y rendent pas, & qui ne veulent rien ſouffrir de qui que ce ſoit. Que faites-vous parmi nous, leur dirois-je? Allez vous confiner dans quelque deſert; vivez ſeuls, & travaillez à vous paſſer de tout le monde. Mais, ſi vous y travaillez en vain, que les beſoins qui vous retiennent dans les engagemens de la ſocieté, ſervent du moins à vous en adoucir les peines. Vous êtes environnés d'eſprits difficiles, dont vous recevez à chaque inſtant quelque déplaiſir: & qui ſont-ils? Ceux-là même à qui vous êtes lié par mille néceſſités réciproques, avec qui vous avez des rélations indiſpenſables de commerce, d'affaires, de charges, d'emplois, de profeſſion, d'état & de ſervices mutuels. Or, dites-moi, pourquoi ne leur pardonneriez-vous pas leurs défauts, puiſque vous ne pouvez vivre ſans eux & ſans leurs ſecours?

Qui êtes-vous après tout? & qui croïez-vous être? Vous regardez-vous comme les maîtres de l'univers, & les arbitres des deſtinées des hommes? Ne

ſont-ils faits que pour vos uſages ? Faut-il que tout vous ſoit dévoüé, que tout s'empreſſe à vous ſervir, que tout travaille pour vous, que tout plie ſous vos ordres, que tout ſouffre autour de vous, & que vous ſoïiez les ſeuls à ne rien ſouffrir ? Ne dépendez-vous pas vous-même de beaucoup d'autres, & par plus de néceſſités, à proportion que vous vous croïez plus indépendans ?

Les hommes ne ſe recherchent que parce qu'ils ne trouvent pas en eux-même toutes leurs reſſources. La ſocieté ſe forme par la vûë de l'utilité commune. Elle s'entretient par l'ordre & par les ſubordinations. Il y a de l'inégalité dans les beſoins & dans les forces ; il y en a dans les conditions & dans les fortunes. Il y a des différences dans les âges & dans les tempérammens. Les uns ſont dans la foibleſſe, & les autres dans la caducité. Ceux-là ſont délicats, & ceux-ci ſont robuſtes. Il y a des infirmités naturelles, & d'accident, qui nous rendent incapables du travail ; des diſgraces & des défauts de conduite, qui déplacent les hommes, ou qui les laiſſent ſans reſſources. Il y a des riches & des pauvres ; des gens, qui ſe font ſervir, & d'autres, qui ſervent. Il y en

a, qui ont de la ſcience, de l'induſtrie, des talens, de l'expérience. Il y en a, qui ſont contraints d'aprendre & de ſe former. Il y a des dépendances établies par les conventions générales, & par les engagemens particuliers. Il faut des loix pour maintenir l'ordre; il faut des Juges pour faire obſerver les loix; des contributions pour l'entretien de ceux qui gouvernent, & pour les dépenſes publiques; il faut des emplois pour lever ces contributions, pour ordonner & pour contraindre d'obéïr.

Toutes ces diſpoſitions ſont reglées par des vûës générales, ſans égard aux caracteres des particuliers. On ſe trouve engagé par mille conſidérations à traiter avec toutes ſortes de perſonnes, dont chacune a ſes défauts naturels & ſes préjugés acquis. On a beaucoup à ſouffrir; mais on ſouffriroit infiniment plus de la réſolution de renoncer à ce qu'on ne peut obtenir, qu'au prix de ce qu'on ſouffre. La néceſſité eſt de toutes les loix celle, contre laquelle il eſt le moins ſage de ſe roidir. Il ne reſte à chacun de nous que le parti de peſer les inconvéniens & les avantages de ſon état, pour compenſer les uns par les autres. Les peines néceſſaires ne peuvent

trouver d'adouciſſement que dans la patience. Mais ici la loi de la néceſſité devient une loi d'équité, & par-là l'impatience n'eſt point ſans injuſtice.

Ce ſeroit une entrepriſe infinie de vouloir compter tous les beſoins communs ou particuliers, que nous avons les uns des autres dans la vie domeſtique & privée; & ce ſont ces beſoins pourtant, qui donnent ſujet à nos impatiences journalieres. Que chacun donc réfléchiſſe ſur les occaſions qu'il croit en avoir, & qu'il écoute ce que la néceſſité lui preſcrit. C'eſt cette loi, qui dans un eſprit équitable, doit prévaloir ſur tous les préjugés, ſur toutes les prétentions perſonnelles, ſur toutes les idées de bien & de mieux être, qu'on ſe fait. Demandez-vous en ſecret: Eſt-il raiſonnable que je me plaigne inceſſamment de ce qu'on fait mal pour moi, ce que je ne puis faire moi-même, & ce que d'autres font de la meilleure maniere qu'ils le peuvent, ſans qu'ils y ſoïent quelquefois obligés?

On voit des gens, qui dans les familles, dans les ſocietés, & parmi leurs égaux, s'emparent du commandement, tandis qu'ils n'ont que le droit des prieres. Ils veulent être obéïs & ſervis com-

Digitized by Google

me s'ils avoient un titre aquis de l'éxiger. Ils s'acoutument à cette eſpece d'empire, que la complaiſance & le bon cœur leur laiſſent prendre, & ne peuvent ſouffrir que quelqu'un leur manque ou leur réſiſte. En quelque ſituation, que nous nous trouvions, l'amour-propre ne nous quitte point. Il cherche à tout raporter à ſoi-même; à tout comparer à l'idée, qu'il nous donne d'un mérite, qui n'a preſque toujours de réalité, que dans la complaiſance, qu'il nous cauſe, & dans la vanité, qu'il nous inſpire. On n'écoute que cette voix: & c'eſt celle, qu'on ne devroit jamais écouter pour ſon repos.

A quoi ſert de répéter tous les jours que ce qu'on vous donne à manger eſt mal propre & mal aſſaiſonné, quand vous êtes ſans eſpérance d'être mieux ſervi demain, que vous ne l'êtes aujourd'hui? A quoi ſert de reprocher aux perſonnes, qu'elles ſont mal adroites, mal habiles, de mauvais goût, de peu d'eſprit, de peu d'intelligence, quand elles ſont ainſi faites, quand votre état vous lie avec elles par des nœuds, que vous ne pouvez rompre? C'eſt là votre deſtinée. Celui qui ſe noie, ou qui ſe trouve engagé dans un mauvais pas, ne

s'amuſe point à conſidérer ſi la main qu'on lui tend eſt ſale, ou rude. Il ne ſonge qu'à profiter d'un ſecours, qui le ſauve, ou qui le releve.

Penſée plus capable qu'aucune autre de nous contenir dans nos ſoulevemens! Nous pardonnons à ceux, qui nous bleſſent pour nous guérir. Nous comparons les pertes avec les avantages. La ſanté nous paroît un trop grand bien, pour ne pas oublier les petites douleurs, qu'elle nous coûte. Toutes les néceſſités de la nature; tous les beſoins, que nous ne pouvons nous épargner, ſont de vraïes infirmités. Il ne ſied pas bien à celui, qui ne ſauroit marcher, de ſe plaindre de ceux, qui le ſoutiennent. Conſiderez à quelles extrêmités vous ſeriez réduit, ſi vous étiez ſeul. Malheur à vous, dit le Sage! vous n'auriez perſonne qui pût vous relever quand vous tomberiez. Il vaut mieux vivre avec un imparfait, s'il eſt utile, qu'avec un homme ſans défauts, s'il n'eſt d'aucune reſſource.

Cette leçon ne convient à perſonne mieux, qu'à ceux qui ſont réellement infirmes, qu'à ceux, qui ſont nés ſans forces & ſans induſtrie, qu'à ceux qui ne contribuent preſque en rien au bien commun de la ſocieté. L'amour de nous-

Digitized by Google

même eſt une étrange plaïe dans le cœur, un terrible bandeau devant les ïeux. Il ſemble qu'il nous ſoit naturel de n'être jamais plus injuſte dans ce que nous éxigeons du prochain, que quand nous l'éxigeons gratuitement. Examinez ces hommes, qui ne ſont bons ni pour eux, ni pour les autres; ce ſont ceux qui ſe plaignent le plus, & ce ſont ceux, qui devroient ſe trouver trop heureux dans leur malheur de n'être pas ſans ſecours.

Il en eſt d'autres, qui ne mériteroient pas de vivre. Ils n'ont jamais travaillé, c'eſt leur premier crime; mais ils réduiſent de plus les autres à la néceſſité d'un travail plus pénible & plus aſſidu. Ce ſont des enfans gâtés, qu'on a toujours élevés dans la moleſſe. Ils ont été les idoles des familles; on n'a point plaint les dépenſes pour eux; & ils n'en dédommagent que par des vices, & par les vains préjugés, qui leur reſtent de leur premiere deſtinée. Ce ſont des peres & des meres, qui devoient théſoriſer pour leurs enfans, & qui, par l'indigence, dont leurs diſſipations ont été ſuivies, les empêchent de ſubſiſter au moins commodément dans une profeſſion pour laquelle ils ne ſembloient pas faits. Ce ſont des hommes intempérans & débauchés,

chés, qui mourroient de faim ſans les bontés de ceux, qui ne leur doivent que leur mauvaiſe fortune, dont ils ſont eux-même le triſte ſurcroit. Ce ſont des ambitieux, qui, pour avoir voulu s'élever au-deſſus de ce qu'ils étoient, écraſent par leur chûte, ceux, dont ils devoient être l'apui.

Tous ces gens-là ſe trouvent malheureux dans leurs diſgraces; mais le vrai malheur eſt d'être obligé de leur procurer les ſecours, qu'on auroit eu droit d'en attendre. Qu'ils comprennent donc enfin, s'il leur reſte quelque ſentiment, que celui de la reconnoiſſance eſt le ſeul qui leur ſoit permis; que l'impatience chez eux eſt un double crime; que pour peu qu'on faſſe pour eux, on fait plus qu'on ne leur doit; que les ſoulagemens, qu'on les donne, ſont des aumônes gratuites, qui leur obligent à benir la main qui les leur offre. Quel déſagrément pareil à celui d'être chargé d'eux! Le fardeau n'eſt déja de lui-même que trop peſant, il ne leur convient pas d'en augmenter le poids par leurs plaintes & par leur mauvaiſe humeur. Ce ſont de ces enfans malicieux, qui peſent ſur ceux qui les portent. Rien ne ſe peut ajouter au chagrin de ſervir

des indignes, que de ſervir des ingrats & des incommodes. Si l'impatience étoit permiſe, ce ſeroit du côté de ceux, qui ſouffrent ſans le mériter.

C'eſt aſſûrément une condition bien dure que celle qui nous force à garder avec nous des gens, que la raiſon, ni l'équité ne peuvent nous concilier; des eſprits de travers, des pareſſeux, de mauvais cœurs. Il eſt triſte encore de travailler pour des perſonnes toujours mécontentes, avec des perſonnes toujours prêtes à contredire, à critiquer, à gâter ce qu'on fait, à ne remplir leurs devoirs qu'avec regret & négligence, à mal faire avec réflexion dans le deſſein de chagriner. L'expérience de toutes les conditions fait rencontrer de ces ſortes de caracteres. Mais pluſieurs ſont ce qu'ils ſont, ſans eſpoir d'être jamais autre choſe; leur ſubſiſtance dépend de leurs engagemens; ils n'ont reçu qu'un ſeul talent; il faut qu'ils l'éxercent: & l'impuiſſance de ſecoüer leur joug, eſt pour eux une raiſon toujours préſente de le porter ſans murmure. On ſe voit lié par ſon état à ce qui fait ſon tourment; mais on y tient par des devoirs indiſpenſables, ou par des arrangemens, qui ne laiſſent point d'autres voïes ou-

Digitized by Google

vertes. On y tient par ſa naiſſance, par ſes talens, par ſon ineptitude pour toute autre occupation, par la néceſſité de vivre d'une profeſſion, qu'on ſait, ou d'en aprendre une qu'on ne ſait pas; par l'occaſion de ſubſiſter d'un travail, qu'on ne trouveroit point ailleurs, par le beſoin qu'on a d'aide dans un emploi, qu'on ne peut remplir ſeul.

Au milieu de toutes ces extrêmités & d'une infinité d'autres, il ne reſte point à délibérer. Il faut ſouffrir pour ne pas ſouffrir. Tous les autres partis ſont impoſſibles, & la raiſon ne s'uſe point inutilement à déſirer ce qu'elle ne peut obtenir. On avance, quand on ſe trouve dans un pas, qui ne permet, ni de s'arrêter, ni de reculer. On veut vivre, & on ne vit pas ſans être quelque part, & ſans dépendre de quelqu'un. C'eſt la fatalité de notre indigence. Il faut que nous ſoïions néceſſaires, ou qu'on nous le ſoit. L'aſſujettiſſement eſt réciproque.

Vous vous ſervez d'un artiſan mal habile, pareſſeux, menteur. Il vous promet, & vous trompe. Mais enfin ſon travail & ſon induſtrie doit vous procurer un ouvrage, que vous n'avez ni le loiſir, ni l'adreſſe, ni l'envie de faire,

& qui vous eſt pourtant d'un uſage indiſpenſable. Vous voilà donc en de mauvaiſes mains, & ſans elles vous ſeriez ſans habits, vous marcheriez les pieds nuds, ou la tête découverte. A quoi ſert de peſter & de crier ? Sachez vous paſſer d'un tel homme, ou prenez-le pour ce qu'il eſt.

L'artiſan de ſon côté ne ſe loue pas de vous. Vous êtes, dit-il, difficile à contenter. Vous trouvez mal ce que les autres trouvent bien. Vous voulez ſavoir mieux ſa profeſſion que lui-même. Vous comptez ſes momens. Vous lui preſcrivez un tems trop court pour finir ce que vous lui commandez ; vous l'obligez à paſſer les nuits, à prendre des aides, qui prélevent tout le profit qu'il fait avec vous ; vous entendez qu'il faſſe promptement ce qui ne peut ſe faire qu'avec du loiſir. Vous n'êtes pas le ſeul, qu'il ſert ; d'autres le preſſent autant que vous, & peut-être avec plus de raiſon de leur part, & plus de gain de la ſienne. Ce n'eſt quelquefois que caprice ou vanité, qui vous engage à le fatiguer par vos inſtances. Que fera-t'il ? Vous avez beſoin de ſon travail ; il a beſoin de votre argent. Compoſez donc, & convenez de le ſuporter afin qu'il vous ſuporte.

Dans un apartement vous ne voulez point qu'on faſſe de bruit au-deſſus de vous. N'en faites-vous point au-deſſous? Vous vous recriez ſur le vacarme des oiſeaux, & vous nourriſſez des chiens, qui ne ceſſent d'aboïer. Celui, qui loge à côté de vous, vous rompt la tête par le fracas de ſon mêtier, & vous l'empeſtez par les mauvaiſes odeurs du vôtre. Vous prêtez, & on vous prête; ne criez donc point contre les emprunteurs. Votre voiſin vous prie de l'aider à relever ſon âne, à recharger ſon fardeau, & demain vous vous trouverez dans le même cas. C'eſt un commerce, où vous donnez pour recevoir. Ne vouloir rien faire pour les autres, & diſpoſer de leurs peines, c'eſt acheter ſans païer, être ſervi gratuitement.

Dieu ſeul a ce droit dans le monde. Il n'a beſoin d'aucune de ſes créatures, & toutes ont beſoin de lui. Il eſt lui-même leur récompenſe; & quand elles paroiſſent travailler pour lui, c'eſt pour elles-mêmes qu'elles travaillent. Il en eſt de même dans un ſens de ce que nous donnons de notre tems & de nos ſoins au reſte des hommes. Nous ne faiſons point gratuitement ce que nous faiſons par quelque néceſſité de devoir ou de

besoin. C'eſt toujours par l'un ou l'autre de ces motifs que nous nous prêtons au ſervice de ceux à qui nous ſommes néceſſaires.

Si nous n'avions point d'intérêt dans le monde, il ſemble que nous aurions quelque droit de n'y rien ſouffrir de perſonne. Le ſolitaire, qui ne tire ſes reſſources que de la roſée du ciel, ou de la graiſſe de la terre, qui vit de ſon travail, & qui n'a de commerce qu'avec les bêtes, ne ſent point le poids des imperfections humaines. Il ſe plaindroit avec plus de raiſon qu'un autre, ſi quelqu'un venoit renverſer ſa cabane, cueillir ſes fruits, ravager ſes légumes, ou troubler ſon repos durant la nuit. Il ne reſteroit que la ſeule loi de la charité, qui pût lui faire un devoir de ſouffrir les importuns, ou de ſecourir les malheureux. Mais cette obligation devient plus étroite, quand on eſt ſoi-même expoſé tous les jours à demander les ſecours, qu'on donne. Il ne faut plus conſiderer les défauts, quand on dépend des perſonnes.

Digitized by Google

XXIV. LEÇON.

Les maîtres, qui veulent être les mieux ſervis, ſont communément ceux, qui le méritent le moins. En general leurs plaintes ſont déraiſonnables, cruelles, injuſtes, indécentes. La Religion doit leur faire craindre de ſe voir un jour au-deſſous de ceux qu'ils traitent ſi mal. Les ſerviteurs trouvent le motif de leur patience dans celui de leur engagement. Quelquefois ils ſe plaignent, quand on n'éxige d'eux que ce qu'ils doivent; & ne ſe plaignent point, quand on en éxige ce qu'ils ne doivent pas. Qu'ils cherchent dans le mérite de la ſervitude de quoi ſe conſoler de ſes déſagrémens.

IL eſt rare que les maîtres ne ſe plaignent point de ceux, qui les ſervent. Ils croïent avoir tant de droits ſur eux; ils les voudroient ſi parfaits; ils ſe rendent ſi difficiles, qu'ils ne ſont jamais contens. A les entendre, perſonne n'eſt bien ſervi dans le monde. On eſt malheureux en domeſtiques. On n'en trouve point, qui conviennent. On y eſt toujours trompé; il faut en changer in-

ceſſamment. Mais qui ſont ceux, qui tiennent ces diſcours? Ceux qui méritent le moins qu'on les ſerve; ceux qui ne ſont faits que pour ſervir les autres; ceux qui ne réfléchiſſent point ſur le beſoin qu'ils ont qu'on les ſerve, & ſur le droit qu'ils penſent avoir de l'éxiger; ceux qui ne peſent point le prix des ſervices, qu'ils reçoivent, & les déplaiſirs inſéparables de la ſervitude.

Le préjugé d'une éducation mal entenduë, la fierté que l'abondance inſpire, les acoutume à ſe conſiderer comme les arbitres de la deſtinée de ceux qui ſont à leurs gages; à penſer qu'ils ne ſont nés que pour leurs uſages; qu'ils ont un droit naturel à leur travail, à leur induſtrie, à leurs ſueurs, à leurs veilles. A peine quelquefois les traitent-ils comme des hommes. Ils outrent leurs forces, & ne plaignent point leurs peines. Eh! qui êtes-vous donc, maîtres ſuperbes & cruels? Qui ſont ceux, qui vous ſervent? Rapellez pour un moment les choſes à leur origine; vous comprendrez d'abord que c'étoit la honte de l'humanité que les hommes en fûſſent venus juſqu'à trafiquer de la liberté des hommes, juſqu'à prétendre aquérir ſur eux des droits de vie & de mort. L'eſ-

clavage n'eſt que le fruit de la violence & de l'injuſtice, & tout au plus de la miſere, dont la cruauté profite. Nous naiſſons tous libres, & la ſervitude même volontaire ne détruit point l'égalité que la nature a miſe entre nous.

Ce ſont donc vos égaux, qui vous ſervent. Quelle réſerve cette premiere penſée ne doit-elle pas vous inſpirer à leur égard ? Un maître équitable ne peut ſe faire ſervir qu'avec la modération d'un homme, qui n'uſe de ſes ſerviteurs que pour la néceſſité ; n'éxiger d'eux que ce qu'ils peuvent ; ne point les traiter avec empire ; il doit avoir pour eux une affection ſincere, adoucir leur joug, les regarder enfin comme ſes freres. Ce ſont là ſes devoirs. Or quelles vûës plus capables de réprimer ſes impatiences ?

Vous ne vous contenez pas ; vous êtes agité de mille mouvemens de colere, de dépits, de fureurs. Vous criez qu'on manque à certaines attentions en vous ſervant ; vous, qui devriez avoir de la honte d'être obligé de les demander ; vous, qui devriez les épargner autant que vous le pouvez, ne point attendre qu'on vienne faire pour vous, ce qu'il vous eſt aiſé de faire vous-même. Si c'eſt l'impuiſſance, ou le défaut d'indu-

ſtrie ; ſi c'eſt l'infirmité qui vous rend vos ſerviteurs néceſſaires, quels ſentimens vous conviennent mieux que de gémir de votre condition, que de recevoir les offices, qu'on veut bien vous rendre avec une reconnoiſſance mêlée de confuſion.

Je me ſouviens ici d'une perſonne de condition, que ſa moleſſe rendoit incapable de faire un ſeul pas ſans être ſoutenuë par un domeſtique. Au milieu d'un eſcalier elle s'aviſe de quereller, & donne un ſoufflet à celui, qui l'aidoit à deſcendre. Le domeſtique la laiſſe, il s'enfuit ; & comme elle le rapelloit à ſon ſecours avec de grands cris: Paſſez-vous de mon bras, ſi vous pouvez, lui dit-il, Madame ; pour moi je puis me paſſer de vos ſoufflets. Le raiſonnement étoit juſte, & la réflexion ſimple.

Il eſt étrange que l'injuſtice, ou la vanité de l'homme ne lui laiſſe pas ſentir le contraſte bizarre qu'il y a de vouloir ſe faire ſervir par de mauvais traitemens. C'eſt demander l'aumône les armes à la main.

Il eſt des raiſons légitimes de prendre des gens à ſon ſervice. C'eſt l'adminiſtration des affaires publiques, ou particulieres ; c'eſt l'exercice d'une profeſ-

ſion, qui demande un homme tout entier ; c'eſt une occupation qui veut du loiſir & de la tranquillité ; des ouvrages, qui ne peuvent être interrompus. On eſt avec cela chargé d'une famille nombreuſe ; on ne peut ſuffire à tout. Il faut aux enfans des maîtres & des gouverneurs pour leur aprendre ce qu'on ne ſait pas ſoi-même, & ce qu'on veut qu'ils ſachent. Mais toutes ces raiſons engagent à de grands ménagemens pour ceux qu'on emploïe. Les conſiderer ſelon leur caractere, ſelon leurs talens, ſelon la nature des ſervices qu'on en attend ; meſurer ſes mécontentemens ou ſa ſatisfaction ſur ces différentes attentions.

On ſe plaint des uns, parce qu'on voudroit qu'ils fiſſent plus qu'ils ne peuvent ou qu'ils ne doivent. On trouve de la réſiſtance dans les autres, parce qu'on ſe mêle de les inſtruire de ce qu'on ne ſait pas ſi bien qu'eux. On demande beaucoup, & on donne peu. Si chacun ſondoit ici ſon cœur ; s'il vouloit examiner ſon humeur, ſes goûts, ſes procedés ; il conviendroit que preſque toujours c'eſt en lui-même qu'il doit chercher la premiere cauſe de ce qui fait le ſujet de ſes plaintes.

Digitized by Google

Tout occupé de vos ſoins, plein de vos peines & des fatigues que vous raportez de votre travail, vous vous imaginez que des domeſtiques ſont tout à leur aiſe, que tout leur réuſſit, qu'ils trouvent ſous leur main tout ce qu'ils cherchent. Vous meſurez leur tems; vous comptez des heures, qu'on leur a fait perdre par des courſes inutiles; vous les rendez reſponſables de tous les événemens. Vous vous recriez ſur ce que les choſes ſont mal faites; ſur ce qu'elles vous manquent, ſur ce que vos ordres ont été mal exécutés, ſur ce que le ſuccès ne répond pas à vos intentions; & vous ſupoſez ſans déliberer que ceux, que vous aviez chargés de ces ſoins ſont coupables. Car c'eſt toujours là le principe de l'amour-propre. Les accidens les plus imprévus, les contre-tems les plus inévitables, les maux même, dont la nature n'eſt pas éxemte, ne ſont point des excuſes auprès de lui.

Dans la confuſion de vos préjugés un homme, que vous croïez païer de toutes ſes peines, doit être invulnérable, ne jamais ſentir ſes fatigues, ne ſucomber jamais à l'excès du travail, ne jamais éprouver les injures de l'air & des ſaiſons. Vous prétendez qu'il puiſſe en-

core travailler & marcher dans un abatement où vous vous croiriez vous-même assez mal pour apeller les médecins, & pour vous faire traiter selon toutes les regles de l'art. Que ne sentez-vous pour ceux qui vous servent, comme pour pour vous, que vous êtes homme, & que l'homme n'est pas de fer & de bronze.

C'est l'endroit criant de la dureté de certains maîtres pour des serviteurs fideles, où la compassion devroit les engager à tout faire même pour des inconnus. Un domestique s'affectionne pour vous; il craint de vous déplaire en vous découvrant ce qu'il souffre; il s'épuise pour vous, & vous l'abandonnez vous-même au besoin. Combien cette seule inhumanité devroit-elle vous rendre de plaintes suspectes? Je l'ai dit, vous êtes homme, & vous oubliez que c'est un homme, qui vous sert, un homme sujet aux mêmes infirmités que vous, un homme forcé par la nature à manger, à boire, à dormir, à respirer quelquefois; & tous ces besoins pourtant deviennent souvent des sujets de reproches. On voudroit être servi par des anges ou par des génies, qui n'eûssent besoin ni de nourriture, ni de repos.

Digitized by Google

C'eſt ſur ce pied-là qu'on traite avec ceux, dont on ſe croit maître de diſpoſer ſouverainement au prix de quelques gages modiques ; encore trouve-t'on mauvais qu'ils ne les prodiguent pas pour faire honneur à ceux, qui les païent. On veut qu'ils s'entretiennent proprement, qu'ils dépenſent plus qu'ils ne gagnent. C'eſt-à-dire, qu'ils uſent gratuitement leur jeuneſſe, & qu'ils ſe préparent à mourir de faim, quand ils ſeront vieux.

Une autre injuſtice : C'eſt de ne point diſtinguer ceux, qui méritent quelques diſtinctions, & par leurs qualités, & par le poſte qu'ils occupent. On veut que des enfans reſpectent ceux, qui les inſtruiſent, qui veillent à les former ; & d'ailleurs, on les traite avec un empire & des fiertés qui n'inſpirent pour eux, que du mépris. On affecte de rendre leur condition dure, comme ſi par elle-même, elle n'étoit pas aſſez déſagréable. On ne compte pour rien, qu'ils déchargent les parens d'un fardeau, qui leur eſt propre, qu'ils ſoient faits pour aſſurer l'eſpérance des familles, & pour aprendre à ceux, qu'ils élevent, à ſoutenir leur rang par des ſentimens dignes de leur naiſſance, & des emplois, qu'ils

Digitized by Google

rempliront un jour dans l'Etat. On ne les considere enfin que du côté qu'ils paroissent être à charge. On a regret à la dépense la plus nécessaire & la plus utile qu'on puisse faire. On s'imagine que des gens de mérite doivent se féliciter de trouver du pain dans une maison étrangere ; qu'ils s'y doivent oublier si parfaitement, qu'ils ne s'apperçoivent point combien ils sont déplacés ; combien leur fortune est différente de ce qu'elle devroit être ; combien il est dur de dépendre des caprices de gens, qu'on auroit droit de mépriser par toutes sortes d'endroits, & quelquefois par des endroits, qui justifieroient ce mépris aux ïeux du monde même ; combien il est revoltant d'entendre des gens de cette espece, raisonner, ordonner, décider sur ce qu'ils ne savent pas, prescrire des regles sans jugement & contraires au succès des principes les plus sensés. L'ordre est renversé ; ceux qui commandent n'étoient faits que pour obéïr, & ils ne se croient jamais assez respectés par ceux, qui devroient être l'objet de leur respect.

A considerer les choses de près, tout est vain dans les titres, qu'on prétend avoir de se faire servir. Vous êtes né

d'un ſang illuſtre ; il vous reſte des biens aquis par les vertus, & peut-être par les violences de vos ancêtres. Vous vous êtes enrichi par un commerce ſordide ; vous avez été pouſſé par un vent favorable, & la fortune eſt venuë comme au-devant de vous pour vous accabler de ces ſortes d'avantages, qui n'ajoutent pas un pouce de plus à votre taille, & qui ne produiſent en vous que quelques dégrés de fierté de plus. Avec ces ſecours, faites-vous une maiſon nombreuſe ; aïez le plaiſir de dominer & de crier bien haut dans votre domeſtique, de quereller, de vous impatienter, quoique tout ſoit dans l'ordre. C'eſt un air de ſe montrer difficile à ſervir, & c'eſt l'air que les nouveaux maîtres ſur-tout aiment à ſe donner. Ils veulent être mécontens. *Où ſont mes gens ? Que font-ils ? Ne ſerai-je jamais obéï comme il faut ? Ne rencontrerai-je jamais perſonne, qui ſache faire à manger, qui ſache m'habiller ?* Ainſi parlent ces maîtres plus que petits-maîtres. Jamais ceux, qui ſont auprès d'eux, ne ſont nommés par leurs noms. Ce ſont des termes de mépris & des injures, qui leur viennent à la bouche. Ils rebutent, ils frapent ; ils chaſſent de leur préſence des ſerviteurs, qui n'ont rien oublié

pour

pour les ſatisfaire, & qui vont au-devant de leurs deſirs. Eh! Ne ſouffre-t'on pas déja trop pour contenter votre moleſſe, votre ſenſualité, vos délicateſſes, votre luxe, ſans être obligé d'eſſuïer vos caprices & vos mauvaiſes humeurs?

Mais quel moïen de ſe contenir? Vous avez affaire à des valets inſolens, qui vous repliquent, qui vous réſiſtent, qui ſe révoltent contre vos ordres, qui murmurent, & qui ne font rien que de mauvaiſe grace. Vous figurez-vous donc qu'ils ne ſentent point la dureté de votre commandement, & les hauteurs dédaigneuſes avec leſquelles vous les traitez? Voulez-vous encore qu'ils oublient qu'ils ſont du moins hommes comme vous, qu'ils ſe réduiſent au rang des bêtes de charge? Encore à ce prix-là trouveroient-ils des ménagemens dans des maîtres raiſonnables. L'homme de bien, dit le Sage, épargne la vie de ſes bêtes. Il n'y a que les entrailles des méchans, qui ſoient cruelles. *Prov.* 12. *v.* 10.

Eſſaïez ce qu'ils vous en coûteroit pour penſer de vous-même comme vous penſez de ceux, qui vous ſervent. Réfléchiſſez combien vous êtes choqué de la domination de ceux, qui ſont au-deſ-

ſus de vous, & ne trouvez pas étrange de rencontrer vos propres ſentimens dans des ſerviteurs, qui valent peut-être mieux que vous. S'ils ont leurs défauts, n'avez-vous pas les vôtres ? N'avez-vous pas ceux même, que vous leur reprochez, avec cette différence, que vous regardez en vous-même comme des vertus, ou des privileges, ce que vous conſiderez en eux comme des vices intolérables ? La pareſſe, l'intempérance, la paſſion du jeu ; l'amour des femmes, la malignité, les médiſances. Ils ne ſont ſouvent que ce que vous leur avez apris à devenir. C'eſt votre exemple, qui les corrompt, ou qui les autoriſe dans le mal.

Chez les anciens Romains il y avoit un mois où les eſclaves avoient la liberté de tout dire à leurs maîtres. Quelles ſcênes, ſi cet uſage étoit établi parmi nous ? Quels portraits les domeſtiques feroient de ceux qu'ils ſervent, de leurs perſonnes, de leurs mœurs ! Ils leur aprendroient qu'ils ſont ſouvent plus vils & plus eſclaves qu'eux ; qu'ils ont l'ame plus baſſe, qu'ils ſont ſujets à plus de travers & de petiteſſes ; que c'eſt le nom ſeul, qui met entr'eux quelque différence.

Les maîtres & les maîtreſſes ſe plaignent qu'on les mépriſe, qu'on parle mal d'eux, & qu'ils n'ont pas de plus dangereux ennemis que ceux, qui ſont dans leur maiſon. Par où, peut-on leur dire, vos domeſtiques vous eſtimeroient-ils ? Vous ne leur cachez aucune de vos foibleſſes; vous les leur découvrez avec autant d'aſſurance & de facilité, que s'ils devoient les reſpecter beaucoup. Ils vous voïent dans des momens & dans des états, où vous devriez rougir de vous-même. Vous êtes avec eux ſans pudeur, ſans réſerves, ſans retenuë dans vos actions & dans vos paroles. Ils liſent juſques dans le fond de votre ame. Ils ſont de tous vos ſecrets; vous leur confiez vos intrigues; vous les emploïez dans des manœuvres, dont ils pénétrent le myſtere; vous parlez devant eux de vos inclinations, de vos plaiſirs, de vos débauches. Vous vous montrez enfin tels que vous êtes, c'eſt-à-dire, ſouvent très-mépriſables, & vous vous plaignez d'être mépriſés. Oüi, vous l'êtes, ou vous méritez de l'être.

Quelles autres penſées auroit-on de vous, quand vous prenez ſi peu de ſoin de ménager les jugemens d'un domeſtique qui vous environne, & qui vous

obſerve même ſans le vouloir ? Tandis donc que vous vous oubliez, & que vous regardez de ſi haut ceux, que vous voïez au-deſſous de vous par le ſort des conditions, ils ſongent peut-être qu'ils ſeroient bien fachés de ne pas valoir mieux que vous, & de ſe permettre ce que vous faites. Pour moi, je ne ſais rien, qui ſoit plus capable de vous fermer la bouche, & de vous rendre infiniment réſervés ſur les reproches & ſur les plaintes.

Je vais plus loin. Si nous conſultons les idées de la Religion, les maîtres doivent ſouvent du reſpect à ceux, qui les ſervent. Il eſt vrai qu'au dehors la Religion ne confond point les conditions, mais pour le dedans elle ne fait aucune diſtinction des perſonnes. Ce n'eſt que par les mœurs & par le cœur qu'elle juge les hommes. Elle ne connoît point de vraïe liberté, que de n'être point eſclave du vice, point de vraïe ſupériorité que celle, qui vient de la vertu. Dans ces vûës, que de nouvelles raiſons de ménager ceux, dont vous vous plaignez avec ſi peu de ménagemens ? Vous avez avec eux un maître commun, qui traitera chacun ſelon le bien qu'il aura fait, & non ſelon le nom qu'il aura porté.

Je voudrois que vous vous repréſentaſſiez quelquefois ce moment, qui nous rendra tous égaux, qui changera les rangs, qui mettra ſans contredit beaucoup de ſerviteurs au-deſſus des maîtres, & qui fera repentir ces derniers des mauvais traitemens qu'ils auront faits à des hommes, qui leur étoient infiniment préférables. A cette penſée, que de reproches les maîtres les moins impatiens auroient à ſe faire, s'ils vouloient ſe rendre juſtice, & ſe prendre pour leur exacte valeur ! S'il leur venoit dans l'eſprit de conſiderer d'où ceux, qui ſont ſous eux, ſont tombés dans la ſervitude, par quelle route ils ſont eux-même parvenus à leur commander, peſer leurs droits au poids de l'équité, confronter enfin leurs titres, ſoit avec les loix de la nature, ſoit avec les maximes de la Religion, ne ſe diroient-ils pas alors, que bien loin d'être diſpenſés du travail, & d'exiger durement celui des autres, ils devroient leur épargner du moins une partie des peines inutiles, qu'ils leur cauſent. Ils comprendroient que rien ne leur convient moins que de maltraiter le domeſtique, qui travaille fidelement, ni le mercenaire, qui les ſert avec affection; qu'ils doi-

Digitized by Google

vent chérir un ſerviteur ſenſé comme leur propre ame, lui donner dans l'occaſion des preuves de leur gratitude, ne point l'abandonner au beſoin. Rien ne leur ſieroit mieux que de rougir quelquefois d'avoir moins de vertu, que des gens à leurs gages. Rien ne ſeroit plus juſte que de les dédommager de leurs ſervices par de bonnes manieres. Rien de plus ſage que de s'intéreſſer à tous leurs maux, que de prévenir par la charité l'égalité que la mort doit mettre entre eux au dernier jour, ou de réverer en ſecret la ſupériorité de leur mérite.

Heureux les ſerviteurs, qui réduiroient leurs maîtres à ne pouvoir leur refuſer cet hommage! On a beſoin de beaucoup de vertu, quand a beaucoup à ſouffrir; & la patience eſt infiniment plus néceſſaire à ceux, qui ſervent, qu'à ceux, qui ſont ſervis. Nous naiſſons tous libres, & la dépendance n'eſt point de notre goût. Ce n'eſt donc point par choix que nous nous aſſujettiſſons à des maîtres. La néceſſité, qui nous y contraint, eſt toujours dure, & la Sageſſe veut que nous cherchions à l'adoucir par tout ce que cette condition peut avoir de raiſons de ſe ſuporter.

Digitized by Google

On en trouve une très-preſſante dans l'engagement, qui rend cette néceſſité volontaire. Les peines, qui ſont des ſuites de nos obligations, devroient ceſſer de nous paroître des peines. Mais notre éloignement pour la contrainte nous fait aiſément perdre de vûë les devoirs, dont elle eſt comme le premier principe. On s'engage à ſervir par l'eſpoir de la récompenſe à venir, ou par l'impoſſibilité préſente de ſubſiſter autrement. Ce ſont les promeſſes, qu'on fait aux voleurs pour obtenir la vie. Ce ſont les vœux, qu'on fait durant la tempête. Le calme revient; le danger paſſe. On joüit des avantages, qu'on s'étoit propoſés dans la ſervitude, & bien-tôt on oublie les conditions auſquelles on en joüit. L'amour de la liberté revient contre les conventions de la ſacrifier. On n'obéït qu'à regret. On hait ſes maîtres. On s'aplique trop à la comparaiſon de ce qu'ils ſont, & de ce qu'on eſt; & c'eſt la ſource des grandes impatiences.

Le moïen de les prévenir pour ceux, à qui le joug devient trop peſant, c'eſt de s'aproprier la maxime generale que les différens devoirs, que nous avons à rendre aux hommes ne dépendent point de leurs qualités perſonnelles, ni des nôtres.

Qu'ils soïent bons, ou mauvais, doux, ou fâcheux, nos obligations sont toujours les mêmes. C'est leur état & le nôtre, qui doit en décider. Nous devons aux uns des respects, aux autres des services, de l'amour & de la déférence à tous. Rien ne peut nous dispenser de les leur rendre selon les rélations de dépendance que nous avons avec eux. Il est donc de la sagesse & de notre repos de nous acoutumer à ne considerer nos maîtres que selon le rang, qu'ils tiennent à notre égard en conséquence de nos engagemens.

C'est une imprudence de notre amour-propre de se trop apliquer à leurs défauts. Par-là nous aggravons nous-même notre joug. Nos devoirs nous deviennent plus pénibles, parce que nous en changeons les motifs. Comment, dit-on, servir des maîtres imperieux & durs? Comment respecter des hommes, qui s'aviliſſent & qui se dégradent par les vices les plus honteux? Il est vrai qu'il seroit bien plus doux de ne devoir d'attentions & d'obéïſſance qu'à la vertu. Notre fidélité à de si justes obligations, en seroit bien plus sincere & plus empressée. Mais il faut se faire aux hommes tels, qu'ils sont. Il ne dépend de nous

nous, ni de leur refuſer ce que nous leur devons, ni de les changer en mieux. Le ſeul moïen d'y contribuer, c'eſt de nous montrer à leur égard tels que nous devons être. Avoir des attentions pour des gens, qui nous mépriſent, ſervir avec affection des ingrats, rendre des reſpects à des indignes, c'eſt leur donner des exemples capables de les faire rougir d'eux-même, & de les toucher. Un bon ſerviteur peut eſpérer d'avoir un jour un bon maître. Soïons ſans défauts, & nous en trouverons moins dans ceux à qui nous ſommes. Mais ſouvenons-nous que quelques choquans & ques intolérables que leurs défauts nous puiſſent paroître, notre dépendance n'en devient pas moins étroite.

Celui, que vous avez le malheur de ſervir, eſt un capricieux, un brutal, un emporté; mais c'eſt votre maître, celui-là même, à qui vous avez engagé votre tems & votre liberté. Exagerez tant qu'il vous plaira tout ce qu'il a de haïſſable, de choquant, de dégoûtant, ſes travers, ſes infirmités, ſes maux, & ſa bizarerie dans la maniere de ſe traiter; il ne s'agit plus de conſulter vos répugnances, ou vos goûts, quand la conſcience vous fait

un devoir de les ſurmonter.

Une maîtreſſe eſt avare, difficile, querelleuſe, pleine de petiteſſes & de délicateſſes affectées. Elle a pris tout le ridicule du monde, & ſemble n'avoir point d'autre ambition que de s'en donner chaque jour quelqu'un, qui lui ſoit propre. Vous n'y tenez plus, & vous êtes tentée d'éclater contre elle en mille occaſions. Aïez ſoin de vous dire ſouvent, que ce n'eſt point par eſtime que vous la ſervez. Que la raiſon ſoit votre guide & vous ſoutienne. C'eſt à vous de vous en faire, d'autant plus que votre maîtreſſe en a moins.

Que ſert auſſi de vous rapeller ſi ſouvent que vos maîtres ſont des gens de rien; qu'ils ſont ſortis de la lie du peuple; qu'il leur ſied mal d'être ſi fiers; qu'ils en ont eux-même ſervi d'autres, & qu'ils devroient s'en ſouvenir pour n'être pas ſi difficiles & ſi mépriſans; que vous êtes de meilleure famille qu'eux; que vous ne ſeriez pas réduits à ſervir ſans les diſgraces, qui vous ſont arrivées? Vous ſaviez tout cela ſans doute, quand vous en avez pris la réſolution. Vous n'étiez pas nés pour ſervir, & vous ſervez pourtant. Vos parens étoient riches, & vous ne l'êtes pas. Vous mangez le

pain de ceux chez qui vous êtes entrés ; c'eſt à vous d'exécuter leurs ordres & de faire votre ouvrage. Il eſt pénible, je le conçois. Il n'eſt point de ſervitude ſans peine, & vous avez dû le prévoir. Peut-être en étiez-vous moins effraïés dans les commencemens. Trop heureux d'avoir des habits & de vivre, vous oubliez à quel prix vous jouiſſez de ces avantages. Vous ne ſongiez qu'aux peines de l'indigence, d'où vous ſortiez, & vous trouviez que c'étoit un gain de les avoir changées pour de moindres. Mais l'abondance vous a rendu lâche, & trop peu de travail vous le fait haïr.

C'eſt le malheur, ou le déſordre commun de ceux qui ſortent de la miſere pour ſe louer aux riches. Moins ils ont de fatigues, moins ils voudroient en avoir. Ils ſe font à la vie molle & déſœuvrée de leurs maîtres. Ils paſſent une partie du jour à ne rien faire, & s'imaginent qu'on demande trop d'eux, quand on ne les païe pas pour demeurer inutiles. Que font chez les grands tant de domeſtiques, qui n'y ſont que pour le nombre ? Ils rempliſſent ſouvent aſſez mal ce qu'ils appellent leur ſervice. Du reſte, ils ne voudroient pas avoir fait un pas plus qu'ils ne s'imaginent devoir.

Ils disputent entre eux sur le droit de ne rien faire, & c'est toujours à qui fera le moins. Ils se plaignent tous ; & s'ils étoient raisonnables, ce seroit d'avoir trop peu d'occupation.

Ceux, qui contestent sur la nature des œuvres qu'on leur commande, n'ont pas moins de tort. On ne les a pas pris pour ceci ; ils ne sont pas faits pour cela. Qu'est-ce que ce raisonnement ? Rapellons tout au cœur des maîtres & des valets. Les uns voudroient des gens, qui ne mangeâssent point, qui ne bûssent point, qui ne dormîssent point; & les autres voudroient n'avoir été loués que pour manger, boire & dormir. Encore trouveroient-ils malgré ces conditions de quoi se plaindre de leur destinée. Qu'importe ce qu'on vous commande, pourvû que vous le puissiez & qu'il vous soit permis ? Qu'on n'exige pas de vous l'impossible, qu'on ne vous engage à rien d'illégitime, c'est assez. Vous n'avez droit de refuser que quand ce qu'on veut de vous, est au-dessus de vos forces, ou contre votre devoir.

Mais comptez avec vous-même : vous trouverez que vous vous plaignez toujours trop sur le premier de ces sujets, & trop peu sur le second. La paresse & la lâ-

cheté vous dit à tous propos, qu'on vous ſurcharge de travail; mais l'intérêt, la crainte, ou la complaiſance font taire votre conſcience ſur ce qui la bleſſe. Vous êtes peut-être prêt à tout, pourvû que la récompenſe précéde ou ſuive les ſervices. Vous craignez de perdre votre condition; vous ne voulez pas vous expoſer au reſſentiment d'une confidence mal reçûë; vous êtes bien aiſe de vous rendre néceſſaire & de vendre cher votre diſcrétion. Scrupuleux ſur les conditions de votre engagement, quand il s'agit du travail, vous ceſſez de l'être, quand il s'agit du gain; vous vous perſuadez aiſément que vous devez tout accorder, quand il y a du profit à le faire, & du danger à le refuſer. Si vos maîtres font mal, dites-vous, c'eſt tant pis pour eux; c'eſt tant pis pour vous auſſi, quand vous les aidez. Il n'eſt ni promeſſes, ni menaces, ni mauvais traitemens, qui doivent vous obliger à vous rendre néceſſaire à ceux qui font ce qu'il ne vous eſt pas permis de faire vous-même.

A cela près, conſolez-vous des peines de votre état. Il n'eſt pas ſans conſolations, parce qu'il peut n'être pas ſans mérite. Il ne s'agit que de vous animer à le ſoutenir par des motifs au-deſſus

des vûës humaines. Qu'une ſotte vanité ne vous perſuade point que vous êtes dégradé par une ſervitude, qui ne vous rabaiſſe que dans les fauſſes idées de l'orgeuil du ſiecle. Repréſentez-vous qu'il n'eſt proprement dans le monde qu'un ſeul maître, que nous ſervons tous. Cette condition met entre tous les hommes, un dégré d'égalité, que rien ne peut détruire. Conſiderez-vous dans cet ordre de la providence, qui diſpoſe ſagement de toutes ſes créatures, & qui place chacun ſelon des deſſeins, qui n'ont rien que d'avantageux pour ceux, qui ſavent s'y conformer. De quelque travail que nous ſoïions chargés, c'eſt toujours ſon œuvre que nous faiſons. A quelques maîtres que nous ſoïions engagés, c'eſt toujours au maître ſouverain que nous devons compte de notre tems; c'eſt à lui que nous devons ſonger en leur obéiſſant. Leurs vices ne doivent point nous empêcher de leur être ſoumis, tandis que ce n'eſt point pour ſervir à leurs vices-même; ſi nous les ſervons avec affection, ce ne ſont point eux qui nous païent; c'eſt de Dieu ſeul que nous devons attendre notre véritable récompenſe. Le dégré de félicité, qu'il nous réſerve, ne ſera point méſuré ſur le rang

que nous aurons tenu dans le monde; mais sur l'exactitude avec laquelle nous en aurons rempli les devoirs.

Le poste que nous occupons, ne nous rend ni plus ni moins grands à ses ïeux. Les conditions de la vie sont inégales : les fonctions en sont plus ou moins relevées aux ïeux des hommes, & selon l'ordre présent de la société. Mais toute cette inégalité disparoît devant celui, qui voit les cœurs & qui ne nous distingue que par le plus ou le moins de fidélité. Par-là, vous voïez qu'au fond toutes les conditions deviennent indifférentes. S'il y a quelque préférence à donner, c'est à celles où les tentations sont moins dangereuses. Dans ces pensées, au lieu de vous amuser à vous plaindre des défauts de vos maîtres ; plaignez-les eux-même d'une condition, qui fait naître ces défauts, qui les autorise, & qui met ainsi plus d'obstacles à leur salut. Si vous êtes moins heureux qu'eux en cette vie, vous risquez moins d'être malheureux dans l'éternité.

XXV. LEÇON.

Dans ceux qui ſont chargés d'inſtruire, les impatiences viennent de la haine de leurs devoirs, de l'oubli de leur premiere ignorance, du défaut de manieres, & quelquefois de l'incapacité. Ceux qu'on inſtruit ſont impatiens par légéreté, par indocilité, par ingratitude, par défaut d'expérience. Qu'ils ſuportent leurs peines préſentes par la vûë des utilités à venir.

LEs autres animaux paroiſſent avoir ſur nous de grands avantages pour la vie préſente. Ils naiſſent avec un langage commun, qui s'entend de tous ceux de leur eſpece, & qui forme une ſociété naturelle entre eux. Ils ont une induſtrie qui leur aprend ſans leçons la matiere de leurs travaux & la maniere de les faire. Les oiſeaux ſavent bâtir leur nids, & les renards leurs tanieres. Ils connoiſſent les alimens, qui leur conviennent; ils ſentent ce qui ne leur convient pas, & trouvent des remédes dans leurs maux. Ils préſagent les tems & ſe garentiſſent de l'injure des ſaiſons.

L'homme ignore en naiſſant toutes ces

choſes ; il ne les aprend que par les leçons & par l'exercice. Il eſt même une infinité de connoiſſances néceſſaires, que la plus longue expérience ne peut lui procurer. Il faut l'inſtruire de la langue, qu'il doit entendre & parler ; il faut qu'il aprenne celle des peuples voiſins, & ſouvent des plus éloignés ; qu'il ſache celles-même qui ne ſe parlent plus, & qu'il s'entretienne avec les morts ; qu'il profite de leurs inventions & de leurs expériences ; qu'il ſe rempliſſe des principes des ſciences ; qu'il s'exerce au travail, & qu'il ſe forme par l'habitude à toute l'induſtrie, que les arts demandent. Il faut enfin qu'il ſe rende utile à lui-même, & néceſſaire à la ſociété dans laquelle il doit vivre.

Ces beſoins partagent encore les hommes en deux claſſes. Les uns inſtruiſent, les autres ſont inſtruits ; & tous ont beſoin de patience pour remplir ces engagemens, qui ne ſont pas ſans leurs peines. Mais la patience ne nous manque jamais, que parce que nous nous manquons à nous-même par l'oubli des motifs, qui doivent nous animer dans l'exercice de nos devoirs ; un éloignement de toute ſorte de contrainte fait diſparoître à nos ïeux les raiſons des violences, que nous avons à

Digitized by Google

nous faire. Nous ne conſiderons dans nos peines, que nos peines même. Nous voudrions toujours les ſéparer de l'utilité, qui nous en revient: Et la grande différence qu'on peut mettre entre ceux, qui inſtruiſent, & ceux, qui ſont inſtruits; c'eſt que les premiers s'impatientent de l'inſtruction, parce qu'ils regardent trop à ce qui peut leur être utile; & les derniers, parce qu'ils n'y regardent pas aſſez.

L'intérêt fait tomber les maîtres dans les défauts des ouvriers pareſſeux; ils aiment le prix du travail, mais ils en haïſſent la fatigue, & regardent leurs éleves comme leur tourment. Ils regrétent les momens & les attentions qu'ils ſont obligés de leur donner; & l'impatience qu'ils ont de les voir avancer, leur perſuade qu'ils n'avancent point. Ils les trouvent ſans eſprit, ſans talens, ſans adreſſe. Ils ſe préviennent contre eux, & cette prévention devient le ſurcroît de leurs maux. Il ne leur manqueroit ſouvent, pour être patiens, que d'être équitables, que de faire avec affection ce qu'ils font par néceſſité, que de ſe ſouvenir qu'au moins, ils le font par un devoir de juſtice.

Ce ſera toujours un ſujet d'étonnement & de honte de nous voir ſi peu

touchés de ce motif. Un homme qui fait ſon aprentiſſage, trouve que ſon maître le néglige, qu'il lui dérobe ſon argent, qu'il lui laiſſe trop long-tems ignorer les ſecrets de ſon art. Eſt-il devenu maître à ſon tour, il eſt infiniment pire pour les autres qu'on n'avoit été pour lui. Le ſort d'aprendre lui paroît alors bien plus doux que celui d'enſeigner. Il ne voit rien de plus inſuportable, que d'être obligé de répéter cent fois les mêmes leçons ſur les choſes les plus faciles. Il oublie ce qu'il lui en a coûté, pour faire ou pour aprendre ce qu'il voudroit qu'on fit dans un moment. Il trouve tout aiſé dans les queſtions qu'on lui fait. Il ne comprend pas comment on peut avoir la tête ſi dure, comment on peut avoir ſi peu d'adreſſe.

Il eſt rare que nous nous ſouvenions de toute notre premiere ineptitude. La vanité en efface de notre eſprit les images humiliantes. Ecoutez certaines gens vous vanter leur facilité, la comparer avec la péſanteur des autres. A les en croire, ils auroient tout ſû dès le ventre de leurs meres. Il en eſt des progrès de l'ame, comme des accroiſſemens du corps. On ne les ſent point. On ſe trouve grand ſans ſavoir comment on

Digitized by Google

l'eſt devenu. L'homme fait, ne penſe plus comme l'enfant, & ne peut plus le redevenir pour ſe comparer avec ceux, qui ſont dans ce premier âge. Le plus ſûr, eſt de juger de ce qu'on étoit par ce qu'ils ſont.

Que ſerions-nous devenus alors, ſi perſonne n'avoit voulu rien ſouffrir de nous & pour nous? Ne nous diſſimulons donc point, que nous ne devons ce que nous avons de connoiſſances & d'habilité, qu'à des veilles, qu'à des ſollicitudes infinies, que l'envie de nous former à fait ſoutenir à nos parens, à nos précepteurs, à nos maîtres. Attendons avec la même patience le fruit de nos ſoins, & ne croïons point l'avancer par nos emportemens.

Les corrections ſont quelquefois néceſſaires. Il faut punir la négligence & l'indocilité par des châtimens convenables. Mais la mauvaiſe humeur, les injures, les tons aigres, les brutalités nuiſent beaucoup plus qu'elles ne ſervent. Un maître impatient, ſe prépare par ſes manieres de nouveaux ſujets d'impatience. Les eſprits doux ſe rebutent, les caracteres timides ſe déconcertent. Ils ne conçoivent plus ce qu'on leur dit, ou font mal par la crainte même de mal faire.

Digitized by Google

Il faut étudier la portée de ceux qu'on éleve ; vouloir la forcer, c'eſt obliger un petit homme à faire de grands pas. Chacun de nous a ſa meſure d'eſprit & de talens. Tous ne ſont pas propres à tout : & cette attention regarde particulierement les parens, qui ſont plus maîtres que les étrangers de la deſtinée de leurs enfans. Ils s'obſtinent quelquefois a donner en eux, des loix à la nature ; ils les maltraitent & les font maltraiter pour avoir mal fait, quand ils ſont capables de mieux faire. Ils prétendent faire un docteur de celui qui n'a d'étofe que pour faire un artiſan des plus médiocres. Le mal eſt plus grand encore de les gêner dans leurs inclinations. Rien ne rallentit plus les progrès, que le défaut de penchant pour ce qu'on fait. L'amour eſt le maître des ſciences, & le guide de l'induſtrie.

Une autre ſource d'impatience pour les maîtres, c'eſt l'impatience même qui leur fait précipiter les leçons ſur ce qui ne doit s'aprendre qu'à loiſir. Les arts demandent de l'exercice pour former les habitudes. L'arbre qu'on veut courber, ne prend pas ſon pli dans un jour. Ce qui dépend de la mémoire a beſoin de ſe repéter ſouvent, pour s'im-

Digitized by Google

primer fortement dans l'ame. La bonne méthode, veut d'ailleurs qu'on aille des choſes les plus aiſées aux plus difficiles, des principes ſimples aux conſéquences, de ce qui eſt clair à ce qui l'eſt moins. Il y a de l'ordre & des dégrés dans tout ce qui s'aprend. Les enfans commencent par les ſyllabes, avant de prononcer les mots.

Il arrive donc que les maîtres ſe plaignent que leurs diſciples aprennent mal, parce qu'ils les enſeignent mal. Chacun ſe croit habile dans ſon art: & rien n'eſt plus rare dans les plus habiles mêmes, que les talens de l'enſeignement. Il faut renoncer à ce métier, quand on ne ſait pas bien le faire; ou ſe perſuader du moins, qu'on n'auroit pas de ſi fréquens ſujets d'impatience, ſi on n'avoit pas tant d'incapacité. La vanité nous cauſe par tout bien des peines. Un eſprit modeſte eſt doux, patient, modéré, toujours prêt à redire ce qu'il a déja dit. Il ſe défie de ſa ſuffiſance, & s'attribuë les fautes de ceux qu'il inſtruit. Nous en faiſons toujours beaucoup en quoi que ce ſoit, que nous ſoïons emploïés. Nous ne riſquons rien à penſer, qu'il manque ordinairement quelque choſe à nos ſoins, à nos manieres: & ſi nous voulons bien

Digitized by Google

nous en ſouvenir, rien peut-être ne nous a parû plus imparfait que nos premiers maîtres.

Je ne voudrois pas garantir qu'ils n'y eût dans ces jugemens prématurés, beaucoup d'injuſtice. Les enfans en font bien d'autres, à ceux qui ſont chargés de les inſtruire. La premiere & la plus ordinaire, eſt de les regarder comme des importuns, qui viennent troubler leurs plaiſirs, & leur dérober un loiſir, qu'ils croïent bien mieux emploïé à ſe divertir. Ce n'eſt que tard, que nous commençons à concevoir ce qui nous eſt utile. On hait ceux qui en donnent des avis, & qui en font des leçons. On ſe figure en eux, un tout autre intérêt que celui qui les anime. On va juſqu'à ſe perſuader que c'eſt un intérêt de mauvaiſe humeur & de malignité, & qu'ils font leurs plaiſirs des chagrins qu'ils cauſent. L'indocilité eſt toujours ingrate, parce qu'elle ne connoît point le prix de l'inſtruction qu'on lui donne. Les leçons ſont toujours trop longues, l'ouvrage trop difficile ; on ne peut goûter des élémens, dont on ne voit pas les ſuites & l'uſage. Tout paroît déſagréable dans les commencemens de chaque ſcience & de chaque art, & tout

l'eſt en effet. Les peines & les larmes ſont le partage de ceux, qui ſement; la joie n'eſt que pour le tems de la récolte: Mais ceux qui ne ſement rien, ne recueillent rien.

On a beſoin de réflexion, pour goûter les maîtres. Plus ils ſont aſſidus, affectionnés, empreſſés, plus on leur en ſait mauvais gré, quand on ne ſonge qu'au préſent. Il faudroit ſe tranſporter dans l'avenir, & chercher ſa conſolation dans ſa prévoïance. Demander de la prévoïance aux jeunes-gens! En ſont-ils capables? N'eſt-ce pas leur grand défaut, d'agir ſans vûë & ſans réflexion? Mais qu'ils profitent, s'il ſe peut, des fautes des autres. Il eſt preſque général à ceux, qui n'ont rien apris, de regréter leur jeuneſſe, de condamner leur imprudence, & la perte d'un tems, qui ne ſe répare point.

C'eſt le malheur des hommes dans le peu d'étenduë de leurs lumieres naturelles, que l'expérience leur manque, & qu'elle ne leur donne que des regrets ſuperflus, quand ils l'ont acquiſe. Ils feroient tous mieux qu'ils n'ont fait, s'ils étoient à recommencer. Mais il n'y a qu'un tems dans la vie pour aprendre, & ce tems eſt celui des premieres années;

nées ; heureux ceux qui ſavent le comprendre !

L'attention de ceux qui les conduiſent, devroit être de les acoutumer, ſur tout, à réfléchir de bonne heure. Les réfléxions les plus importantes qu'ils puiſſent leur inſpirer, c'eſt de les convaincre que leur utilité propre eſt tout ce qu'on ſe propoſe dans les inſtructions, qu'on veut leur donner ; de leur faire obſerver le malheur de ceux, qui n'ont rien apris ; le mépris dans lequel ils tombent ; comment ils ſont à charge à eux-mêmes, & plus encore à la ſociété ; que preſque toutes les traverſes de leur vie viennent de leurs premieres négligences ; de ce qu'ils n'ont pas été placés comme ils le devoient être, parce qu'ils n'ont pas ſû ce qu'ils devoient ſavoir ; de ce qu'ils ſont réduits à des emplois incertains, à des ſervitudes qui ne durent qu'autant qu'ils ſont capables des ſervices qu'on en attend ; que l'indigence & la mendicité ſont le partage des pareſſeux ; qu'il faut aprendre & tout aprendre, quand on en a les occaſions, parce qu'il ne nuit jamais de ſavoir, & qu'on n'aprend pas inutilement les choſes mêmes, dont il ſemble qu'on ne doit faire aucun uſage.

Il n'eſt point d'art ſi bas & ſi vil qu'il paroiſſe, qui n'aprenne à raiſonner dans ſon genre, & qui ne puiſſe contribuer à donner de la juſteſſe d'eſprit. Les artiſans en ont plus que les ſimples manœuvres. Il eſt de certaines ſciences, qui paroiſſent ſtériles à l'égard de l'eſprit, comme celle de la danſe & des exercices à l'égard du corps. On ne danſe pas toujours ; on ne fait pas toujours des armes ; on ne monte pas toujours à cheval. Il y a des gens, qui ne font jamais d'autres uſages de ces connoiſſances, que celui de leur aprentiſſage ; mais ils en ſont mieux faits, plus robuſtes ; ils marchent mieux ; ils ſe préſentent mieux ; ils en ont même l'eſprit plus formé. Une connoiſſance aquiſe, l'ouvre pour une autre.

Ce ſont ces conſidérations, qui doivent engager ceux qui ont des maîtres, je ne dis pas à les ſuporter, mais à les aimer, à leur marquer de la reconnoiſſance. Un maître dur, querelleux, brutal, eſt un marteau qui taille la pierre, mais qui la rend plus polie ; un preſſoir qui écraſe le raiſin, mais pour en faire couler une agréable liqueur. On vous preſſe, on vous aiguillonne, mais pour vous faire avancer.

Digitized by Google

D'ailleurs on a ſouventun autre tort de ſe plaindre de ſes maîtres. Ils ne ſont que ce que les éleves les ont faits. Ce ſont eux, qui les forcent à changer de caractere, à ſubſtituer les rigueurs à leur douceur naturelle. Ils n'ont point d'intérêt d'être mauvais, & c'eſt à regret qu'ils le ſont. S'ils ont des défauts de tempéramment, pardonnez-les à l'infirmité de la nature. Oubliez ce qu'ils ſont, pour ne ſonger qu'à profiter de ce qu'ils ſavent. Laiſſez les épines, & cueillez les roſes. Pourquoi tant d'impatience d'être délivré d'un mal néceſſaire, & qui ne doit pas durer toujours? La ſeule crainte, dont ceux, qui ont beſoin d'être inſtruits, devroient être frapés, ce ſeroit de ſe voir trop tôt privés des moïens d'aprendre.

Digitized by Google

XXVI. LEÇON.

Il regne une antipatie comme naturelle entre les riches & les pauvres. Celle des riches vient de l'orgueil même des richeſſes, de la dureté, du défaut d'équité, des fauſſes délicateſſes & des recherches intéreſſées de l'amour-propre. Les pauvres ſont mécontens, parce qu'ils ſont envieux, vains, ingrats, injuſtes, ou téméraires dans leurs jugemens.

IL n'eſt rien, qui mette en cette vie plus de différence entre le ſort des hommes, que les richeſſes & la pauvreté. Par-là même il n'eſt rien, qui leur donne plus d'éloignement, & qui les rende plus inſuportables les uns pour les autres. Les riches ont de l'averſion pour les pauvres, préciſément parce qu'ils ſont pauvres; & les pauvres en ont pour les riches, parce qu'ils ſont riches. C'eſt cette averſion, qui produit leurs plaintes réciproques, & les impatiences, qu'ils ſe donnent, ou dans le commerce néceſſaire de la vie, ou dans l'exercice même de la charité, qu'ils ſe

doivent, & jusques dans les devoirs de la Religion qui leur sont communs.

Le pauvre, dit l'Ecriture, est odieux jusqu'à ses propres freres, jusqu'à ceux, qui lui sont liés par les nœuds les plus étroits de la societé. Un homme, qui brille par son opulence, souffre impatiemment qu'on l'associe dans une fonction civile, ou dans une action publique, avec un citoïen réduit à la fortune la plus médiocre & la plus obscure. Il souffre de se voir à côté de lui dans un repas, dans une cérémonie religieuse; il ne voudroit pas même loger avec lui dans une maison commune. Il fuit les quartiers où le petit peuple habite. Ses ïeux sont blessés par des dehors, qui n'annoncent que de l'indigence, ou de la modicité. Son dédain va jusqu'à se soulever si ses habits touchent à des haillons dans une assemblée populaire. Il s'en plaint sous les ïeux de Dieu même, & semble lui reprocher d'avoir des adorateurs si gueux.

Vous vous trompez, riches. Savez-vous quelle devroit être alors votre peine? Ce seroit d'apercevoir tant de distance entre la destinée de vos freres & la vôtre; de vous voir si comblés de biens, tandis qu'ils en sont si dépourvus.

Digitized by Google

Vous devriez rougir de votre bonheur à la vûë de leurs miſeres, & n'avoir beſoin de patience que pour ſuporter le contraſte de votre richeſſe & de leur pauvreté. C'eſt cette vûë, qui devroit vous rapeller votre origine commune. La nature nous fit tous égaux. Ce n'eſt point le mérite qui vous a diſtingué de ceux, qui ſont moins à leur aiſe que vous. Ils vous ſont préférables peut-être du côté de la vertu, par qui nous ſommes aux ïeux de Dieu tout ce que nous ſommes. Dieu les préfere en effet par tout à ceux qui vous reſſemblent. La charité ne doit jamais les exclure de ſes affections & de ſes ſoins. Leur diſgrace enfin ne change rien dans leur perſonne. Il ne vous convient ni de les mépriſer, ni de les haïr. Ils ont droit à votre eſtime, à votre reſpect, à votre amitié, mais ſur-tout à votre compaſſion, mais ſur-tout à vos ſecours, lorſqu'ils leur ſont néceſſaires, & qu'ils vous les demandent.

N'eſt-ce pas ici pourtant que l'impatience des riches éclate ? Elle ſe promet de pouvoir ſe juſtifier par les reproches, qu'elle fait aux pauvres. La cupidité toujours dure, toujours impitoïable, ſe joint à l'antipatie de la vanité pour éplucher leurs défauts ; pour leur

en impoſer, qu'ils n'ont pas, ou qu'ils ceſſeroient d'avoir, s'ils étoient moins durement traités. On ſe plaint de leurs importunités. On les ſoupçonne d'artifice. On les accuſe de pareſſe. On leur reproche la cauſe de leur pauvreté. Ce ſont des fainéans, des libertins, des fourbes, des hypocrites, qui cherchent à ſurprendre votre charité par de feintes miſeres; des inſolens, qui vous demandent avec hauteur, qui vous accablent d'injures, ou qui murmurent contre vous & contre Dieu même.

Je ne les excuſe pas, s'ils ſont coupables; mais ſur qui le crime de leurs emportemens doit-il tomber? Ecoutez avec moins de froideur le récit des diſgraces, qu'on vous conte. Paroiſſez plus touchés des beſoins, qu'on vous expoſe. Ne fuïez pas, quand on implore votre ſecours. Montrez quelque pitié pour des malheureux; vous les trouverez moins importuns & moins criminels. N'eſt-ce pas vous, qui aigriſſez leur indigence par vos délais, qui redoublez par vos refus le trouble, que la miſere a jetté dans leur cœur, qui leur arrachez les imprécations, qu'ils font contre votre inhumanité, qui les révoltez contre la Providence, & qui leur faites

accuſer de dureté celui, dont la bonté vous a mis entre les mains de quoi les ſoulager dans l'excès de leurs maux ? Voulez-vous les excuſer & les juſtifier par vos propres ſentimens ? imaginez-vous que l'inſtabilité des choſes humaines, vous a réduits aux extrêmités, où vous les voïez. Voudriez-vous alors qu'on n'eût plus que du mépris pour vous ? Ne vous croiriez-vous plus faits que pour eſſuïer des rebuts ? O ! que vous déploreriez l'injuſtice des hommes, & l'illuſion que les richeſſes leur font ! comment elles obſcurciſſent leurs lumieres les plus pures ; comment elles étoufent les ſentimens que la nature a gravés dans tous les cœurs ; comment elle leur fait méconnoître ſouvent juſqu'à leurs plus proches ; comment ils peuvent s'enivrer tranquillement de leur abondance, tandis que leurs freres manquent de tout ; comment ils peuvent s'offenſer des plaintes les plus juſtes & les plus touchantes ; comment ils peuvent enfin ſe détourner & fuïr ceux que la compaſſion devroit leur faire rechercher avec empreſſement.

Jugez ſi les pauvres ont raiſon de vous reprocher maintenant ces inſenſibilités, à vous, dont les entrailles peut-être ſe

ſont

ſont endurcies ſur toutes leurs miſeres ; à vous, dont les oreilles ſe ſont bouchées à leurs cris les plus lamentables ; à vous, dont la main ne s'eſt jamais ouverte à leurs moindres beſoins. Accuſez-vous de leurs impatiences, & réprimez les vôtres. Songez que ce ſera ſur vous que Dieu ſe vengera de leurs blaſphêmes, ſi l'excès de leur indigence va juſqu'à les révolter contre lui. Ne les condamnez plus, ou commencez par vous condamner vous-même.

Supoſons-les coupables indépendamment des occaſions que vous leur donnez de le devenir. Qu'ils ſoïent déreglés de leur propre fond : ils n'en auront peut-être que plus de reſſemblance avec vous ; ils n'en ſeront que plus dignes de votre pitié ; ils n'en ſeront pas moins hommes, ni vous moins obligés de les ſuporter, ou plus diſpenſés de les ſecourir. La négligence de ces devoirs eſt toujours inexcuſable.

Mais qui croiroit qu'on oſe quelquefois s'en faire une eſpece de mérite ? Ce n'eſt, dit-on, que par un excès de pitié qu'on manque à ce que la pitié demande. N'être touché d'aucune compaſſion pour les malheureux, c'eſt une dureté, que la nature même aprend à ſe reprocher en ſecret. On rougiroit d'avoüer

qu'on en eſt coupable. On eſt donc, à ce qu'on croit, compatiſſant, mais d'une compaſſion dédaigneuſe, qui ne ſe fait connoître qne par ſes répugnances & par ſa fauſſe délicateſſe. C'eſt un mouvement d'averſion plutôt que de pitié, qui fait fuir l'objet qui l'excite.

C'eſt là preſque toute l'impreſſion des maux les plus dignes des attentions de la charité ſur une infinité de gens, qui font gloire de n'être pas ſans compaſſion. Ils ne ſe montrent ſenſibles aux peines, que par celle de les avoir vûës; ils ne conſervent, en s'éloignant d'un malheureux, que le regret de l'avoir rencontré. Seroit-ce donc là tout ce que l'humanité demande de nous? A quoi ſert la pitié, quand les maux ne ſont point ſoulagés. Vous ne ſauriez; vous êtes trop ſenſible, & vous ſouffrez plus que ceux, que vous voïez ſouffrir. C'eſt donc vous apparemment qu'il faut conſoler; ceſt vous qu'il faut plaindre; c'eſt vous à qui la patience ſera néceſſaire. Illuſion groſſiere! Vous croïez avoir de la pitié pour les malheureux; & vous n'avez que de l'antipatie.

Ne ſurmonte-t'on pas les plus fortes? N'en vient-on pas juſqu'à ſe familiariſer avec des maux, dont la ſeule penſée fai-

ſoit frémir ? N'eſt-on pas toujours prêt à ſecourir ceux qu'on aime ? Pourquoi la charité ſeroit-elle moins patiente que les affections du ſang & de l'amitié ? Change-t'on de naturel, quand on s'engage dans ces pieuſes ſocietés, dont le ſoulagement des miſérables eſt le premier objet ? On y fait par office ce que jamais on n'eut fait par penchant. Le tempéramment le plus délicat ne ſe conſulte plus ; l'éducation cede à l'engagement. On oublie ſon rang ; on déſaprend ſes anciennes délicateſſes.

Le dirai-je ? On donne quelquefois ici dans l'excès, tant il y a de bizarerie dans les foibleſſes humaines. Au milieu des violences, qu'on ſe fait pour vaincre ſes répugnances, la patience n'eſt pas ſans illuſions. On fait des acceptions injuſtes, & dans le principe & dans leurs ſuites. L'amour-propre vient ſe mêler où la ſeule charité devoit agir. Tous les motifs, qui la déterminent, ſont indépendans des conſidérations perſonnelles. Le devoir & le beſoin ſont ſes regles. Tous les miſérables lui doivent être également chers. Chacun néanmoins a les ſiens ; c'eſt une eſpece de perſonnes & de miſeres, à laquelle on ſe borne, & qu'on prend plaiſir à ſecourir.

Tous les autres ſont à charge. On leur refuſe & ſes ſecours & ſes bons offices. L'aumône pour eux n'eſt que le fruit de l'impatience. On veut s'épargner la vûë d'un objet déſagréable, ſe délivrer d'un importun.

Les délicats ont une autre plainte à faire. Ce qui les révolte dans certains pauvres, c'eſt leur groſſiereté, leur défaut de ſentimens, leur ingratitude, leur fierté même, & des reſtes de la vanité de leur ancienne fortune. On eſt ſenſible, bienfaiſant, ſecourable; mais l'amour-propre n'entend point le déſintéreſſement, avec lequel nous devons ſervir les hommes. Il veut avoir quelque intérêt à tout ce qu'il fait. On ſe porte avec zèle à ſoulager les malheureux, à les ſervir, à les conſoler; mais on voudroit qu'ils en fûſſent dignes, qu'ils eûſſent de la reconnoiſſance. Leur air ingrat rebute: & qu'arrive-t'il? On ſe décourage, on ſe figure qu'on trouvera par tout la même indignité. Les bons pauvres ſouffrent du mécontentement qu'on a des mauvais. Le zèle ſe rallentit, & on ne ſonge pas que c'eſt à Dieu même qu'on s'en prend des défauts de ſes créatures. On veut le rendre comme reſponſable des imperfections des hommes. On re-

ſuſe de leur rendre des ſervices, qu'il ordonne, comme s'il ne pouvoit pas dédommager d'une récompenſe qu'on ne reçoit pas d'eux.

Pour les ſuporter & pour les ſecourir tous ſans tentations d'impatience, le plus ſûr eſt de ne conſiderer dans ceux, qui ſont l'objet de notre pitié, que leur miſere même, ou les maux qui doivent l'exciter. On riſque de ſe tromper ou de manquer à ce qu'on leur doit, quand on réfléchit trop ſur ce qu'ils ſont. Ceux qui nous paroiſſent les plus dignes de nos attentions, ſont quelquefois ceux, qui les méritent le moins.

Il eſt vrai que dans l'impuiſſance de ſuffire à tout le bien qu'on trouveroit à faire, on peut le faire avec quelque choix; mais il faut ſe défier beaucoup des préférences. Ce ſont les beſoins, & non les ſentimens, qui doivent nous déterminer. La préférence ne tombe donc que ſur les beſoins plus ou moins preſſans; & ce qu'il ne faut jamais oublier dans les ſervices, que nous rendons aux pauvres, c'eſt que le fruit des ſecours que nous leur donnons, ne dépend ni de leurs vertus, ni de leurs vices. C'eſt Dieu, qui nous en impoſe l'obligation. C'eſt lui qui veut en être la récompenſe.

L'amour doit en être le motif. Plus cet amour eſt ſincere & vif, plus il a de déſagrémens à ſouffrir, moins il y a de retour à ſe promettre de ce qu'on fait; plus il y a de mérite.

Le bien que nous faiſons à des indignes, n'eſt pas un bien perdu. La récompenſe même en eſt plus aſſûrée que d'aucun autre. Leur ingratitude nous eſt utile; nous perdrions à leur reconnoiſſance, qui ne ſeroit pour nous qu'une récompenſe auſſi vaine, que la vanité même, qui nous l'auroit fait déſirer. Rien ne peut donc juſtifier l'impatience qui nous empêche de les ſervir. Nous ne ſommes pas diſpenſés d'obéïr à Dieu parce que les hommes ſont imparfaits. Leur injuſtice au contraire & leurs imperfections doivent redoubler notre zèle. Ils ſont d'autant plus malheureux, qu'ils ſe montrent plus indignes de nos ſecours; & notre dernier dédommagement d'autant plus aſſuré, qu'ils méritent moins nos ſervices.

L'impatience, qui ne peut être innocente dans qui que ce ſoit, ne laiſſe à chacun que le ſoin de chercher dans quelque paſſion la ſource de la ſienne. Celle des pauvres à l'égard des riches vient de leur envie, de leur vanité, de leur

Digitized by Google

ingratitude, & de l'injuſtice de leurs jugemens. Le ſentiment d'égalité, qui ne s'éteint point dans le cœur des hommes, les ſouleve contre ce partage inégal, qui met les uns dans l'abondance de tout, tandis que les autres ne poſſedent rien. Ceux-ci comptent tous les biens dont ceux-là joüiſſent, & les regardent en quelque ſorte comme des uſurpations, qu'ils ont faites ſur eux.

Pourquoi ces terres, ces maiſons, ces revenus, ce train, cet équipage n'eſt-il pas à moi? Ne vaux-je pas bien ceux, qui ſont ſi fiers de ces avantages? D'où leur vient en effet cette grande fortune, ſi ce n'eſt de leurs injuſtices, ou de celles de leurs peres? Ils ſont bien logés, bien nourris; ils font bonne chere tous les jours; ils ſont habillés magnifiquement; ils ne ſont point dans les peines & dans les travaux du reſte des hommes; ils n'ont point d'autre affaire que celle de ſe bien réjouïr; ils joüiſſent d'une ſanté parfaite. Voilà ce qui les rend ſi contens & ſi vains.

Ces reproches ont très-ſouvent leur juſtice, & les riches peuvent en mériter une infinité d'autres. On peut voir leurs défauts ſans être jaloux de leur abondance. Mais enfin ce qu'ils ont,

n'eſt pas à vous. Vous ſeriez embarraſſé de montrer comment, & quand ils vous l'ont pris. Les loix humaines leur aſſûrent la poſſeſſion de ces biens, que vous leur enviez ; & ſi vous en aviez autant qu'eux, vous trouveriez ce titre très-légitime. Perſonne n'auroit droit de vous les diſputer. Sont-ils cauſe que vous êtes nés pauvres ? Sont-ils coupables de la négligence ou de la diſſipation de vos peres ? Ont-ils à vous répondre des révolutions de ce monde, & des divers accidens, qui renverſent les fortunes, qui ruinent les familles ?

Leur ferez-vous encore un crime de ce que vous avez été vous-même prodigue, intempérant, débauché, joüeur, pareſſeux, libertin dans votre jeuneſſe ? N'eſt-ce pas votre propre dérangement qui vous a mis à l'étroit, ou qui vous a réduit à la derniere indigence ? Si d'autres enfin vous paroiſſent plus heureux que vous, n'eſt-ce pas qu'ils ont été plus ſages, plus apliqués à leurs affaires, plus aſſidus à leur travail, plus œconomes & plus attentifs à conſerver l'héritage de leurs peres ? Que trouvez-vous dans toutes ces différences, qui puiſſe juſtifier l'éloignement, que vous avez pour eux, & les dépits que leur ſeule vûë vous cauſe ?

Digitized by Google

Tentez-vous pourtant ; aprofondiſſez-vous. N'eſt-ce pas cette opoſition ſecrete, qui vous fait trouver leurs défauts plus inſuportables ? vous leur en donnez, qu'ils n'ont point. A vos ïeux, c'eſt comme une tache dans leur vie d'être plus opulens que vous. C'eſt une raiſon de haïr ce qu'ils ont de plus aimable, de méconnoître leurs bonnes qualités, de n'être point touché du bien qu'ils font, d'être bleſſé de leurs diſcours les plus innocens, de manquer pour eux de confiance, de ne les aprocher qu'avec un ſerrement de cœur, de ſouffrir enfin de toutes les rélations, que la ſocieté vous donne avec eux. Ils ſont riches, & vous êtes pauvres ; c'eſt tout dire.

Vous les trouvez fiers ; & pour peu qu'ils le ſoïent, ils le ſont toujours trop. Il ne leur convient point de vous dédaigner, de vous humilier, de vous faire ſentir votre indigence & leurs avantages. Mais il vous convient encore moins de porter à l'excès la ſenſibilité ſur ces prétenduës humiliations. L'orgueil ne ſied point à l'homme. Au ſein de l'abondance même, il lui reſte toujours trop de beſoins, pour perdre le ſentiment de l'indigence naturelle à la créa-

Digitized by Google

ture. Mais il eſt plus inexcuſable d'être ſuperbe, à proportion qu'il eſt plus pauvre.

Ne penſez donc qu'à vous accuſer, au lieu de vous plaindre, de la peine que vous avez de paroître, où la néceſſité vous apelle, mais où vous croïez que l'indifférence, les froideurs, le mépris & les dédains vous attendent. Dans une compagnie, dans une aſſemblée, dans un bureau, dans une cérémonie, dans un exercice de piété, vous rougiſſez à votre tour de vous voir à côté d'une perſonne, qui vous efface. Vous trouvez ce voiſinage incommode. Il ſemble qu'on vous mette à l'étroit, qu'on vous faſſe rentrer dans le néant. Vous êtes obligé d'aller chez des gens, à qui vous êtes inutile; & vous voudriez qu'ils vous prévînſſent. On vous offenſe, quand on n'a pour vous que de la bonté. Vous vous laiſſez acabler de votre miſere. Vous differez d'implorer une protection, qui fait votre derniere reſſource: & c'eſt un habit propre, qui vous manque. Vous allez vous déclarer pauvre, & vous avez de la confuſion de le paroître. Vous recevez avec chagrin le ſecours, qui vous ſauve la vie.

Il faudroit vous dire ici dans un autre

ſens que celui de l'Evangile, que le corps eſt plus que les habits, & la vie plus que la vaine gloire. Si c'eſt pour celle-ci que vous ſouffrez, n'imputez point votre peine à la fierté des autres. Guériſſez-vous de celle, qni vous rend ſi délicat, où vous devriez être ſi reconnoiſſant. Vous ne vous ocupez que de ce qu'on penſe de votre perſonne, que de ce que vous croïez qu'on doit à votre naiſſance, à votre mérite, aux poſtes que vous ocupez, à l'ancien luſtre, où vous avez vécu; tandis qu'il ne faudroit conſiderer que ce qu'on fait en faveur de votre diſgrace préſente. Trop de ſenſibilité ſur la maniere, dont on vous traite, diminuë dans votre eſtime le prix des dons, qu'on vous fait. Prévenu qu'on a trop de hauteur, vous oubliez combien on a de charité. Vous êtes injuſtes à l'égard de ceux, qui ſont bons. Votre vanité vous aveugle ſur leur caractere; & vous ſouffrez plus des défauts, que vous leur attribuez fauſſement, que de ceux, qu'ils peuvent avoir. Ainſi vous commettez à la fois deux injuſtices. Vous manquez de gratitude pour des bontés, dont vos préjugés vous empêchent de reconnoître toute l'étenduë. Vous vous plaignez quand vous n'avez que des graces à rendre.

Digitized by Google

Ce défaut n'eſt que trop ordinaire à ceux, qui ſont réduits à vivre des ſecours du public. C'eſt la grande ſource de leurs mécontentemens. Ils s'acoutument, je ne ſais comment, à penſer qu'on leur doit ce qu'on leur donne ; & plus ils reçoivent, plus ils croïent avoir droit de demander. Les charités, qu'on leur a faites, ſont pour eux comme des titres d'en éxiger de plus conſidérables. Ils ne réfléchiſſent point que ceux, qui ont pû les aſſiſter pour un tems, & par des ſecours modiques, ne ſont pas en état de continuer, ou de faire de plus grands retranchemens ſur leur néceſſaire. Ils comptent en quelque ſorte avec ceux, qui leur font du bien. Les uns ont toujours tort de ne leur rien donner, & les autres de leur donner ſi peu. Vraiment ces gens-là ſont bien à plaindre ! ils font de grands efforts ! en ſeroient-ils moins à leur aiſe, quand ils donneroient tant par ſemaine, tant par mois, tant par an ? N'eſt-il pas honteux, qu'on ne puiſſe rien arracher de tant de maiſons, dont les revenus ſont immenſes ?

Oüi, cela peut être honteux, & très-criant ſans doute. C'eſt un devoir pour ceux, qui ſont dans l'abondance, de ſupléer à l'indigence des autres. Mais que

Digitized by Google

ſavez-vous combien de familles pauvres ces grandes maiſons ſoutiennent en ſecret? Etes-vous ſeul dans le beſoin? Doit-on vous préférer à ceux, qu'une obligation plus étroite, oblige peut-être d'aſſiſter, & dont on ne vous doit point de compte? En général c'eſt une obligation purement volontaire : & ſi quelquefois c'eſt un devoir de juſtice, au moins la conſcience de ceux qu'elle oblige à le remplir, en eſt le ſeul juge. Pourſuivez-les, ſi vous pouvez, devant d'autres tribunaux. Produiſez-leur vos titres. En avez-vous d'autre que votre indigence? Si vous en cherchez un dans la cauſe, qui vous a réduit aux extrêmités où vous êtes, n'eſt-il pas vrai que ce ſera ſouvent un dérangement de conduite & de mœurs, qui vous rendroit indigne vivre, s'il ne reſtoit encore de la pitié dans le monde?

Quelque cauſe au reſte, que vous puiſſiez alléguer de votre miſere, elle n'ira jamais qu'à vous rendre plus ou moins digne de cette pitié même, par qui vous ſubſiſtez. N'éxigez rien qu'à ce titre. Songez qu'on ne vous doit que ce qu'on veut bien vous donner. Soïez plein de gratitude pour les moindres ſecours, qu'on vous offre. Ne maudiſſez

point ceux, qui vous béniſſent. Ne ſoupçonnez point de mauvaiſes volontés ceux, qui ne ſont pour vous que des ſouhaits. Comptez que ceux qui ne vous donnent rien, ne vous doivent rien. Ne réfléchiſſez pas tant ſur les libéralités, qu'on vous fait. Laiſſez là l'idée du plus ou du moins, pour conſiderer ſeulement qu'elles ſont gratuites. Soïez enfin moins ingrat, vous ſerez moins impatient.

XXVII. LEÇON.

La néceſſité de l'ordre public doit nous en faire ſuporter les inconvéniens. Les grandes places ne ſont que de grandes ſervitudes; mais l'homme ne s'y dégrade jamais en ſervant l'homme. Ne nous prévenons contre perſonne dans des emplois, qui nous rendent redevables à tous. Regardons ceux, qui les rempliſſent comme des maux néceſſaires. Exigeons d'eux, qu'ils nous rendent juſtice, ſans en attendre de diſtinctions.

SI jamais il ne s'étoit élevé de méchans dans le monde; ſi l'injuſtice & les uſurpations, ſi la fraude & la vio-

lence en étoient bannies; il n'y faudroit point de Princes, point de Magiſtrats, point de Juges, point de Dépoſitaire de la foi publique, point d'Exacteurs des contributions. Tout y ſeroit tranquille; tout s'y feroit avec ordre; le ſeul amour du bien commun ſuffiroit pour y pourvoir. Nous n'aurions eû beſoin ni de loix, ni d'autorité, qui les fit obſerver.

Mais les vices des hommes ont rendu ces établiſſemens néceſſaires à toutes les ſocietés. Il faut donc, ou renoncer aux avantages, qu'on y trouve, ou s'aſſujettir à leurs uſages. Ces avantages dépendent des divers arrangemens, qui procurent & qui conſervent le bien commun. Seroit-il juſte de prétendre y participer, ſans avoir part aux peines, dont ces arrangemens ſont inſéparables?

Il en eſt pour ceux, qui commandent, & pour ceux, qui ſont ſoumis; pour ceux, qui ſont revêtus de la puiſſance, & pour ceux, qui dépendent d'eux; pour ceux, qui exercent les emplois, & pour ceux, qui ſont obligés de paſſer par leurs mains. Dans toutes les ſituations les hommes ſont hommes; par tout ils conſervent leurs vices: & les vices ne peuvent que les rendre incom-

modes les uns pour les autres. L'intérêt particulier, & l'amour de la liberté réclament contre toutes les conventions. On en voit la néceſſité, mais on en ſent la contrainte. On eſt toujours trop peu touché de l'utilité commune, pour lui ſacrifier ſans regrets, ſon repos & ſes goûts perſonnels.

Le déſordre de ceux, qui ocupent les premieres places, eſt d'oublier qu'ils ne ſont pas pour eux-même ce qu'ils ſont. Quelque rang que l'ordre de la Providence nous donne au-deſſus des autres, nous ne devons, ni nous croire meilleurs qu'eux, ni les reſpecter moins, ni craindre de nous rabaiſſer par les ſervices, que nous avons à leur rendre. Celui qui ſert eſt en effet réellement plus grand, que celui, qui eſt ſervi; & dans un ſens ce que nous apellons des grandeurs, ſont de vraïes ſervitudes. Ce ſont des miniſteres, qui nous conſacrent aux uſages des autres. Les noms nous trompent. Un maître, un magiſtrat, un juge, ce ſont des titres, qui nous donnent des idées d'empire & d'élevation; mais, à le bien prendre, ce ne ſont que des noms d'eſclavages. Perſonne n'eſt juge, magiſtrat pour lui-même; ces prérogatives ne ſont point en propre à ceux, qui

les

les poſſedent ; & lors même qu'ils exercent leurs fonctions, ils doivent toujours ſe conſiderer dans cette égalité, qui ne connoît point d'autre loi, que celle de cet amour réciproque, qui nous intéreſſe aux beſoins les uns des autres.

Selon cette loi, perſonne ne doit craindre de ſe dégrader par des ſervices trop bas. Rien n'eſt au-deſſous d'un homme, quand il s'agit de ſervir un autre homme. C'eſt ſon égal, qu'il ſert, avec le droit d'en être ſervi de même. Car quelque place que nous ocupions, nous n'en ſommes ni moins infirmes, ni moins indigens. Ce ſouvenir doit être toujours préſent à ceux, qui ſont dans les dignités. S'ils le perdoient de vûë, les droits qu'elles leur donnent, & les attentions qu'elles leur attirent, pourroient leur faire oublier plus aiſément leur indigence naturelle.

L'indifférence, la fierté, les hauteurs, les dédains ſont injuſtes par tout ; mais ils le ſont encore plus dans les perſonnes élevées. Les hommes ne ſont déja que trop humiliés par la néceſſité de la dépendance, quelque raiſonnable qu'elle ſoit ; pourquoi le ſeroient-ils encore par l'orgueil de ceux, qui leur commandent ? Que la premiere étude de ceux-

ci ſoit donc de ſe montrer humains, affables, prévenans, officieux, charitables. Ces vertus chez eux ſont d'un double mérite aux ïeux du monde; mais aux ïeux de Dieu, ce ſont des devoirs indiſpenſables. Les grands ne peuvent rien penſer de plus flatteur pous eux, que de ſe regarder comme ſes miniſtres, & les ſerviteurs de ſes ſerviteurs.

Ils le ſont dans un ſens, en ce que l'autorité qui gouverne les hommes, eſt comme une image de l'autorité de Dieu, par qui ſeul les hommes devroient être gouvernés. Mais au fond cette autorité ne les diſpenſe point de la charité; l'unique but de ſon établiſſement eſt au contraire d'exercer cette vertu, qui les oblige à ſervir d'une maniere ceux, qui doivent les ſervir d'une autre. Ils ſe rendent les plus vils & les plus mépriſables des citoïens, quand ils leur refuſent, ou leur rendent à regret des ſervices, tandis qu'ils en attendent eux-même d'eux, & qu'ils ne peuvent s'en paſſer.

Mais qu'il s'en faut bien que ceux, qui rempliſſent les poſtes ſoient toujours dirigés par ce ſouvenir! Un ſentiment ſi juſte céde en eux à celui de la vanité, qui naît de tout ce qui paroît nous éle-

ver. On croit s'avilir, quand on se prête aux besoins de ceux, à qui, par le rang qu'on tient, on doit sa protection, ses bons offices, ses conseils. On rougit de s'en voir aprocher. L'accès est ouvert pour un Prince, pour un grand, pour un favori, pour un homme opulent. On les écoute, on les prévient, on leur prodigue un tems & des soins, que d'autres ont droit de partager. On ne regrete pas même les momens, qu'on dérobe à ses propres affaires pour les leur donner. Les pauvres au contraire & les petits sont des importuns & des insuportables. Pourquoi donc ocupez-vous une place, qui vous rend redevable à tous? C'est-à-dire, qu'où les besoins sont les plus pressans, vous oubliez l'objet de votre ministere. Vous regardez les personnes, où vous ne devez considerer que les intérêts.

Souffrez qu'on vous demande si c'est votre plaisir, ou votre devoir qui vous livre aux nécessités publiques. Ne soïez pas juge; ne soïez pas chargé de proteger les opprimés, si vous rougissez de ceux, à qui précisément votre protection devient plus nécessaire. S'ils vous fatiguent, s'ils vous incommodent, n'êtes-vous pas fait pour être incommodé?

Les charges ne ſont pas ſans fonctions, ni les fonctions ſans objets, ni leurs objets au choix de ceux qui les exercent. Ceux-ci ne ſont pas à eux-même, & dès la qu'ils ſont à tous, ils n'ont droit de ſe plaindre de perſonne.

C'eſt une vérité, dont ils n'ont pas eu ſoin de ſe perſuader aſſez. Les motifs qui font rechercher les emplois de la ſociété, les moïens qu'on met en uſage pour y parvenir, font oublier que le ſeul bien public en doit être la fin. On voudroit avoir tout ſon tems de reſte, pour le plaiſir & pour le repos. On ſe rend à ſes fonctions par la néceſſité de l'obéiſſance, ou par des vûës de l'intérêt particulier. On s'y conduit comme un eſclave, qui haït le joug qu'il porte, ou comme un mercenaire, qui ne travaille que pour le ſalaire dont il eſt convenu. La grande affaire de ceux qui ſont en place, eſt de tirer les avantages, qui leur reviennent de leur miniſtere, & d'en joüir. C'eſt le métier, dont ils vivent. Du reſte, le Juge voudroit qu'il n'y eût point de cauſes à juger; le Magiſtrat, point d'affaires à regler, les Commis, point d'expéditions à faire. Ils aimeroient tous qu'on les païât bien pour ſe repoſer, pour ſe divertir, ou

pour ne s'occuper que de leurs propres intérêts.

De quoi se plaignent-ils ? On sait bien qu'ils ont affaire à des méchans, à des insolens, à des impertinens, à des sots, à des imbécilles. Mais il suffit d'avoir affaire à des hommes pour trouver en eux tous ces défauts. Ceux qui s'y voïent exposés, doivent se souvenir qu'un homme public n'a point de goût particulier, point d'humeur, point de sensibilité, je veux dire, qu'il n'en doit jamais avoir. Il ne s'agit point dans ses fonctions de son bien personnel ; c'est l'intérêt public qu'il doit consulter. S'il hait l'embarras ; s'il craint les menaces ; s'il est touché des injures ; s'il s'offense des imperfections, il n'est pas fait pour le poste qu'il occupe. Il faut qu'il soit comme certains instrumens livrés aux usages d'une ville ou d'un quartier, qui sont maniés par toutes sortes de mains, & qui ne savent pas en faire la différence.

Point de préventions sur tout ; point de précipitation dans les jugemens. Il est de l'intérêt de ceux, qui sont dans l'occasion de souffrir de l'importunité des hommes, de ne point s'en faire d'idées trop désavantageuses, de ne les juger que quand ils les connoissent bien.

Digitized by Google

Le défaut de cette précaution fait perdre beaucoup de dédomagemens, qu'on pourroit trouver dans ſes peines. Les gens timides & modeſtes, qui ſe préſentent mal, qui s'expriment avec peine, qui n'entendent pas quelquefois leurs propres affaires, n'en ont ſouvent que plus de vrai mérite. C'en eſt un d'ignorer tout ce que la malice des hommes a contraint d'imaginer pour la réprimer & pour prévenir ſes ſurpriſes. Les formalités ſont une eſpece de ſcience, qu'il eſt glorieux de ne pas ſavoir, quand cette ignorance ne vient que de la bonne foi.

Ce ſont là pourtant les gens, qu'on rebute & qu'on fuit; ce ſeroient ceux qu'on devroit prévenir, qu'on devroit ſervir avec empreſſement. Rien ne fatigue tant certains hommes en place, que d'avoir affaire à des prêtres, à des dévots. Ce ſont leurs bêtes, parce qu'ils ſont moins inſtruits des rafinemens de la police humaine, & des raiſons qui les ont fait imaginer. Figurez-vous, qui que vous ſoïez, que l'homme de bien n'eſt jamais haïſſable. Ne lui faites point un crime de trop de probité; vous aurez une raiſon de moins, de vous plaindre de lui.

Digitized by Google

Que dis-je, vous plaindre ? Eſt-ce à vous que les plaintes conviennent ? C'eſt perdre le tems de s'épuiſer pour conſoler ceux, qui ont de l'autorité dans le monde. Les malheureux ſont ceux, qui dependent de leurs fantaiſies, & ſouvent de leurs injuſtices criantes. On diroit en effet que la premiere regle des compagnies, & des gens en place, ſoit de faire eſſuïer à ceux qui ſont obligés de les aprocher pour le bien de leurs affaires, toutes les traverſes & tous les déſagrémens, qu'ils en peuvent craindre. Qu'y a-t'il de plus triſte & de plus déſeſpérant, que d'avoir à traiter avec des hommes, qui ſemblent nés inacceſſibles, qui ne ſont jamais que ſur un pied, qui ne s'arrêtent point, qui paſſent ſans vous voir, qui font ſemblant de vous écouter, & qui ne penſent qu'à ſaiſir le moment de ſe défaire de vous & de vous échaper ; qui vous ent'rouvent leur porte, & qui vous la referment ; qui ne ſont jamais chez eux pour vous ; qui préferent leurs plaiſirs à vos affaires ; qui ne déroberoient pas un moment à la durée d'un bon repas, ou d'une ſéance de jeu, pour vous épargner le déſagrément de les attendre, & le déſeſpoir de leur avoir parlé trop tard ;

Digitized by Google

qui ne paroiſſent que quand d'autres ſoins que celui de vous ſervir les forcent à ſortir de la retraite, où la moleſſe les tient enſevelis; qui ſe fâchent contre vous à votre ſeule préſence; qui geſticulent, qui pirouëttent, qui crient, qui s'agitent, qui tonnent, qui foudrïoent; qui vous reprochent de troubler un loiſir, dont ils ne jouiſſent que pour vous & pour l'argent qu'il vous en coûte pour vous procurer leurs rebuts, les boutades de leur mauvaiſe humeur; & qui ne deviennent enfin traitables, que quand ils vous ſont inutiles.

Tels ſont un grand nombre de ceux par qui les poſtes ſont remplis dans l'ordre civil. Que faire avec eux? C'eſt un chemin raboteux, par lequel il faut paſſer; des épines qui faut détourner, pour cueillir les fruits. Le bon parti, c'eſt d'oublier leur caractere & leurs manieres, pour ne s'occuper, que du beſoin qu'on a d'eux, & de l'impuiſſance de s'affranchir de cette dure loi. S'impatienter, ſe mettre en colere, c'eſt gronder contre le tonnerre, & contre le débordement des eaux. C'eſt le pont qu'il faut traverſer, pour aller à l'autre bord. Ne conſidérez point s'il eſt de pierre ou

de

de bois ; s'il eſt étroit ou large, ſolide ou tremblant. On ne délibere point, quand on n'a pas la liberté du choix.

Prenez donc partout les hommes avec leurs défauts. Ce ſont des brutaux, des inſolens, des impertinens, des gens peut-être, qui ne craignent ni Dieu, ni le monde. Conduiſez-vous avec eux, comme la veuve avec le mauvais Juge. Importunez, revenez ſouvent ; demandez juſtice ; mais ne demandez rien de plus. Il y a très-ſouvent à ce ſujet, de la mépriſe dans vos plaintes. N'exigez pas que ceux, qui rempliſſent les fonctions publiques, aïent pour vous des égards : Ils ne vous en doivent point. C'eſt au contraire un de leurs premiers devoirs, de ne faire aucune diſtinction des perſonnes, de ne conſidérer ni la naiſſance, ni les dignités, ni le mérite ; chez eux, la veuve & l'orphelin doivent avoir le même accès, que le riche & le puiſſant.

Tous viennent à ces arbitres de leur ſort pour des droits, pour des beſoins, ou par des devoirs, qui les rendent égaux. Il n'eſt plus là de titres, que ceux, que la ſociété donne, des titres communs à tous ceux qui la compoſent, ou marqués par des fonctions, qui

confondent les perſonnes. C'eſt un ſujet qui vient païer un tribut; un citoïen qui vient reclamer ſes poſſeſſions; un rentier, qui vient recevoir ſa rente; un officier, qui demande ſes apointemens; un ouvrier qu'il faut païer de ſon ſalaire. Là, chacun s'appelle Pierre, Jaque ou Jean; c'eſt à ce titre, qu'on lui doit juſtice: & quand on la lui rend, il n'a point à ſe plaindre de la maniere.

C'eſt la maniere néanmoins, dont on ſe plaint ordinairement; on veut des politeſſes, des diſtinctions, des préférences. Il faudroit qu'un Juge, qu'un Magiſtrat, qu'un Receveur, qu'un Païeur vous tint compte de tout, tandis qu'il ne doit vous traiter que ſelon votre droit ou votre obligation. On n'aime pas à ſe voir confondu parmi la canaille. On s'irrite contre un homme, qui fait ſon devoir, & parce qu'il le fait. Réfléxion, qui devroit ſeule étoufer tous les murmures.

Si les plaintes, qu'on fait des déſagrémens, qu'on éprouve dans les affaires publiques, étoient légitimes, il ſeroit vrai que ceux, dont on auroit le plus à ſe plaindre, ſeroient ceux, qui ſeroient les plus fidéles à leur miniſtere. On fait leur éloge, quand on croit les

blâmer. C'eſt un homme, dit-on, qui ne vous regarde pas, qui ne ſait pas diſtinguer une perſonne de condition, d'une femmelette, qui parle auſſi poliment à l'Artiſan, qu'au Duc & Pair. Vous le blâmez donc, où vous devriez le louer. Par-là, nos impatiences les plus vives, ſont toujours les plus injuſtes. Par-là, nous voïons qu'il n'en eſt point, qui ne doivent nous paroître ſuſpectes.

XXVIII. LEÇON.

Les pourſuites d'intérêt n'autoriſent point la haine des perſonnes; l'humanité doit modérer les rigueurs de la juſtice. Souvent la charité doit s'abſtenir d'uſer de tous ſes droits. Il eſt de mauvais débiteurs: & leurs injuſtices ſont encore plus criantes que celle des mauvais créanciers.

LEs conteſtations d'intérêt ſont comme inévitables dans les ſociétés. Il eſt des diſtributions de biens à faire entre les citoïens & les freres. Il faut régler les poſſeſſions, aſſurer les titres, ſe défendre des uſurpations. Les uns prê-

tent, vendent, font travailler; les autres empruntent, achetent, travaillent pour ceux, qui les emploïent. De tous ce commerce, il naît des différens infinis pour conſerver, ou pour faire rendre à chacun le ſien. Les loix humaines ne peuvent pourvoir à tout. Il y a ſouvent de l'obſcurité dans leurs diſpoſitions les plus préciſes; & la chicane en répand ſur celles, qui n'en ont point. On eſt donc contraint de réclamer ſes droits, de faire des pourſuites, & d'en ſoutenir. La patience y trouve des tentations d'autant plus dangereuſes, que la cupidité chez nous eſt de toutes les paſſions la plus intraitable.

A quels conſeils ceux qui ſont expoſés à ces triſtes néceſſités, doivent-ils premiérement avoir recours? Qu'ils ſe muniſſent des maximes les plus capables de les ſoutenir dans une conſtante égalité d'ame. Qu'ils ſoïent bien convaincus, que la conſidération de l'intérêt ne nous permet jamais de haïr les perſonnes; que ſouvent au contraire la conſidération des perſonnes nous oblige à nous relâcher ſur les intérêts; que la juſtice n'autoriſe point les animoſités, la cruauté, les excès, les violences. S'il en faut venir quelquefois à des

saiſies de biens, à des enlévemens de meubles, à des priſons; ce ſont des rigueurs, dont la charité doit gémir, dont dont l'humanité même doit ſouffrir, malgré les beſoins & l'autoriſation des loix. Ce ſont des traitemens extrêmes, que la modération doit borner autant qu'il eſt poſſible.

Dans quelque obligation forcée, que les hommes ſe trouvent de ſe faire rendre juſtice par d'autres hommes, ils ne doivent jamais oublier qu'ils ſont tous ſortis du même ſang, & que la férocité pour leurs ſemblables leur eſt interdite. La dureté même a toujours beſoin d'excuſe, & ne peut la trouver que dans l'inutilité des moïens, que la douceur ſuggere. Aux ïeux de l'Apôtre, les procès étoient en eux-mêmes un ſi grand mal, que pour les éviter, il inſinuoit, qu'on eût dû plutôt ſe réſoudre à ſouffrir l'injuſtice & les pertes. Le mépris des biens préſens, qui doit regner dans un cœur fidéle, n'eſt pas d'ailleurs un ſentiment bien propre à rechauffer l'envie de plaider pour eux. Mais comment la charité peut-elle conſentir à plaider contre des freres? Comment ne craint-elle point, de ſe riſquer elle-même pour un pouce de terre, pour des pré-

tentions viles & ſouvent très-incertaines ?

Vous pourſuivez un débiteur de mauvaiſe foi, qui s'eſt prévalu de votre facilité pour vous ſurprendre, qui ne veut pas convenir de ſa dette, qui peut vous païer & qui cherche à vous faire perdre, qui joüit de votre fond, tandis que vous êtes à l'étroit, qui va devenir inſolvable, ſi vous lui laiſſez le loiſir d'achever de ruiner ſes affaires. Il s'agit de toute votre fortune & de la déſolation de votre famille, ſi vous avez quelque pitié de cet homme, qui n'en mérite point. L'indignité de ſon procédé vous irrite ; vous êtes impatient de le réduire, & de vous faire faire juſtice de tous les torts, que vous en avez reçûs. Mais ce débiteur, tout méchant qu'il eſt, eſt votre frere. N'ajoutez point la haine à la miſere, où vous allez le plonger. Attendriſſez-vous du moins ſur ceux, qui vont être envelopés dans ſa diſgrace ; ſur une femme, qui n'étoit pas née pour un mari ſi déraiſonnable ; ſur des enfans, qui méritoient d'avoir un meilleur pere. Conſidérez que vous ôtez peut-être toute eſpérance à d'autres créanciers, qui viendront après vous. Ce que vous demandez eſt juſte ; mais la juſtice a

ſouvent parmi nous des ſuites ſi fâcheuſes, que l'humanité ne doit la demander qu'à regret.

Il eſt même des conjonctures, où une juſtice trop rigoureuſe dégenère en injuſtice, où la charité défend ce que la loi permet. L'avarice & le défaut de compaſſion changent leur droits en violences. Un peu de patience donneroit à celui, qu'on prend à la gorge, le tems de ſe rétablir, & de tout païer. Pourquoi preſſer ceux, qui vous doivent, quand ce n'eſt pas le beſoin, qui vous preſſe vous-même ? Que deviendriez-vous peut-être, & quel ſeroit le dérangement de vos affaires, ſi vous étiez auſſi vivement pourſuivi, que vous pourſuivez ceux, de qui vous avez quelque choſe à répéter ?

Tous ceux, qui different à païer, ne ſont pas coupables de négligence. Il y a dans le monde encore plus d'impuiſſance, que de mauvaiſe foi. C'eſt un arrangement d'affaires, qui dépend de mille combinaiſons, dont on n'eſt pas maître. Il faut attendre les termes des païemens. On dépend du public & du gouvernement. On ne moiſſonne pas au moment qu'on a ſemé. Le commerce ne ſubſiſteroit pas, ſi tout ce qui ſe vend ſe

païoit comptant. Vous étouffez un malheureux, vous le ſuffoquez pour l'obliger à vous rendre une ſomme, qu'il ne vous auroit pas empruntée, s'il n'avoit eû quelque beſoin preſſant. Vous connoiſſiez l'état de ſes affaires. Eſt-ce donc pour achever de l'abîmer, que vous avez paru lui tendre la main? N'avez-vous feint de ſoulager ſa miſere, que pour y mettre le comble? Vous gâtez le bienfait, ſi vous le reprochez. Si c'eſt la compaſſion, qui vous a touché, pourquoi l'intérêt revient-il ſi-tôt prendre ſa place? Que ne finiſſez-vous par la patience, ce que la charité vous a fait commencer?

Rien n'eſt plus criant que les ſecours onéreux, que l'uſure donne à l'indigence. Eſt-il digne de l'homme de s'enrichir des malheurs de l'homme? Eſt-ce le ſervir de ne l'aider à païer ſes dettes que pour s'emparer de ſes terres & de ſes maiſons? Aïez patience, vous crie l'Evangile; n'oprimez point vos freres, ſur-tout quand leur impuiſſance ne vient point de leur faute, ou quand vos droits ſont douteux.

Il n'eſt que trop ordinaire de conteſter ſur des titres très-équivoques. On profite de l'ignorance des uns, du peu de

ſoin des autres. On demande ce qui ne fut jamais dû, ou qui peut-être eſt déja païé. On entre dans les droits d'un uſurier, d'un concuſſionnaire, d'un exacteur injuſte, d'un uſurpateur. On exige des dettes de ceux, à qui on devroit des reſtitutions. Peut-on trouver mauvais qu'ils ſe défendent; qu'ils cherchent à ſe diſpenſer de païer ce qu'ils ne doivent pas? La patience & la modération ne furent jamais plus néceſſaires, qu'où ceux, dont on ſe plaint, ſont les ſeuls à plaindre.

Un débiteur eſt inſolvable; mais on ne le devient pas toujours par diſſipation, par négligence, ou par défaut d'œconomie. Le dérangement des affaires particulieres n'eſt ſouvent qu'une ſuite de celui de l'état. Ce ſont les pertes, ce ſont les injuſtices, les violences, les accidens & les maladies, qui épuiſent les plus honnêtes gens & les plus habiles. Les preſſer dans ces extrêmités, leur reprocher des retardemens, c'eſt vouloir leur faire des crimes de la malice d'autrui, des infirmités de la nature, de l'inſtabilité des choſes humaines, des révolutions du tems, des orages, des incendies, des innondations, de la grêle & des hyvers, des ravages que les inſec-

Digitized by Google

tes & la pourriture font. Aïez donc patience, s'il eſt poſſible que vous en aïiez beſoin. N'achevez pas d'éteindre une étincelle, qui peut ſe rallumer; épargnez les débris de la fortune, & les reſtes de l'injuſtice & de l'opreſſion. Regardez avec des ïeux de pitié des accidens, dont vous n'êtes pas à couvert. Ne vous rendez pas intraitable, & ne croïez pas que l'ordre des loix humaines vous diſpenſe des ſentimens de l'humanité.

Vous ne demandez rien qui ne ſoit bien légitimement à vous: c'eſt le prix de vos ouvrages & de vos marchandiſes, c'eſt le ſalaire de vos peines qu'on vous retient. Je ne dis pas que vos prétentions ſoïent injuſtes. Ce ne ſeroit pas à la patience que je vous exhorterois alors. Mais ignorez-vous que perſonne n'eſt obligé de faire l'impoſſible; qu'où il n'y a rien, tous les droits ſe perdent? La cupidité ne vous a-t'elle pas fait courir ces riſques? Vous avez été bien aiſe de vendre pendant que la cherté duroit; vous vous êtes défait à propos de ce que vous ne pouviez garder plus long-tems, de ce qui pouvoit dépérir chaque jour entre vos mains, de ce qui peut-être vous ſeroit reſté pour

toujours par le caprice de l'uſage. Vous avez profité du beſoin, pour faire prendre ce qu'on n'eût pas pris, ſi l'argent eût été compté. Vous n'avez vendu ſi cher, que dans l'idée d'attendre pour le prix. Vous vous êtes débarraſſé d'un bien, qui vous étoit à charge, qui vous engageoit dans des dépenſes, qui vous expoſoit à l'envie, & peut-être aux recherches. Vous avez travaillé, parce que vous ne trouviez point d'ouvrage ailleurs. On vous a fait plaiſir de vous emploïer. Vous n'avez pas ſervi auſſi promptement que vous l'aviez promis. Vos retardemens ont cauſé des impatiences, du dérangement, des pertes peut-être. Toutes ces conſidérations valent bien que vous aïiez un peu de patience à votre tour.

Si la malice ou la négligence fait différer de vous ſatisfaire, je vous ramene toujours au principe, que pour vivre avec les hommes, il faut s'attendre à beaucoup ſouffrir de leur part. Mettez-vous à la place de ceux, que vous pourſuivez, vous verrez que votre deſtinée n'en ſera que pire. Le ſort de ceux, qui doivent, eſt toujours le plus triſte. Ils ſont dans leur tort, ou paroiſſent l'avoir. Vous ſavez bien que ſouvent, malgré

vos meſures & vos meilleures intentions, vous ne païez pas vous-même au tems marqué ; que vous êtes confus de devoir encore ce qui devroit être rendu dès le premier jour ; que l'honneur & la reconnoiſſance vous font ſouffrir pour ceux, à qui vous donnez ſujet de ſe plaindre ; que vous avez ſans ceſſe la double inquiétude d'être redevable, & de ne pas païer. On ſe plaint donc de vous, tandis que vous êtes réellement le plus à plaindre.

Il eſt vrai d'un autre côté que les plaintes des débiteurs ne ſont pas ſans injuſtice. Leurs dettes parlent contre eux. C'eſt un titre, qui donne droit d'éxiger d'eux, qu'ils païent. Qu'ils ſe comparent à leur tour avec ceux, qu'ils accuſent de dureté. Quels murmures, quelle indignation, quand on les remet plus loin qu'ils ne voudroient, ou que leurs affaires ne le permettent ? Il en eſt qui, par caractere, reſſemblent au mauvais ſerviteur de l'Evangile. Ils trouvent de l'indulgence dans ceux, dont ils dépendent, & vont juſqu'à l'inhumanité la plus cruelle, juſqu'à la barbarie contre leurs égaux.

Pour ſouffrir plus patiemment, qu'on leur redemande ce qu'ils doivent, les

emprunteurs n'ont qu'à ſe ſouvenir qu'on leur a donné ce qu'on ne leur devoit pas. Il y a chez eux de l'ingratitude à ne pas reſſentir la peine de ceux, qui leur ont fait plaiſir : & ce défaut n'eſt que trop ordinaire. On emprunte de ſes amis, & c'eſt à ſes ennemis qu'on rend. Au moment qu'on reçoit d'eux, on ſe loüe de leur bonté ; on éxagere le bien-fait ; on leur doit l'honneur, la liberté, la vie ; on ne ſauroit trop les en remercier. Mais s'ils viennent à s'ennüier d'attendre ; ſi on les force à s'expliquer ſur ce qui devoit être rendu ſans être redemandé, les murmures, les invectives, les injures ſuccédent aux loüanges. On leur veut plus de mal, à proportion qu'ils ont plus fait de bien. On ceſſe de les voir ; on les fuit ; on ne peut les ſuporter. Il n'eſt rien de plus haïſſable & de plus importun qu'un créancier. Il n'y a pour lui que des rebuts, que des ordres de ne point laiſſer parler, quand il vient. Où eſt l'équité ? Où eſt la bonne foi ? Où eſt l'honnêteté même du monde ? On viole toutes ces loix, & on ſe plaint encore.

Il eſt inconcevable juſqu'à quel excès notre ſiécle a porté cette ſorte d'injuſtice. La loi ne vouloit pas que le païe-

ment de l'ouvrier fut remis jusqu'au lendemain. Mais de nos jours il semble que quiconque travaille, vend, ou prête, soit né l'esclave & le tributaire d'une infinité de gens, qui se mettent en possession de vivre aux dépens du public. Voïez les profusions de la table de quelques-uns, le luxe de leurs habits, la magnificence de leurs maisons, la richesse de leurs emmeublemens, leur train, leur équipage; rien de tout cela ne leur apartient. Mais ne leur parlez point de le païer. Cette proposition pour eux est un insulte. Me demander de l'argent, à un homme comme moi! cela est bien plaisant, disoit un de ces affronteurs, qui croïent ne rien devoir, parce qu'ils sont résolus à ne rien païer, ou qu'ils s'imaginent qu'on leur fait une injure réelle d'oser leur en parler.

Jusqu'où la sotte vanité des Grands ne va-t'elle pas? Emploïer contre eux les voïes ordinaires & permises par les loix, c'est mettre le comble à l'outrage, qu'on leur fait d'éxiger leurs dettes. Ils vous perdront, si vous osez les attaquer. Ils vous feront consumer en frais; & lorsque vous vous croirez près d'obtenir justice contre eux, ils surprendront des défenses de les inquiéter: Ils feront passer

leurs ſomptuoſités, ou leurs débauches, pour des ſervices rendus à l'état, & ne ſe croiront pas encore aſſez vangés des canailles, qui leur ont fait l'affront de vouloir être païés, qui ſont aſſez inſolens pour ne pas aimer mieux faire banqueroute, ou mourir de faim, que de répéter incivilement le prix de leurs biens, ou de leurs ſueurs.

Où avons-nous pris des ſentimens ſi cruellement bizares? Par quel étourdiſſement d'orgueil, ou de raiſon, ſe croit-on ſi fort au-deſſus des hommes, dans le tems, qu'on publie ſoi-même ſa propre indigence, & le beſoin qu'on a d'eux? Qui traiteroit ces grands, comme ils le méritent, les réduiroit pour le moins au ſort de ceux, dont ils ſe plaignent. C'eſt où la juſtice de Dieu les attend. Leur crédit tombe enfin; la protection leur manque; il faut vendre l'équipage & les maiſons; voir paſſer les terres dans les mains de leurs fermiers peut-être. Ils ſouffrent alors ce qu'ils ont fait ſouffrir, & ne trouvent de motif de patience que dans leurs injuſtices paſſées. Le traitement eſt équitable; il ne reſteroit à ſouhaiter que les éxemples en fûſſent moins rares pour le bien de la ſocieté, dont ces ſortes de gens ſont les vraïes peſtes.

Digitized by Google

XXIX. LEÇON.

Les dépendances mutuelles, qui réſultent de l'ordre de la Religion, ſont de nouvelles occaſions d'impatience. Celle des Paſteurs vient des vûës intéreſſées, de la pareſſe, du défaut de zèle, des prédilections, de l'amour-propre, de ſes fauſſes délicateſſes, de ſes inquiétudes ſur le ſuccès du travail. Deux ſortes de gens ſe plaignent d'eux, les méchans & les imparfaits. Ceux-ci n'aiment leur miniſtere qu'à cauſe de leur perſonne, & ceux-là haïſſent leur perſonne à cauſe de leur miniſtere.

LES hommes ne ſont pas bornés comme le reſte des animaux aux beſoins de la vie préſente. Ils ont une ame, qui ne meurt point, & qui leur impoſe des ſoins pour la vie future. Ces ſoins ſont l'objet de ce qu'on nomme la Religion, qui n'eſt pas toute renfermée dans les ſentimens du cœur. Elle s'éxerce au-dehors, & forme dans la ſocieté civile une eſpece d'autre ordre public. Or dans cet ordre, il y a des degrés de ſubordination, d'où naiſſent des devoirs réciproques,

ciproques, & par-là même, de nouveaux ſujets de patience. Quelques-uns ſont établis pour inſtruire, pour gouverner, pour corriger les mœurs. Ce miniſtere leur offre beaucoup à ſouffrir dans ſes objets, & par ſon étenduë. Ceux qui ſont gouvernés ont auſſi de quoi ſe plaindre de ceux, qui gouvernent, & pour leurs imperfections perſonnelles, & pour les fautes qui leur échapent dans l'exercice de leurs fonctions. Les uns & les autres ſont des hommes: & dans ce commerce néceſſaire de beſoins & de ſervices, ils ſe font, comme infailliblement, ſentir tout le poids des défauts des hommes.

La patience au reſte devroit être plus facile dans ces nouveaux engagemens, que dans d'autres. Elle peut s'y ſoutenir par des motifs plus elevés & plus intéreſſans. Mais ces motifs, qui n'agiſſent que par réfléxion, cédent preſque toujours aux impreſſions des ſens. Souvent les Paſteurs ne cherchent qu'à ſe paître eux-même. Ils ſont ſans zèle pour les brebis, ou ne les conſiderent que par ce qu'elles ont de propre à flatter l'amour-propre, ou la vanité. La moleſſe leur fait haïr le travail, ou l'inquiétude leur en fait trouver le ſuccès trop lent,

pour leur donner de la complaiſance.

Un Evêque, un Prêtre eſt un homme de Dieu, & n'eſt établi pour les hommes qu'en ce qui regarde les choſes de Dieu. Mais on perd aiſément de vûë la ſainteté du miniſtere, pour ne s'en repréſenter que l'éclat & les avantages. On traite les emplois ſacrés à peu près comme ceux de la vie ſéculiere. On s'y pouſſe par des motifs & par des moïens humains, qui font oublier que c'eſt au ſervice de Dieu qu'on s'engage; que c'eſt à lui qu'on doit rendre compte de ſon adminiſtration; que lui ſeul doit en être la vraïe récompenſe. C'eſt la profeſſion, dont on ſe propoſe de vivre: & ce qu'on n'oſe preſque penſer, il en eſt pour qui les fonctions de la Religion les plus ſaintes, ne ſont qu'un commerce d'avarice. Ils vendent tout dans le temple de Dieu, juſqu'à leurs prieres.

Or comment des fonctions entrepriſes & ſoutenuës par des motifs, qui leur ſont ſi peu propres, s'exerceroient-elles ſans impatience? Les perſonnes ne peuvent qu'être à charge, quand on ne cherche que les biens. On ſe conduit à leur égard par un eſprit mercenaire, qui hait la peine, & qui ne travaille

qu'autant qu'il doit être païé. Dans quelques-uns l'impatience vient d'un défaut de zèle. La lâcheté, l'indolence, les dégoûts, les découragemens, les convainquent d'indifférence pour leurs devoirs, & du beſoin, qu'ils ont de s'en faire un intérêt plus preſſant.

Il s'agit de ſe bien perſuader que c'eſt pour ſoi-même qu'on travaille. Par le défaut de cette perſuaſion, l'ennui nous prend, & le travail nous peſe. On croit perdre le tems qu'on donne à ceux, qui ſont l'objet de ſon miniſtere. Nous haïſſons un travail, dont nous ne ſentirions point le poids, dont nous aimerions la peine, ſi nous étions pénétrés de l'intérêt que nous y devons prendre. Nous nous trompons toujours quand nous n'apercevons point notre utilité propre dans les engagemens, qui nous conſacrent en apparence aux uſages des autres. Quelques ſervices, que nous ſoïions obligés de rendre au prochain, ce n'eſt au fond que Dieu que nous ſervons, pour en recevoir le ſalaire de notre négligence, ou de notre fidélité.

Cette ame, qui vous paroît vile & mépriſable; cette ame que mille défauts défigurent, dont l'ignorance ou la

groſſiéreté vous rebute, dont l'indocilité même & les révoltes ne vous promettent aucun changement; cette ame eſt un champ couvert de ronces & d'épines, que Dieu vous donne à défricher; une vigne, que vous avez à cultiver; une ville, que vous avez à garder; une brebis, dont vous êtes le paſteur. Si vous ne veillez ſur elle; ſi vous ne la menez dans de bons pâturages; ſi vous ne criez pas, quand vous voïez le loup venir; ſi vous ne la panſez pas, lorſqu'elle ſe bleſſe; ſi vous la laiſſez s'égarer & ſe perdre; vous en répondrez ame pour ame au ſouverain maître, qui vous l'a confiée. Qu'y a-t'il donc que vous ne deviez plutôt ſouffrir d'elle & pour elle? Saint Paul étoit prêt à ſacrifier, non-ſeulement tout ce qu'il avoit, mais tout ce qu'il étoit pour les ames des Corinthiens. Il ſuportoit tout pour les élûs de Dieu; mais aujourd'hui les Apôtres ne voudroient rien ſouffrir que pour leurs propres élûs.

Qu'ai-je voulu dire? Un homme chargé d'un miniſtere de charité, ne laiſſe dominer chez lui que l'amour de lui-même. Il oublie que toutes les ames lui doivent être également cheres, parce qu'elles ſont toutes à Dieu, qui les lui

confie, un paſteur chargé d'un troupeau nombreux, s'aplique par préférence à quelques-unes de ſes brebis, qui lui plaiſent plus que le reſte, ou qui lui marquent plus d'empreſſement & de reconnoiſſance. Un miniſtre de la pénitence ne reçoit point indifféremment tous les pécheurs. Il veut choiſir ſon monde; & c'eſt ce choix même, qui fait la peine du miniſtere. Plus on éprouve de ſatisfactions de la part des perſonnes, auxquelles on s'attache, plus on a d'éloignement pour les autres. C'eſt un tourment de comparaiſon, qui ne quitte point. Moins on fait, moins on voudroit faire pour ceux, qu'on n'aime point. Ils ont toujours des beſoins extraordinaires; ils viennent toujours à des heures incommodes; ils retiennent toujours trop long-tems. Il ſemble qu'ils dérobent celui, qu'on ne peut leur refuſer, quelque court, qu'il ſoit. On les écoute à peine; on ſe hâte de les expédier.

Cet autre eſt renfermé dans les inſtructions particulieres, qui ne dégénerent que trop ſouvent en amuſemens. Il craint le fardeau des inſtructions communes, qui font ſon obligation directe. On gémit d'être obligé de ſe livrer au public. Ainſi nos tourmens viennent-ils

toujours de quelque déreglement dans nos affections. Nous troublons l'ordre de Dieu. Nous faisons notre volonté propre, où nous ne devons chercher que la sienne. Nous aimerions à mettre des bornes à nos obligations, au gré de nos penchans & de nos caprices. Nous n'en prenons que ce qui nous plaît. Nous voudrions que tout fût pour nous, quand il s'agit des services, que nous éxigeons des autres; & nous ne voulons être qu'à ceux, qui sont de notre goût, quand il s'agit de les servir.

L'impatience est féconde en raisons pour se justifier. On en cherche dans le caractere des personnes, dont on a la conduite. On en cherche dans le sien propre, dans des considérations, que la foi ne connoît point, & que la charité doit faire oublier. On n'est pas fait, dit on, pour se prêter à toutes sortes de gens. Saint Paul, qui se trouvoit libre à l'égard de tous, s'étoit rendu l'esclave de tous. Juif avec les Juifs, foible avec les foibles, pauvre avec les pauvres; il s'étoit fait tout à tous pour les gagner tous. Mais on ignore ce secret, parce qu'on n'a pas apris, comme cet Apôtre, à se contenter de l'état où l'on se trouve. On n'a pas sû s'acommoder à tout comme

lui, parce qu'on n'a pas eſſaïé de tout. On craint de ſe déranger, de s'incommoder. Des diſciples, des miniſtres de la Religion de Jeſus-Chriſt ne s'acoutumeroient point aux déſagrémens d'une vie ſemblable à la ſienne. Aller de villages en villages; s'écarter dans les déſerts; s'arrêter ſur les montagnes, ou ſur le bord de la mer pour inſtruire un pauvre peuple, ſans ſoins & ſans inquiétude pour ſa propre perſonne, ſouvent ans nourriture, ou réduit au plus ſimple néceſſaire; être ſans demeure fixe, & n'avoir pas où repoſer ſa tête; à qui d'entre les paſteurs, ce régime paroîtroit-il ſuportable? On ne leur demande pas tout; mais peuvent-ils ſe diſſimuler que quand ils ne rempliſſent pas du moins pluſieurs de ces parties, on a droit de leur reprocher, qu'ils manquent à des engagemens eſſentiels.

C'eſt leur malheur, ou leur honte, de ſe rendre incapables de travail, de s'acoutumer aux aiſes d'une vie molle & déſœuvrée. Ils croïent par-là ſe procurer du repos, & ils apéſantiſſent leur charge. Les devoirs indiſpenſables, qu'ils ont à remplir, leur en deviennent plus difficiles, & dès-là plus odieux.

Il n'eſt point d'état qui n'ait ſes peines:

mais ces peines redoublent pour ceux qui se sont fait une habitude de chercher toutes leurs commodités. Ils ont comme perdu l'usage de leurs pieds & de leurs mains. Ils ne peuvent soutenir ni les voïages, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni l'injure des saisons. Il sont forcés de se reposer sur d'autres des soins qui leur sont personnels. Leurs obligations sont mal remplies, parce qu'ils s'épargnent eux-même. Ils cesseroient de se plaindre peut-être, s'ils essaïoient leurs forces; s'ils vouloient se convaincre par l'expérience, qu'ils peuvent plus qu'ils ne pensent. Qu'ils aprennent à travailler, à souffrir, à se passer de peu, leurs fonctions leur paroîtront moins pénibles, & leur nonchalance ne sera point arrêtée par la crainte de se trop fatiguer.

Mais quoi! Le zèle même le plus sincere & le plus laborieux, n'est pas toujours exemt des tentations de l'impatience. On aime le fruit du travail; & de ce desir naît insensiblement l'inquiétude de le recueillir avant le tems. La lenteur du succès décourage. On s'ennuïe de voir ses soins profiter si peu, les esprits si tardifs à concevoir les vérités qu'on leur enseigne, les cœurs si peu dociles, & si pleins de malignité, les passions si vives

&

& ſi prodigieuſement intraitables. Cette inquiétude eſt loüable, tandis qu'elle ne va point juſqu'au découragement. Ce ſont les objets même du miniſtere, qui la cauſent, & ces objets doivent l'exciter au lieu de la rallentir.

Si les hommes étoient parfaits, ils n'auroient beſoin ni d'enſeignemens, ni de corrections. Qu'un paſteur ſe ſouvienne donc qu'il eſt établi pour arracher & pour planter, pour édifier & pour détruire, & que tous ces ouvrages ne s'achevent pas ſans travail. Qu'il conſidere ceux, qui ſont confiés à ſes ſoins comme des pierres, qu'il faut tailler pour l'édifice de Dieu; comme des champs, qu'il doit cultiver; comme des enfans pour leſquels il doit ſouffrir toutes les douleurs de l'enfantement. Qu'il attende que tous leurs traits ſe forment l'un après l'autre. On ſeme longtems avant de moiſſonner, & le laboureur attend patiemment que Dieu donne l'accroiſſement à ſes ſémences. Que le miniſtre de Dieu prêche donc ſa parole, qu'il preſſe les hommes à tems, à contretems, s'il le faut; qu'il reprenne, qu'il conjure, qu'il menace, qu'il ne ſe laſſe point d'inſtruire & de tolérer, qu'il ne néglige rien pour leur découvrir tous

les conseils de Dieu sur eux, & qu'alors même il ne se plaigne point, s'il ne réussit pas à les gagner.

C'est la grande consolation des vrais ministres du Seigneur. Il les charge du travail sans les rendre responsables du succès. Les ames, qu'il vous a confiées pourront se perdre malgré vos soins les plus fideles & les plus assidus; mais votre fidélité sauvera votre propre ame. Que les Pasteurs ne cherchent donc point la source de la patience ailleurs, que dans l'amour même de leurs devoirs. Qu'ils se forment sur la regle que saint Pierre leur prescrit; qu'ils paissent la portion du troupeau de Dieu, qui leur est échuë; que toutes les brebis leur paroissent également précieuses; qu'ils veillent à les instruire, à les conduire, à les ramener; que ce ne soit point une nécessité forcée, mais une affection sincere, qui les détermine à ce travail; qu'ils y soient animés, non par la vûë du gain, mais par une charité désintéressée, qui n'attende sa récompense que du maître, qu'ils servent; qu'ils plantent enfin, qu'ils arrosent & qu'ils se reposent sur Dieu, du soin de donner l'accroissement qu'il lui plaît, aux plantes, qu'ils cultivent. Le vrai moïen pour

eux de n'avoir jamais à ſe plaindre, c'eſt d'ôter aux autres tout ſujet de ſe plaindre d'eux.

Il eſt vrai qu'on s'en plaindra toujours, même ſans ſujet. Deux ſortes de perſonnes tombent dans ce défaut, les imparfaits & les méchans. Les plaintes tombent ſur leur miniſtere ou ſur leur perſonne, ſur leur doctrine, ou ſur leurs mœurs; & la cauſe commune du déſordre, c'eſt de les conſiderer ſous de toutes autres idées, que celles, qu'on en doit avoir. Ce ſont des miniſtres de Dieu, qui, ſous ce raport, ne ſont rien pour nous que par leurs fonctions. Ce n'eſt point en leur nom, qu'ils viennent à nous. Ils ne doivent point agir pour leurs propres intérêts, & nous n'avons jamais de ſujet d'être mécontens d'eux tant qu'ils ſont fideles. Mais l'amour-propre, qui ſe gliſſe par-tout, fait que les uns n'aiment les fonctions qu'à cauſe des miniſtres, & que les autres haïſſent les miniſtres à cauſe de leurs fonctions.

Les premiers ne conſiderent ceux que Dieu leur envoïe, que par leurs qualités & par leurs talens. C'eſt la foi ſeule, qui devroit leur parler, & la foi n'eſt point conſultée. Les ſens préviennent ſon jugement. Le penchant ou l'oppo-

ſition naturelle attache aux uns, & donne de l'éloignement pour les autres. C'eſt par les ïeux qu'on prend de la confiance, & le goût décide d'un choix, qui ne doit être reglé que ſur le devoir, ou ſur les beſoins. C'eſt l'homme, qu'on voit & qu'on cherche dans le miniſtre de Dieu.

Le déſordre de ces prédilections eſt égal dans ceux, qui conduiſent, & dans ceux, qui ſont conduits. Il produit les mêmes ſuites. On ne peut ſouffrir de directeurs que ceux, dont on a goûté la conduite & les manieres. Les paſteurs légitimes ſont ſouvent ceux, qu'on tolére le moins, ou peut-être on voudroit ſe les aproprier. On demande d'eux des ſoins particuliers; on trouve qu'ils ne donnent jamais aſſez de loiſir; & pour plaire à ces eſprits capricieux, il faudroit que leurs guides quitâſſent ſans néceſſité les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour une ſeule, qui ne s'égare que parce qu'elle ſuit de trop près le paſteur, ou qu'elle oublie qu'il n'eſt pas plus le ſien, que celui des autres.

Une perſonne retirée du ſiécle, qui ſe prend un directeur, entend qu'il ne ſoit que pour elle, ou pour quelques amies choiſies, qu'elle en veut bien gra-

tifier. S'il se communique à d'autres, elle n'en peut dissimuler son mécontentement & son chagrin. Ces sentimens sont injustes, & les impatiences, qui en naissent, plus honteuses que raisonnables. Vouloir profiter seul des talens d'un homme de Dieu, c'est envier au monde la lumiere, qui l'éclaire.

Il peut être libre de choisir entre ceux, qui prêchent la parole, ou qui dispensent les mysteres. C'est sagesse en certaines occasions. Mais il ne faut pas que ce choix donne de l'éloignement pour ceux, à qui l'ordre & le devoir soumet. On déserte sa paroisse; on n'y entend jamais que de mauvais prédicateurs. On s'imagineroit n'être plus dans la voïe du salut, si on étoit borné à son propre pasteur. On s'adresse à peine à lui pour certaines obligations, dont la loi ne dispense point. Du reste on se conduit selon ses propres vûës; on ne suit que son caprice.

Qu'importe en effet par quelle main vous soïiez conduit, pourvû qu'elle vous mene à Dieu. Quand ses ministres annoncent fidélement ses volontés, quand ils vous enseignent sa voïe dans la vérité; quand ils rempliſſent enfin toute l'étenduë de leur ministere; votre con-

fiance & votre docilité doivent être égales pour tous. Il n'eſt plus queſtion ni d'attraits particuliers, ni de répugnances; & s'il s'en trouve, dont les inſtructions ne vous éclairent point, dont les exhortations ne vous touchent point, n'en recherchez la raiſon que dans vous-même. Au lieu de vous plaindre du ſort, qui vous fixe à dépendre de ceux, que vous ne goûtez point, ne ſongez qu'à vous reprocher votre propre inſenſibilité. C'eſt vous-même, qui changez en obſtacles les ſecours, que Dieu vous donne. Dégagez vos affections de la chair & du ſang. Ne conſiderez jamais vos conducteurs que ſous des vûës, au-deſſus des ſens, & votre foi vous inſpirera la patience.

Mais ſi c'eſt un grand mal de ſe ſouvenir trop peu que des hommes ſont les miniſtres de Dieu, c'en eſt encore un beaucoup plus grand, de ſe trop ſouvenir qu'ils ſont hommes. Par le premier de ces défauts, on ſe perd ſouvent ſoi-même avec eux; & par le ſecond, on perd le fruit de leur miniſtere. C'eſt un précepte de ſe défier des faux prophêtes. C'eſt un droit d'éxaminer ſi les diſpenſateurs de Dieu ſont fideles; mais cet examen ne tombe que ſur leur ad-

miniſtration même. Ils peuvent être de malhonnêtes gens, & de bons paſteurs. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fûſſent ſaints & ſéparés des pécheurs par la pureté de leur vie. La néceſſité de travailler à devenir parfaits, eſt pour eux d'une obligation plus étroite. Les fragilités deviennent des eſpeces de crimes dans ceux, qui doivent paître leur troupeau par l'exemple, autant que par la parole. C'eſt à eux de marcher devant les brebis dans les voïes qu'ils leur ouvrent.

Mais enfin ce ſont des hommes environnés de toutes les infirmités des autres hommes. Eſt-il juſte de ne leur en paſſer aucune ? Faut-il que nous les accablions du reproche de leurs moindres foibleſſes, parce qu'ils ſont chargés du poids des nôtres ? Pourquoi les excepter de la loi, qui défend de juger pour n'être pas jugé ? De quel droit nous permettons-nous tant d'attentions malignes ſur leur conduite, tant de ſévérité ſur des défauts que nous nous pardonnons avec trop d'indulgence ? Sont-ils indignes de la pitié qu'on doit à ceux, qui ne tombent que par ſurpriſe & par fragilité ? Sont-ils toujours ſans excuſe dans leurs fautes ? Sommes-nous faits pour les rélever ſans égards pour eux,

& ſans retour ſur nous-même ? Sied-il bien aux plus imparfaits d'être les plus impitoïables ?

Ce ſont communément les plus déréglés des hommes, qui ſouffrent le plus impatiemment les déreglemens des paſteurs. Pour rougir de cette indécence, ils n'auroient qu'à ſe demander de quel principe elle vient. Faiſons-nous quelque perte, quand ceux, qui nous conduiſent, ne ſont pas plus parfaits que nous ? Ils peuvent être bons pour nous, tandis qu'ils ſont mauvais pour eux-même. Ce ſont leurs maximes & non leurs œuvres, qui ſont nos regles. On nous dit de faire ce qu'ils diſent, & de ne pas faire ce qu'ils font. Ces deux leçons n'ont rien d'incompatible. Ce qu'ils nous enſeignent n'en eſt pas moins vrai, parce qu'ils ne le pratiquent pas.

C'eſt ce contraſte, qui nous ſuggere des doutes, & ces doutes ne vont que trop ſouvent pour notre malheur juſqu'à la perſuaſion. Ce que ceux, qui nous parlent de la part de Dieu, font, nous rend ce qu'ils nous annoncent ſuſpect. On ne veut point ſe convaincre, que s'ils étoient eux-même bien convaincus, ils fûſſent les premiers à démentir, par leurs infidélités, les vérités,

qu'ils prêchent. On eſt aſſuré qu'ils ne pêchent point par ignorance, & dès qu'ils ſe permettent certaines actions, on en conclud qu'il faut bien qu'elles ne ſoient pas ſi mauvaiſes. On juge enfin de leurs opinions par leurs mœurs. La mépriſe eſt groſſiere, mais facile & commune. On a peine à ne pas ſuivre le penchant de la nature, quand on voit marcher devant ſoi ceux que leur caractere acoutume à regarder avec un certain reſpect. Il eſt donc eſſentiel, & pour notre conduite & pour notre repos, de ne jamais oublier qu'ils ne ſont pas la loi des peuples. Il ne s'agit point d'examiner s'ils ſont ſaints, quand leurs diſcours le ſont. La vérité ne tire point d'eux ſa force; leur caractere perſonnel ne l'altere point. Ce qui eſt vrai, l'eſt toujours par quelque bouche qu'il paſſe.

Mais nous aimons à confondre ici les objets. Nous jugeons de la qualité de la liqueur, par la nature du vaſe. Au fond, la haine de la vérité ſe trouve toujours en nous juſqu'à quelque dégré. Cette haine nous indiſpoſe contre ceux, qui nous la font connoître, & c'eſt ſur elle-même que nous voudrions faire retomber leurs défauts. Il ſemble qu'elle tombe avec eux dans le décri, quand

on les a trouvés mépriſables. Ceux-même, qui ſans méconnoître leurs devoirs, ne les aiment que foiblement, ſe laiſſent aiſément aller à cette imagination trompeuſe. Ils ſe calment ſur des fautes, qu'ils ne peuvent ſe diſſimuler, & es croient plus excuſables en eux, quand ils ont occaſion d'en accuſer les miniſtres de la Religion. C'eſt une certaine joie maligne, qu'ils reſſentent de les trouver auſſi coupables qu'eux. Mais quelles en ſont les triſtes ſuites ? Le mépris qu'ils conçoivent pour leurs maîtres, diminue l'eſtime, qu'ils faiſoient de leurs inſtructions. Ils ont peine à les ſuporter, & cette impatience met un obſtacle au fruit du miniſtere établi de Dieu, pour leur ſanctification. Ils voudroient qu'il leur eût donné des anges pour les conduire ; & qui ſait, ſi leur malignité ne trouveroit pas des taches dans les anges mêmes ?

Dangereuſes délicateſſes, dont on ne peut trop prendre ſoin de ſe guérir ! Revenez au grand reméde ; occupez-vous plus de vos devoirs que de la vie de ceux, qui vous gouvernent. Laiſſez là leurs vices, & ne ſongez qu'à profiter de l'utilité de leurs fonctions. Si les Paſteurs ne ſont pas tels qu'ils devroient

être pour eux-même ; plaignez-les ; mais ne vous plaignez point d'eux, s'ils ſont tels qu'ils doivent être à l'égard de leurs brebis. Soïez-leur ſoumis dans l'exercice de leur miniſtere. Ecoutez-les avec reconnoiſſance dans la vûë du compte qu'ils doivent rendre à Dieu de vos ames. Faites par votre docilité qu'ils ne rempliſſent pas leurs devoirs en gémiſſant ; ne les jettez point dans un découragement, qui peut nuire à ceux qu'ils ſont obligés de conduire dans les voïes du ſalut.

Ils ont une autre eſpece d'ennemis, qui ne ſont point touchés de ces conſidérations ; gens déterminés à vivre au gré de leurs paſſions, & qui laiſſent la deſtinée de leur ame à l'incertitude des évenemens. Ils ne peuvent ſouffrir ceux dont le miniſtere a pour objet de les tirer de cette funeſte indolence. Ils réſiſtent à leur voix ; ils rejettent avec indignation leurs plus ſalutaires avis ; ils s'irritent de leurs corrections ; ils s'offenſent de leur charité la plus douce ; ils ſe roidiſſent contre la vigueur de leur zèle ; ils s'oppoſent à tous leurs ſoins. On en voit qui, comme des chiens, ſe tournent contre ceux, qui viennent leur préſenter les ſaintes vérités. Ils s'achar-

nent à décrier les miniſtres pour affoiblir l'autorité du miniſtere. Ils cherchent dans leurs procédés de quoi démentir leurs diſcours; ils aviliſſent leur dignité pour anéantir le fruit de leurs fonctions.

Pour peu qu'il reſte de ſentimens, je ne dis pas de Religion, mais d'honneur, on ne rencontre point des hommes ainſi faits ſans ſurpriſe. Qu'ont-ils dans l'eſprit? quel fantôme les pourſuit? quelle manie les agite, & les effarouche? Il n'eſt perſonne dont la vûë leur ſoit plus odieuſe, & la préſence plus à charge, que celle d'un miniſtre du Seigneur; perſonne qu'ils traitent avec plus de mépris. Ils n'oublient rien pour chagriner leurs Paſteurs, pour leur ſuſciter des affaires déſagréables, pour les perdre & pour s'en débaraſſer, quand ils ont quelque zèle. Etrange étourdiſſement! Ils s'imaginent anéantir en leurs perſonnes, les loix éternelles, dont ils ſont les dépoſitaires. Il ſemble qu'ils ſe promettent de faire mentir Dieu-même.

C'étoit la folie de Joachim Roi de Juda. Cet impie fait brûler les prophéties de Jeremie, comme ſi ces prophéties devoient après cela s'en accomplir

moins ſûrement contre lui-même & contre les ſiens. Ceux d'Anathot forment le deſſein d'empoiſonner le Prophéte même. Ils le menacent ouvertement de le faire mourir, s'il continue de leur annoncer les deſſeins du Seigneur, comme s'il étoit coupable des maux que le Seigneur avoit réſolu de faire fondre ſur eux ; comme ſi ſa mort devoit arrêter l'effet de ſes prédictions.

Telle étoit l'extravagante impatience de cet ancien peuple. Ils diſoient aux Prophétes : Ne voïez point ce que Dieu vous découvre ; n'ouvrez point les ïeux à ces triſtes vérités, qu'il vous révéle. Ne nous prédiſez que des choſes agréables ; ne vous apliquez qu'à nous débiter des illuſions & des menſonges. Ce langage eſt plus inſenſé qu'on ne peut dire. Le délire n'en eſt pas croïable ; & nous en douterions peut-être, ſi l'homme n'étoit pas toujours ſemblable à lui-même, toujours bizare dans ſes penſées, toujours inconcevable dans ſes contradictions.

Que penſent en effet, & que diſent parmi nous ceux qui ſe plaignent qu'on leur prêche des maximes trop ſévéres ? Tout ſe révolte dans les gens du monde, quand on touche à certaines véri-

Digitized by Google

tés qui ne leur déplaiſent, que parce que le mal leur plaît. Ils ſe préviennent contre les miniſtres de la parole de Dieu, contre les directeurs, dont ils trouvent la morale trop auſtere. Ce n'eſt plus le tems de faire mourir les Prophétes, & d'immoler à la haine de la vériré ceux, qui ne craignent pas de la publier. Mais on les perſécute en mille autres manieres. On les tuë de l'épée de la langue; on crie par tout contre eux, comme contre des gens outrés, que rien ne peut rendre traitables, & dont on croit avoir les plus juſtes raiſons de ſe plaindre amérement.

Il ne manque à cette impatience inſenſée, que d'aller chercher des docteurs plus complaiſans, plus indulgens, moins rigides, moins ennemis des paſſions humaines. Que vous ont donc fait les vrais miniſtres de Dieu? Sont-ils les arbitres de ſes loix? Sont-ils maîtres de les altérer, de les adoucir, de les accomoder au goût des penchans? Trouver mauvais qu'ils les propoſent dans toute leur juſte ſévérité, n'eſt-ce pas leur dire de n'y pas voir ce qu'ils y voïent, & de n'annoncer qu'une morale agréable, dûſſent-ils n'annoncer que des erreurs? N'eſt-ce pas en un mot

leur faire un crime de leur fidélité ? Quand on n'a que ce reproche à leur faire, il ne reſte qu'à ſe reprocher à ſoi-même ſon injuſtice. Malgré les complaiſances & la facilité des hommes, malgré vos propres efforts pour vous aveugler ſur vos devoirs, les regles en ſeront toujours immuables. Ne vous en prenez qu'à vous-même, lorſqu'elles vous condamnent ; vous vous irritez vainement contre ceux qui vous les expoſent. Aprenez à ne plus aimer vos déréglemens ; vous aurez apris à ſuporter des hommes zèlés, qui ne vous offenſent, que parce qu'ils cherchent à vous corriger. Alors vous reconnoîtrez que c'eſt pour eux ſeuls, que vous avez à demander la grace de la patience.

Je ſais qu'il eſt des hommes vraiment outrés, qui rendent le joug péſant à ceux, qui ſont les plus ſincerement diſpoſés à le porter. Ces excès du zèle, ſont communément les fruits de l'ignorance, des préjugés, de l'entêtement, du faux honneur du rigoriſme. On veut réduire de ſimples uſages, à des principes immuables ; on pêche dans la pratique, parce qu'on a pris le change dans les ſpéculations. On ſe fait des idées

alambiquées de misteres sur des institutions dont le but n'est que de régler l'extérieur du culte. On fait perdre le goût de la piété par les rigueurs déplacées d'une discipline, qui ne tend qu'à l'entretenir. On est scrupuleux sur des minucies, tandis qu'on passe légérement sur les devoirs essentiels. On tyrannise les consciences, parce qu'on ne connoît pas assez les cœurs; on croit servir Dieu, tandis qu'on ne sait pas lui faire des vrais adotateurs.

La grande précaution contre cet inconvénient, c'est de travailler à s'instruire plus à fond soi-même; de puiser les grands principes de la Religion dans les raports de l'homme avec Dieu; d'étudier ses volontés dans les sentimens, qu'il a mis dans nos cœurs; de pénétrer par là, ce qu'il éxige de chacun de nous, ce qui lui plaît, ce qui nous rend agréable à ses ïeux, ce qui fait en nous la perfection de la justice. Avec ces avances, on sait discerner les bons guides des mauvais; on aprend comme à marcher seul dans les voïes droites; on s'épargne le désagrément d'avoir à se plaindre de ses conducteurs, à ne s'en servir, que dans les besoins indispensables.

XXX.

XXX. LEÇON.

Les ſupérieurs aiment la liberté de l'indépendance, & l'honneur du commandement, & ils haïſſent les ſollicitudes. Ils ſont vains, impérieux, durs, inquiets, défians, crédules, précipités; & de-là naiſſent les ſujets de leurs impatiences. Celle des inférieurs vient de l'imprudence de leur engagement, de l'inconſtance, de l'amour du relâchement, de la jalouſie des préférences, de l'ambition des premieres places, & de l'ingratitude pour ceux, qui les occupent.

DANS l'ordre de la Religion, comme dans l'ordre civil, la ſociété générale eſt compoſée de ſociétés particulieres, dont chacune a ſes loix, ſes engagemens, ſes dégrés de ſubordination. Les uns ont le droit de commander; les autres ſont réduits à la condition de l'obéiſſance. Tout eſt purement volontaire dans ces diſpoſitions. Il ſemble que perſonne ne devroit avoir ſujet de s'en plaindre. Mais une triſte expérience dément des préſomptions ſi fa-

vorables. Tout ce qui ſe fait par le prétexte & ſous les dehors de la piété, n'eſt pas toujours animé de ſon eſprit. Les paſſions regnent juſques dans les profeſſions, qui ſemblent leur avoir déclaré une guere plus ouverte. Les premieres places y deviennent l'objet de l'ambition, la ſource de la vanité, l'occaſion d'une domination dure & deſpotique. Les ſupérieurs les plus légitimement établis & remplis des vûës les plus pures, manquent ſouvent de lumieres & de talens pour la conduite. Ils ſont ſujets aux négligences, aux inattentions; ils ont leurs ſenſibilités, & par tous ces endroits, ils ſouffrent, & font ſouffrir les inférieurs. Ceux-ci ne ſe chargent pas toujours du joug, qu'ils portent par des motifs bien épurés. Ils voudroient ſouvent ne garder de leurs engagemens, que les avantages, qu'ils y trouvent. Ils ſe laſſent de l'obéiſſance, & l'amour-propre reprend chez eux tous ſes droits. Il en ſouffrent auſſi les premiers, & font ſouffrir à leur tour ceux, qui ſont chargés de leur conduite. Ainſi par un effet de la dépravation des hommes, dont aucuns remedes humains ne les guériſſent, il n'eſt peut-être point d'états, où les impatiences ſoient plus

vives & plus continuelles que dans ceux, qui devroient n'offrir au monde, que des modéles de toutes les vertus, dont la patience eſt la plus néceſſaire.

Les ſupérieurs ne le ſont que, parce qu'ils ont des inférieurs, & leur grand chagrin, c'eſt d'en avoir. Ils voudroient jouir des avantages, & de la liberté du poſte, qu'ils occupent, ſans en ſubir les ſollicitudes & le travail. On prend le change. Dans le déſir de ſe mettre à l'aiſe, de ne rien faire & de ne dépendre de perſonne, on brigue des emplois, qui doivent rendre la vie plus ſujette, & plus laborieuſe. On compteroit pour rien la honte de s'en aquiter mal, pourvû qu'on eût la gloire de les poſſeder. Les ſoins rebutent, & font haïr ceux, à qui ces ſoins ſont dûs. Aux ïeux d'un ſupérieur ſans zèle, ſes inférieurs ſont des gens groſſiers, imparfaits, ſtupides. Ce ſont de petits eſprits, des ſuffiſans, des indociles, des têtes ennemies du joug. Quel déſagrément! quelle vie, que celle d'avoir affaire à ces ſortes de caracteres, d'avoir à les conduire, à répondre d'eux! Eh! qui vous a chargé de ce fardeau, pourroit-on répondre à des ambitieux?

Si vous aviez eu moins de vanité,

moins d'envie de dominer, ou d'être maître de vous-même, vous auriez moins d'inquiétude. Vos plaintes seroient plus excusables dans la bouche d'un homme, qu'on auroit vû fuir l'honneur, craindre les dangers du commandement, & les difficultés de la conduite; qui ne se seroit point fait lui-même le guide & le docteur de ses freres. Mais enfin de quelque maniere, & par quelque esprit que vous soïiez entrés dans la supériorité; réfléchissez à ce que vous êtes, & vous trouverez que toute votre peine est d'avoir des devoirs. Chaque état a les siens, & n'est ce qu'il est, que par ces devoirs même. Un capitaine a des soldats à commander; un berger, des brebis à paître. Un superieur, qui se plaint d'avoir des inférieurs, c'est l'arbre qui se plaint de ses fruits, & le rosier de ses épines.

Le piege, où ceux, qui sont en place peuvent le plus aisément tomber, c'est la vanité, qui s'en croit digne. Leur chagrin dominant, & la source d'une infinité de déplaisirs, c'est de s'imaginer qu'on ne les respecte pas assez. Ils veulent qu'on donne à leur personne ce qu'on ne doit qu'à leur rang. Il est rare d'être dans les dignités, & de penser qu'on n'en est pas digne. On con-

fond comme naturellement ſon mérite avec ſa ſupériorité. Un ſuperieur n'eſt pas content de ceux, qui ne ſavent qu'obéïr, & qui renferment toute leur aplication dans leur exactitude à la regle. Il aime qu'on lui faſſe la cour, qu'on le louë, qu'on le flate, qu'on le ménage.

De ce ſentiment naît l'eſprit de domination, qui fait abuſer de l'autorité légitime. On ſe forme des idées auſſi fauſſes de ſon pouvoir, que de ſon mérite. On oublie, que par ce dernier endroit, on eſt ſouvent beaucoup au-deſſous de ceux qu'on gouverne. Un eſprit humble, qui ſauroit ſe mettre à ſon juſte prix, & bien connoître ceux, qui lui ſont ſoumis, auroit honte du contraſte. Il verroit que les places ſont confonduës; qu'il devroit obéïr, au lieu de commander. Il n'uſeroit de ſes droits qu'avec une modération, qui lui feroit regarder ſa dignité comme une ſervitude, qui le dévouë tout entier aux uſages de ſes freres. Mais avec des ſentimens moins modeſtes, on s'éleve au-deſſus de ſon élevation même; on veut commander deſpotiquement; être abſolu dans ſes volontés; pouſſer l'exaction de l'obéïſſance au-delà de la regle & des uſages. Un Abbé ne ſe ſouvient plus du nom, qu'il

porte. Il oublie qu'il n'eſt pas le tyran ; mais le pere de ſes Religieux ; qu'ils ſont ſes freres, & non ſes eſclaves. Il croit pouvoir emploïer toutes ſortes de moïens pour les réduire. Il ſe plaint de ceux, qui ne veulent faire que leur devoir, & donner à ſon autorité ſes juſtes bornes. Il ne ſent point l'injuſtice de leur faire porter un joug, dont ils ne ſe ſont point chargés, & qu'il ne pourroit porter lui-même.

L'excès de ſévérité vient auſſi quelquefois de ce qu'on ne connoît pas aſſez ſes propres obligations, & qu'on eſt peu capable de les remplir. On ſe plaint de ſes inférieurs par défaut de diſcernement, par pure inquiétude. On ſe fait des idées confuſes de ſollicitude & de vigilance, qu'on ne ſait pas renfermer dans leurs limites. L'obligation de veiller inſpire des défiances ; les défiances produiſent les ſoupçons, & les ſoupçons dégénerent en jugemens. Des eſprits bornés imaginent dans tout ce qu'ils obſervent, des profondeurs de cœur impénétrables. Il y en a quelquefois en effet. Mais c'eſt une inquiétude déraiſonnable de ſe croire chargé de guérir des maux inconnus, ou de les croire réels préciſément, parce qu'on ne les connoît pas.

Digitized by Google

Un ſuperieur doit tout voir, s'il ſe peut; mais il ne doit penſer que ce qu'il voit. La défiance fait une partie de ſon miniſtere; mais on peut ſe défier ſans juger; & il eſt difficile de ne pas juger, quand le défiance eſt exceſſive. Elle eſt permiſe à tous les hommes juſqu'à certain point. Ils ne ſe connoiſſent pas aſſez pour ne pas craindre de ſe tromper; mais ces défiances doivent être réſervées; la charité, qui ne penſe point le mal, les tranquiliſe.

Les ſoupçons inquiets conduiſent aux mépriſes, & cette inquiétude même eſt la preuve des bornes étroites de l'eſprit. On ſe trompe donc, parce qu'on a d'autant plus de penchant à juger ſes freres, qu'on les connoît moins. Une conduite ſimple, uniforme, ſans affectation, ſans ſingularités, & ſans hypocriſie, devient ſuſpecte. Les hypocrites au contraire, les flateurs, les eſprits inſinuans ſe font eſtimer des ſuperieurs, dont les lumieres ſont trop courtes, & le cœur ſouvent trop ſenſible. Ils ne ſavent pas diſtinguer ceux, qui marchent avec ſimplicité, de ceux, qui cherchent à ſe diſtinguer par une régularité d'apparences. Ils n'examinent point ces derniers. Ils leur paſſe tout, tandis que toutes

leurs défiances ſont tournées vers ceux qu'ils croïent connoître moins que ceux, qui les trompent.

Ils s'indiſpoſent contre une vertu trop auſtere, qui ſe confie dans ſon exactitude, qui croit pouvoir ſe borner aux devoirs eſſentiels, & ſe diſpenſer des civilités inutiles, ou de pure bienſéance. Ainſi tandis qu'ils ont les ïeux fermés ſur les relâchemens de ceux, qui ont des attentions pour eux, ils les tiennent ouverts ſur les moindres fautes des autres. Ils ajoutent à ce qu'ils voïent les ſoupçons de ce qu'ils ne voïent pas. Ils écoutent avec trop de facilité les raports & les accuſations. Ils ſont prévenus, & ſe laiſſent prévenir.

Un homme capable de cette derniere foibleſſe, n'eſt jamais chargé de la conduite des autres, que pour leur malheur & pour le ſien. On a dit de lui que c'eſt un aveugle, qui veut peindre; un muet, qui s'eſt chargé d'une harangue; un ſourd, qui s'aprête à juger d'une ſymphonie. Comment ſeroit-il content de ſes inferieurs, ſi les plus irrépréhenſibles peuvent devenir coupables dans ſon eſprit? Toutes les ſocietés ont leurs fourbes. L'envie, la jalouſie, l'intérêt, l'ambition, les antipaties naturelles, &

les

les inimitiés ſecretes, y ſont régner les calomnies & les mauvais raports. Le faux zèle, plus dangereux encore, y prend ombrage de tout, & ſait tout empoiſonner par des délations odieuſes. Il s'y trouve enfin des langues, qui ne ſe délient que pour le menſonge, & qui lancent, contre la vertu la plus pure, les traits de la malignité la plus noire.

Un Superieur imprudent, ou d'un eſprit ſujet à la précipitation, prête l'oreille à toutes ces impoſtures. Il eſt prêt à tout croire, & n'examine rien. S'il s'agit de ſon autorité, de ſa réputation, d'un défaut d'eſtime ou de reſpect pour ſa perſonne & pour ſon mérite, il prend des réſolutions extrêmes, il éclate, il punit des innocens qu'il a condamnés ſans les entendre. Une fauſſe démarche eſt ſoutenuë par d'autres plus fauſſes. Il ne veut point avoir tort, & ne recule jamais.

Le remede à tous ces maux, ſeroit d'écouter, de douter, de s'informer, de s'éclaircir. Mais ce ſont préciſément les ſoins, dont une infinité de Superieurs ſont incapables, ou que la facilité de la prévention leur fait négliger. Ils chagrinent leurs inférieurs; ils les éloignent des emplois; ils les humilient; ils les décrient; ils s'en plaignent amérement: & tout bien conſideré, il n'y auroit à ſe

plaindre avec quelque juſtice, que pour les malheureux inférieurs.

Les inférieurs pourtant n'ont pas toujours des plaintes ſi juſtes à faire ; & leur patience doit être à l'épreuve des traitemens même les plus injuſtes. C'eſt à quoi ils ont dû s'attendre, en ſe ſoumettant à des hommes. Leur ſort eſt de leur choix. Quiconque prend un engagement volontaire eſt inſenſé, s'il n'en prévoit pas toutes les ſuites poſſibles; ou déraiſonnable, s'il ne les ſouffre pas. Il eſt de la ſageſſe d'eſſaïer ſes forces, & de ſavoir ce qu'un fardeau peſe avant de s'en charger. Il n'eſt plus tems de s'apercevoir qu'on eſt trop foible, pour le porter, quand l'engagement eſt irrévocable. Se plaindre donc de ſes ſupérieurs, c'eſt ſe plaindre de ſon propre ouvrage ; & la plûpart de ceux qui tombent dans cette impatience, ne méritent que les railleries qu'on fait de celui qui commence à bâtir une tour, & qui ne peut l'achever. Ce ſont des gens, qui regardent derriere eux, après avoir mis la main à la charuë.

Leurs murmures ſont tous les fruits de quelque inconſtance. Ce défaut eſt naturel à l'homme. L'ignorance de ce qui lui convient le dégoûte de ſes propres préférences. Il condamne ſon choix, & voudroit inceſſamment revenir contre

ſes engagemens. La ſeule uniformité le laſſe, & lui rend ſes exercices inſipides. Il ne traîne plus qu'en eſclave un joug, qui ceſſe d'avoir pour lui des douceurs. Il ſouhaiteroit que ſes devoirs ne fûſſent plus des devoirs. On regrette une liberté qu'on a ſacrifiée trop légérement. On eſt entré dans ſon état peut-être avec de toutes autres vûës, que celles d'en remplir les obligations. On ne s'y propoſoit que des avantages, qui ne dédommagent pas aſſez du prix qu'ils coûtent. La ferveur, à laquelle on s'eſt laiſſé comme emporter ſans raiſonner, n'étoit qu'une ferveur d'enfance ou de tempéramment. On ne connoiſſoit pas ce qu'on vouloit, & on ne le vouloit pas aſſez fortement.

Les réſolutions même les plus mûrement formées, ne ſont pas toujours durables. On n'eſt pas ſans retour pour des paſſions auſquelles on avoit renoncé ſincérement. On ne fait point le ſacrifice de ſa liberté, ſans une ſecrete eſpérance d'en conſerver quelques reſtes. La contrainte continuelle ennuïe; le travail forcé rebute; les auſtérités fatiguent. On tend au relâchement; on ſe le permet; on voudroit pouvoir ſe le permettre avec impunité. Voilà ce qui fait haïr l'autorité des ſupérieurs. C'eſt un frein qu'on ſouffre impatiemment. Leurs re-

fus irritent; leurs corrections aigriſſent. Un religieux, qui ſe plaint d'avoir un mauvais ſupérieur, eſt communément un mauvais religieux. Ce ſont rarement les défauts des perſonnes qui nous bleſſent; c'eſt la vigueur du gouvernement.

Vous nous fatiguez par le récit ennuïeux de vos peines. Tout vous eſt à charge dans votre profeſſion; tout ſe déclare contre vous dans la ſociété que vous avez choiſie pour y paſſer vos jours. Vous vous y conſumez par vos regrets. Vous n'y tiendrez pas longtems contre vos dégoûts. Votre découragement va juſqu'au déſeſpoir. Quelle injuſtice vous a-t'on donc faite? Vous avez pris des engagemens, & vous voulez vivre au gré de vos deſirs. Vous ſecoüez le joug de la dépendance. Un ſupérieur s'oppoſe à votre dérangement; il vous punit de vos infidélités. Toute la perſécution que vous ſouffrez, c'eſt qu'on eſſaïe encore de vous réduire à des devoirs que vous haïſſez. L'étrange martyre que le vôtre! Vous regardez comme un malheur l'heureuſe néceſſité d'être fidéle à vos promeſſes. On eſt mauvais pour vous, parce qu'on ne vous permet pas de l'être impunément.

Vous n'avez pas toute la liberté que vous voudriez, de faire ce qui ne vous eſt pas permis: & voilà votre affliction.

Vous avez fait un divorce ſolemnel avec le monde; & vous cherchez à le revoir, à vous rengager dans ſes compagnies, à partager ſes plaiſirs, à vous mêler de ſes affaires. Vous vous introduiſez partout à la faveur d'un habit, qui devroit vous en exclure. Vous vous faites un titre de votre renoncement. Vous voulez joüir des droits que vous n'auriez jamais eus, ſans ce renoncement même. Si vous aviez ſuivi la deſtinée de votre naiſſance; ſi vous ne vous étiez pas tiré de la condition de vos parens par un prétexte de piété, vous ſeriez réduit à travailler dans une boutique, à labourer la terre, à converſer parmi les bêtes: & c'eſt par un vœu d'humilité, de pauvreté, de mendicité, que vous vous êtes ouvert un accès chez les riches & chez les grands. Vous avez juré de garder la retraite & le ſilence; & vous ne demandez qu'à vous diſſiper par des ſorties & par des viſites éternelles. Vous trouvez mauvais qu'on vous gêne ſur la régularité de votre extérieur, ſur la modeſtie de vos habits. Vous voudriez reprendre une partie des pompes du ſiécle, que vous avez quittées. Ce qui vous fâche enfin, c'eſt que des ſupérieurs veuillent que vous ſoïiez ce que vous avez promis d'être. Vous les aimeriez, s'ils étoient moins fidéles à leurs pro-

pres devoirs, s'ils vous aimoient moins vous-même, ou s'ils ne vous aimoient que pour vous permettre de vous perdre.

Que sai-je? C'est votre envie peut-être, qui s'offense des préférences qu'on donne à d'autres. C'est votre vanité, qui trouve qu'on ne vous rend pas assez de justice; qu'on ne vous distingue pas assez; qu'on ne vous mette pas assez promptement dans les emplois; qu'on ne vous réserve pas pour les plus commodes & pour les plus honorables. C'est votre orgueil qui souffre de vous voir soumis à des gens, qui ne vous valent pas. Vous prétendez avoir plus de talens, plus de lumieres, plus de prudence, plus de fermeté, plus de vertu, plus de droiture, plus de douceur, plus de modération que ceux, de qui vous dépendez.

Il est vrai que la plus insupportable des dominations, est celle qui contraint un homme d'esprit à se laisser conduire par les conseils d'un imbecile. Un religieux, que la jalousie de ses supérieurs envoïoit être Prieur dans une petite maison de Province, s'en consoloit par cette pensée, qu'il vaut mieux commander à trois bêtes, que d'obéïr à une. Le prétexte est spécieux, mais suspect. Notre amour-propre est un flatteur dange-

Digitized by Google

reux, dont il faut nous défier en tout, par la triſte expérience des illuſions qu'il nous fait. Mais ſuppoſons qu'il y ait de l'équité dans vos jugemens, & de la ſimplicité de cœur dans la préférence que vous vous donnez ſur ceux, qui vous commandent; qu'importe que vos ſuperieurs ſoïent raiſonnables ou peu ſenſés, doux ou ſéveres, impérieux ou traitables; je dis même, réguliers ou déréglés? Ce ne ſont ni les talens, ni le caractere, ni les mœurs, qui les mettent au-deſſus de vous. C'eſt la diſpoſition de la Providence, & l'œconomie de la conduite de Dieu, qui ſe ſert des inſtitutions humaines, & des arrangemens du monde & des ſociétés, pour exécuter les ſiens. Nos raiſonnemens contre ceux, qui ont de l'autorité ſur nous, nos répugnances à nous ſoumettre, nos envies de ſecoüer le joug, nos murmures ſecrets, nos impatiences, nos plaintes, ſont, dans un ſens, des réſiſtances & des révoltes contre celui, dans l'ordre de qui toute puiſſance entre. On ſe ſoumet ſans peine aux hommes, quand on eſt ſoumis à Dieu, qui le veut, ou qui le permet.

Si nous étions humbles, il nous ſeroit beaucoup plus pénible d'avoir nous-même des inférieurs plus parfaits que nous, que d'être aſſujettis à des ſupérieurs im-

Digitized by Google

parfaits. Le commandement nous coûteroit, & notre conſcience nous feroit un reproche de chaque ordre que nous aurions donné. Nous craindrions de l'avoir donné mal à propos, d'avoir manqué d'égards pour les perſonnes, d'avoir excedé nos droits, d'avoir été pouſſés par quelque intérêt d'amour-propre. Au contraire, les foibleſſes de ceux, qui nous commandent, n'ont rien, qui gêne notre ſoumiſſion. Nous ne ſommes pas obligés de les croire plus parfaits qu'ils ne ſont; & cette conſidération doit auſſi nous faire penſer, qu'il vaut encore mieux être conduit par eux, que d'avoir à répondre de leur conduite. Quoiqu'il en ſoit, il eſt toujours plus avantageux d'obéir, que d'être chargé du commandement. Avec le prodigieux penchant que nous avons à violer nos devoirs, le plus grand de nos malheurs eſt peut-être d'être livrés à nos propres caprices, & de vivre dans l'indépendance.

Quelles raiſons pourriez-vous donc avoir de troubler l'ordre, de refuſer de vous aſſujettir à ceux-même, qui ne vous valent pas? Le devoir au fond n'en eſt pas moins indiſpenſable, & le mérite peut en être plus grand. Les motifs humains ont moins de part à l'obéïſſance. Vous ſacrifiez à la fois votre raiſon & votre liberté. Vous trouvez dans la ſim-

Digitized by Google

plicité de l'aſſujettiſſement la ſûreté, que vous riſqueriez de ne pas trouver dans vos propres conſeils. Ce n'eſt que parce qu'on perd de vûë ces utilités de l'obéïſſance, qu'on en ſent tout le poids, & qu'on en hait l'obligation.

Cette haine fait conſidérer les ſupérieurs comme des ſurveillans incommodes. On craint leurs regards ; on fuit leur préſence ; on perd la confiance, dont ils ſont dignes par leur déſintéreſſement ; on leur attribuë peut-être une envie ſecrete de chagriner dans leurs corrections. Il ſemble que ce ne ſoit que pour ſe contenter, qu'ils gênent ceux qu'ils ont à gouverner. Quel intérêt encore auroient-ils à nous faire de la peine ? Ne leur ſeroit-il pas plus doux de nous obliger, & de nous voir toujours contens d'eux ?

Que ne leur devons-nous pas d'ailleurs, quand nous les voïons ſacrifier leur tems, leurs veilles, leur repos, leur liberté, pour nous gagner ? Nous envions leurs places ; nous nous ennuïons de ne pas être aſſez tôt dans les emplois ; & nous ſerions bien-tôt las de leur condition, ſi nous en connoiſſions auſſi-bien les déſagrémens, que nous ſupportons impatiemment ceux de la nôtre. Eſt-il rare de voir des gens, qui ſe plaignoient de n'être pas ſuperieurs, ſe plaindre en-

Digitized by Google

core plus quand ils le ſont ? C'eſt pour eux double peine, avec le chagrin de la ſouffrir ſouvent pour des ingrats.

C'eſt pour nous qu'ils travaillent, & c'eſt de nous qu'ils ſouffrent. Leurs exhortations, leurs avis, leurs ſollicitudes à veiller ſur nous, devroient nous être cheres par le plaiſir d'en être exemts, & nous perſuader par reconnoiſſance. Qu'y a-t'il de plus injurieux pour eux, que les ſoupçons de malignité & de ſurpriſe? Qu'y peut-il avoir de ſuſpect dans des conſeils, qui n'ont pour objet que notre propre ſalut ? que des conſeils, dont il ne doit revenir à ceux qui les donnent, que la conſolation peut-être d'avoir fait leur devoir, & de s'être acquis un mérite de charité. Pourquoi donc les fuir, comme un débiteur fuit ſes créanciers ? Pourquoi tant de peine à les ſupporter, tandis qu'on a tant de raiſons de leur ſavoir gré de celles, qu'on leur coûte ?

Fin de la premiere Partie.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : *Les Leçons de la Sageſſe, ſur les Défauts des hommes ;* & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, le 13 Septembre 1742.

Signé, MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. Notre bien amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public pluſieurs Manuſcrits intitulés : *Hiſtoire de la Grèce, traduite de Stanian ; Les Leçons de la Sageſſe ſur les Défauts des hommes ; Les Mœurs & les Uſages des Grecs*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires : A ces cauſes, voulant traiter favorablement l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledits Ouvrages en un ou pluſieurs Volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre Royaume. Comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ; & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion

Digitized by Google

desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel desdites Presentes ; que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir led. Exposant, & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desd. Ovrages, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le troisiéme jour du mois de Décembre, l'an de Grace mil sept cent quarante-deux, & de notre Regne le vingt huitiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 96, fol. 81, conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 14 Décembre 1742.
Signé, *SAUGRAIN, Syndic*

J'ai cedé le présent Privilége, pour ce qui concerne les Mœurs & Usages des Grecs entiérement, à Messieurs Veuve de la Roche & fils, Libraires à Lyon. A Paris, ce 14 Décembre 1742. *Signé*, BRIASSON.

Registré sur le Registre XI. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 84, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris, le 19 Décembre 1742.
Signé, *SAUGRAIN, Syndic.*

Digitized by Google

PANDIMIGLIO
21 DIC. 1970
LE[illegible] ROMA

Digitized by Google